NAZIONALE
B. Prov.
COLL.
11
24
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

VA 1
1525685

7821
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIV
Palchetto D
Num.° d' ordine

P. Prov.
Coll 11(24)

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de Lodi, n° 6.

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Digitized by Google

ORAISONS

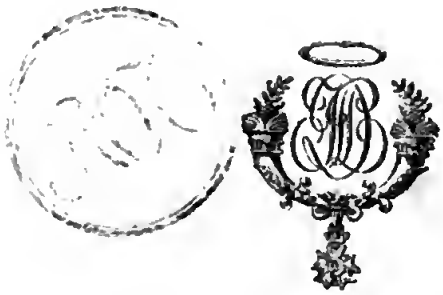
FUNÈBRES

DE FLÉCHIER

SUIVIES

DES ORAISONS FUNÈBRES

DE TURENNE, PAR MASCARON;
DU PRINCE DE CONDÉ, PAR BOURDALOUE.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

M DCCC XXVI.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Desirant que cette nouvelle édition des *Oraisons funèbres de Fléchier* ne fût pas inférieure, sous le rapport de l'exécution littéraire, à celle des *Oraisons funèbres de Bossuet,* qui fait partie de cette collection, nous nous sommes livrés au travail suivant, dont Fléchier n'avoit pas encore été l'objet:

1° Le texte de chaque oraison a été revu avec soin sur les meilleures éditions.

2° Presque toutes les citations ont été vérifiées et complétées avec la plus scrupuleuse exactitude.

3° Nous avons extrait des meilleurs critiques qui se sont occupés de Fléchier, tels que d'Alembert, Thomas, Batteux, La Harpe, Maury, Dussault, et M. Villemain, les remarques qu'ils ont faites sur les beautés de cet écrivain comme sur ses défauts. Nous avons aussi ajouté quelques

notes historiques, et nous avons indiqué plusieurs passages que Fléchier a imités des anciens et de ses contemporains.

4° Enfin l'*Oraison funèbre de Turenne*, par Mascaron, et celle du prince de Condé, par Bourdaloue, terminent ce volume, qui contient en outre une notice biographique et littéraire sur les trois orateurs dont il offre les chefs-d'œuvre dans le genre de l'oraison funèbre.

Pour éviter la répétition des signatures entières, nous avons adopté les abréviations suivantes :

TH.	THOMAS.
D'A.	D'ALEMBERT.
B.	BATTEUX.
M.	MAURY.
L. H.	LA HARPE.
D.	DUSSAULT.
V.	VILLEMAIN.
F.	FÉLIX DESCURET.

F.

NOTICE

SUR FLÉCHIER.

FLÉCHIER (Esprit) naquit à Permes, dans le comtat d'Avignon, le 10 juin 1632, de parents obscurs et pauvres, mais dont les aïeux avoient été nobles, et s'étoient même signalés par leurs services. Le jeune Fléchier fut élevé par son oncle, le père Hercule Audifret, supérieur général de la Doctrine chrétienne, homme d'esprit et de mérite, auteur de quelques ouvrages de dévotion estimés dans leur temps, quoique peu connus aujourd'hui. Fléchier, tant que son oncle vécut, fut membre de la congrégation; mais, après la mort d'Audifret, un autre général voulut imposer à ses confrères de nouveaux réglements, auxquels Fléchier ne jugea pas à propos de se soumettre.

Devenu libre, mais sans fortune, et sans autre ressource que lui-même, Fléchier vint à Paris. Il embrassa d'abord le genre qu'il crut le plus propre à le faire connoître, s'il ne l'étoit pas à l'enrichir. Il fut poëte, et commença par l'être en vers latins dans une description qu'il fit du fameux carrousel donné par Louis XIV. Cette description fit d'autant

plus d'honneur au poëte, qu'il étoit très difficile d'exprimer dans la langue de l'ancienne Rome un genre de divertissement et de spectacle que l'ancienne Rome n'avoit pas connu, et pour lequel Virgile et Ovide auroient été presque obligés de créer une langue nouvelle. Fléchier fit aussi quelques vers françois, qu'on trouva plus médiocres, peut-être parcequ'on étoit plus en état de les juger : cependant ils furent reçus avec une indulgence qui pouvoit même passer pour justice, parceque alors on n'en lisoit guère de meilleurs : Corneille vieillissoit, Despréaux se montroit à peine, et Racine n'existoit pas encore.

Comme le jeune poëte, malgré les talents qu'il annonçoit, étoit sans protecteurs, parcequ'il étoit sans manège et sans intrigue, il fut réduit à se confiner dans une paroisse, où cet homme, destiné à briller un jour par son éloquence, fut chargé du modeste emploi de faire le catéchisme aux enfants. Il se dégoûta bientôt de cette fonction, pour en prendre une autre plus fastidieuse encore, celle de précepteur. Enfin, après avoir essayé tant d'états différents et tant de genres de travaux auxquels il n'étoit pas propre, l'impulsion opiniâtre et irrésistible de la nature le fit entrer dans la véritable carrière qui convenoit à son génie. Il se livra au ministère de la chaire, et s'y fit une réputation à laquelle il mit le comble par ses oraisons funèbres. Dans les deux premières qu'il prononça, la matière étoit sèche et stérile; néanmoins, sans avoir recours aux

lieux communs de morale, le refrain éternel et l'écueil ordinaire de ces sortes de discours, il sut intéresser un auditoire par des vérités utiles et touchantes, élégamment et noblement exprimées. Mais un sujet plus grand, plus digne de l'exercer, étoit réservé à son éloquence. Il fut chargé de l'oraison funèbre de Turenne, et remplit de la manière la plus distinguée tout ce que son héros et ses talents faisoient attendre de lui. Il étoit difficile de louer dignement aux yeux de la nation cet homme déja loué d'une manière si touchante par les gémissements de la France entière, par le trouble et l'effroi des peuples qui fuyoient les campagnes dont il n'étoit plus le défenseur, par le désespoir des soldats qui crioient à leurs chefs de les mener venger sa mort, par le respect des ennemis qui honoroient en lui le vainqueur humain et généreux, enfin par les regrets même des courtisans que sa modestie forçoit à lui pardonner sa gloire. Organe de la douleur publique, qui, rassasiée de pleurs, ne s'exprimoit plus que par son silence, Fléchier sut encore en tirer quelques accents, et faire couler de nouveau des larmes qu'elle croyoit taries. Ce succès fut d'autant plus flatteur, qu'il effaça celui qu'avoit obtenu Mascaron, évêque de Tulle, en traitant le même sujet. Ceux qui avoient entendu et applaudi ce dernier orateur ne croyoient pas qu'on pût l'égaler, et lui annonçoient déja la victoire sur son rival. Bien préparés contre l'admiration, ils allèrent entendre Fléchier, et se virent forcés d'avouer qu'il étoit vainqueur.

Madame de Sévigné, qui étoit du nombre de ses convertis, et qui dans ses lettres parle avec transport de l'ouvrage de Fléchier, ne se doutoit pas que dans ces mêmes lettres elle faisoit du héros de la France une oraison funèbre plus éloquente encore, en peignant le deuil général de la nation par ces détails si vrais de la consternation publique, par ces traits naïfs, mais pénétrants, qui tirent de leur simplicité même le plus touchant intérêt, et qui expriment sans art et sans recherche la profondeur et l'abandon de la désolation universelle.

Dans les oraisons funèbres qui suivirent celle de ce grand homme, Fléchier n'avoit plus de Turenne à célébrer; mais l'estime ou la sévérité publique exigeoit presque autant de lui que s'il avoit eu encore à louer des Turenne. Malgré cette redoutable disposition dans ses auditeurs, il eut le bonheur de soutenir une renommée qu'il étoit si difficile de ne pas voir s'affoiblir. C'est que, dans tous ses discours, l'orateur, même en s'élevant au-dessus de son sujet, ne paroît jamais en sortir; c'est qu'il sait se garantir de l'exagération, qui, en voulant agrandir les petites choses, les fait paroître plus petites encore; c'est surtout qu'il respecte toujours la vérité, si fréquemment et si scandaleusement outragée dans ce genre d'ouvrages, et qu'on ne voit point chez lui le mensonge, qui assiége les grands pendant leur vie, venir ramper encore autour de leur tombe pour infecter leur cendre d'un vil encens, et pour célébrer leurs vertus devant un auditoire qui n'a connu que leurs

vices. Fléchier s'indignoit en homme de bien d'un tel avilissement de l'art oratoire; il a exprimé ce sentiment d'une manière sublime dans l'oraison funèbre du duc de Montausier; c'est là qu'on trouve ce trait admirable, qu'auroient envié Démosthène et Bossuet : « Oserois-je employer le mensonge dans « l'éloge d'un homme qui fut la vérité même? Ce « tombeau s'ouvriroit, ces ossements se ranimeroient « pour me dire : Pourquoi viens-tu mentir pour moi, « qui ne mentis jamais pour personne? » Osons avouer cependant, avec l'auteur de l'éloquent *Essai sur les Éloges*, que Fléchier, ayant à louer l'institution d'un dauphin, semble n'avoir pas assez vu toute la dignité et tout l'intérêt de son sujet; qu'il a peint d'une touche trop foible la noble et dangereuse fonction d'élever l'héritier d'un grand royaume, la difficulté presque insurmontable de lui montrer le néant de sa grandeur dans une cour fastueuse et rampante, de lui inspirer l'horreur du vice dans le séjour de la séduction, de le rendre en même temps sensible a la gloire et sourd à la flatterie, de le préserver également et de la foiblesse qui encourage le mensonge, et de l'excessive défiance qui repousse la vérité, de lui développer enfin toutes les ruses de la perversité humaine pour le tromper ou pour le corrompre, et de lui apprendre cependant à aimer ses semblables. Il est surprenant que Bossuet, qui avoit concouru avec Montausier à cette éducation, et qui, par la nature de son génie, étoit si propre à tracer cette grande peinture, l'ait abandonnée à un

autre pinceau que le sien. Entroit-il de la politique dans son silence? l'éloquent Bossuet craignoit-il ou de faire un portrait trop ressemblant de la cour qu'il avoit à peindre, ou de rester, par un excès de prudence, trop au-dessous de son sujet?

La réputation des oraisons funèbres de Fléchier s'est conservée jusqu'à nos jours; on peut ajouter qu'elles en sont dignes, si l'on se souvient qu'elles ont été prononcées dans un temps où les véritables lois de l'éloquence étoient encore bien peu connues. Le style est non seulement pur et correct, mais plein de douceur et d'élégance: à la pureté de la diction l'orateur joint une harmonie douce et facile, quoique pleine et nombreuse; harmonie que nos plus illustres écrivains n'avoient mise jusqu'alors que dans leurs vers, et que personne n'avoit encore su introduire dans la prose françoise, à l'exception de Balzac, chez qui même elle est trop souvent exagérée, emphatique, et presque aussi enflée que son style. La poésie, à laquelle Fléchier s'étoit adonné avant de se montrer dans la chaire, et par laquelle il avoit comme préludé à l'éloquence, l'avoit rendu très sensible au charme qui résulte de l'heureux arrangement des paroles; on sent, en le lisant, qu'il avoit commencé par être poëte: rien n'est en effet plus utile à un orateur, pour se former l'oreille, que de faire des vers bons ou mauvais, comme il est utile aux jeunes gens de prendre quelques leçons de danse pour acquérir une démarche noble et distinguée. L'avantage qu'on ne sauroit refuser à Flé-

chier, d'avoir été pour nous le modèle de l'harmonie oratoire, doit lui faire pardonner les défauts qu'on peut reprocher d'ailleurs à sa manière d'écrire. Il n'est presque point d'orateur qui n'ait une figure favorite qu'il emploie par préférence, et dont souvent il abuse: l'antithèse est la figure de Fléchier, et souvent son écueil; elle se montre chez lui à chaque instant, et presque toujours dans les mots plus encore que dans les idées: cette uniformité continuelle d'oppositions, quelquefois frivoles et puériles, est bien éloignée du langage de la douleur, qui s'abandonne dans ses mouvements, et ne songe point à compasser ses expressions. Il résulte de ces contrastes symétrisés et accumulés une monotonie qui, dans les discours dont nous parlons, fatigue enfin le lecteur, et qui finiroit par le glacer, si elle n'étoit de temps en temps rompue et réchauffée par quelques traits d'une sensibilité touchante, dont la douce chaleur donne à toute la masse un léger souffle de vie. Cette teinte de pathétique se faisoit sentir encore davantage quand Fléchier prononçoit ses oraisons funèbres: son action un peu triste, et sa voix un peu foible et traînante, mettoient l'auditeur dans la disposition convenable pour s'affliger avec lui; l'ame se sentoit lentement pénétrée par l'expression simple du sentiment, et l'oreille par la molle cadence des périodes. Aussi étoit-il quelquefois obligé de s'interrompre lui-même dans la chaire, pour laisser un libre cours aux applaudissements; non à ces éclats tumultueux

dont retentissent nos spectacles profanes, mais à ce murmure universel et modeste que l'éloquence sait arracher jusque dans nos temples à des auditeurs vivement émus : espèce d'explosion involontaire de l'enthousiasme public, que la sainteté même du lieu ne peut retenir et comprimer. Cet enthousiasme, il est vrai, a diminué beaucoup depuis que les oraisons funèbres de Fléchier sont réduites à n'avoir plus que des lecteurs. Mais, malgré les défauts qu'on leur reproche, l'auteur semble avoir conservé dans ce genre difficile la seconde place que son siècle lui avoit donnée. On fera plus ou moins grand l'intervalle entre Bossuet et lui, selon qu'on sera plus ou moins entraîné par l'éloquence impétueuse de l'un, ou séduit par l'harmonieuse élégance de l'autre. Mais il paroît au moins décidé que les autres oracles de la chaire, les Massillon et les Bourdaloue, si différents d'eux-mêmes dans leurs oraisons funèbres et dans leurs sermons, ne peuvent être placés dans cet intervalle.

Cette lenteur d'action, qui avoit contribué au succès des oraisons funèbres de Fléchier, nuisit à celui de ses sermons, que d'ailleurs sa composition étudiée ne ranimoit pas. Il parut froid et languissant dans un genre qui exige de l'énergie, de la chaleur et de la véhémence, et où il ne savoit mettre qu'une harmonie douce, peu faite pour émouvoir ses auditeurs, et encore moins pour les convertir. Aussi, quoiqu'on rendît justice au mérite de ses discours, toujours écrits avec pureté, et même avec noblesse,

les oraisons funèbres les ont fait entièrement oublier.

Il ne fut guère plus heureux dans ses panégyriques des saints, et sembla moins propre à louer les héros de la religion que ceux du siècle. Peut-être les écueils que présentoit l'éloge des grands aiguisoient son génie par la difficulté même, et offroient à son éloquence un objet d'émulation qu'il ne trouvoit pas dans l'éloge des saints. L'éloignement où ces derniers sont de nous, et l'habitude où nous sommes de les entendre louer, nous rendent plus indifférents sur leurs louanges mêmes, et plus indulgents pour le panégyriste; les oraisons funèbres, au contraire, nous offrant des hommes avec qui nous avons vécu, piquent bien autrement notre curiosité sur les traits dont l'orateur peindra son héros, et sur l'art qu'il emploiera pour en couvrir les taches. Nous le défions secrètement de s'élever à la hauteur de son sujet dans l'éloge des grands hommes, d'en remplir le vide dans l'éloge des hommes médiocres, enfin d'en arracher les épines dans l'éloge de ceux qui ont eu de grands vices ou fait de grandes fautes. Mais ce défi même est pour le vrai talent le seul aiguillon propre à l'exciter: rien ne l'intéresse davantage que l'honneur de lutter contre de grands obstacles; il languit dès qu'il n'a plus d'efforts à faire.

Fléchier avoit beaucoup lu les vieux sermonnaires, comme Virgile lisoit Ennius, pour tirer *de ce fumier* quelques *parcelles d'or* qui s'y cachoient. Il cherchoit dans ces restes de la barbarie gothique les traits d'éloquence naïve et sauvage qu'on voit y

briller quelquefois comme des éclairs dans une nuit profonde, et il savoit se les rendre propres de la manière la plus heureuse. C'est ainsi qu'il a fait usage, dans l'*Oraison funèbre de M. de Turenne*, du parallèle si brillant et si pathétique de Judas Machabée avec son héros. Un ancien prédicateur avoit déja employé ce parallèle pour honorer les mânes de je ne sais quel prince; mais le sermonnaire n'avoit su ni appliquer aussi bien sa comparaison, ni la mettre aussi éloquemment en œuvre. Fléchier prétendoit tirer encore un autre fruit de la lecture de ces écrivains surannés, qu'il appeloit ses *bouffons;* c'étoit de se rendre plus sensibles les défauts dont ils abondent, et d'apprendre par-là plus efficacement à les éviter. Mais, en voulant se familiariser avec ce poison de l'éloquence, dans la vue d'en braver les atteintes, il n'eut pas le même succès que Mithridate pour les poisons physiques; il contracta quelquefois, sans qu'il s'en aperçût, l'affectation d'esprit qu'il ne cherchoit dans ces vieux sermons que par le desir de s'en préserver; il embellit à la vérité les défauts des anciens prédicateurs, mais il les rendit plus dangereux par l'embellissement même qu'il y donnoit, et on a dit assez finement de lui qu'il prêchoit avec un vieux goût et un style moderne.

L'éloquence de Fléchier l'appeloit à l'Académie françoise. Il y fut reçu le même jour que Racine; il y parla le premier, et obtint de si grands applaudissements, que l'auteur d'*Andromaque* et de *Bri-*

tannicus désespéra de pouvoir atteindre au même succès. Le grand poëte fut tellement intimidé et déconcerté en présence de ce public qui tant de fois l'avoit couronné au théâtre, qu'il ne fit que balbutier en prononçant son discours; on l'entendit à peine, et on le jugea néanmoins comme si on l'avoit entendu. Sa chute, plus marquée encore par le succès de Fléchier, lui parut à lui-même si complète et si irréparable, que l'amour-propre d'auteur n'eut pas même en cette occasion sa ressource ordinaire, d'espérer à l'impression plus de justice: il supprima, sans regret et sans murmure, cette production infortunée; mais il dut être consolé, s'il en avoit besoin, par l'oubli où tomba bientôt le discours de Fléchier, comme tous les ouvrages qui n'ont que le mérite local et passager du moment de l'à-propos. Cette petite disgrace académique, arrivée au grand Racine, doit soulager ceux qui pourront en essuyer une semblable; il est vrai qu'il s'en trouvera peu qui soient aussi sûrs que lui de la faire oublier.

Outre les ouvrages oratoires de Fléchier, nous avons de lui un recueil de lettres, où le luxe de l'esprit se montre encore plus que dans ses pièces d'éloquence, parceque l'esprit y est encore moins à sa place; une négligence aimable est le mérite du style épistolaire, et Fléchier ne se permettoit pas plus d'être négligé dans une lettre que dans une oraison funèbre. Mais s'il est rarement simple, même en écrivant à ses amis, il est au moins toujours noble avec les grands, toujours honnête avec ses

égaux et ses inférieurs, toujours plein de zèle pour l'Église et pour l'état, en un mot toujours citoyen, toujours homme et toujours évêque; mérite si précieux dans de pareilles lettres, qui les dispense d'en avoir un autre.

Il s'est aussi exercé dans le genre de l'histoire. Celle de Théodose, quoiqu'elle soit écrite encore d'un ton trop éloigné de la simplicité historique, se fait lire avec intérêt. On l'accuse pourtant d'avoir trop loué son héros, qui, sans doute, est très digne d'éloge dans les fastes de l'Église, mais à qui la sévérité de l'histoire est en droit de faire plus d'un reproche. Cependant, si le motif le plus louable peut excuser un historien peu fidèle, on doit pardonner à Fléchier d'avoir pallié les défauts d'un empereur qu'il vouloit donner pour modèle au dauphin; car il avoit écrit cette histoire pour l'instruction de l'héritier du trône.

Outre l'histoire de Théodose, Fléchier écrivit encore celle du fameux cardinal Ximenès; mais son ouvrage fut effacé par l'histoire du même cardinal, que Marsollier fit paroître à-peu-près dans le même temps.

Quoi qu'il en soit, c'est dans cette histoire de Ximenès que Fléchier rapporte un trait qui seul vaut tout l'ouvrage. « Ce cardinal, dit-il, avoit pour « principe qu'un particulier calomnié doit rarement « son apologie aux autres hommes, mais qu'un « prince injustement accusé la doit toujours à ses « sujets. »

Les talents de Fléchier furent récompensés comme l'étoient sous le règne de Louis XIV tous les talents; il fut nommé à l'évêché de Lavaur: « Je vous ai fait « un peu attendre une place que vous méritiez de- « puis long-temps, lui dit ce monarque, qui savoit « donner un nouveau prix à ses bienfaits par la ma- « nière dont il les accordoit; mais je ne voulois pas « me priver sitôt du plaisir de vous entendre. » De l'évêché de Lavaur il fut transféré à celui de Nîmes; ce ne fut pas sans avoir résisté long-temps à cette translation: il écrivit au roi une lettre pressante et touchante, pour lui faire agréer son refus; on voyoit aisément, au ton de force et de vérité qui régnoit dans cette lettre, que Fléchier n'étoit pas de ces ambitieux hypocrites qui, en rejetant foiblement l'offre des dignités, seroient fâchés qu'on les crût inflexibles, et voudroient joindre l'honneur du désintéressement aux avantages de la fortune. Louis XIV ne vainquit sa répugnance qu'en lui représentant qu'il auroit beaucoup plus de bien à faire dans sa nouvelle Église que dans celle qu'il avoit tant de peine à quitter; qu'on lui offroit non de plus grandes richesses, mais un plus grand travail; et qu'un intérêt si puissant devoit être pour lui la mesure et la règle de l'ambition. En effet le diocèse de Nîmes étoit alors rempli de calvinistes, et par conséquent d'autant plus difficile à gouverner, qu'il falloit joindre au zèle de faire des conversions la patience, qui sait les préparer et les attendre. L'édit de Nantes venoit d'être révoqué; la persécution violente que les ré-

formés essuyoient agitoit et échauffoit toutes les têtes : il étoit nécessaire de donner pour pasteur, à ces ames aigries et exaltées par l'idée du martyre, un prélat dont les lumières, l'éloquence et la douceur fussent également propres à détruire leurs préjugés et à calmer leurs murmures. Personne n'en étoit plus capable que Fléchier : aussi remplit-il les espérances qu'on avoit conçues de sa sagesse et de ses talents; il fit plus de prosélytes par sa modération, que l'intendant de la province par ses rigueurs.

La charité qu'il exerçoit envers la partie de son troupeau séparée de l'Église se faisoit encore plus sentir à celle qui, dans le sein de l'Église même, avoit besoin de son indulgence et de ses secours. Une malheureuse fille, que des parents barbares avoient contrainte à se faire religieuse, mais à qui la nature donnoit le besoin d'aimer, avoit eu le malheur de se permettre ce sentiment que lui interdisoit son état, le malheur plus grand d'y succomber, et celui de ne pouvoir cacher à sa supérieure les déplorables suites de sa foiblesse. Fléchier apprit que cette supérieure l'en avoit punie de la manière la plus cruelle en la faisant enfermer dans un cachot, où, couchée sur un peu de paille, réduite à un peu de pain qu'on lui donnoit à peine, elle attendoit et invoquoit la mort comme le terme de ses maux. L'évêque de Nîmes se transporta dans le couvent, et, après beaucoup de résistance, se fit ouvrir la porte du réduit affreux où cette infortunée se consumoit dans le désespoir. Dès qu'elle aperçut son pasteur, elle lui tendit les bras

comme à un libérateur que daignoit lui envoyer la miséricorde divine. Le prélat, jetant sur la supérieure un regard d'horreur et d'indignation : « Je devrois, lui dit-il, si je n'écoutois que la justice humaine, vous faire mettre à la place de cette malheureuse victime de votre barbarie; mais le Dieu de clémence, dont je suis le ministre, m'ordonne d'user, même envers vous, de l'indulgence que vous n'avez pas eue pour elle. Allez; et, pour votre unique pénitence, lisez tous les jours dans l'Évangile le chapitre de la femme adultère. » Il fit aussitôt tirer la religieuse de cette horrible demeure, ordonna qu'on eût d'elle les plus grands soins, et veilla sévèrement à ce que ses ordres fussent exécutés. Mais ces ordres charitables, qui l'avoient arrachée à ses bourreaux, ne purent la rendre à la vie; elle mourut après quelques mois de langueur, en bénissant le nom de son vertueux évêque, et en espérant de la bonté suprême le pardon que lui avoit refusé la sévérité monastique [1].

Fléchier, quelque temps avant de mourir, eut un songe qui fut pour lui un pressentiment de sa fin prochaine : il ordonna sur-le-champ à un sculpteur de faire le dessin très modeste de son tombeau; car il craignoit que la reconnoissance ou la vanité ne voulût élever à sa cendre un monument trop remarquable, et le forcer en quelque manière, après sa

[1] Ce beau trait de Fléchier a fourni à M. J. Chénier le sujet de sa tragédie intitulée : *Fénelon, ou les Religieuses de Cambrai.*

mort, au faste qu'il avoit tant méprisé pendant sa vie. Le sculpteur fit deux dessins; mais les neveux du prélat empêchèrent l'artiste de les lui présenter, cherchant à écarter, s'il étoit possible, de l'esprit de leur oncle une idée affligeante pour eux, si elle ne l'étoit pas pour lui. Fléchier se plaignit de ce délai, dont le sculpteur ne put lui cacher la cause: « Mes « neveux, répondit le prélat, font peut-être ce qu'ils « doivent; mais faites ce que je vous ai demandé. » Il examina les deux dessins, choisit celui qu'il devoit préférer, le plus simple des deux, et dit à l'artiste: « Mettez la main à l'œuvre, car le temps presse. » Il mourut en effet peu de temps après, le 16 février 1710, pleuré des catholiques, regretté des protestants, et ayant toujours été pour ses confrères un digne modèle de zèle et de charité, de simplicité et d'éloquence. Son oraison funèbre, faite par un orateur très médiocre, ne fut pas même prononcée.

Le seul Fénelon fit en deux mots l'éloge funèbre de l'évêque de Nîmes: « Nous avons, dit-il, perdu « notre maître. » Ainsi le seul de tous les confrères de Fléchier qui lui fût alors supérieur, car Bossuet n'existoit plus, fut le seul dont la modestie rendit hommage aux talents de celui qui avoit imité ses vertus.

(Extrait de l'*Éloge de Fléchier* par d'Alembert.)

ORAISON FUNÈBRE

DE JULIE-LUCINE

D'ANGENNES DE RAMBOUILLET,

DUCHESSE DE MONTAUSIER,

DAME D'HONNEUR DE LA REINE,

Prononcée en présence de madame l'abbesse de Saint-Étienne de Reims, et de madame l'abbesse d'Hière, ses sœurs, en l'église de l'abbaye d'Hière, le 2 janvier 1672.

Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR JULIE-LUCINE

D'ANGENNES DE RAMBOUILLET,

DUCHESSE DE MONTAUSIER.

JULIE-LUCINE D'ANGENNES DE RAMBOUILLET, duchesse de Montausier, fille du marquis de Rambouillet et de Catherine de Vivonne, naquit en 1607. On sait quelle étoit à cette époque la réputation de l'hôtel de Rambouillet : ce fut dans la société de ceux qui le fréquentoient que la jeune Julie passa ses premières années, et forma son esprit; elle y étoit admirée, et y avoit reçu le nom de l'*incomparable Artenice*. Belle, réunissant les biens des deux maisons de Vivonne et d'Angennes depuis la mort de ses deux frères et la retraite de ses sœurs, qui avoient pris le voile, elle joignoit à ces avantages les qualités plus précieuses de l'esprit et du cœur. Le vidame du Mans, le cadet de ses frères, ayant été frappé de cette peste qui, en 1631, pénétra jusqu'au Louvre, mademoiselle de Rambouillet n'avoit pas voulu quitter la chambre où il étoit, et lui avoit prodigué, pendant les neuf jours qu'il vécut en-

core, les soins les plus assidus. La renommée de tant de vertus inspira au duc de Montausier, alors marquis de Salles, le desir de la voir; il se fit présenter chez madame de Rambouillet, et lui demanda dès ce moment la main de sa fille, qu'il ne put obtenir que douze ans après, en juillet 1645.

En 1661 madame de Montausier entra dans ses fonctions de gouvernante du dauphin, et s'en acquitta d'une manière qui lui fit honneur; trois ans après, ayant, malgré sa répugnance, succédé à la duchesse de Noailles, à qui une intrigue de cour venoit de faire perdre la charge de dame d'honneur de la reine, et ne pouvant allier cet emploi avec celui qu'elle occupoit déja à la cour, elle préféra s'attacher à la douce et pieuse Marie-Thérèse. Enfin sa santé la contraignit de quitter, vers 1669, une cour où elle étoit chérie de la reine, honorée du roi, et respectée de tout le monde; et elle mourut dans sa retraite le 15 novembre 1671. Ce fut pour elle, lorsqu'elle étoit encore mademoiselle de Rambouillet, que les beaux esprits qui fréquentoient l'hôtel de sa mère composèrent la guirlande poétique connue sous le nom de *guirlande de Julie*.

ORAISON FUNÈBRE

DE JULIE-LUCINE

D'ANGENNES DE RAMBOUILLET,

DUCHESSE DE MONTAUSIER,

DAME D'HONNEUR DE LA REINE.

Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis finibus pretium ejus. (PROV., XXXI, 10.)

Qui trouvera une femme forte? Son prix passe tout ce qui vient des pays les plus éloignés.

MESDAMES,

Le plus sage de tous les rois, éclairé des lumières de l'esprit de Dieu, inspiré de laisser à la postérité le portrait d'une femme héroïque, nous la représente revêtue de force et de bonne grace; occupée à de grandes choses, sans sortir de la modestie de son sexe; comblée des biens mêmes de la fortune, mais toujours prête à les répandre dans le sein des pauvres; pénétrée de la crainte de Dieu, et convaincue de la vanité des grandeurs humaines; tirant sa gloire

d'une solide vertu, et non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté; mourant avec un visage tranquille et riant; digne d'être reçue dans le ciel, où elle se présente accompagnée de ses bonnes œuvres, et chargée des trésors d'honneur et de grace qu'elle a amassés; digne enfin après sa mort des regrets et des louanges de son époux, après avoir mérité sa tendresse et sa confiance pendant sa vie. Mais avant que de nous dépeindre cette femme forte et courageuse, il nous avertit qu'il est difficile de la rencontrer; il nous en donne une idée, mais il semble qu'il n'en ait jamais trouvé d'exemple. Il la forme dans son imagination; et doutant qu'elle se puisse trouver dans la nature, il s'écrie : Qui est-ce qui la trouvera? *Mulierem fortem quis inveniet?*

Mais cette haute vertu qu'il a cherchée avec si peu de succès, et dont il semble que son siècle n'étoit pas capable, s'est rencontrée en la personne de l'illustre Julie-Lucine d'Angennes de Rambouillet, duchesse de Montausier. Dans tout le cours de sa vie et de ses actions, elle a exprimé ce parfait original, par sa générosité naturelle, par le bon usage des biens et de la faveur, par la connoissance de son néant et de la grandeur de Dieu, par un aveu sincère des foiblesses et des vanités humaines, par une mort douce et tranquille, par le regret universel de tous ceux qui l'avoient connue. Que Salomon ait désespéré de la trouver cette femme forte et courageuse, nous pouvons nous vanter de l'avoir trouvée.

Mais, hélas! ces pieux devoirs que l'on rend à sa

mémoire, ces prières, ces expiations, ce sacrifice, ces chants lugubres qui frappent nos oreilles, et qui vont porter la tristesse jusque dans le fond des cœurs; ce triste appareil des sacrés mystères; ces marques religieuses de douleur, que la charité imprime sur vos visages, me font souvenir que vous l'avez perdue. Tout l'éclat de sa fortune est donc réduit à la célébration d'une pompe funèbre! De tout ce qu'elle étoit, il ne vous reste plus que cette funeste pensée, qu'elle n'est plus. Cette amitié même, et ce nom de sœur, que la chair et le sang vous rendoient si doux, sont retournés dans leur principe, et se sont perdus dans le sein de la charité de Dieu. Il ne vous reste que le déplaisir de sa perte et la mémoire de ses vertus; et vous ne pouvez que trop redire désormais les paroles de mon texte: « Qui « trouvera maintenant une femme forte? »

Quand je considère pourtant que les chrétiens ne meurent point; qu'ils ne font que changer de vie; que l'apôtre nous avertit de ne pas pleurer ceux qui dorment dans le sommeil de paix, comme si nous n'avions point d'espérance; que la foi nous apprend que l'église du ciel et celle de la terre ne font qu'un corps; que nous appartenons tous au Seigneur, soit que nous mourions, soit que nous vivions, parce-qu'il s'est acquis par sa résurrection et par sa vie nouvelle une domination souveraine sur les morts et sur les vivants; quand je considère, dis-je, que celle dont nous regrettons la mort est vivante en Dieu, puis-je croire que nous l'ayons perdue? Non,

non, c'est assez pleurer sa séparation, il est temps de penser à son bonheur: la douleur doit céder à la foi, et la compassion naturelle doit faire place à la consolation chrétienne.

Je prétends vous remettre aujourd'hui devant les yeux sa vie mortelle, afin de vous persuader de son immortalité bienheureuse. Je veux retracer dans votre mémoire les graces que Dieu lui a faites, afin que vous louiez la miséricorde qu'il vient de lui faire. Autant de vertus qu'elle a pratiquées sont autant de sujets de confiance en la bonté de Dieu, qui se plaît à récompenser ceux à qui il inspire de le servir. Partagez donc avec moi les trois états différents de sa vie. Examinez sa sagesse dans une condition privée, sa modération dans les plus grandes dignités de la cour, et sa patience dans une longue et ennuyeuse maladie. Admirez cette femme forte qui résiste aux foiblesses de son sexe dès son enfance, à l'orgueil dans sa plus grande élévation, à la douleur dans le temps de son abattement et de sa mort même. Voilà tout le sujet de ce discours. Je n'ai besoin ni de paroles étudiées, ni de figures excessives, ni de louanges flatteuses. Je suis en la présence du Dieu de la vérité; je parle à des ames pures et sincères, qui ont horreur du soupçon même de la vanité et du mensonge; et je vous propose les vertus d'une vie dont je déplore en même temps la misère et la fragilité.

Si j'avois à parler devant des personnes que l'ambition ou la fausse gloire attachent au monde, je

m'accommoderois à leur foiblesse et à la coutume; et relevant la naissance de notre illustre duchesse, j'irois leur chercher dans l'histoire ancienne les sources de la noble famille d'Angennes, dont la gloire, la grandeur et l'ancienneté sont assez connues. Je descendrois jusqu'aux derniers siècles, où l'on a vu tout à-la-fois cinq frères de cette illustre maison, trois chevaliers des ordres du roi, un cardinal et un évêque, tous ambassadeurs en même temps, qui remplissoient de l'éclat de leurs vertus différentes presque toutes les cours de l'Europe. Je leur dirois que son aïeule, Julie Savellie, étoit sortie d'une des plus anciennes familles d'Italie; qu'elle comptoit des rois, des conquérants, des souverains pontifes pour ses ancêtres, et trois de nos rois pour ses alliés. Je les exciterois après insensiblement à imiter les vertus de celle dont ils auroient révéré la noblesse; et faisant semblant de flatter leur vanité, je leur insinuerois des exemples de modération et de sagesse.

Mais oserois-je, mesdames, vous entretenir d'une gloire à laquelle vous avez renoncé? Ne sais-je pas qu'ayant abandonné le monde pour mener une vie plus sainte et plus cachée dans la retraite, vous ne prétendez plus qu'à l'honneur d'être de la famille de Jésus-Christ? Il suffit de vous dire qu'il y a une noblesse d'esprit plus glorieuse que celle du sang, qui inspire des sentiments généreux et une louable émulation, et qui fait descendre par une heureuse suite d'exemples les vertus des pères dans les enfants. La sage Julie d'Angennes sembloit avoir re-

eueilli eette succession spirituelle ; et cette gloire qui donne ordinairement de l'orgueil et de la fierté, ne lui donna que des sentiments modestes et des desirs ardents d'assister ceux qui pouvoient avoir besoin de son secours.

Que si elle sut régler les mouvements de son cœur, elle ne régla pas moins les mouvements de son esprit. Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues ; qu'elle eut de la sagesse en un temps où l'on n'a presque pas encore de la raison ; qu'on lui confia les secrets les plus importants dès qu'elle fut en âge de les entendre ; que son naturel heureux lui tint lieu d'expérience dès ses plus tendres années, et qu'elle fut capable de donner des conseils en un temps où les autres sont à peine capables d'en recevoir ? Une si heureuse naissance la rendit d'abord la passion de tout ce qu'il y avoit de vertueux et d'élevé dans la cour : on se fit honneur d'avoir part en son amitié ; elle eut le bonheur de plaire à des reines. Des princesses d'un mérite extraordinaire, des dames que la faveur élevoit presque au rang des princesses, la desirèrent à l'envi pour favorite ; et telle fut son adresse, que, sans user d'aucun art indigne de son grand courage, elle se conserva toujours dans leur confidence, du consentement même de celles qui auroient pu la lui disputer : tant son esprit avoit de charmes, tant elle étoit élevée au-dessus même de l'envie.

Quand la nature ne lui auroit pas donné tous ces

avantages, elle auroit pu les recevoir de l'éducation, et, pour être illustre, il suffisoit d'avoir été élevée par madame la marquise de Rambouillet [1]. Ce nom, capable d'imprimer du respect dans tous les esprits où il reste encore quelque politesse ; ce nom, qui renferme je ne sais quel mélange de la grandeur romaine et de la civilité françoise [2] ; ce nom, dis-je, n'est-il pas un éloge abrégé et de celle qui l'a porté, et de celles qui en sont descendues? C'étoit d'elle que l'admirable Julie tenoit cette grandeur d'ame, cette bonté singulière, cette prudence consommée, cette piété sincère, cet esprit sublime, et cette parfaite connoissance des choses qui rendirent sa vie si éclatante.

Vous dirois-je qu'elle pénétroit dès son enfance les défauts les plus cachés des ouvrages d'esprit, et qu'elle en discernoit les traits les plus délicats? que personne ne savoit mieux estimer les choses louables, ni mieux louer ce qu'elle estimoit? qu'on gar-

[1] Catherine de Vivonne, femme de Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, étoit aussi distinguée par son esprit que par ses vertus. Un grand nombre de littérateurs fréquentoient son hôtel, qui devint une petite académie où le bon goût ne présidoit pas toujours. Elle mourut en 1665, laissant trois filles religieuses, et une quatrième, Julie d'Angennes, duchesse de Montausier, dont il est ici question.

[2] On pourroit penser qu'il y avoit encore dans Fléchier quelque reste du goût singulier et de la politesse affectée de l'hôtel de Rambouillet, du moins si l'on en juge par quelques passages tels que celui-ci. *On ne sait* en effet ce que peut signifier ce *mélange*, ni ce que *la grandeur romaine* a de commun avec le *nom de Rambouillet*. (L. H.)

doit ses lettres comme le vrai modèle des pensées raisonnables et de la pureté de notre langue? Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifioit, où la vertu étoit révérée sous le nom de l'incomparable Artenice[1], où se rendoient tant de personnes de qualité et de mérite qui composoient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. Ce fut là que, tout enfant qu'elle étoit, elle se fit admirer de tous ceux qui étoient eux-mêmes l'ornement et l'admiration de leur siècle.

Il est assez ordinaire aux personnes à qui le ciel a donné de l'esprit et de la vivacité d'abuser des graces qu'elles ont reçues. Elles se piquent de briller dans les conversations, de réduire tout à leur sens, et d'exercer un empire tyrannique sur les opinions. L'affectation, la hauteur, la présomption corrompent leurs plus beaux sentiments; et l'esprit qui les retiendroit dans les bornes de la modestie, s'il étoit solide, les porte, ou à des singularités bizarres, ou à une vanité ridicule, ou à des indiscrétions dangereuses. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces défauts en celle dont nous faisons aujourd'hui l'éloge? Y eut-il jamais un esprit plus doux, plus facile, plus accommodant? Se fit-elle jamais craindre dans les compagnies? Étoit-elle éloignée de la cour,

[1] Nom que les habitués de l'hôtel de Rambouillet donnoient à Julie d'Angennes.

on eût dit qu'elle étoit née pour les provinces. Sortoit-elle des provinces, on voyoit bien qu'elle étoit faite pour la cour. Elle se servoit toujours de ses lumières pour connoître la vérité des choses et pour entretenir la charité, et croyoit que c'étoit n'avoir point d'esprit que de ne point l'employer, ou à s'instruire de ses devoirs, ou à vivre en paix avec le prochain.

En effet, qu'est-ce que l'esprit, dont les hommes paroissent si vains? Si nous le considérons selon la nature, c'est un feu qu'une maladie et qu'un accident amortissent sensiblement; c'est un tempérament délicat qui se dérégle, une heureuse conformation d'organes qui s'usent, un assemblage et un certain mouvement d'esprits qui s'épuisent et qui se dissipent; c'est la partie la plus vive et la plus subtile de l'ame qui s'appesantit, et qui semble vieillir avec le corps; c'est une finesse de raison qui s'évapore, et qui est d'autant plus foible et plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate et plus épurée. Si nous le considérons selon Dieu, c'est une partie de nous-mêmes plus curieuse que savante, qui s'égare dans ses pensées; c'est une puissance orgueilleuse qui est souvent contraire à l'humilité et à la simplicité chrétienne, et qui, laissant souvent la vérité pour le mensonge, n'ignore que ce qu'il faudroit savoir, et ne sait que ce qu'il faudroit ignorer.

Cette généreuse fille se mit au-dessus des opinions vulgaires. Parmi les erreurs et les faux jugements du monde, elle s'appliqua à découvrir ce point

de vérité qui fait regarder la vanité des choses humaines; et c'est d'elle que le sage semble avoir dit que ses lumières ne s'éteindroient point dans la nuit, *non extinguetur in nocte lucerna ejus*[1]. On estime les biens : elle a cru qu'il falloit les recevoir de la Providence, et les communiquer par la charité. On recherche les honneurs : elle a jugé qu'il suffisoit de s'en rendre digne. On s'attache à la vie : elle l'a méprisée dès qu'elle a pu la connoître.

Agréez, mesdames, que je m'arrête à ces dernières paroles; que je me serve de toute votre attention, et que je loue ici une de ses actions célèbres, où la force d'esprit et la charité chrétienne ont également éclaté. Dieu, qui imprime de temps en temps la terreur de ses jugements dans les cœurs des hommes par des punitions publiques, affligea la capitale de ce royaume d'une maladie contagieuse[2] : la corruption se répandit d'abord sur le peuple; elle passa dans les maisons des grands; elle approcha du palais des rois; elle n'épargna pas votre famille, et vous enleva un frère dans un âge encore tendre, presque sous les yeux de votre charitable mère. Hélas! suis-je destiné à rouvrir toutes les plaies de votre famille? et de combien de morts faut-il vous renouveler le souvenir à l'occasion d'une seule! Ce fut en cette rencontre que cette fille forte et courageuse donna un exemple mémorable de sa

[1] Prov., xxxi, 18.
[2] Il est ici question du typhus de 1631.

fermeté. La frayeur de la mort ne lui fit point abandonner sa maison ; elle voulut assister ce frère mourant, sans craindre ces souffles mortels qui portent le poison dans les cœurs [1].

Vous savez l'horreur qu'on a de recueillir ces soupirs contagieux, qui sortent du sein d'un mourant pour faire mourir ceux qui vivent. Le mal qui consume l'un menace les autres : le danger est presque égal en celui qui souffre et en celui qui l'assiste ; et l'on ne peut avoir, en servant ces sortes de malades, que la malheureuse consolation de les voir mourir, ou la triste espérance de les survivre de quelques jours. La nature en cette occasion relâche beaucoup de ses droits et de ses obligations ordinaires. Les lois de la chair et du sang ne sont pas si fortes que l'horreur d'une mort presque inévitable. La religion même dispense de ces funestes devoirs ceux qui n'y sont pas engagés par un caractère particulier. Il est permis d'acheter des secours et d'employer des ames que l'avarice jette dans les dangers, ou qu'une charité surabondante a dévouées au bien public. Mais Julie s'éléve au-dessus des sentiments d'une piété commune. Elle semble être née pour faire des actions héroïques ; elle sacrifie volontairement une vie

[1] Elle s'enferma pendant neuf jours dans la chambre où son frère étoit malade, et lui prodigua les soins les plus tendres. Le desir de connoître une personne si accomplie engagea le marquis de Salles, qui devint depuis duc de Montausier, à se faire présenter chez la mère de mademoiselle de Rambouillet, et à lui demander la main de sa fille, qu'il n'obtint que douze ans après. (F.)

douce, heureuse, illustre dès ses premières années; et, par une constance admirable, elle demeure ferme au milieu d'un péril qui fait trembler les plus courageux.

Vous admirez sans doute cette fermeté que Dieu a récompensée de tant de prospérités et de tant de graces; et vous croiriez, mesdames, que c'est le dernier effort de sa constance, que ce sacrifice qu'elle a fait de sa propre vie, si je ne vous faisois souvenir qu'ayant enfin trouvé un mérite et un cœur digne d'elle, il y eut des dangers qu'elle craignit plus que les siens mêmes; il y eut une vie qui lui fut plus chère que la sienne propre.

Vous pensez déja aux combats, aux blessures, aux victoires de son illustre époux: vous repassez dans votre mémoire ces exemples de fidélité qu'ils ont donnés dans des temps de confusion et de révolte: l'un forçant des villes par sa valeur, l'autre gagnant des cœurs par son adresse: l'un rangeant des rebelles à leur devoir, par la terreur et par l'effort de ses armes, l'autre excitant la fidélité dans l'esprit des peuples, par la vénération qu'on avoit pour elle: l'un perçant lui seul des escadrons entiers, sans craindre ni la force, ni la multitude, ni le danger, ni la mort même; l'autre le voyant revenir après un glorieux combat, tout couvert de sang et de plaies, sans que l'affliction domestique l'empêchât de travailler elle-même à la sûreté et au repos de la province.

Jamais cœur ne fut pressé d'une plus vive dou-

leur que le sien : jamais cœur ne fut si constant. Sa tristesse n'empêchoit pas sa prévoyance. Ce qu'elle alloit, ce semble, perdre, ne lui faisoit pas oublier ce qu'elle devoit conserver. La tendresse pour son époux s'accordoit en elle avec les soins pour la république. Soulageant les blessures mortelles de l'un, et calmant les mouvements dangereux de l'autre, elle s'acquittoit en même temps de tous les devoirs d'une fidèle épouse et d'une fidèle sujette. Il n'en faut pas davantage pour vous faire voir qu'elle a résisté aux foiblesses de son sexe. Il reste à vous montrer qu'elle a résisté à l'orgueil dans son élévation.

Un ancien[1] disoit autrefois que les hommes étoient nés pour l'action et pour la conduite du monde, et que les dieux leur avoient donné en partage la valeur dans les combats, la prudence dans les conseils, la modération dans les prospérités, et la constance dans la mauvaise fortune; que les dames[2] n'étoient nées que pour le repos et pour la retraite; que toute leur vertu consistoit à être inconnues, sans s'attirer ni blâme ni louange; et que celle-là étoit sans doute la plus vertueuse, de qui l'on avoit le moins parlé. Ainsi il les retranchoit de la république, pour les renfermer dans l'obscurité de leur famille: de toutes les vertus morales, il ne leur accordoit qu'une pu-

[1] Thucydide.

[2] Ce mot de *dames* est ici bien étrangement placé, sur-tout dans la bouche d'un ancien : mais ce qui étonne davantage, c'est de retrouver ce mot quelques pages après, et toujours en faisant parler un ancien. (L. H.)

deur farouche; il leur ôtoit même cette bonne réputation, qui semble être attachée à l'honnêteté de leur sexe; et les réduisant à une oisiveté qu'il croyoit louable, il ne leur laissoit pour toute gloire que celle de n'en avoir point.

Il est aisé de reconnoître l'injustice de ce sentiment; car, outre que la philosophie nous apprend que l'esprit et la sagesse sont de tout sexe; que les ames d'une même espèce ont des mouvements semblables, et qu'ayant des principes communs de raison et d'équité naturelles, elles sont capables des mêmes vertus; l'expérience nous apprend encore que Dieu suscite de temps en temps des femmes fortes qu'il élève au-dessus des foiblesses ordinaires de la nature, à qui il paroît qu'il donne un tempérament particulier, et qu'il rend dignes de soutenir de grands emplois, et de servir d'exemple et d'ornement à leur siècle.

Telle fut l'incomparable Julie, que toute la France a si long-temps admirée, et que toute la France regrette aujourd'hui. Elle eut toutes les qualités naturelles qui composent un mérite éminent, et qui attirent l'estime et la vénération publique. Que ne puis-je vous décrire cet air de grandeur, et cette majesté accompagnée de tant de graces; cet esprit si solide et si délicat tout ensemble; ce jugement si éclairé et si incapable d'être surpris; cette ame si noble et si généreuse; ce cœur si sensible à l'honneur et à la véritable gloire? Que ne puis-je vous marquer ici cette inclination bienfaisante qui n'a jamais perdu

une occasion de servir ceux qui ont eu besoin de son secours ; ces manières civiles, humaines, officieuses, qui lui ont gagné tant de cœurs ; cette façon de s'exprimer si juste et si naturelle; ce tour d'esprit particulier qui rendoit sa conversation si agréable; ces pensées toujours fondées sur les principes de la raison, et sur l'expérience du grand monde, dont elle connoissoit si bien toutes les humeurs, tous les intérêts et tous les usages? Que ne puis-je vous dire enfin ce que vous sauriez mieux que moi, si la douleur de l'avoir perdue ne vous faisoit oublier pour un temps le plaisir que vous avez eu de la posséder?

Quand vous ne sauriez ni le nom, ni l'histoire de la personne dont je vous parle, quand vous auriez oublié toute la gloire de votre maison, ne reconnoîtriez-vous pas dans ce portrait que je viens de faire tous les traits d'une dame illustre, capable de former l'esprit et le cœur des enfants du plus grand monarque du monde, de leur inspirer des paroles et des pensées dignes de leur rang et de leur naissance, d'imprimer dans leurs ames encore tendres ces sentiments élevés qui distinguent les ames royales d'avec les ames du commun; de leur apprendre l'art de se faire aimer de leurs sujets avant qu'ils sachent se faire craindre de leurs ennemis, de soutenir la gloire et les espérances d'un grand royaume; en un mot, d'être gouvernante d'un dauphin de France? On pouvoit connoître par ce qu'on voyoit en elle ce qu'on en devoit espérer; et dans le temps de la naissance de ce jeune prince, il étoit aisé de

juger que Dieu, dont la providence veille sur les rois et sur les royaumes, l'avoit destinée à son éducation, et que le roi, dont le discernement est si juste, la devoit choisir entre toutes les personnes de sa cour pour un emploi si important.

Il la choisit en effet, mesdames, pour lui confier ce royal enfant, qui fait aujourd'hui l'amour et les délices des peuples. L'ambition ni le hasard n'eurent point de part à ce choix. Toute la France l'avoit prévenu par ses vœux et par ses desirs, et le souverain le fit avec connoissance et avec justice. En ce temps qu'il commençoit à se charger lui-même du poids des affaires; qu'il méditoit ces glorieux desseins qu'il a depuis exécutés de réprimer l'injustice, de rétablir la discipline, de corriger les abus qui s'étoient glissés dans les lois mêmes, d'affermir la paix dans ses provinces, et d'entrer dans ses droits, ou en conquérant, ou en prince pacifique; en ce temps, dis-je, que, rempli de ces grandes maximes d'équité qu'il a depuis toujours pratiquées, il commençoit à récompenser par lui-même le mérite de ses sujets, il crut qu'il ne pouvoit donner une plus grande idée de son discernement et de sa justice, qu'en donnant à la personne de son royaume la plus fidèle et la plus éclairée le soin le plus important de son état.

C'est elle donc qui a eu la gloire de former les premiers sentiments et les premières paroles de ce jeune prince. Pouvoit-il penser, pouvoit-il parler plus dignement? Elle lui a montré à lever ses mains

pures et innocentes vers le ciel, à tourner ses premiers regards vers son Créateur. Elle lui a inspiré ses premiers vœux et ses premières prières: elle a tiré de son cœur ses premiers soupirs. Combien de fois, en essuyant ses larmes, a-t-elle demandé à Dieu qu'il lui inspirât de la tendresse pour son peuple! Combien de fois, en le corrigeant, a-t-elle demandé pour lui un cœur sage et docile aux inspirations du ciel! Combien de fois a-t-elle prié Dieu, qui tient en ses mains les cœurs des rois, d'en faire un prince selon le sien! Et combien de fois a-t-elle fait cette prière du prophète: « Seigneur, donnez au roi votre « jugement, et votre justice au fils du roi[1]! » Je laisse ces instructions si utiles et ces maximes si pures qu'elle lui a depuis insinuées. je laisse celles qu'elle eût pu lui insinuer, si Dieu lui eût prolongé le cours de ses années. Je me contente de dire qu'il n'y eut jamais d'attachement plus fort que celui qu'elle eut pour ce prince. Qui pourroit exprimer la joie qu'elle ressentoit, lorsqu'elle voyoit paroître ses bonnes inclinations, croître ses bonnes habitudes, et germer ces précieuses semences de gloire et de vertu qu'elle avoit jetées avec tant de soin dans son cœur? Mais qui pourroit exprimer la douleur qu'elle ressentit, lorsque la providence de Dieu la retira de cet emploi où elle étoit autant liée par l'inclination et par la tendresse que par la fidélité et par le devoir?

En effet, il n'y a rien de si aimable que l'enfance

[1] Psalm. lxxi, 1.

des princes destinés à l'empire, lorsqu'ils donnent des marques d'un naturel heureux. On voit en eux des rayons de la majesté de Dieu, tempérés des ombres de la foiblesse des hommes. Ce sont des soleils dans leur orient, qui réjouissent les yeux, et qui ne les éblouissent pas encore : chacun cherche sur leur visage des présages de son bonheur à venir. On croit trouver dans toutes leurs petites actions les fondements des espérances publiques. Ils sont d'autant plus aimés, qu'ils n'ont rien qui les fasse craindre ; et ils régnent d'autant plus fortement dans les cœurs, qu'ils ne régnent pas encore dans leurs états.

La majesté des rois inspire plus de respect que de tendresse. C'est une espèce de religion civile et de culte politique, qui nous fait révérer ces traits que la main de Dieu a gravés sur le front de ceux à qui il daigne communiquer sa puissance. Ils ont beau descendre jusqu'à nous, nous n'oserions nous élever jusqu'à eux. Quoiqu'ils soient les pères des peuples, ils en sont les maîtres et les souverains. Quelque foiblesse qu'ils puissent avoir, l'homme se cache, pour ainsi dire, sous le monarque; et quelque bonté qu'aient les rois, ils ont toujours l'éclat et la pompe de la royauté. Mais lorsqu'ils n'ont que ces agréments que l'âge donne, qu'on ne voit dans leurs yeux et sur leur visage que des traits de douceur et d'innocence, qu'ils sont encore assez dociles pour entendre la vérité, et qu'au lieu d'une grace, qu'un ancien[1] disoit que Dieu donne à chaque souverain

[1] Xénophon.

pour tempérer l'austérité du commandement, il semble que toutes les graces ensemble les accompagnent : alors il se fait des impressions d'amour et de tendresse dans les cœurs de ceux qui les voient, et beaucoup plus de ceux qui les gouvernent, et qui doivent être les instruments de la félicité publique.

Y eut-il jamais de gouvernante plus zélée? Y eut-il jamais de jeune prince plus aimable? Jugez par-là combien cette séparation lui fut sensible. Elle ne put s'en consoler que par l'obéissance qu'elle rendoit au plus grand et au plus sage de tous les rois, et par l'honneur qu'elle avoit de passer au service de la plus grande et de la plus pieuse reine du monde.

Mais, hélas! il falloit se préparer à des séparations bien plus sensibles. O mort! cruelle mort! que ne lui laissois-tu plus long-temps le plaisir de voir le fruit de ses travaux! Que n'a-t-elle vu accomplir la plus grande partie de ses espérances! Que n'a-t-elle vu éclater ces grandes qualités dont elle avoit formé les principes! Belle ame, qui reposez maintenant dans le sein de la paix et du repos éternel, je sais que c'est presque la seule douceur qui vous a fait souhaiter de vivre. Mais s'il vous reste encore quelque sentiment pour le monde que vous avez quitté, pensez que ces vertus naissantes se fortifient; que votre ouvrage se perfectionne tous les jours; qu'une partie de vous-même achève ce que vous avez commencé; que votre illustre époux emploie à cette éducation si importante cet esprit que vous avez tant estimé, cette ame qui est encore unie si étroitement à la vôtre, ce

cœur où vous êtes encore vivante, et que, dans la douleur de vous avoir perdue, il a la consolation de retrouver encore quelque chose de vous dans l'esprit et dans les actions de cet admirable enfant qu'il élève.

Pourquoi interrompre, mesdames, par ces idées funestes, la relation glorieuse de ses honneurs et de ses charges? Ce seroit ici le lieu de vous la représenter dans le plus grand éclat de sa vie, honorée de l'estime et de la confiance de ses maîtres, comblée de toutes les graces qui pouvoient tomber sur sa personne ou sur sa famille, suivie de tous ceux qui reconnoissoient le mérite, ou qui adoroient la faveur. Mais je sais qu'elle n'a jamais mis sa confiance qu'en Dieu seul; et je me souviens que je parle à des épouses de Jésus-Christ, qui mènent une vie humble et pénitente, et pour qui toute grandeur humaine n'est que vanité. Ne pensons donc à cette gloire, à cet éclat, à ces dignités, que pour connoître le bon usage qu'elle en a fait.

Les honneurs sont institués pour récompenser le mérite, pour exercer la sagesse, et pour être des occasions de faire du bien: aussi ils n'appartiennent de droit qu'à des ames modérées, justes, charitables, qui les reçoivent sans empressement, qui les possèdent sans orgueil, qui les retiennent sans intérêt. Mais l'esprit du monde en a perverti le véritable usage. On les brigue sans les mériter; on en abuse quand on les a obtenus; on n'en veut jouir que pour soi quand on les possède. L'ambition les

acquiert par des voies même criminelles; la vanité les regarde comme des préférences et des distinctions du reste des hommes; et l'injustice fait qu'on en retient tout le fruit qui devroit se communiquer aux autres. Notre illustre duchesse a évité ces écueils. Elle n'a pas recherché les honneurs, quoiqu'elle les ait mérités. Elle ne s'est pas toujours servie de toute l'autorité qu'elle auroit pu prendre. Elle a employé tout son crédit pour assister tous ceux qui ont eu besoin de son secours.

Si la grandeur et la tranquillité de son ame avoient été moins connues, je vous dirois seulement qu'elle n'a employé aucun de ces artifices que les ambitieux appellent la science du monde et le secret de parvenir, et qu'elle ne s'est insinuée à la cour ni par de pressantes sollicitations, ni par de lâches flatteries. Mais je puis passer plus avant, et dire qu'elle a élevé son esprit au-dessus des fausses idées des hommes; qu'elle a regardé sans envie ce qui étoit au-dessus de sa fortune, comme elle a vu sans mépris tout ce qui paroissoit au-dessous d'elle; qu'elle a recherché la vertu pour elle-même, et non pour son éclat et pour ses récompenses; et qu'enfin les honneurs l'ont trouvée sans qu'elle ait eu le soin de les chercher.

Rappelez dans votre mémoire, mesdames, les commencements de ses emplois. Elle étoit accablée d'une dangereuse maladie: et comment eût-elle fait des vœux pour sa fortune, elle qui n'en faisoit presque pas pour sa guérison? Eût-elle eu des prétentions pour la gloire de la terre, lorsqu'elle appro-

choit si fort de celle du ciel ? Pouvoit-on briguer pour elle des charges, lorsqu'on étoit assez occupé à lui conserver un reste de vie? On ne demandoit pas de ces grandes prospérités; c'étoit assez de ne la point perdre; et dans le danger où elle étoit, on n'avoit à solliciter que le ciel pour elle. Dieu exauça les vœux de sa famille, en même temps qu'il exauçoit ceux de la France. Il fit naître un prince qui devoit être l'héritier de ce grand royaume: il empêcha de mourir celle que sa providence avoit destinée pour sa gouvernante.

Ce n'est pas assez que d'entrer ainsi dans les honneurs, si l'on n'en use avec modération quand on les possède. Ceux qui savent régler leurs desirs ne réglent pas toujours leur autorité. L'orgueil, qui est presque inséparable de la faveur, est un poison pénétrant et subtil, qui se glisse insensiblement dans l'ame des grands; et ceux mêmes qui n'étoient pas ambitieux dans une condition médiocre deviennent quelquefois insolents lorsqu'ils se trouvent dans une plus grande élévation. Mais l'admirable Julie ne se laissa point éblouir à l'éclat des dignités du siècle. Plus elle fut élevée, plus elle parut modeste. Elle connoissoit le fond de la vanité; et pleine de ces réflexions judicieuses qui fortifient l'esprit contre les fausses opinions du monde: « Qu'est-ce que nous « faisons, disoit-elle un jour, et qu'est-ce que nous « prétendons avec notre orgueil? Toutes nos charges « tomberont bientôt avec nous; la mort confondra « les cendres de celles qui brillent à la cour, et de

« celles qui sont obscures dans la retraite ; et toute la « différence ne va qu'à quelques titres de plus ou de « moins dans nos épitaphes. » Toute son étude étoit d'employer utilement son crédit ; et l'on peut dire d'elle qu'ayant eu, selon le monde, des sujets, et souvent des occasions favorables de se ressentir des injustices qu'on lui avoit faites, elle a toujours sacrifié ses ressentiments, et n'a jamais voulu nuire, non pas même à ceux qu'elle pouvoit croire ses ennemis, ou, pour mieux dire, ses envieux.

Comment auroit-elle voulu nuire, elle dont le propre caractère étoit d'être bienfaisante, et qui, pour me servir des termes d'un célèbre Romain [1], ne paroissoit pas tant une dame [2] mortelle qu'une divinité favorable à tous les malheureux ? Elle savoit que ceux qui ont accès auprès des rois doivent, selon leur pouvoir, leur présenter les supplications et les larmes de leurs sujets, comme font ces anges de paix, qui portent vers le trône de Dieu les vœux des justes et les encens de leurs sacrifices. Elle savoit que les grands sont d'autant plus les images de Dieu, qu'ils ont plus de moyens de bien faire, et qu'ils ne semblent être nés que pour exercer la charité. Elle savoit enfin qu'on a besoin d'intercession

[1] Valer. Max., lib. iv, 8, extr. 2.

[2] Il semble que Fléchier ait craint de se servir du mot de *femme*, quelque nécessaire qu'il fût, comme trop au-dessous de la dignité oratoire ou de madame de Montausier. C'est là certainement de la politesse bien mal entendue. Une *dame mortelle* est aussi ridicule qu'un *monsieur mortel* (L. H.)

et de faveur à la cour, où les injures sont plus fréquentes que les bienfaits, où l'on méprise ceux que la fortune a abandonnés, où toute l'envie attaque les puissants, et nulle pitié n'assiste les foibles, et où l'on croit faire grace à des malheureux, quand on n'achéve pas de les opprimer.

Elle aimoit mieux employer son crédit pour les intérêts des autres que de le ménager pour les siens propres. La crainte de faire des ingrats, ou le déplaisir d'en avoir trouvé, ne l'ont jamais empêchée de faire du bien. Falloit-il appuyer une prétention raisonnable, faire connoître un mérite caché, obtenir une grace douteuse, donner de bonnes impressions d'une fidélité rendue suspecte, faire valoir un service rendu, adoucir une faute pardonnable, donner un avis salutaire, procurer un petit établissement; elle étoit toujours prête à solliciter: semblable à ces fleuves qui, roulant leurs flots avec majesté, arrosent des terres stériles et sèches, et, recueillant des eaux qui se perdoient dans les campagnes, vont porter à la mer leur tribut et celui des ruisseaux dont ils sont grossis.

Sa manière de faire du bien étoit toujours plus agréable que le bienfait. Elle écoutoit, sans se rebuter, les importuns mêmes, et les graces accompagnoient jusqu'à ses refus. Sa sagesse lui faisoit choisir les moments favorables pour demander; et je dis d'elle ce que le Sage a dit de la femme forte, qu'il y avoit une loi de douceur qui conduisoit sa langue, et un esprit de prudence et de discernement

qui régloit toutes ses paroles : *Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus*[1]. Aussi lorsque Dieu l'a retirée de ce monde, où il l'avoit rendue si utile, et où sa mémoire est en bénédiction ; en un temps où chacun juge de son prochain avec liberté, où l'on fait le recueil des bonnes et des mauvaises qualités de ceux qui meurent, et où chacun, retraçant dans son esprit les sujets qu'il a de s'en louer ou de s'en plaindre selon ses passions, fait leur épitaphe à sa mode ; que de regrets sincères ! que d'éloges non suspects ! que de témoignages publics d'estime et de reconnoissance ! Ceux dont elle a présenté les vœux ou les plaintes offrent pour elle de tous côtés les sacrifices de leurs larmes ou de leurs prières. Les familles qu'elle a assistées, et qui lui doivent le repos dont elles jouissent, lui souhaitent incessamment le repos éternel devant Dieu. Les villes les plus nombreuses assemblent leurs peuples pour lui rendre pompeusement des devoirs funèbres. Les provinces qu'elle a autrefois édifiées par sa piété et par les aumônes qu'elle y a répandues, retentissent du bruit de ses louanges. Les prêtres offrent pour elle le sacrifice de Jésus-Christ sur les autels, et les pauvres qu'elle a secourus demandent à Dieu pour elle la miséricorde qu'elle leur a faite.

Auriez-vous pensé, mesdames, vous qui avez connu les dangers du monde dès votre enfance, et qui en avez craint la corruption, qu'on en pût faire

[1] Prov., xxxi, 26.

un si bon usage, et qu'on pût tirer les moyens de son salut de cet éclat et de cette abondance, qui sont si souvent des occasions de malheur et de ruine pour les ames? Ne croyez pas pourtant que, pour consoler ou pour flatter votre douleur, je veuille exagérer la vertu de celle que vous pleurez, et la justifier elle et le monde tout ensemble. A Dieu ne plaise que je cherche des matières d'éloges aux dépens de la vérité, et que par une fausse complaisance je tâche d'accorder l'esprit du siècle et l'esprit de Jésus-Christ contre les règles de l'Évangile!

Je sais que sa vie a été réglée; mais peut-elle avoir été assez pure, assez dégagée, assez chrétienne? Dieu l'a délivrée des grands déréglements qui sont presque inséparables de la faveur et de la fortune; mais a-t-elle évité ces foiblesses attachées à la nature, ces desirs séculiers dont parle saint Paul, ces considérations humaines, ces intentions demi-bonnes, demi-mauvaises, ces molles condescendances, cette inutilité de vie, ces affections tiédes pour son salut? a-t-elle été exempte de ces défauts qui sont inévitables dans le monde, où la cupidité domine sur les ames les plus désintéressées, où les esprits les plus fermes sont entraînés par l'exemple et par la coutume, où, si l'on ne se perd, au moins on s'égare souvent, et si l'on ne refuse son cœur à Dieu, au moins on le partage entre lui et les créatures?

Ainsi, quelques vertus que nous ayons remarquées, je craindrois encore pour elle. Mais, outre qu'elle a

passé ces années dangereuses auprès d'une reine aussi illustre par sa piété que par son rang et par sa naissance, qui est plus souvent au pied des autels que sur le trône, et de qui l'on peut apprendre des vertus capables de sanctifier la cour même, je considère qu'elle a racheté ses péchés par les aumônes qu'elle a répandues secrètement dans le sein des pauvres, et qu'elle les a expiés par une longue pénitence qu'elle a soutenue avec beaucoup de force. C'est la troisième partie de ce discours.

Si l'illustre duchesse dont nous avons vu les prospérités eût fini ses jours dans les plaisirs et dans la joie du siècle; si, tout éblouie de l'éclat de sa fortune, elle fût entrée dans l'horreur et dans les ténèbres du tombeau; si, sortant du palais des rois, elle se fût trouvée devant le tribunal de Dieu, je ne parlerois de sa mort qu'en tremblant, et je vous exciterois à la pleurer, dussiez-vous interrompre le cours de cet éloge funèbre par vos soupirs et par vos larmes.

Je sais bien que l'Église, qui connoît le prix et l'efficace du sang de Jésus-Christ, ne désespère jamais du salut de ceux qui meurent dans sa foi et dans l'usage de ses sacrements; que Dieu exerce, quand il veut, ses jugements de miséricorde sur ses élus; qu'il a des graces vives et pénétrantes qui consument en peu de temps toute l'impureté que le commerce des hommes et l'air contagieux du monde laissent dans les cœurs, et qu'il y a de précieux moments de charité qui valent des années de pénitence. Mais je sais aussi qu'il faut avoir souffert avec Jésus-Christ

pour régner avec Jésus-Christ; qu'il faut se réconcilier avec Dieu par la prière, par les larmes, par la retraite, quand on a suivi le monde son ennemi. Je sais que la pénitence de ceux qui se laissent surprendre à la mort doit être suspecte; que leur tristesse est souvent un regret de mourir plutôt qu'une douleur d'avoir mal vécu; que leur abattement vient de la foiblesse de la nature plutôt que du zéle de la charité, et que leurs soupirs sont plutôt des effets d'une crainte humaine que les fruits d'une solide pénitence.

Je rends graces à Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous avoir délivrés de ces craintes. Je parle avec confiance d'une mort chrétienne préparée par des infirmités sensibles et humiliantes, par un retranchement des plaisirs et des consolations humaines, par une langueur affligeante, par une soumission entière à la volonté de Dieu, et par une longue patience.

Les saints canons ordonnoient autrefois aux pénitents d'être plusieurs années dans un état d'expiation, avant que d'être admis à la participation des sacrés mystères. Ils se sacrifioient eux-mêmes, pour avoir part au sacrifice de Jésus-Christ; ils demeuroient prosternés aux portes des temples sacrés, avant que d'oser approcher du sanctuaire: trop heureux d'entrer dans la joie du Seigneur par les larmes et par les souffrances, et de tâcher d'apaiser sa justice, avant que de jouir de ses faveurs! Ce que la discipline de l'Église avoit établi, la Providence de Dieu l'a exécuté

sur votre vertueuse sœur, mesdames. Il a rompu les liens qui l'attachoient au monde, pour l'attirer dans la céleste Jérusalem; il l'a purifiée par l'exercice de sa patience, afin qu'elle fût digne d'entrer dans sa gloire; il l'a humiliée devant les hommes, pour l'élever jusqu'à lui; et, par trois ans de pénitence, il l'a disposée à jouir d'une éternelle félicité.

Vous représenterai-je ici ses infirmités naissantes, ses forces qui diminuent tous les jours? Je ne sais quel poids qui l'accable insensiblement, une foiblesse imprévue qui l'arrête au milieu de ses grands emplois. Vous dirai-je qu'elle recueillit mille fois ce qui lui restoit de force pour s'acquitter de ses devoirs ordinaires; que son cœur ne se ressentit jamais de l'abattement de son corps; que son zèle la soutint dans les défaillances de la nature; qu'elle sacrifia sa santé, toute foible et tout usée qu'elle étoit, à l'honneur d'être auprès d'une grande reine; et que, de tous les maux qu'elle souffrit, elle ne se plaignit jamais que de l'impuissance où elle étoit de la servir? Laissons ces circonstances, qui tiennent encore un peu du monde, et passons de ces vertus civiles aux vertus chrétiennes qu'elle a pratiquées.

Sa retraite fut le commencement de sa pénitence, et la violence qu'elle se fit en s'éloignant de la cour, où l'habitude, les honneurs, les graces, l'inclination même respectueuse qu'elle avoit pour le prince, la tenoient si étroitement liée; cette violence, dis-je, fut le premier sacrifice qu'elle offrit à Dieu. Qu'il est difficile de se réduire à la solitude, lorsqu'on a vécu

long-temps dans la cour des rois! Les yeux accoutumés à voir la figure de ce monde qui passe par les endroits les plus éclatants sont toujours prêts à se fermer lorsqu'ils ne trouvent rien qui flatte leur curiosité ou leur convoitise. L'esprit rempli d'idées magnifiques, qui se plaît à se perdre dans ses vastes pensées, s'ennuie dès qu'il se trouve renfermé en lui-même, et resserré en un petit nombre d'objets languissants, qui ne le frappent que foiblement. L'ame accoutumée à être émue par de grandes passions qui l'agitent vivement n'est plus touchée de ces impressions foibles et légères qu'elle reçoit dans la retraite. De là vient l'attachement qu'on a à cette vie, quoique difficile et tumultueuse. Ceux qui s'en plaignent tous les jours le plus éloquemment ne laissent pas enfin de s'y plaire. La patience y est soutenue par le desir, et le desir par l'espérance. C'est cet enchantement dont parle le Sage [1]. Il s'y fait un engagement presque involontaire. On y reconnoît sa servitude, et l'on n'y craint rien tant que la liberté : quelque peine qu'on ait à y être, il est insupportable d'en être éloigné. Il n'appartient qu'à vous, mon Dieu, de briser les chaînes de ces esclaves, de rompre le charme qui les éblouit, et de remplir de vos vérités adorables des esprits et des cœurs que le monde que vous avez vaincu occupe de ses vanités.

Voilà la grace qu'il a faite à cette illustre morte que nous pleurons. Il l'a conduite dans la solitude,

[1] *Fascinatio nugacitatis.* (Sap., iv, 12.)

pour parler à son cœur dans le secret et dans le silence. Elle est sortie de l'Égypte; et, par des déserts secs et stériles, elle a passé dans cette terre heureuse où coulent le lait et le miel. Elle a regardé ses dernières années comme des restes d'une vie qu'elle avoit partagée, et qu'elle ne vouloit plus consacrer qu'à Dieu seul. Cette imagination autrefois si vive ne lui représentoit plus le monde qu'en éloignement. Cette mémoire qui avoit été si prompte et si présente devint toute vide des espèces et des images du siècle, Dieu voulant par un triste, mais heureux abattement, qu'elle ne pensât plus qu'à lui, qu'elle ne se souvînt que de lui, qu'elle ne fût sensible que pour lui.

Après cette séparation, accablée sous le poids de ses infirmités, elle s'appliqua à les souffrir chrétiennement; et cette grandeur d'ame qui avoit éclaté dans toutes les actions de sa vie parut encore dans sa patience. Quelqu'un dira peut-être qu'elle n'a pas ressenti de ces douleurs aiguës qui font qu'on regarde la mort comme une consolation, et la vie comme un supplice; que sa croix a été plus incommode que pesante, et que cette langueur qui la consumoit insensiblement étoit plutôt une privation de plaisir qu'une peine. Il est vrai qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'ame, et qui épuisent en un moment toute la constance d'un malade. Dans la défiance où elle étoit de ses propres forces, elle avoit souvent demandé à Dieu qu'il l'en délivrât: il sembloit qu'il l'eût exaucée. Mais, si sa miséricorde a adouci la rigueur de sa

pénitence, sa justice en a augmenté la durée; et il n'a pas fallu moins de force à soutenir cette longue épreuve que si elle avoit été plus courte et plus rigoureuse.

En effet, dans les maux violents, la nature se recueille tout entière, le cœur se munit de toute sa constance: on sent beaucoup moins à force de trop sentir; et, si l'on souffre beaucoup, on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas longtemps. Mais les maladies de langueur sont d'autant plus rudes, que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter et les maux et les remèdes aussi fâcheux que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus accablée; les forces diminuent à tous moments, et la patience s'affoiblit aussi bien que celui qui souffre. C'est ici que nous pouvons appliquer à notre femme forte ce que Salomon a dit de la sienne: *Accinxit fortitudine lumbos suos*[1]; qu'elle a ramassé toutes ses forces pour combattre cette langueur ennemie qui lui ôtoit incessamment quelque partie d'elle-même, et qui lui portoit tous les jours quelque trait mortel dans le sein.

Une patience de trois ans a-t-elle jamais été plus égale? La douleur a-t-elle jamais tiré de sa bouche ou de son cœur, je ne dis pas une plainte amère, une parole de murmure, mais un seul mouvement d'impatience, une parole d'inquiétude? A-t-elle trouvé sa pénitence trop longue ou trop rigoureuse?

[1] Prov., xxxi, 17.

A-t-elle cru que sa croix étoit trop dure ou trop affligeante? Ames saintes, devant qui je parle, accoutumées à porter le joug du Seigneur dès vos plus tendres années, élevées au pied des autels, à l'ombre de la croix de Jésus-Christ, consommées dans l'exercice d'une pénitence austère, souffrez-vous avec plus de constance et de foi les peines que Dieu vous envoie? J'atteste vos cœurs et vos consciences, conservez-vous plus religieusement qu'elle la paix intérieure dans vos solitudes? Non, non, lorsque la providence de Dieu l'a séparée du monde, elle a quitté les honneurs avec autant de générosité que vous en avez eu à les fuir. Sortant du Louvre, elle a pratiqué des vertus que l'on n'apprend, ce semble, que dans les cloîtres; et, après s'être acquittée de tous ses devoirs à la cour, elle a souffert, comme vous souffrez dans vos cellules, sans murmurer et sans se plaindre.

Que dis-je, mesdames, sans se plaindre? Oublié-je ce que j'ai vu, ce que j'ai ouï? ces soupirs sortis du fond de son cœur, cette tristesse peinte sur son visage, ces paroles mêlées de douleur et de crainte? Ne craignez rien qui fasse tort à sa mémoire et à sa vertu. Cette émotion dont je vous parle n'étoit pas une foiblesse d'esprit, c'étoit un zèle de pénitence; ce n'étoit pas une marque d'attachement à la vie, c'étoit le regret d'avoir eu sujet de s'y attacher. Elle craignoit d'avoir été trop heureuse, et de ne souffrir pas assez; et rappelant dans l'amertume de son ame ces années qu'elle avoit passées dans les

honneurs et dans la gloire : « Je ne me plains pas de « mourir, disoit-elle, je me plains d'avoir vécu trop « heureusement. Les peines que le ciel m'envoie ne « sont pas proportionnées aux prospérités que j'en « ai reçues ; et je souffre de ce que je ne souffre pas « assez. » Et nous rechercherons après cela, pécheurs et mortels que nous sommes, une joie qui passe et qui ne laisse que du regret! et nous prendrons pour objet de notre ambition ces honneurs qui doivent être un jour des sujets de tristesse et de crainte! Et nous appellerons bonheur de notre vie ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut expier à notre mort!

Pardonnez, mesdames, ce mouvement de zéle. Ce que je dis pour confondre les personnes du siécle doit servir à vous consoler et à vous faire comprendre que vous êtes heureuses d'avoir renoncé vous-mêmes aux grandeurs et aux prospérités mondaines: heureuses encore de ce que votre illustre sœur, après en avoir eu tout l'éclat, en a reconnu toute la misère. Oui, elle a reconnu qu'il y avoit en elles je ne sais quelle malignité qui les rendoit souvent criminelles, et toujours au moins dangereuses. Elle a cru qu'il falloit employer une partie de sa vie à pleurer celle où le monde avoit eu trop de part; elle n'a plus pensé qu'à accomplir son temps de pénitence, et n'a pas même voulu souhaiter d'être moins infirme.

Souffrir la maladie avec patience, être dans l'indifférence de la maladie ou de la santé, ne regretter pas ses prospérités passées, ne desirer pas même

d'être délivrée des langueurs présentes : cette suspension de desirs entre la vie et la mort, et cette volonté soumise à celle de Dieu, ne sont-ce pas des caractères d'une ame chrétienne? Tristes, mais fidèles témoins de ses derniers sentiments, combien de fois vous a-t-elle dit : « Je ne fais point de vœux pour ma « santé ; j'en fais qui sont plus dignes de Dieu, qui « sont plus importants pour moi ; je lui demande « qu'il me sauve, et non pas qu'il me guérisse. » Qu'elle étoit éloignée de la foiblesse ordinaire de ceux qui tombent dans les infirmités ! Ils se flattent incessamment de l'espérance de leur guérison : accablés de douleur et d'ennui, ils emploient toute la force qui leur reste à faire des vœux pour leur santé. S'ils ne peuvent lever les mains ni les yeux au ciel, ils y adressent leurs soupirs. Une partie d'eux-mêmes est déja morte, que l'autre desire de vivre. Lors même qu'ils souhaitent l'immortalité, ils voudroient arrêter la mort qui les y conduit, et s'approchant du ciel où ils aspirent, ils regardent encore, presque sans y penser, la terre qu'ils quittent : tant le desir de vivre est naturel à tous les hommes ! tant on espère ce qu'on desire !

Notre généreuse malade s'est regardée comme une victime destinée au sacrifice, elle a vu venir le coup sans demander grace. Elle n'a pas souhaité de vivre, quoiqu'elle eût vécu avec tant d'éclat et tant de douceur ; elle n'a pas souhaité de mourir, quoique sa vie languissante lui fût à charge. Abattue par ses maux et non par ses chagrins, elle n'avoit que le desir

d'accomplir la volonté du Seigneur, dût-il prolonger ses jours pour prolonger ses peines, dût-il augmenter ses douleurs pour consommer sa pénitence.

La providence de Dieu a permis, mesdames, que vous l'ayez vue en cet état. Ceux qui admiroient sa fermeté perdirent la leur; ceux qui la plaignoient paroissoient presque les seuls à plaindre. La pitié fut plus cruelle que la douleur; et ceux qui voyoient le mal étoient plus tristes et plus changés que celle même qui le souffroit. Je recueillerois ici volontiers tous les sentiments tendres et généreux de son illustre époux. Je vous renouvellerois le souvenir de cette affliction si chrétienne, de ces prières si touchantes, de ces exhortations si vives et si pieuses, de cette tristesse si sage et si forte tout ensemble, et de cette charité sensible qui, selon les termes de l'épouse des Cantiques, fait sur nous les mêmes impressions que la mort[1]. Mais faut-il vous attendrir par la douleur de ceux qui vivent, vous qui êtes déja si touchées par la perte que vous avez faite!

Éloignons encore un peu, si nous pouvons, ces idées funestes de mort: cessons de penser à notre héroïne, pour admirer la tendresse et la piété de son illustre fille. Nous l'avons vue deux ans entiers dans toutes les fonctions de la charité. Tantôt elle employoit ses pieuses mains au soulagement de la malade, tantôt elle les levoit au ciel pour demander à Dieu sa santé. Attachée auprès de son lit, où elle sa-

[1] *Fortis est ut mors dilectio.* (Cant., viii, 6.)

crifioit toute sa joie, prosternée au pied des autels, où elle offroit à Dieu toutes ses peines, elle se partageoit entre ses soins et ses prières, en un âge où les devoirs domestiques passent pour contrainte, et où il semble qu'on ne doive vivre que pour soi; en un siècle où la discipline des mœurs est relâchée, où les liens du sang et de la nature ne serrent presque plus les cœurs, et où il ne reste de l'ancienne piété qu'autant qu'il en faut pour la bienséance. Que Dieu et la nature lui rendent ce qu'elle a fait pour l'un et pour l'autre, et lui donnent des enfants qui soutiennent la gloire de leur naissance, et, pour dire encore plus, qui lui ressemblent et qui aient pour elle ces sentiments tendres et respectueux, qu'elle a conservés pour son incomparable mère jusqu'à sa mort.

Mais, hélas! je prononce, sans y penser, cette funeste parole; et, quelque digression que je cherche, je reviens malgré moi à ce cruel sujet de mon discours. Retenons nos larmes; ce seroit faire tort à la mémoire de cette femme forte que de montrer de la foiblesse. Parlons de sa mort, s'il se peut, aussi constamment qu'elle est morte.

Qui est celui qui ne frémisse au seul nom de la mort? qui ne soit saisi d'horreur et de crainte à la vue de la mort d'autrui, et à la simple pensée de la sienne propre, soit par une prévention d'esprit, qui nous fait regarder la fin de notre vie comme le plus grand de tous nos malheurs; soit par une providence de Dieu, qui veut que l'homme ressente l'a-

mertume des maladies et de la mort, depuis qu'il a perdu par son péché le plaisir d'être sain et d'être immortel; soit enfin par un juste, mais terrible jugement de Dieu, qui laisse quelquefois dans les frayeurs de la mort ceux qui ont passé leur vie dans les plaisirs et dans la mollesse, et qui abandonne à leur crainte et à leur douleur ceux qui se sont abandonnés à leurs desirs et à leurs passions déréglées. Alors on s'effraie à la vue d'un confesseur, comme s'il ne venoit que pour prononcer des arrêts de mort. On éloigne les derniers sacrements, comme si c'étoient des mystères de mauvais augure. On rejette les vœux et les prières que l'Église a institués pour les mourants, comme si c'étoient des vœux meurtriers et des prières homicides. La croix de Jésus-Christ, qui doit être un sujet de confiance, devient à ces esprits lâches un objet de terreur, et pour toute disposition à la mort, ils n'ont que l'appréhension ou la peine de mourir. Quels funestes égards! quels ménagements criminels n'a-t-on pas pour eux! Bien loin de leur faire voir leur perte infaillible, à peine les avertit-on de leur danger; et lors même qu'ils sont mourants, on n'ose presque leur dire qu'ils sont mortels. Cruelle pitié, qui les perd de peur de les effrayer! crainte funeste, qui les rend insensibles à leur salut!

La mort de notre illustre duchesse n'a pas été de ces morts imprévues ou dissimulées. Elle l'a vue plusieurs fois dans son plus terrible appareil sans en être émue; elle l'a sentie sur elle-même sans s'étonner. Cette langueur, ces abattements, ces diminu-

tions, que Tertullien appelle des portions de la mort, ne la lui faisoient-ils pas éprouver par avance? Ces rechutes, ces agonies fréquentes, ne lui servoient-elles pas comme d'apprentissage à bien mourir? La main de Dieu, qui donne la vie et la mort, qui conduit sur le bord du tombeau, et qui en retire, sembloit l'immoler et la faire revivre plusieurs fois, pour la disposer à son dernier sacrifice. La désolation de ses domestiques, les entretiens et les avis pieux et sincères de son directeur, le corps et le sang de Jésus-Christ reçus plusieurs fois comme viatique, la sainte onction des mourants appliquée deux fois en moins d'une année, n'étoit-ce pas des avertissements qu'il falloit se préparer à la mort? Ces derniers remèdes que l'Église emploie pour le salut des fidèles, ne faisoient-ils pas voir l'extrémité de sa maladie?

Le courage qu'elle témoignoit en souffrant faisoit qu'on lui parloit hardiment de ses souffrances. Ceux-là mêmes qui prenoient le plus de part à sa vie osoient lui annoncer sa mort. Cependant vîtes-vous changer son visage? ses yeux furent-ils jamais moins sereins? perdit-elle quelque chose de sa tranquillité ordinaire? sa voix fut-elle moins ferme jusqu'à la fin? Il est vrai qu'elle n'en eut que pour Dieu dans ses derniers jours. L'interrogeoit-on sur ses maux, lui faisoit-on des questions plus nécessaires pour son soulagement que pour son salut, elle étoit muette, elle étoit insensible. Lui parloit-on des dispositions à la mort, elle recueilloit dans son sein tout ce qui

lui restoit de force et de sentiment, pour rendre raison des mouvements de son ame; et, ne prenant plus aucune part au monde, elle ne parloit qu'à ceux à qui elle devoit répondre de sa résignation et de sa foi.

Je n'aurois plus qu'à reprendre les paroles de mon texte, et à finir par où j'ai commencé. Car que me reste-t-il à vous dire, mesdames? Vous représenterois-je des exemples? votre profession vous engage assez à une vie pénitente. Vous marquerois-je la fragilité des grandeurs et des plaisirs du siècle? je vous ai déja dit que vous y avez renoncé. Vous exhorterois-je à modérer votre douleur? vous n'êtes pas de ces ames païennes qui, n'ayant point d'espérance solide, n'ont point aussi de véritable consolation. Je chercherois peut-être dans les raisonnements des philosophes et dans la persuasion de la sagesse humaine ce qu'il faut trouver dans les pures sources de la vérité. Il faut que Jésus-Christ vous parle lui-même, comme il parloit autrefois à deux sœurs, illustres par leur piété, par leur retraite, par les fonctions de la charité qu'elles avoient exercées, et par une affliction pareille à la vôtre. Il vous dira: Cette sœur que vous pleurez n'est pas morte[1]. Tous ceux qui croient et vivent en moi ne mourront jamais. Vous l'avez, ce semble, perdue, au moins vous l'avez pleurée. Cependant elle est vivante en moi, qui suis la résurrection et la vie. Ne le croyez-

[1] Joan., xi, 26.

vous pas ainsi? Si je pénètre dans vos sentiments, si j'entends bien la voix de votre cœur, il me semble que chacune de vous, animée d'une foi vive et d'une espérance sincère, pense ce que pensoient ces filles affligées et soumises, et qu'elle répond ce qu'une d'elles répondit: Je le crois; Seigneur, je le crois.

Pour vous, chrétiens, qui tenez encore au monde par vos passions, par vos desirs, par vos espérances, rentrez en vous-mêmes, reconnoissez les illusions et les tromperies du monde; que cette mort qui vous a touchés vous serve de disposition à la vôtre. Plût à Dieu que cette illustre morte pût encore vous exhorter elle-même! Elle vous diroit: Ne pleurez pas sur moi, Dieu m'a retirée par sa grace des misères d'une vie mortelle; pleurez sur vous, qui vivez encore dans un siécle où l'on voit, où l'on souffre, et où l'on fait tous les jours beaucoup de mal; apprenez en moi la fragilité des grandeurs humaines. Qu'on vous couronne de fleurs, qu'on vous compose des guirlandes[1]; ces fleurs ne seront bonnes qu'à sécher sur votre tombeau: que votre nom soit écrit dans tous les ouvrages que la vanité de l'esprit veut rendre immortels: que je vous plains, s'il n'est pas écrit dans le

[1] On a quelque peine à se représenter le sévère Montausier sous les traits d'un amant plein de galanterie; il subsiste cependant encore un monument authentique des graces dont il savoit accompagner les tributs de son amour: c'est cette *guirlande de Julie* à laquelle Fléchier fait ici une allusion si délicate et si touchante. Le quart des nombreux madrigaux qui la forment est de M. de Montausier lui-même. (D.)

livre de vie! Que les rois de la terre vous honorent; il vous importe seulement que Dieu vous reçoive dans ses tabernacles éternels. Que toutes les langues des hommes vous louent: malheur à vous, si vous ne louez Dieu dans le ciel avec ses anges! Ne perdez pas ces moments de vie, qui peuvent vous valoir une éternité bienheureuse. Trois ans de langueur, trois ans de pénitence, ne sont pas donnés à tout le monde. Profitons de ces instructions; bénissons Dieu avec elle, et tâchons de nous rendre dignes des graces qu'il lui a faites et de la gloire qu'il lui a donnée [1].

[1] Cette première oraison funèbre renferme plusieurs morceaux extrêmement distingués: les ouvrages de nos plus élégants écrivains n'ont rien qui, pour la suavité du coloris, surpasse la peinture de l'enfance des princes heureusement nés; l'endroit où l'orateur fait sentir la difficulté de se réduire à la solitude, lorsqu'on a longtemps vécu à la cour des rois, n'a pas moins de grace et d'éclat; le tableau des *maladies de langueur* et la définition oratoire *de l'esprit* sont, comme les pages que nous venons d'indiquer, des modèles de la manière de traiter les idées générales qui se rattachent à un sujet: ces modèles ont été souvent imités, jamais effacés. (D.)

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME

MARIE DE WIGNEROD,

DUCHESSE D'AIGUILLON,

PAIR DE FRANCE,

Prononcée en l'église des Carmelites de la rue Chapon,
le douzième jour d'août 1675.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR MARIE DE WIGNEROD,

DUCHESSE D'AIGUILLON.

Marie de Wignerod, connue d'abord sous le nom de marquise de Combalet, ensuite sous celui de duchesse d'Aiguillon, naquit en 1604. Elle étoit fille d'un gentilhomme du Poitou, et, par sa mère, nièce du cardinal de Richelieu. On sait peu de choses de premiers temps de sa vie jusqu'à l'élévation de son oncle, devenu si célèbre, et qui influa si puissamment sur les destinées de l'Europe pendant le règne de Louis XIII. Ce qu'il y a de certain, c'est que, née avec beaucoup d'esprit, elle avoit, comme le cardinal son oncle, une ame forte, élevée, et faite pour les grandes choses. Dès qu'elle entra dans le monde sous les auspices de son oncle, elle s'y fit une grande réputation, qu'elle ne dut pas seulement à la faveur du cardinal et au crédit dont elle jouissoit auprès de lui, mais encore aux qualités heureuses et aux talents dont elle étoit douée. En 1620 elle avoit épousé Antoine du Roure, marquis de Combalet, qui fut tué deux ans après au siége de Montpel-

lier. Restée veuve à dix-huit ans, ornée de tous les dons de la nature et de la fortune, attachée en qualité de dame d'atours à la reine Marie de Médicis, veuve de Henri IV, qui l'honora long-temps de sa bienveillance ; et enfin environnée de tout l'éclat du cardinal, qui lui montroit beaucoup d'attachement et de confiance, il n'y avoit pas de partis riches et puissants auxquels il ne lui fût permis d'aspirer : aussi a-t-on cru pendant long-temps que le cardinal avoit conçu, pour l'avancement et le mariage de sa nièce, les vues les plus ambitieuses. Que ces conjectures soient vraies ou fausses, le fait ne les a point confirmées : madame de Combalet ne fut point remariée ; mais, jusqu'à la mort de son oncle, elle n'en jouit pas moins constamment du plus grand crédit auprès de lui. L'usage qu'elle en a fait jusqu'au dernier instant justifie tous les éloges que lui donne Fléchier dans son oraison funèbre. Cette haute faveur cependant fut précisément ce qui la fit haïr de la reine Marie de Médicis, qui, s'étant brouillée avec le cardinal, et mettant tout en œuvre pour le faire renvoyer, commença d'abord par renvoyer sa nièce d'auprès d'elle : mais cette disgrace, loin de lui nuire, ne servit qu'à resserrer encore les liens qui l'unissoient à son oncle, à lui faire partager son triomphe, et donner un plus grand éclat au crédit et à la considération dont elle jouissoit.

Marie de Médicis fut forcée de se retirer à Bruxelles, après s'être sauvée du château de Compiègne, où elle étoit comme prisonnière; et Richelieu, pour dédommager sa nièce, acheta pour elle la ville et terre d'Aiguillon en Guienne, qu'il fit ériger pour la troisième fois en duché-pairie. Il lui fit donner aussi le gouvernement du Havre, qu'elle conserva toute sa vie.

Le cardinal mourut en 1642. Il étoit naturel que, par cet événement, la duchesse d'Aiguillon perdît aux yeux du monde la considération attachée au crédit; mais la considération personnelle lui demeura toujours acquise. Il faut dire aussi, à la louange du cardinal Mazarin, qu'il se fit constamment un devoir de reconnoître envers la nièce toutes les obligations qu'il avoit à l'oncle. Il la soutint en conséquence dans tous les honneurs et dignités dont elle avoit été revêtue sous le ministère de ce dernier.

Dès cette époque, cependant, madame d'Aiguillon sentit qu'il lui convenoit de se retirer du monde et des affaires; et, pendant tout le reste de sa vie, elle ne fut plus occupée que d'œuvres pieuses et charitables. Ses aumônes furent immenses, et sa munificence n'eut de bornes que celles de sa fortune, qui d'ailleurs étoit considérable. L'hôpital général, pour la fondation duquel elle concourut avec le premier président Bel-

lièvre, celui des enfants trouvés, les hôpitaux de Ruel, d'Aiguillon, et beaucoup d'autres établissements de ce genre, tant dans la capitale que dans les provinces, en sont des monuments encore subsistants; et, dans des temps de disette et de calamité, des contrées entières n'ont dû qu'à ses dons les moyens de subsistance que la nature leur refusoit, ou dont des circonstances malheureuses les avoient privées.

Il n'est rien moins qu'indifférent de remarquer ici, comme un nouveau titre pour madame d'Aiguillon à la reconnoissance de la postérité, que ce fut elle qui, protectrice de Corneille, le soutint contre son oncle lui-même, déja prévenu contre lui, et qu'on avoit cherché à aigrir encore par les propos les plus calomnieux. C'est à elle aussi que Corneille a dédié sa tragédie du *Cid;* et l'épître dédicatoire prouve assez que ce grand poëte voyoit en elle son unique appui.

Après une maladie longue et douloureuse elle mourut dans les sentiments de piété les plus édifiants, le 17 avril 1675, dans la soixante et onzième année de son âge. Les malheureux qu'elle avoit toute sa vie assistés de tous ses moyens eurent encore la plus grande part aux dispositions de son testament.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME

MARIE DE WIGNEROD,

DUCHESSE D'AIGUILLON,

PAIR DE FRANCE.

Reliquum est... ut qui utuntur hoc mundo, tamquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi.

L'importance est d'user de ce monde comme si l'on n'en usoit pas; car la figure de ce monde passe. (Ép. I *aux Corinthiens*, chap. VII.)

Qu'attendez-vous de moi, messieurs? et quel doit être aujourd'hui mon ministère? Je ne viens ni déguiser les foiblesses, ni flatter les grandeurs humaines, ni donner à de fausses vertus de fausses louanges. Malheur à moi, si j'interrompois les sacrés mystères pour faire un éloge profane, si je mêlois l'esprit du monde à une cérémonie de religion, et si j'attribuois à la force ou à la prudence de la chair ce qui n'est dû qu'à la grace de Jésus-Christ! Je cherche à vous édifier plutôt qu'à vous plaire. Je viens vous annoncer avec l'Apôtre que tout finit, afin de vous ramener à

Dieu, qui ne finit point, et vous faire souvenir de la fatale nécessité de mourir, pour vous inspirer une sainte résolution de bien vivre.

Les tristes dépouilles d'une illustre morte, les larmes de ceux qui la pleurent, des autels revêtus de deuil, un prêtre qui offre attentivement le sacrifice que l'Église appelle terrible, un prédicateur qui, sur le sujet d'une seule mort, va décrire la vanité de tous les mortels [1], tout cet appareil de funérailles vous a sans doute déja touchés. A la vue de tant d'objets funèbres la nature se trouve saisie; un air triste et lugubre se répand sur tous les visages: soit horreur, soit compassion, soit foiblesse, tous les cœurs se sentent émus; et chacun, regrettant la mort d'autrui, et tremblant pour la sienne propre, reconnoît que le monde n'a rien de solide, rien de durable, et que ce n'est qu'une figure, et une figure qui passe.

Oui, messieurs, les plus tendres amitiés finissent: les honneurs sont des titres spécieux que le temps efface; les plaisirs sont des amusements qui ne laissent qu'un long et funeste repentir; les richesses nous sont enlevées par la violence des hommes, ou nous échappent par leur propre fragilité; les grandeurs tombent d'elles-mêmes; la gloire et la réputation se perdent enfin dans les abymes d'un éternel oubli. Ainsi le torrent du monde s'écoule, quelque soin qu'on prenne à le retenir. Tout est emporté par

[1] Bossuet avoit dit, dans l'Oraison funèbre de madame Henriette: « Je veux, dans une seule mort, faire voir la mort et le néant de « toutes les grandeurs humaines. » (F.)

cette suite rapide de moments qui passent; et, par ces révolutions continuelles, nous arrivons, souvent sans y avoir pensé, à ce point fatal où le temps finit et où l'éternité commence.

Heureuse donc l'ame chrétienne qui, suivant le précepte de Jésus-Christ, n'aime ni ce monde ni tout ce qui le compose; qui s'en sert comme de moyens par un usage fidèle, sans s'y attacher comme à sa fin par une passion déréglée; qui sait se réjouir sans dissipation, s'attrister sans abattement, desirer sans inquiétude, acquérir sans injustice, posséder sans orgueil, et perdre sans douleur! Heureuse encore une fois l'ame qui, s'élevant au-dessus d'elle-même, et malgré le corps qui l'appesantit, remontant à son origine, passe au travers des choses créées sans s'y arrêter, et va se perdre heureusement dans le sein de son Créateur!

J'ai fait, messieurs, sans y penser, sous le nom d'une ame chrétienne, le portrait de très haute et très puissante dame, madame Marie de Wignerod, duchesse d'Aiguillon, pair de France; et, croyant vous donner seulement une instruction, j'ai presque achevé son éloge. Désabusée des vanités et des folies trompeuses du monde; occupée à distribuer ses richesses, sans se mettre en peine d'en jouir; pénétrée durant sa vie des tristes, mais salutaires pensées de la mort, par la miséricorde du Seigneur, elle a sauvé son cœur des attachements grossiers et des mauvais usages du monde.

J'atteste ici la conscience des grands de la terre:

quel fruit recueillent-ils de leur grandeur? Ils jouissent du monde en y mettant leur affection, au lieu d'en profiter pour leur salut, en le méprisant; ils en goûtent les plaisirs, et n'en veulent pas connoître les dangers; ils font servir à leur convoitise les biens qu'ils ont reçus pour exercer leur charité; ils livrent leurs cœurs aux vaines douceurs d'une vie molle et oisive. Ainsi, superbes dans leur élévation, avares dans leur abondance, malheureux dans le cours même de leurs prospérités temporelles, ils errent de passion en passion, et deviennent, par un secret jugement de Dieu, les jouets de la fortune et de leur propre cupidité.

Grace à Jésus-Christ, il se trouve des ames fidèles qui usent de la grandeur avec modération, des richesses avec miséricorde, de la vie avec un généreux mépris; qui s'élèvent à Dieu par la foi; qui se communiquent au prochain par la charité; qui se purifient elles-mêmes par la pénitence. C'est là le caractère de celle dont nous pleurons aujourd'hui la mort, et dont nous honorons la mémoire. Elle n'a été grande que pour servir Dieu noblement; riche, que pour assister libéralement les pauvres de Jésus-Christ; vivante, que pour se disposer sérieusement à bien mourir. Voilà tout le sujet de ce discours. Seigneur, posez sur mes lèvres cette garde de circonspection et de prudence que vous demandoit autrefois le roi prophète[1]; et ne permettez pas qu'il se

[1] Psalm. cxl, 3.

glisse rien de bas ni rien de profane dans un éloge que je prononce devant vos autels, et que je ne dois fonder que sur vos vérités évangéliques.

Loin donc de cette chaire cet art qui loue vainement les hommes par les actions de leurs ancêtres, qui remonte à des sources souvent inconnues, pour flatter l'orgueil des familles ambitieuses, et qui s'arrête à des généalogies sans fin, comme parle l'Apôtre[1], plus propres à satisfaire une vaine curiosité qu'à édifier une foi solide. Vous savez, messieurs, et c'est assez, que la noble maison de Wignerod, originaire d'Angleterre, établie en France sous le règne de Charles VII, s'est élevée au rang qu'elle y tient par une longue succession de vertus, et a mérité, par de signalées victoires remportées sur terre et sur mer, de perpétuels accroissements d'honneur et de gloire.

Vous savez que la maison du Plessis-Richelieu, après s'être soutenue durant plusieurs siècles par elle-même et par ses glorieuses alliances avec des princes, des rois et des empereurs, s'est enfin trouvée au plus haut point de grandeur où des personnes d'illustre naissance puissent atteindre. Que dois-je dire après cela de notre vertueuse duchesse, sinon qu'elle a ennobli par sa piété ces familles dont elle est sortie, et que, réduisant l'honneur à son véritable principe, elle a reconnu que la naissance glorieuse du chrétien est celle qui le rend enfant de Dieu; qu'il

[1] *Epist. B. Pauli ad Timoth*, I, 4.

y a une pureté de mœurs plus estimable que celle du sang, et une noblesse spirituelle qui consiste à être conforme à l'image de Jésus-Christ?

Ces sentiments furent gravés dans son esprit aussitôt qu'elle en fut capable; et quand ne le fut-elle pas? La sagesse n'attendit pas en elle la maturité de l'âge; elle eut de bonnes inclinations; elle conçut de bons desirs; elle fit de bonnes œuvres presque au même temps. Les vertus sembloient lui être inspirées avant qu'on les lui eût apprises, et son heureux naturel ne laissa presque rien à faire à l'éducation. Ainsi Dieu prévient quelquefois ses élus de bénédictions avancées; et, par des dons naturels préparant lui-même les voies à la grace qu'il leur destine, il porte leurs volontés naissantes au bien, par des impressions secrètes de son amour et de sa crainte, pour les conduire aux fins que sa providence leur a marquées.

Cette jeune plante, ainsi arrosée des eaux du ciel, ne fut pas long-temps sans porter du fruit. On vit croître en cette admirable fille tant de louables habitudes, aussitôt qu'on les eut vues naître; cette piété qui la fit recourir à Dieu dans tous ses besoins; cette modestie qui la retint toujours dans les lois d'une austère vertu et d'une exacte bienséance; cette prudence qui lui fit discerner le vrai d'avec le faux, le vil d'avec le précieux; cette grandeur d'ame qui la soutint également dans la bonne et la mauvaise fortune; cette tendresse et cette compassion qui la rendit sensible à toutes les misères connues; et cette

attention perpétuelle qu'elle eut à rendre aux uns tout ce qu'elle leur devoit, et à faire aux autres tout le bien dont elle s'estimoit capable. Ces vertus, qui sont le fruit de l'expérience et d'une longue réflexion dans les personnes ordinaires, étoient, ce semble, le fond de l'esprit et du tempérament de celle-ci.

Le premier usage qu'elle fait du monde, c'est d'en connoître la vanité. Tout lui marque d'abord la fragilité et l'inconstance des choses humaines. Elle est née d'une mère[1] qui peut lui servir d'exemple et de guide dans la voie du salut : une mort précipitée la lui enlève. On l'appelle à la cour d'une grande reine[2], pour en être un des principaux ornements : un coup imprévu de tempête civile et domestique jette sur des bords étrangers cette princesse infortunée qui l'honoroit de sa bienveillance et de son estime. On lui choisit un époux tiré du sein de la faveur et de la fortune[3]; et cet époux, dans une ardeur de gloire qui transporte les jeunes courages, trouve bientôt une honorable, mais triste mort, sous les murailles d'une ville rebelle. Ne cherchons que dans le ciel la cause de ces funestes événements. C'est vous, mon Dieu, qui, pour attirer à vous seul les desirs et les affections de cette ame choisie, rompiez ses liens aussitôt qu'ils étoient formés, et, mêlant à ces premières douceurs des amertumes salutaires, l'accou-

[1] Françoise du Plessis-Richelieu.

[2] Marie de Médicis.

[3] M. de Combalet, neveu du connétable, fut tué au siége de Montpellier.

tumiez à ne s'attacher qu'à votre souveraine grandeur et à votre immuable vérité.

Mais pourquoi m'arrêté-je à ces circonstances ? Ne disons rien que d'important, et passons tout d'un coup au mépris qu'elle eut pour le monde, lorsqu'elle se vit au milieu de ses vanités. Déja pour l'honneur de sa maison, et plus encore pour celui de la France, étoit entré dans l'administration des affaires un homme plus grand par son esprit et par ses vertus que par ses dignités et par sa fortune ; toujours employé, et toujours au-dessus de ses emplois ; capable de régler le présent et de prévoir l'avenir ; d'assurer les bons événements et de réparer les mauvais ; vaste dans ses desseins, pénétrant dans ses conseils ; juste dans ses choix, heureux dans ses entreprises, et, pour tout dire en peu de mots, rempli de ces dons excellents que Dieu fait à certaines ames qu'il a créées pour être maîtresses des autres, et pour faire mouvoir ces ressorts dont sa providence se sert pour élever ou pour abattre, selon ses décrets éternels, la fortune des rois et des royaumes.

Ici, messieurs, vous pensez au cardinal de Richelieu, sans que je le nomme. Recueillez en votre esprit ce qu'il fit pour son maître, ce que son maître fit pour lui ; les services qu'il rendit et les graces qu'il reçut : et quoique le mérite fût au-dessus des récompenses, représentez-vous toutefois en lui seul tout ce que l'Église a de grand, tout ce que le siècle a de pompeux et de magnifique, les biens, les hon-

neurs, les dignités, le crédit, les prééminences, et tout ce qui suit ordinairement la faveur et la reconnoissance d'un roi juste et puissant, lorsqu'elles tombent sur un sujet capable, fidèle et nécessaire.

La grandeur de la nièce étoit liée à celle de l'oncle. Que fera-t-elle? tout flatte son ambition d'autant plus dangereusement qu'elle est soutenue par la beauté, la douceur, la sagesse, et toutes les graces du corps et de l'esprit, qui nourrissent l'orgueil, et qui attirent la vaine complaisance des hommes. Ne craignez pas, messieurs; la foi lui découvre tous les piéges qui l'environnent. Elle aperçoit, au travers de tant d'apparences trompeuses, le fond de la malignité du monde, et se prépare à le quitter. Vierges de Jésus-Christ, devant qui je parle, s'il en reste encore parmi vous qui aient porté la croix depuis si longtemps, et vieilli saintement sous le joug de l'Évangile, vous l'avez vu, sinon vous l'avez appris, qu'avec des ailes de colombe, elle vola sur le Carmel, pour y mener comme vous, au pied des autels, une vie austère et pénitente, et pour cacher une gloire importune qui la suivoit, sous le même voile dont on l'a vue couverte après sa mort.

La puissance et l'autorité s'opposèrent à son dessein, et sa foible santé lui ôta les moyens de l'accomplir. Mais avec quel noble dépit reprit-elle alors les chaînes qu'elle croyoit avoir quittées! Combien de fois accusa-t-elle de lâcheté son obéissance, quoique forcée? Combien de fois se reprocha-t-elle la délicatesse de sa complexion, comme si c'eût été sa

faute, et non pas celle de la nature? Combien de fois tourna-t-elle ses tristes regards vers l'autel d'où l'on venoit de l'arracher, renfermant dans son cœur sa vocation tout entière, et se faisant au milieu d'elle-même une solitude intérieure et secrète, où le monde ne pût la troubler? Aveugle sagesse des hommes qui, sur des vues que donnent la chair et le sang, entreprenez d'interrompre le cours des œuvres de Dieu! ou plutôt, sage providence de Dieu qui, par des routes inconnues, conduisez à l'exécution de vos desseins l'aveugle sagesse des hommes! C'étoit assez que la victime se présentât devant l'autel. Son sacrifice fut agréable, quoiqu'il ne fût pas accepté. Celui qui sonde nos cœurs et qui voit nos volontés dans le fond de l'ame se contenta de ce desir qu'il avoit lui-même inspiré, et ne permit pas qu'on laissât dans une étroite et sombre retraite celle dont les exemples devoient être si éclatants, et dont la charité devoit s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre.

Jugez par-là, messieurs, de toute la suite de sa vie. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire ici sa conduite si sage et si régulière, en un âge où le monde pardonne quelque emportement de vanité, en un état où elle auroit pu soutenir par autorité ce qu'elle auroit fait par imprudence. Ne sortons point du sens de mon texte, et réduisons-nous à l'usage qu'elle a fait du crédit qu'elle eut dans le monde.

Représentez-vous donc un grand ministre qui sert un grand roi, et qui, l'assistant de ses soins et de ses conseils, le décharge du détail ennuyeux des af-

faires publiques et particulières. C'est lui qui reçoit les vœux, qui écoute les plaintes, qui examine les nécessités, qui pèse les services, qui démêle les intérêts, et qui posant au pied du trône, comme un dépôt sacré, les prières et les espérances des peuples, leur rapporte ensuite ces oracles décisifs qui déclarent l'intention du prince, et font la destinée des sujets. Aussi chacun le regarde comme un médiateur par qui se distribuent les bienfaits et les récompenses; chacun court à lui comme au centre où aboutissent toutes les lignes de la fortune. Mais qui peut s'assurer de trouver les moments commodes et favorables d'un homme chargé de tant de soins, et de pénétrer jusqu'à ces cabinets presque inaccessibles, dont les portes fatales ne s'ouvrent souvent qu'aux plus importuns ou aux plus heureux, sans le secours de quelque main puissante et charitable?

Ce fut en ces occasions que notre illustre duchesse employa ce pouvoir que son esprit et sa sagesse lui avoient acquis. Il ne fallut faire ni des pauvres, ni des malheureux pour remplir son ambition ou son avarice. Il fallut protéger des foibles et secourir des misérables, pour satisfaire sa charité. Elle ne retint pas les graces qu'elle reçut, et ne fut si près de leur source que pour en faire couler les ruisseaux sur ceux qui eurent besoin de sa protection. Savoit-elle une famille opprimée, elle animoit la justice contre l'oppression. Trouvoit-elle des gens de bien inconnus ou négligés, elle leur procuroit des emplois selon leurs talents. Arrivoit-il des dissensions et

des discordes, elle portoit des paroles de réconciliations et de paix. Apprenoit-elle les cris et les gémissements des provinces, que le malheur des temps avoit affligées, elle leur obtenoit, par ses avis fidèles et par ses sollicitations ardentes, des soulagements et des assistances considérables.

Que dirai-je davantage? Le ministre s'appliquoit aux affaires d'état, et lui laissoit le ministère de ses libéralités et de ses aumônes; et pendant que l'un formoit dans son esprit les grands desseins d'abattre les ennemis de la France, de forcer les éléments pour dompter des rebelles, de s'ouvrir, malgré les hivers, un passage dans les Alpes pour aller secourir des alliés, et préparoit ainsi une longue et heureuse matière de triomphes; l'autre songeoit aux moyens de soutenir des hôpitaux chancelants, de fonder des missions dans le royaume et hors du royaume, de former de saintes sociétés pour dispenser les charités des fidèles, et préparoit la matière de ces glorieux établissements, qui seront les monuments éternels de sa piété.

Puissiez-vous profiter de cet exemple, vous qui ne cherchez dans votre crédit que le plaisir de vous satisfaire, et peut-être la facilité de nuire aux autres impunément: vous qui ne vivez que pour vous-mêmes, et qui perdez sans cesse de vue non seulement la charité qui couvre la multitude des péchés, mais encore l'amitié et l'affection humaine qui est le lien de la société civile; vous enfin à qui les longues prospérités

ont formé des entrailles cruelles[1], selon la parole de l'Écriture, et qui, bien loin de soulager des misérables, achevez d'opprimer ceux qui le sont! Pardonnez cet emportement, messieurs, à une juste indignation: je reviens à mon sujet. Vous avez vu comment une ame prédestinée use de la grandeur et de la puissance: apprenez comment elle use des richesses.

L'esprit de Dieu ne parle presque jamais des richesses que pour nous en donner de l'horreur. Il les appelle des trésors d'impiété, et les confond ordinairement avec les crimes: il leur attribue un caractère de réprobation qui paroît inévitable, et il en fait la matière de ses plus sévères jugements. Il avertit de les craindre; il commande de les mépriser; il conseille de s'en défaire, tant parcequ'elles endurcissent le cœur et le déchirent par ces inquiétudes du siècle qui étouffent la semence de la parole de Dieu, que parcequ'elles entretiennent l'orgueil, l'ambition, la mollesse, et tous les autres déréglements de l'ame.

Toutefois le même esprit de Dieu nous apprend que rien n'est impossible à la grace; qu'il y a un usage de miséricorde et de charité qui sanctifie les richesses; qu'elles sont utiles à l'homme sage; que c'est le moyen d'amasser un trésor de bonnes œuvres qui se retrouvent dans le ciel[2], et que Dieu,

[1] *Viscera impiorum crudelia.* (Prov., xii, 10.)

[2] « Faire du bien, dit Abbadie dans son sermon *sur la mort du*

qui les distribue avec une justice toute divine, les donne aux uns, afin qu'elles soient le supplice de leurs passions, comme elles en sont l'instrument, et les donne aux autres comme un moyen d'édifier l'Église par leurs aumônes, et de se perfectionner eux-mêmes par le mépris des biens du monde.

S'il est donc vrai que les richesses entrent dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur des ames nobles et désintéressées, renouvelez, messieurs, cette favorable attention dont vous m'honorez. Je parle d'une espèce de charité vive, libérale, universelle, qui ne cesse de faire du bien, et ne croit jamais en faire assez; qui donne beaucoup, et donne toujours avec joie; qui ne rejette aucune prière, qui prévient souvent le desir, et qui ne manque jamais au besoin. Ce n'est point là une idée de perfection que j'imagine; c'est une vérité que je fonde sur les actions de celle dont nous célébrons aujourd'hui les obsèques.

Je pourrois vous la représenter dans ces tristes demeures où se retirent la misère et la pauvreté, où se présentent tant d'images de morts et de maladies différentes, recueillant les soupirs des uns, animant les autres à la patience, laissant à tous des fruits abondants de sa piété. Je pourrois la décrire ici dans ces lieux sombres et retirés, où la honte tient tant de

« *Juste*, c'est jeter sur la terre une semence qui, germant au-delà « du tombeau, nous produit dans le ciel une moisson de gloire et « de bonheur; c'est une divine manière de se perpétuer, un moyen « de triompher de la mort, un art de ne mourir jamais. » (F.)

langueurs et de nécessités cachées, versant à propos des bénédictions secrètes sur des familles désespérées qu'une sainte curiosité lui faisoit découvrir pour les soulager. Je voudrois vous marquer ce zèle avec lequel elle animoit les ames les plus tièdes à secourir le prochain dans le temps des calamités publiques, et rallumoit la charité en un siècle où elle est non seulement refroidie, mais presque éteinte. Ce seroit là le sujet du panégyrique d'un autre; c'est la moindre partie du sien. Je ne prends que ses vertus extraordinaires, et je choisis les fleurs que je jette sur son tombeau.

Je ne révèle pas même ici tant de grandes actions qu'elle a tâché de rendre secrètes. Je révère encore après sa mort l'humilité qui les a cachées; je les laisse sous les voiles qu'elle avoit tirés pour les couvrir, et je consens qu'elles soient perdues. Que dis-je, perdues! Tout est profitable aux élus, et la charité ne fait rien en vain. Elles sont écrites pour l'éternité dans le livre de vie; et Dieu, qui en fut le principe et le seul témoin, en est lui-même la récompense. Publions donc les exemples de sa charité, et n'en sondons pas les mystères.

Qui ne sait, messieurs, que l'établissement d'un vaste hôpital[1] dans cette capitale du royaume, qui renferme tant de grandeurs et tant de misères tout ensemble, a été un des plus grands ouvrages de ce

[1] L'hôpital général, appelé depuis *la Salpêtrière*, et aujourd'hui *l'hospice de la vieillesse* (*femmes*). (F.)

siècle? On en prévoyoit l'utilité, on en connoissoit l'importance depuis long-temps. Personne ne discernoit plus les pauvres de nécessité d'avec ceux de libertinage. On ne savoit, en donnant l'aumône, si l'on soulageoit la misère, ou si l'on entretenoit l'oisiveté. Les plaintes et les murmures confus excitoient plutôt l'indignation que la pitié. On voyoit des troupes errantes de mendiants, sans religion et sans discipline, demander avec plus d'obstination que d'humilité, voler souvent ce qu'ils ne pouvoient obtenir, attirer les yeux du public par des infirmités contrefaites, et venir jusqu'au pied des autels troubler la dévotion des fidèles par le récit indiscret et importun de leurs besoins ou de leurs souffrances.

On se contentoit de se plaindre de ces désordres, qu'on croyoit non seulement difficile, mais encore impossible de corriger. Il falloit de la sagesse pour disposer les moyens, de la fermeté pour surmonter les obstacles, de grands biens pour fournir les fonds, une piété encore plus grande pour établir un ordre et une discipline salutaires parmi des hommes pour la plupart déréglés. Où se trouvoient ces qualités, qu'en la seule duchesse d'Aiguillon? Elle fut l'ame de cette entreprise; elle encouragea les uns, elle sollicita les autres, elle donna l'exemple à tous. Elle joignit le zèle des particuliers avec l'autorité des magistrats, et n'oublia rien de ce qu'elle crut nécessaire pour achever ce qu'elle avoit heureusement commencé.

Durez sur le fondement solide des aumônes chrétiennes, vastes bâtiments de cette sainte maison, où

Dieu, créateur des pauvres et des riches, est honoré par la patience des uns et par la charité des autres; durez, s'il se peut, jusqu'à la fin des siècles, et soyez d'éternels monuments des soins et des libéralités de votre première bienfaitrice.

Pendant qu'elle ouvroit une main pour distribuer ses biens dans cette grande ville, elle étendoit l'autre pour assister des provinces affligées. Rappelez un moment en votre mémoire la triste idée des guerres, soit civiles, soit étrangères, où le soldat recueille ce que le laboureur avoit semé, et consume en peu de temps non seulement les fruits d'une année, mais encore l'espérance de plusieurs autres; où des familles effrayées fuient devant la face et l'épée de l'ennemi, et, croyant éviter la mort, tombent dans la faim et le désespoir, plus redoutables que la mort même. Souvenez-vous de ces années stériles où, selon le langage du prophète, le ciel fut d'airain, et la terre de fer. Les mères mouroient sans secours sous les yeux de leurs enfants, les enfants entre les bras de leurs mères, faute de pain; et les peuples, dans la campagne et dansl es villes, ne vivoient plus qu'à la merci de quelques riches, souvent intéressés, qui songeoient plus à profiter des maux d'autrui qu'à les soulager.

Pardonnez, messieurs, si je remets devant vos yeux tant de pitoyables objets. Je suis réduit, en louant une personne si charitable, d'en représenter tant de malheureuses; et, pour vous raconter les différentes actions de miséricorde qu'elle a faites, il

faudroit vous décrire ici toutes les misères humaines. Que fit-elle donc dans ces rencontres pressantes? Ce que commande Jésus-Christ, ce qu'il conseille dans son Évangile. Elle donna ce qu'elle avoit de superflu, elle vendit ce qu'elle possédoit de précieux, elle se retrancha de ce que d'autres auroient pris pour nécessaire. Vains prétextes de condition et de bienséance, timides conseils de la sagesse de la chair, vous n'eûtes point ici de part. A l'exemple de ces généreux chrétiens que loue saint Paul, elle assista les pauvres selon ses forces, au-delà même de ses forces. Elle devint avare pour elle-même, afin d'être prodigue pour Jésus-Christ, et s'attira les bénédictions que le Sage promet à ceux qui aiment à faire du bien, et qui distribuent aux pauvres leur propre pain.

Ce fut alors que sa charité, comme un fleuve sorti d'une source vive et abondante, et grossi de quelques ruisseaux étrangers, rompit ses bords, et s'épandit sur tant de terres arides. Parlons sans figure, messieurs: ce fut alors qu'unissant à ses aumônes celles qu'elle avoit sollicitées et recueillies, elle fit couler dans ces provinces désolées un secours de trois ou quatre cent mille livres. Elle avoit appris dans l'Écriture que ceux qui ont beaucoup sont obligés de donner beaucoup [1], et que la mesure de leurs aumônes doit être celle de leurs richesses. Elle trou-

[1] *Omni autem cui multum datum est, multum quæretur ab eo.* (Luc., XII, 48.)

voit honteux que l'avarice n'eût point de bornes, que le luxe se répandît en superfluités infinies, et qu'il n'y eût que la charité qui fût ménagère et resserrée. Elle savoit enfin que les biens des riches sont un dépôt sacré qui doit être dispensé avec une fidélité digne de Dieu, selon l'expression de l'Apôtre, c'est-à-dire avec une libéralité digne de sa grandeur et de sa magnificence divine.

Que diront, après cet exemple, ceux à qui tout est étranger et indifférent hors d'eux-mêmes, et qui, comme enivrés de leur fortune, abandonnent les autres à tous les accidents de la leur? Que diront ceux qui s'épuisent en folles dépenses, et se croient dans l'impuissance d'être charitables, parcequ'ils se sont imposé la nécessité d'être ambitieux et d'être superbes? Que diront ceux qui voient les chrétiens languissants et demi-morts sans les secourir, et qui deviennent les meurtriers de ceux dont ils devroient être les pères? Qu'ils confessent leur dureté, et qu'ils louent au moins la générosité de cette femme chrétienne, s'ils n'ont pas le courage de l'imiter.

Parcourrai-je les sommes incroyables qu'elle a distribuées en divers temps, les fondations qu'elle a faites en divers lieux? Je lasserois votre imagination et ma mémoire, si j'entreprenois d'exprimer tous les travaux et toutes les formes de cette ingénieuse et infatigable charité. Je me contente de vous dire que le zèle de la foi y eut toujours la meilleure part, et que la conversion des cœurs fut le motif et le fruit ordinaire de ses aumônes. Fonde-t-elle des hôpitaux,

elle y joint des missions, afin que les pauvres soient nourris et soient évangélisés tout ensemble. Assiste-t-elle dans un de nos ports ces misérables forçats qui, dans leurs prisons flottantes, gémissent sous le travail de la rame et sous l'inhumanité d'un comite, elle veut qu'on les instruise, et qu'on leur apprenne à faire d'un supplice forcé une expiation volontaire de leurs crimes. Envoie-t-elle jusqu'en Afrique des prêtres, comme des anges consolateurs, aux chrétiens qui y sont esclaves, c'est pour les affermir dans la foi, pour leur inspirer le desir de la liberté des enfants de Dieu, et leur faire trouver la pesanteur de leurs péchés plus rude que celle de leurs chaines. Ainsi il se fait par ses soins, en plusieurs endroits, une double distribution et de la nourriture pour le corps, et du pain de la parole de Dieu pour l'ame.

Que ne puis-je vous découvrir ces nobles mouvements de son cœur, qui la portoient à tout entreprendre pour éteudre le royaume de Jésus-Christ! Combien de fois, déplorant l'aveuglement de tant de peuples qui vivent dans les ténèbres, à l'ombre de la mort, s'écria-t-elle dans la ferveur de son oraison : « Seigneur, que votre nom soit sanctifié parmi « ces nations infidèles! » Combien de fois porta-t-elle son imagination et ses desirs au-delà de tant de mers que la foiblesse ni la bienséance du sexe ne lui permettoient pas de passer! Combien de fois, jetant les yeux sur les vastes campagnes des Indiens et des sauvages, et croyant y voir une moisson jaunissante

qui n'attendoit que la main des ouvriers, pria-t-elle le père de famille d'y en envoyer !

Elle n'épargne rien pour préparer les voies à ces hommes apostoliques, qui vont acquérir de nouveaux héritages à Jésus-Christ. Elle forme le dessein d'un commerce tout spirituel. On équipe par ses conseils, et presque à ses dépens, un vaisseau qui doit porter dans la Chine les richesses de l'Évangile. Le ciel, la mer, les vents, favorisent d'abord cette entreprise. Mais Dieu, dont les jugements sont impénétrables, rompt le cours de cette heureuse navigation ; et les flots irrités font tout d'un coup échouer avec le vaisseau les espérances qu'on avoit conçues du salut de tant d'ames égarées.

Quels furent alors les sentiments de notre duchesse? Elle oublia ses intérêts, et ne pensa qu'à ceux de Dieu. Elle fut touchée de ce malheur ; mais elle n'en fut pas abattue. « Je reconnois, Seigneur, « disoit-elle, ce que vous avez dit dans votre Évan- « gile, qu'après avoir travaillé selon nos forces, « nous sommes encore des serviteurs inutiles. Vous « savez mieux que nous en quoi consiste votre gloire : « toute la nôtre est d'être soumis à vos volontés. C'é- « toit votre œuvre ; vous l'accomplirez, quand le « temps et les moments que vous avez marqués pour « cela seront arrivés. Nous avons essayé d'envoyer « par mer des ouvriers à votre vigne ; vous nous « avez fermé ce chemin, vous pouvez nous en ou- « vrir d'autres : et lors même que nous adorons la sé-

« vérité de vos jugements, nous espérons en votre « miséricorde. »

En effet, elle espéra, comme Abraham, contre toute espérance. Les eaux de la mer n'éteignirent pas l'ardeur de sa charité[1]; elle redoubla son zèle; et Dieu, après avoir éprouvé sa foi, récompensa sa soumission par des succès qui surpassèrent son attente.

Je me sens comme transporté au milieu de ces églises naissantes de l'Orient. J'y vois lever la lumière de la vérité. Ici les premiers rayons de la foi commencent à dissiper l'obscurité de l'erreur, et forment des catéchumènes. Là coulent sur des têtes humiliées les eaux salutaires du baptême. Ici des ames tendres sont nourries de lait jusqu'à ce qu'elles soient capables d'enseignements plus solides. Là se forme le courage d'un martyr par des épreuves réitérées de patience. En cet endroit on plante une croix: en l'autre on dresse un autel. Il me semble que je vois des prêtres, des évêques, ou, pour mieux dire, des apôtres courir par-tout selon les besoins; et notre charitable duchesse, de son palais comme du centre de la charité, envoyer les secours et les rafraîchissements nécessaires pour entretenir et pour avancer ce grand ouvrage.

N'ai-je donc pas sujet de croire que Dieu lui a fait la miséricorde qu'elle fit aux autres? que les pauvres après sa mort l'ont reçue dans les tabernacles

[1] Antithèse puérile fondée sur un abus de mots. (L. H.)

éternels, et qu'elle jouit de Dieu pour jamais? Que s'il restoit encore en cette ame quelque tache qui eût besoin d'être purifiée; car, messieurs, je ne viens pas ici justifier la créature devant son Créateur, je trahirois l'humilité de l'une, j'offenserois la vérité de l'autre; je sais que tout homme est pécheur, qu'il y a une mesure de justice au-delà de laquelle la condition mortelle ne va point; que les gens de bien même tombent dans des infidélités inévitables, et ne sont parfaits qu'imparfaitement: s'il restoit, dis-je, encore quelque tache, puisse-t-elle être expiée par le sang de Jésus-Christ! Que ces nouveaux fidèles des mondes barbares, au premier bruit de la mort de leur bienfaitrice, présentent au souverain juge tant d'aumônes qu'elle leur a faites; qu'ils lui adressent pour elle ces prières qui ont encore toute leur ferveur, et que le temps et le relâchement n'ont pas encore refroidies; qu'on loue sa charité dans les assemblées; que chaque martyr qui y verse son sang, en offre une portion pour elle, et qu'on célèbre autant de fois le saint sacrifice qu'on a bâti de chapelles et dressé d'autels à ses dépens. Vous êtes sans doute persuadés, messieurs, du bon usage qu'elle a fait de la grandeur et des richesses. Que me reste-t-il, qu'à vous montrer en peu de mots comment elle a usé de sa vie pour arriver à une bienheureuse mort?

Un des plus importants et des plus utiles conseils que Dieu donne dans l'Écriture; et vous savez, messieurs, qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu

de conseiller [1], parceque tout ce qu'il pense est sagesse, tout ce qu'il dit est vérité : un donc des plus utiles conseils que Dieu donne aux hommes, c'est de penser souvent à leur dernière heure, et de régler toute leur vie sur le moment qui la doit finir, afin de se détacher par religion de ce qu'ils doivent quitter par nécessité, et de pourvoir, durant le peu de temps qu'ils sont en ce monde, à ce qu'ils doivent être éternellement. Ce fut cette pensée qui remplit l'esprit de notre duchesse, et la porta à reconnoître son néant, à s'humilier dans la vue de ses péchés, à s'attacher à Dieu seul, à craindre ses jugements, à s'abandonner à sa providence, à espérer en ses miséricordes. Voilà la disposition générale de son cœur ; voilà la source féconde de tant d'œuvres de justice et de charité qu'elle a pratiquées ; en un mot, voilà des préparations à bien mourir.

Elle se retira de la cour dès qu'elle eut la liberté d'en sortir : sa pénitence ne fut ni tardive, ni forcée ; elle vint de la ferveur de la charité, et non pas de la foiblesse de l'âge. Au milieu de ses beaux jours, et loin du tombeau, elle commença ce sacrifice d'elle-même, qu'elle ne vient que d'achever, et mourut longuement à ses passions, avant que de perdre la vie du corps. O vous, qui ne regardez le ciel qu'après que le monde a cessé de vous regarder, et qui ne donnez au soin de votre salut que ces vieux jours qui, malgré vous, ne sont plus propres à la vanité ;

[1] *Meum est consilium.* (Prov., viii, 14.)

femmes mondaines, qui, dans une retraite de bienséance, couvrant les restes de vos passions d'un voile de dévotion extérieure, ne mettez entre vos péchés et votre mort que l'intervalle de quelques soupirs arrachés par la crainte des jugements prochains, et ne cherchez Dieu que lorsqu'il est prêt à vous donner le coup de la mort[1], selon l'expression de l'Écriture; tremblez devant lui, priez-le qu'il renforce autant votre foi et votre charité, que vous avez négligé votre fortune.

Nous n'avons pas ces sujets de crainte, messieurs; je parle d'une ame pénitente, qui a vu de loin le jour du Seigneur, et qui s'y est préparée par la solitude et par la prière. Je vois ces autels où fuma si longtemps l'encens de ses oraisons, où furent consacrées tant de dépouilles qu'elle remporta sur le monde, où se ralluma sa ferveur toutes les fois que le commerce du siècle l'avoit tant soit peu ralentie. Je vois au travers de ces grilles ce chœur où elle a tant de fois chanté les cantiques de Sion, ces oratoires où elle a pleuré ses péchés, et passé tant de jours et de nuits dans la contemplation des choses célestes; ce cloître où elle a répandu l'odeur de tant de vertus, qui y sont encore comme vivantes; et pour recueillir tout ensemble, ce monastère qu'elle a soutenu par ses libéralités, qu'elle a fréquenté par ses retraites, qu'elle a édifié par ses exemples.

Épouses de Jésus-Christ, qui m'entendez, inter-

[1] *Quum occideret eos, quærebant eum.* (Psalm. lxxvii, 34.)

rompez ici mon discours, si vous y découvrez des louanges excessives, et laissez-vous emporter au zèle de la vérité. Vous connoissiez sans doute le cœur de votre seconde fondatrice, j'ai presque dit de votre sœur; car elle fut pour vous l'une et l'autre, et la grace joignit en elle la grandeur d'une duchesse et l'humilité d'une religieuse. Vous connoissiez la pureté de ses intentions, l'ardeur de son zèle, la grandeur de son courage, l'étendue de sa charité, et vous en gardez dans le fond de l'ame un portrait que tous les traits de l'éloquence ne pourront jamais égaler.

En effet, messieurs, qui pourroit dire avec quel dégoût elle posséda tous les biens que le monde estime; avec quelle soumission elle ploya sa volonté, dès que celle de Dieu lui fut connue; avec quelle fidélité elle ménagea les occasions de travailler à son salut et à celui des autres; avec quelle constance elle supporta les pertes, les afflictions et les disgraces, compagnes inséparables des grandes fortunes? Je m'arrête à ces dernières paroles; et pourquoi perdrois-je ici l'occasion de vous montrer le néant des grandeurs humaines?

Considérez la condition d'un homme qui a la meilleure part à la faveur et à la conduite des affaires, quelque sage et quelque absolu qu'il puisse être: que d'agitations! que de traverses! ceux qui l'admirent voudroient être en sa place; ceux qui le craignent voudroient l'en tirer. Ses vertus font des envieux; ses bienfaits même font des ingrats. Si l'on ne peut ruiner son pouvoir, on attaque au moins sa

réputation. Ceux qu'il punit se plaignent qu'il les persécute : ceux qui ne sont que malheureux croient être opprimés. On lui impute les mauvais succès ; et de tous les malheurs publics, on cherche à lui faire des crimes particuliers. De là viennent les murmures, les plaintes, les calomnies, les conspirations et les cabales. Ainsi Dieu tempère les prospérités des hommes puissants par des peines presque inévitables, et les abandonne aux traits envenimés de l'envie, de peur qu'ils ne s'abandonnent eux-mêmes à l'ambition et à l'orgueil.

Leurs amis et leurs proches se trouvent enveloppés dans les mêmes peines, et ce fut en ces rencontres que notre femme forte se servit de tout son courage. Elle pardonna, lors même qu'il lui étoit facile de se venger. Elle lassa l'injustice par sa patience. Elle soutint avec humilité et avec douceur les plus rudes tribulations de la vie ; et toujours égale, toujours magnanime, elle entretint la paix dans son cœur avec ceux qui lui déclarèrent la guerre. Son ame s'exerçoit par ces vertus, pour arriver à la perfection où Dieu l'appeloit ; et ce bon usage des biens et des maux, qui la détachoit insensiblement de la vie, la conduisoit au repos d'une heureuse mort.

D'une heureuse mort! me voici donc au triste endroit de ce discours qui va renouveler votre douleur. Quoi donc, tant de trésors n'étoient renfermés que dans un vase d'argile, et tout ce que j'ai dit qu'elle fut n'aboutira qu'à dire qu'elle n'est plus! Oui, messieurs ; mais ne laissons pas, en la perdant, d'adorer

la main qui nous l'enlève; et recueillons les restes précieux d'une vie qui ne fut jamais plus édifiante que lorsque Dieu voulut qu'elle finît. Telle est l'heureuse condition des justes. Ils sentent aux approches de la mort un redoublement d'ardeur et de force. L'ame se resserre en elle-même, et croit voir, à chaque moment, les portes de l'éternité s'entr'ouvrir pour elle [1]. Les nuages que forment les passions se dissipent, et les voiles qui couvrent la vérité se lèvent insensiblement. Les desirs s'enflamment à mesure qu'ils avancent vers la jouissance du souverain bien, et la charité se consomme par ces derniers mouvements de la grace, qui va se perdre dans les abymes de la gloire.

Ce furent là, messieurs, les dispositions intérieures de cette femme héroïque, ou plutôt ce furent les derniers efforts que la grace de Jésus-Christ fit en elle. Dieu, qui dispense les biens et les maux, selon les forces ou les foiblesses des hommes, éprouva par de longues infirmités sa résignation et sa patience; mais quelque pesante que fût sa croix, elle la porta, et n'en fut pas accablée. On la vit souffrir; mais on ne l'ouït pas se plaindre. Elle fit des vœux pour son salut, et n'en fit point pour sa santé.

[1] Si Fléchier avoit dit : *Leur ame se recueille en elle-même pour contempler l'éternité*, etc., il y auroit un juste rapport entre l'idée et l'expression, parceque la contemplation est la suite du recueillement; mais que *l'ame du juste se resserre* quand *elle croit voir les portes de l'éternité*, l'idée est absolument fausse. L'ame du juste, au contraire, doit s'ouvrir, se dilater, s'élancer au-devant de l'éternité. (L. H.)

Prête à vivre pour achever sa pénitence; prête à mourir pour consommer son sacrifice; soupirant après le repos de la patrie, supportant patiemment les peines de son exil; entre la douleur et la joie, entre la possession et l'espérance, se réservant tout entière à son Créateur, elle attendit tout ce qui pouvoit arriver, et ne souhaita que ce que Dieu voudroit faire d'elle.

Mais lorsqu'elle sentit la mort dans son sein, quelle fut sa ferveur et son zèle? Autant de mots, autant de sentiments de piété. Autant de soupirs, autant de transports de pénitence; elle se jette aux pieds de son juge, et s'accuse comme coupable : elle se prosterne devant son Sauveur, et lui demande grace. Vous le savez, fidèles témoins de ses derniers sentiments. Ce fut alors que les images de toutes ses actions passées revinrent dans son esprit, pour y être examinées dans l'amertume de son cœur, selon les règles les plus sévères de la vérité et de la justice. Ce fut alors qu'elle épancha son ame devant Dieu, avant qu'elle parût devant son redoutable tribunal. Ce fut alors que, dégagée de toute affection mondaine, elle employa un reste de force qui la soutenoit, pour tourner sur Jésus-Christ crucifié ces yeux qu'elle avoit déja fermés pour le monde. Ce fut alors que dans les exercices de la plus vive foi, de la plus ferme espérance, de la plus ardente charité, de la plus humble pénitence, entre des paroles touchantes et un silence éternel, elle remit son ame entre les mains de celui qui l'avoit créée.

Moment fatal pour tant de pauvres dont elle étoit la mère et la protectrice! Moment heureux pour elle, qui entroit en possession de l'éternité! Moment triste, mais utile pour nous, si nous apprenons à vivre et à mourir comme elle!

Hélas! nous vivons sans réflexion. A nous voir pousser nos desirs si loin, et faire ces longs projets de fortune que nous faisons, qui ne diroit que nous croyons être immortels? Cependant ce petit nombre de jours malheureux qui composent la durée de notre vie s'écoule insensiblement. Chaque instant nous retranche une partie de nous-mêmes. Nous arrivons au terme qui nous est marqué; le charme se rompt, et tout ce qui nous enchante s'évanouit avec nous. La vérité pourroit nous faire connoître la fragilité des biens du monde par la fragilité de notre vie qui les termine; mais l'amour-propre nous fait voir cette vie sans bornes, de peur d'en donner aux choses que nous aimons. Ainsi notre imagination et notre vanité vont plus loin que nous. Nous n'avons jamais qu'un moment à vivre, et nous avons toujours des espérances pour plusieurs années. Revenons, revenons aux paroles de mon texte; pensons que la figure de ce monde passe. Ne pleurons plus la perte de celle qui en a fait un si bon usage; imitons seulement ses exemples, afin que nous puissions, comme elle, vivre et mourir en Jésus-Christ, qui vit et règne au siècle des siècles [1].

[1] Le style de cette seconde oraison funèbre est peut-être plus

riche encore que celui de la première : il offre, au milieu des développements les plus élégants et les plus fleuris, des pensées les plus délicates et les plus ingénieuses, quelques traits d'une énergie singulière, moins familiers au talent de Fléchier ; celui-ci, par exemple : « Assiste-t-elle dans un de nos ports ces misérables forçats « qui, dans leurs prisons flottantes, gémissent sous le travail de la « rame et sous l'inhumanité d'un comite, elle veut qu'on les instruise « et qu'on leur apprenne à faire d'un supplice forcé une expiation « volontaire de leurs crimes. » Il y a beaucoup de nerf, ce nous semble, beaucoup de vigueur et de force inventive dans ces expressions. Ailleurs, en parlant d'un premier ministre : « Chacun court à lui, « dit-il, comme au centre où aboutissent toutes les lignes de la « fortune. » Ces touches fermes et vives sont rares dans les compositions de Fléchier, qui cherche plus, en général, l'élégance harmonieuse des mots et des tournures que les effets d'une diction concise et profonde, et qui, sobre de coups de pinceau rapides, aime mieux prodiguer son art dans les détails d'un tableau artistement colorié. (D.)

Digitized by Google

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS HAUT
ET TRÈS PUISSANT PRINCE

HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE,

VICOMTE DE TURENNE,

MARÉCHAL GÉNÉRAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI,
COLONEL GÉNÉRAL DE LA CAVALERIE LÉGÈRE,
GOUVERNEUR DU HAUT ET BAS LIMOUSIN,

Prononcée à Paris, dans l'église de Saint-Eustache,
le dixième jour de janvier 1676.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE

VICOMTE DE TURENNE.

Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, naquit à Sedan le 11 septembre 1611. Il étoit second fils de Henri de La Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, prince souverain de Sedan, et d'Élisabeth de Nassau, fille de Guillaume de Nassau, premier du nom et prince d'Orange. Il fit ses premières armes en Hollande, n'ayant alors que quatorze ans, sous le commandement du prince Maurice de Nassau, son oncle maternel, qui le fit servir comme soldat avant de l'élever à aucun grade. Après la mort du prince Maurice, il continua de servir sous les ordres de Frédéric de Nassau, qui succéda dans le commandement au prince Maurice, et qui donna au jeune Turenne une compagnie d'infanterie. Turenne, dans ce nouveau poste, ne tarda pas à donner des preuves d'audace et d'intrépidité, qui fixèrent sur lui tous les regards. Le bruit de ses actions parvint à la cour de France, où régnoit Louis XIII, ou plutôt le cardinal de Richelieu

On ne savoit ce qu'on devoit plus admirer en lui, du grand général ou de l'homme probe, humain, désintéressé, simple et modeste dans son extérieur comme dans ses discours et toutes ses actions.

Le cardinal mourut en 1642. Louis XIII le suivit de près; et Anne d'Autriche, sa veuve, fut régente du royaume pendant la minorité de Louis XIV, qui n'étoit âgé que de quatre ans. La régente, prévoyant les orages qui alloient s'élever, sentit de quelle importance il étoit pour elle de s'attacher un homme tel que Turenne; elle le rappela d'Italie, où il combattoit, et lui donna, avec le commandement de l'armée d'Allemagne, le bâton de maréchal de France. Turenne n'avoit encore que trente-deux ans; et tout le monde sait les nouveaux titres qu'il acquit alors à l'admiration et à la reconnoissance publiques autant par la manière dont il sut réparer des pertes que par les victoires éclatantes dont ces pertes furent suivies. La paix de Munster, signée en 1648, mit fin momentanément aux hostilités; mais la guerre civile au même moment s'allumoit à Paris, et menaçoit de tout embraser.

Le duc de Bouillon, frère de notre héros, étoit alors un des principaux chefs du parti si connu sous le nom de la Fronde; et son motif, indépendamment de sa haine contre Mazarin, étoit de faire rompre le traité qui l'avoit en 1642 dépouillé

de la principauté de Sedan, ou d'obtenir du moins, en prenant les armes, des conditions plus avantageuses. Au commencement des troubles, Turenne, incertain d'abord de la conduite qu'il avoit à tenir, s'étoit retiré en Hollande. Ensuite l'intérêt de sa maison, les dangers réels que couroit son frère, l'arrestation des trois princes du sang, et sur-tout l'amour que lui avoit, dit-on, inspiré la duchesse de Longueville, le déterminèrent à embrasser le parti des mécontents. Il vendit, pour lever des troupes, sa vaisselle d'argent et les pierreries que la duchesse de Longueville lui avoit confiées pour cet usage; puis se lia par un traité avec l'archiduc Léopold, qui, au nom du roi d'Espagne, s'engageoit à seconder les frondeurs. Turenne, ainsi engagé, eut d'abord quelques succès contre les troupes royales; mais ensuite il fut complétement défait devant Rhetel par le maréchal Duplessis-Praslin, et forcé de se retirer dans le Luxembourg avec les débris de son armée. Quelque temps après Mazarin étant sorti du royaume, le roi écrivit lui-même à Turenne, pour l'inviter à revenir en France reprendre ses droits et toutes ses dignités; et Turenne, qui n'en étoit sorti qu'à regret, ne résista pas à cette avance si honorable pour lui. Il alla joindre la cour, qui s'étoit rendue à Poitiers, et, par de signalés services, fit bientôt oublier ce qu'il avoit fait pour le

parti contraire. Une suite non interrompue de victoires et de faits éclatants, d'opérations savantes autant qu'heureuses et hardies, ont, depuis cette époque jusqu'à la paix des Pyrénées, signée en novembre 1659, signalé tout ce temps de la vie du maréchal. Le roi, pour reconnoître un si grand nombre de services, crut devoir, après la paix, élever Turenne du grade de maréchal de France à celui de maréchal-général de ses camps et armées; il y joignit le gouvernement du haut et bas Limousin, le brevet de conseiller d'état, et la charge de colonel-général de la cavalerie légère. Enfin il vouloit mettre le comble à tant d'honneurs en rétablissant exprès pour lui la dignité de connétable, et l'en auroit infailliblement décoré si Turenne eût consenti à abandonner le calvinisme. Son changement de religion, qui n'eut lieu que huit ans après, en 1667, devoit sans doute être déterminé par d'autres motifs. Voltaire, sans citer ses autorités, n'attribue ce changement qu'à des motifs d'ambition et de pure politique; mais Turenne, qui avoit épousé une fille du duc de La Force, calviniste comme lui, qui étoit devenu veuf en 1666, et n'avoit pas d'enfants de son mariage, étoit déja âgé d'environ cinquante-six ans. Penseroit-on qu'à cet âge il ait consenti à faire pour ses neveux ce qu'il n'avoit pas voulu faire huit ans auparavant, et lorsqu'il pouvoit

espérer encore de ne pas mourir sans postérité? Quoi qu'il en soit, son abjuration eut lieu en octobre 1667; et, depuis ce temps, le respect et l'attachement religieux qu'il montra dans sa vie privée comme dans sa vie publique pour tous les dogmes, les usages et les cérémonies de la religion catholique, sa soumission scrupuleuse à tout ce qu'elle prescrit, ses prières ferventes et son recueillement devenu habituel, même au milieu du tumulte des camps et dans les fatigues et les travaux de la guerre, ses aumônes considérables, sur-tout le zèle ardent qu'à en croire au moins les écrivains catholiques ses contemporains il mit constamment à diminuer le nombre des hérétiques et à obtenir des conversions semblables à la sienne, les dépenses très grandes, et les fondations même qu'il fit dans cette seule intention, tout cela, dans un tel homme, et quoi qu'en dise Voltaire, semble être un témoignage plus que suffisant d'une bonne foi réelle et désintéressée. C'est pour lui spécialement, et pour le convaincre, que Bossuet composa son *Exposition de la foi catholique*, le meilleur, dit-on, de ses ouvrages en ce genre; et l'ascendant de ce prélat sur ces matières paroissoit irrésistible. Quelque opinion après tout qu'on puisse avoir sur un tel changement en lui-même, une conviction sincère et très possible sans doute est pour Turenne un motif tout autre-

ment justifiable que des considérations d'avancement et de fortune, même pour d'autres que pour lui-même.

Nul n'avoit plus acquis que Turenne le droit de goûter enfin le repos; mais son zèle et son activité ne lui permettoient pas de refuser à son prince et à sa patrie adoptive le secours qu'ils attendoient encore de son bras et de son génie. Les campagnes des années 1667, 1672 et 1674, ajoutèrent encore de nouveaux lauriers à ceux dont il étoit couvert. Elles seront à jamais un objet d'admiration et d'étude pour les militaires même les plus expérimentés. « Les succès de M. de Turenne, dit le « président Hénault, ressembloient à son caractère; ils étoient solides et sans ostentation. Ce « n'étoient point des batailles rangées, qui souvent « ne font que du bruit, sans produire aucun avantage; c'étoient des combats utiles qui sauvoient « son pays, et où la conduite du général ne mettoit rien au hasard. On peut dire de lui ce qu'on « disoit de César, qu'il faisoit la guerre comme il « vouloit, et non comme il plaisoit à la fortune. »

Enfin arriva la malheureuse campagne de 1675, qui fut, dit le chevalier Folard dans son commentaire sur Polybe, le chef-d'œuvre de Turenne et de Montecuculli, et dans laquelle le héros françois reçut le coup mortel le 27 juillet de cette année. Il examinoit sur une éminence la disposi-

tion de l'armée ennemie; il y fut atteint d'un boulet qui l'étendit mort, et enleva en même temps un bras à un officier qui étoit auprès de lui.

On ne peut rien ajouter à ce qu'ont écrit Fléchier et madame de Sévigné pour peindre la désolation de l'armée et de la France entière lorsque la nouvelle de sa mort fut devenue publique. Louis XIV montra la plus vive douleur, et, après de magnifiques obséques, donna à son corps l'honneur de la sépulture à Saint-Denis, au milieu des tombeaux des rois. Son cœur fut déposé au grand couvent du Mont-Carmel à Paris, où Mascaron prononça son oraison funébre: celle de Fléchier fut prononcée à l'occasion d'un service solennel qui lui fut fait cinq mois après sa mort.

De toutes les oraisons funèbres de Fléchier, celle qui a et qui mérite le plus de réputation, c'est l'éloge funèbre de Turenne, de cet homme si célèbre, si regretté par nos aïeux, et dont nous ne prononçons pas encore le nom sans respect; qui, dans le siècle le plus fécond en grands hommes, n'eut point de supérieur, et ne compta qu'un rival; qui fut aussi simple qu'il étoit grand, aussi estimé pour sa probité que pour ses victoires; à qui on pardonnera ses fautes, parcequ'il n'eut jamais ni l'affectation de ses vertus, ni celle de ses talents; qui, en servant Louis XIV et la France, eut souvent à combattre le ministre de Louis XIV, et fut haï de Louvois comme admiré de l'Europe; le seul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été regardée comme une calamité publique par le peuple; le seul, depuis du Guesclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, et dont le mausolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de souverains dont il est entouré, parceque la renommée suit les vertus et non les rangs, et que l'idée de la gloire est toujours supérieure à celle de la puissance. Ici Fléchier, comme on l'a dit souvent, paroît au-dessus de lui-même : il semble que la douleur publique ait donné plus de mouvement et d'activité à son ame; son style s'échauffe, son imagination s'élève, ses images prennent une teinte de grandeur; par-tout son caractère devient imposant. Cependant, entre cette oraison fu-

nèbre et celle du grand Condé, il y a la même différence qu'entre les deux héros. L'une a l'empreinte de la fierté, et semble l'ouvrage d'un instinct sublime; l'autre, dans son élévation même, paroît le fruit d'un art perfectionné par l'expérience et par l'étude. Ainsi, par un hasard singulier, ces deux grands hommes ont trouvé dans leurs panégyristes un genre d'éloquence analogue à leur caractère.

L'oraison funèbre de Turenne n'en est pas moins un des monuments de l'éloquence françoise; l'exorde sera éternellement cité pour son harmonie, pour son caractère majestueux et sombre, et pour l'espèce de douleur auguste qui y règne. Les deux premières parties peignent avec noblesse les talents d'un général et les vertus d'un sage; mais, à mesure que l'orateur avance vers la fin, il semble acquérir de nouvelles forces. Il peint avec rapidité les derniers succès de ce grand homme; il fait voir l'Allemagne troublée, l'ennemi confus, l'aigle prenant déja l'essor et prête à s'envoler dans les montagnes, l'artillerie tonnant de toutes parts pour favoriser la retraite, la France et l'Europe dans l'attente d'un grand mouvement. Tout-à-coup l'orateur s'arrête; il s'adresse au Dieu qui dispose également et des vainqueurs et des victoires, et se plaît à immoler à sa grandeur de grandes victimes. Alors il fait voir ce grand homme étendu sur ses trophées; il présente l'image de ce corps pâle et sanglant, auprès duquel, dit-il, fume encore la foudre qui l'a frappé, et montre dans l'éloignement les tristes images de la religion et de la patrie éplorées.

Cependant, malgré l'éloquence générale et les beautés de cette oraison funèbre, peut-être n'y trouve-t-on point encore assez le grand homme que l'on cherche; peut-être que les figures et l'appareil même de l'éloquence le cachent un peu, au lieu de le montrer: car il en est quelquefois de ces sortes de discours comme des cérémonies d'éclat, où un grand homme est éclipsé par la pompe même dont on l'environne. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que quelques lignes que madame de Sévigné a jetées au hasard dans ses lettres, sans soin, sans apprêt, et avec l'abandon d'une ame sensible, font encore plus aimer M. de Turenne, et donnent une plus grande idée de sa perte [1]. Il y a des mots qui

[1] Voici la lettre où madame de Sévigné surpassoit, à son insu, les deux panégyristes de Turenne dans la narration de la mort de ce héros :

« Turenne vouloit se confesser; il avoit donné ses ordres pour le soir, et devoit communier le lendemain dimanche, qui étoit le jour qu'il croyoit donner la bataille. Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé; et, comme il y avoit bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, « demeurez là; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez « reconnoître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il alloit, lui dit : « Monsieur, venez par ici ; on tirera du côté où vous allez. — « Monsieur, lui dit-il, vous avez raison; je ne veux point du tout être tué « aujourd'hui : cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenoit le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardoit toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avoit laissé le petit d'Elbeuf; il étoit penché le nez sur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête, le héros tombe dans les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux

disent plus que vingt pages, et des faits qui sont au-dessus de l'art de tous les orateurs; par exemple, le mot de Saint-Hilaire à son fils: *Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme;* et ce trait du fermier de Champagne qui vint demander la résiliation de son bail, parceque, Turenne mort, il croyoit qu'on ne pouvoit plus ni semer ni moissonner en sûreté; et cette réponse si grande et si simple à un homme qui lui demandoit comment il avoit perdu la bataille de Rhetel, *par ma faute;* et cette lettre qu'il écrivit au sortir d'une victoire: « Les ennemis sont venus « nous attaquer; nous les avons battus: Dieu en soit « loué! J'ai eu un peu de peine: je vous souhaite le

et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il étoit mort, et qu'il avoit une partie do cœur emportée.

« On crie, on pleure: M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'étoit jeté sur ce corps, qui ne vouloit pas le quitter, et qui se pâmoit de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit. Un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente: ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avoit sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisoient un véritable deuil: tous les officiers avoient pourtant des écharpes de crêpes; tous les tambours en étoient couverts; ils ne battoient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés: mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on en soit ému. Ses deux oncles étoient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier de Grignan étoit bien abymé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, c'a encore été une désolation; et par-tout où il a passé, on n'entendoit que des clameurs. Mais à Langres ils se sont surpassés; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie. Il y eut un service solennel dans la ville; en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à *cinq mille francs*, parcequ'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite

« bonsoir; je vais me mettre dans mon lit; » et cette humanité envers un soldat qu'il trouve au pied d'un arbre, accablé de fatigue, à qui il donne son cheval, et qu'il suit lui-même à pied. Il faut en convenir, on a regret que la dignité de l'oraison funèbre et sa marche soutenue, ou du moins le ton sur lequel le préjugé et l'habitude l'ont montée, ne permettent point d'employer ces traits d'une simplicité touchante, et qui mettroient souvent le héros à la place de l'orateur.

(THOMAS, *Essai sur les éloges.*)

L'oraison funèbre de Turenne est, comme on le

extraordinaire? Il arriva à Saint-Denis ce soir; tous ses gens l'allèrent reprendre à deux lieues d'ici. Il sera dans une chapelle en dépôt; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel.

« Ne croyez point que son souvenir soit déja fini dans ce pays-ci: ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt une telle mémoire; elle est consacrée à l'immortalité. J'étois l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld, avec madame de Lavardin, madame de La Fayette, et M. de Marsillac. M. Le Premier y vint; la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable héros; tous les yeux étoient baignés de larmes; et vous ne sauriez croire combien la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières, et l'élévation de son ame; tout le monde en étoit plein pendant sa vie: ne croyez point que cette mort soit ici comme celle des autres, et vous pouvez penser ce qu'y ajoute sa perte. Pour son ame, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avoit pour lui; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état; on ne sauroit comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il étoit plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes, une charité généreuse et chrétienne. »

sait, le chef-d'œuvre de Fléchier : c'est assurément, dans l'histoire de l'éloquence, un des traits les plus marquants que l'impression que fit à si juste titre sur l'esprit des auditeurs l'exorde de ce beau discours : on se la figure aisément ; on n'a pas de peine à se représenter Fléchier prononçant cet admirable exorde avec ce débit grave et cette déclamation lente appropriée à ses moyens naturels, et rouvrant, dès le début de cette oraison, la source des larmes qu'avoit fait couler six mois auparavant, avec tant d'abondance, l'événement funeste dont il retraçoit l'image ; l'effet de la parole ne peut aller plus loin : Démosthène, Bossuet, Cicéron, Massillon, n'ont rien qui frappe mieux au but ; si c'est un tort que de porter d'abord les grands coups, on peut reprocher à l'orateur d'avoir, par ses premières atteintes, épuisé en quelque sorte la sensibilité de son auditoire : cependant il ne demeure pas sans ressource pour l'émouvoir encore dans le reste du discours, et l'endroit où il peint la mort du héros auprès duquel *fume encore la foudre qui l'a frappé* est très pathétique et très touchant, quoique l'art y paroisse peut-être d'autant plus que l'orateur semble vouloir le repousser : tous les gens de goût savent par cœur ces morceaux dans lesquels le talent de Fléchier s'élève à la hauteur des plus grands génies ; et en général cette oraison funèbre mérite la place éminente qui lui est assignée parmi les plus célèbres compositions oratoires.

(M. Dussault.)

ORAISON FUNÈBRE
DE
HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE,
VICOMTE DE TURENNE[1].

Fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno; et lugebant dies multos, et dixerunt: Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israel? (I. Mach., 9.)

Tout le peuple le pleura amèrement; et, après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent : Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël[2]?

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous en-

[1] « L'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, prononcée en 1630 par l'évêque Lingendes, étoit pleine de si grands traits d'éloquence, que Fléchier, long-temps après, en prit l'exorde tout entier, aussi bien que le texte et plusieurs passages considérables, pour en orner sa fameuse oraison funèbre du vicomte de Turenne. » (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. xxxii.) — Cette assertion contient plusieurs erreurs que nous relèverons d'après le cardinal Maury. D'abord, Lingendes n'a pas prononcé l'oraison funèbre de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, mais celle de son fils, le prince Victor-Amédée; ensuite, l'abbé Jean de Lingendes ne la prononça pas en 1630, mais le 29 octobre 1637, cinq ans avant d'arriver à l'évêché. Quant à l'accusation de plagiat, elle se réduit à quelques passages que Fléchier a empruntés non pas de l'exorde, mais de la première partie du discours de Lingendes, qu'il ne faut pas confondre, comme Voltaire l'a fait, avec le père Claude Lingendes, célèbre prédicateur. Nous aurons soin d'indiquer les endroits imités par l'évêque de Nîmes, à mesure qu'ils se présenteront. (F.)

[2] Voici le texte de Lingendes dont Fléchier est accusé d'avoir

tretenir qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée[1] : cet homme, qui portoit la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre ; qui couvroit son camp du bouclier, et forçoit celui des ennemis avec l'épée ; qui donnoit à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissoit Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Ésaü, qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères ; cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie que

orné son oraison funèbre de Turenne : *In mortuum produc lacrymas, et fac planctum secundum meritum :* « Répands des larmes « sur le mort, et fais un deuil selon sa dignité et son mérite. » (Eccles., xxxviii.) — Le cardinal Maury a cité en entier l'exorde du père Lingendes, où l'on ne rencontre pas plus les grands traits d'éloquence dont parle Voltaire que ce texte ne ressemble à celui de Fléchier. (F.)

[1] I. Mac., iii, iv, v, etc.

l'honneur de l'avoir servie[1]. Ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe[2]. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues, des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le « peuple d'Israël[3] ! » A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla[4], et tous ses rivages retentirent

[1] Il y a ici un petit jeu de mots, *services* et *servie*, qui paroit une négligence du style simple, et qui est une grace de plus. (B.)

[2] On trouve dans Lingendes, *nourri, élevé, mort dans les armes, et comme enseveli dans la gloire de ses triomphes;* et dans Mascaron, *héros mort et enseveli dans son propre triomphe.* Je remarquerai que cette belle expression appartient originairement à saint Ambroise, qui dit, en parlant de la mort d'Éléazar : *Elephanti ruina inclusus magis quam oppressus, suo sepultus est triumpho.* (S. Amb., *de Off. minist.*, lib. 1, c. 40.) (V.)

[3] Ceux mêmes qui ne conçoivent pas ce que c'est que la magie des nombres et de l'harmonie peuvent la voir à découvert dans cette période, qui semble sortir avec effort, se traîner, tomber, se relever, enfin arriver avec peine jusqu'à l'exclamation qui la termine, et que l'auditeur attend après une si longue suspension. (B.)

[4] Quelques critiques sévères ont voulu blâmer cette expression, *le Jourdain se troubla*, comme poétique et trop hardie, sur-tout

du son de ces lugubres paroles : « Comment est mort[1] « cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Is- « raël[2] ! »

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite, et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Écriture, celui dont je viens vous parler? La vertu et

dans la douleur. Mais il faut distinguer la douleur qui éclate de la douleur qui se plaint ou qui gémit. Quand elle éclate, nulle expression n'est trop forte ni trop hardie pour elle, non plus que pour les autres passions. Elle peut, dans l'oraison funèbre même, etre aussi hardie qu'elle l'est dans la poésie, parceque alors c'est la nature qui parle seule, et que la nature n'a pas deux façons de parler, l'une en vers, l'autre en prose. (B.)

[1] Un orateur moins habile auroit traduit, avec plus de justesse sans doute : *Comment a pu mourir*, d'autant plus que Fléchier ne dit pas ce qu'il veut dire ; car *comment est mort* signifie *de quelle manière est mort :* or ce n'est point la pensée de Fléchier. Il l'a bien vu ; mais l'expression qu'il a préférée étoit plus triste, plus lugubre, plus propre à la déclamation, et il s'est déterminé en faveur de l'oreille et du plus grand effet. (B.)

[2] Lingendes n'a jamais songé à employer ce beau texte, que Voltaire ne craint pas de lui attribuer, et dont Fléchier a su tirer un grand parti. L'application du verset, le portrait allégorique et frappant du héros de ce discours, et le rapprochement admirable de la vie et de la mort de Judas Machabée avec la vie et la mort de Turenne, fournirent à l'orateur du général françois l'un des exordes les plus neufs, les plus remarquables, par la richesse, par la variété, par la magie vraiment unique du nombre et de l'harmonie oratoire, enfin le mieux adaptés au sujet, et le plus justement vantés dans l'éloquence de la chaire. (M.)

le malheur de l'un et de l'autre sont semblables : et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si l'esprit divin, l'esprit de force et de vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, et quelle impression feroit sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses [1] !

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements d'une grave et solide éloquence que la vie et la mort de très haut et très puissant prince Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal-général des camps et armées du roi, et colonel-général de la cavalerie légère ? Où

[1] « Oh! dit Lingendes, si ce divin esprit, qui est le créateur de « toutes les beautés d'une éloquence si animée, daignoit orner et « enrichir ce discours! Quelle plus noble matière est disposée à re- « cevoir ces ornements que la vie de ce prince dont nous parlons, « nourri, élevé, et enfin mort dans les armes, *et comme ensevelli « dans la gloire de ses triomphes?* Presque tous les effets de la vertu « militaire ont été éclatants, conduites d'armées, sièges de places, « prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites « honorables, veilles, travaux, périls, hasards, blessures, et par- « tout une passion ardente et généreuse de faire croître des lauriers, « pour les couronnes, dedans l'effusion de son sang... De combien « d'excellentes idées et d'agréables images ne remplirois-je pas vos « esprits, si je pouvois représenter ici devant vos yeux le succès « de ses premières armes dans la première guerre, etc. ? »

J'avoue qu'après ces mouvements oratoires de Lingendes, Fléchier n'avoit pas besoin de grands efforts d'imagination, et qu'il lui suffisoit presque de le transcrire. (M.)

brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, siéges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience? Où peut-on trouver tant et de si puissants exemples que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie; grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété?

Quel sujet peut inspirer des sentiments plus justes et plus touchants qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun soubait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnoître la justice de nos armes, recevoir la paix que, malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée, et dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin! les jugements de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine, dont les

intentions étoient pures, et dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue et plus étendue [1].

Retenons nos plaintes, messieurs, il est temps de commencer son éloge, et de vous faire voir comment cet homme puissant triomphe des ennemis de l'état par sa valeur, des passions de l'ame par sa sagesse, des erreurs et des vanités du siècle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui

[1] Ce morceau, souvent censuré par le goût et par le sentiment des convenances, a été aussi défendu avec beaucoup d'esprit par de très habiles rhéteurs. On l'a blâmé sur-tout comme inexact dans l'expression de *vie*, appliquée non seulement aux souverains, mais encore aux états ligués contre la France, et comme présentant une image fausse, en faisant jouer le sens littéral avec le sens figuré, quand l'orateur invite les puissances *à éteindre, dans l'abondance de leurs larmes, les feux d'une guerre qu'elles avoient allumée.* Or voilà précisément le seul trait de l'exorde de Fléchier qu'il ait eu la maladresse de prendre, non dans l'exorde, mais dans la dixième page de l'Oraison funèbre de Victor-Amédée par Lingendes. On pourroit absoudre Fléchier, ou du moins l'excuser, s'il s'étoit permis, dans un moment de distraction, toutes ces négligences; mais on ne sauroit lui faire grace d'un plagiat si pauvre, et, sous tous les rapports, si indigne de lui. Il n'imite pas, il copie; et son amour pour l'harmonie d'une chute finale lui fait prendre jusqu'aux deux dernières épithètes synonymes d'*une vie plus longue et plus étendue.* Voici le passage original de Lingendes: « Puissances adversaires et « ennemies de la France, vous vivez; et l'esprit de la charité du « christianisme, qui m'interdit de faire aucuns souhaits pour votre « mort, m'en donne ou me permet d'en concevoir beaucoup pour « la correction de vos crimes et de vos injustices. Mais vous vivez; « et cependant je plains, en cette chaire, la mort d'un prince de qui « les mœurs et la piété paroissent mériter le ciel plus doux et favo- « rable, et *une vie plus longue et plus étendue.* « (M.)

nous a causé tant de trouble. Je confondrai quelquefois peut-être le général d'armée, le sage, le chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes[1]; j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, et j'attirerai par-tout votre attention, non par la force de l'éloquence, mais par la vérité et par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler[2].

[1] Peut-être Fléchier a-t-il voulu dire, *j'en découvrirai au moins les principes;* mais ce qu'il dit fait aussi un sens, *je les découvrirai dans les vertus qui en furent les principes.* (B.)

[2] L'adresse et l'intérêt de ce magnifique exorde consistent à présenter d'abord, sous le nom d'un héros de l'Écriture sainte, le tableau allégorique et fidèle du héros de ce discours; à le faire reconnoître avant de l'avoir nommé, dans chacun des traits de cette peinture; à faire entendre, dans la répétition d'un texte bien choisi, le cri qu'avoit jeté toute la France à la mort de Turenne. On a pu remarquer, d'ailleurs, le choix des termes et la structure nombreuse des phrases: rien n'y manque; mais, pour mieux concevoir ce qu'étoit cet exorde pour ceux qui l'entendirent, il faut se rappeler les souvenirs et les allusions qui frappoient à tout moment les auditeurs. Cet homme, qui *donnoit à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels*, faisoit souvenir de ce mot du roi d'Espagne: *M. de Turenne m'a fait passer de bien mauvaises nuits.* « Cet homme, que Dieu avoit mis autour d'Israël comme un mur d'airain, » n'étoit-ce pas celui qui tout récemment, dans une campagne à jamais mémorable, avoit dissipé les alarmes de toute la France en dissipant, avec vingt mille hommes, soixante mille Impériaux qui inondoient les frontières d'Alsace, et menaçoient d'envahir nos provinces? « Cet homme, qui de ses mains triomphantes venoit réparer les ruines du sanctuaire, » caractérisoit dans M. de Turenne l'union de la piété avec les talents militaires, et le zèle

PREMIÈRE PARTIE.

N'attendez pas, messieurs, que je suive la coutume des orateurs, et que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. Si sa vie avoit moins d'éclat, je m'arrêterois sur la grandeur et la noblesse de sa maison; et si son portrait étoit moins beau, je produirois ici ceux de ses ancêtres. Mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance, et la moindre louange[1] qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne et illustre maison de La Tour-d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des rois et des empereurs, qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des princesses à toutes les cours de l'Europe, et des reines même à la France.

Mais que dis-je? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortoit, l'hérésie des derniers temps l'avoit infectée. Il recevoit avec ce beau sang des principes d'erreur et de mensonge; et, parmi ses

qu'il avoit montré pour la conversion des hérétiques. Tous les autres traits de conformité ne sont pas moins justes; et il ne faut pas s'étonner de l'impression vive que fit ce discours, où l'orateur s'étoit tout d'un coup saisi si habilement de l'imagination de ses auditeurs avant d'avoir prononcé le nom de Turenne: c'étoit vraiment un des grands coups de l'art, et cet exorde en est un modèle. (L. H.)

[1] Ce mot de *louange* est très déplacé. Fléchier vouloit dire *le moindre lustre, le moindre titre*. Ce ne peut jamais être une *louange*, ni grande ni petite, d'être sorti d'une maison plutôt que d'une autre. (L. H.)

exemples domestiques, il trouvoit celui d'ignorer et de combattre la vérité. Ne faisons donc pas la matière de son éloge de ce qui fut pour lui un sujet de pénitence, et voyons les voies d'honneur et de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde avant que sa miséricorde le retirât des voies de la perdition et de l'égarement de ses pères.

Avant sa quatorzième année, il commença de porter les armes. Des siéges et des combats servirent d'exercice à son enfance, et ses premiers divertissements furent des victoires. Sous la discipline du prince d'Orange, son oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de simple soldat, et ni l'orgueil ni la paresse ne l'éloignèrent d'aucun des emplois où la peine et l'obéissance sont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice ne refuser aucune fatigue et ne craindre aucun péril; faire par honneur ce que les autres faisoient par nécessité, et ne se distinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, et par une plus noble application à tous ses devoirs.

Ainsi commençoit une vie dont les suites devoient être si glorieuses, semblable à ces fleuves qui s'étendent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, et qui portent enfin par-tout où ils coulent la commodité et l'abondance. Depuis ce temps il a vécu pour la gloire et pour le salut de l'état. Il a rendu tous les services qu'on peut attendre d'un esprit ferme et agissant, quand il se trouve dans un corps robuste et bien constitué. Il a eu dans la jeunesse toute la

prudence d'un âge avancé, et dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse. Ses jours ont été pleins[1], selon les termes de l'Écriture; et comme il ne perdit pas ses jeunes années dans la mollesse et dans la volupté, il n'a pas été contraint de passer les dernières dans l'oisiveté et dans la foiblesse.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas ressenti les effets de sa valeur, et quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire? Il passe les Alpes; et dans les fameuses actions de Casal, de Turin, de la route de Quiers, il se signale par son courage et par sa prudence; et l'Italie le regarde comme un des principaux instruments de ces grands et prodigieux succès qu'on aura peine à croire un jour dans l'histoire. Il passe des Alpes aux Pyrénées, pour assister à la conquête de deux importantes places[2] qui mettent une de nos plus belles provinces à couvert de tous les efforts de l'Espagne. Il va recueillir au-delà du Rhin les débris d'une armée défaite; il prend des villes[3], et contribue au gain des batailles[4]. Il s'élève ainsi par degrés, et par son seul mérite, au suprême commandement, et fait voir dans tout le cours de sa vie ce que peut pour la défense d'un royaume un général d'armée qui s'est rendu digne de commander en obéissant, et qui a

[1] *Dies pleni inveniuntur in eis.* (Psalm. lxxii, 10.)

[2] Perpignan et Collioure.

[3] Trèves, Aschaffembourg, etc.

[4] Combat de Fribourg, bataille de Norlingue.

Digitized by Google

joint à la valeur et au génie l'application et l'expérience.

Ce fut alors que son esprit et son cœur agirent dans toute leur étendue. Soit qu'il fallût préparer les affaires, ou les décider; chercher la victoire avec ardeur; ou l'attendre avec patience; soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes et les jalousies des alliés par la prudence; soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités, ou se soutenir dans les malheurs de la guerre, son ame fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertus quand la fortune changeoit de face: heureux sans orgueil, malheureux avec dignité, et presque aussi admirable lorsque, avec jugement et avec fierté, il sauvoit les restes des troupes battues à Mariandal que lorsqu'il battoit lui-même les Impériaux et les Bavarois, et qu'avec des troupes triomphantes il forçoit toute l'Allemagne à demander la paix à la France [1].

On eût dit qu'un heureux traité alloit terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu, dont les jugements [2], selon le prophète, sont des abymes, voulut affliger et punir la France par elle-même, et l'abandonner à tous les déréglements que causent dans un état les dissensions civiles et domestiques. Souvenez-vous, messieurs, de ce temps de désordre et de trouble, où l'esprit ténébreux de

[1] La paix de Munster.

[2] *Judicia tua abyssus.* (Psalm. xxxv, 7.)

discorde confondoit le devoir avec la passion, le droit avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise; où les astres les plus brillants souffrirent presque tous quelque éclipse, et les plus fidèles sujets se virent entraînés, malgré eux, par le torrent des partis, comme ces pilotes qui, se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, et de s'abandonner pour un temps au gré des vents et de la tempête. Telle est la justice de Dieu; telle est l'infirmité naturelle des hommes[1]. Mais le sage revient aisément à soi, et il y a, dans la politique comme dans la religion, une espèce de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui répare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires et par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrêté-je, messieurs! Votre esprit vous représente déja sans doute M. de Turenne à la tête des armées du roi. Vous le voyez combattre et dissiper la rébellion; ramener ceux que le mensonge avoit séduits, rassurer ceux que la crainte avoit ébranlés, et crier comme un autre Moïse à toutes

[1] La rébellion de Turenne dans la guerre civile avoit été réparée par tant de belles actions, que l'orateur pouvoit l'avouer ingénument sans répugnance; et au lieu de l'art ingénieux, mais inutile, dont il se sert pour l'envelopper dans le tourbillon des malheurs publics, il ne tenoit qu'à lui de tirer de la mémoire de ces temps-là, et de l'esprit de trouble et de vertige qui s'étoit emparé des têtes les plus sages, de solides instructions.

(Marmontel, *Éléments de Littérature.*)

les portes d'Israël : « Que ceux qui sont au Seigneur « se joignent à moi[1]. » Quelles furent alors sa fermeté et sa sagesse! Tantôt sur les rives de la Loire, suivi d'un petit nombre d'officiers et de domestiques, il court à la défense d'un pont[2], et tient ferme contre une armée ; et soit la hardiesse de l'entreprise, soit la seule présence de ce grand homme, soit la protection visible du ciel, qui rendoit les ennemis immobiles, il étonna par sa résolution ceux qu'il ne pouvoit arrêter par la force, et releva, par cette prudente et heureuse témérité, l'état penchant vers sa ruine[3]. Tantôt se servant de tous les avantages des temps et des lieux, il arrête avec peu de troupes une armée qui venoit de vaincre, et mérite les louanges mêmes d'un ennemi qui, dans les siècles idolâtres, auroit passé pour le dieu des batailles. Tantôt vers les bords de la Seine[4], il oblige par un traité un prince étranger, dont il avoit pénétré les plus secrètes intentions, de sortir de France, et d'abandonner les espérances qu'il avoit conçues de profiter de nos désordres.

Je pourrois ajouter ici des places prises, des combats gagnés sur les rebelles. Mais dérobons quelque chose à la gloire de notre héros, plutôt que de voir plus long-temps l'image funeste de nos misères passées. Parlons d'autres exploits qui aient été aussi

[1] Exod., 32.
[2] Le pont de Gergeau.
[3] A Blaneau.
[4] A Villeneuve-Saint-Georges.

avantageux pour la France que pour lui-même, et dont nos ennemis n'aient pas eu sujet de se réjouir.

Je me contente de vous dire qu'il apaisa par sa conduite l'orage dont le royaume étoit agité. Si la licence fut réprimée, si les haines publiques et particulières furent assoupies, si les lois reprirent leur ancienne vigueur, si l'ordre et le repos furent rétablis dans les villes et dans les provinces, si les membres furent heureusement réunis avec leur chef, c'est à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'est à Dieu qui tire, quand il veut, des trésors de sa providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instruments visibles de sa puissance, pour faire naitre du sein des tempêtes le calme et la tranquillité publique, pour relever les états de leur ruine, et réconcilier, quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs souverains.

Son courage, qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangères, et l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, messieurs, une hardiesse vaine, indiscréte, emportée, qui cherche le danger pour le danger même, qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissements des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui, dans le péril même, pourvoit à tout, et prend tous ses avantages, mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne

rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu[1]; capable enfin de tout oser quand le conseil est inutile, et prêt à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse : je ne puis les décrire toutes, et je voudrois n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible et raccourci de la Flandre et de l'Allemagne! Je marquerois sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand capitaine, et vous dirois en abrégé, selon les lieux : Ici[2] il forçoit des retranchements, et secouroit une place assiégée; là il surprenoit les ennemis, ou les battoit en pleine campagne : ces villes[3], où vous voyez les lis arborés, ont été, ou défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté et son courage; ce lieu couvert d'un bois et d'une rivière, c'est le poste où il rassuroit ses troupes effrayées après une honorable retraite[4] :

[1] On a observé avec raison que c'étoit le mot de *prudence*, et non celui de *vertu*, qu'il falloit opposer à *hasard*. Batteux, pour justifier Fléchier, prétend qu'il y a quelquefois de la grace à laisser un peu de vague dans les idées que l'auditeur peut déterminer aisément; et qu'ensuite le mot *vertu* pouvoit être nécessaire pour soutenir la période après les trois finales féminines, *avantages*, *forces*, *impossibles*. (F.)

[2] Le secours d'Arras.

[3] Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, etc.

[4] Retraite de Valenciennes.

ici il sortoit de ses lignes pour combattre, et d'un seul coup il prenoit une ville et gagnoit une bataille[1]; là, distribuant ce qui lui restoit de son propre argent, il achevoit un siége[2], et il alloit en faire lever un au même temps.

Je recueillerois ensuite tant de succès, et vous ferois souvenir de ces mauvaises nuits que le roi d'Espagne avoua qu'il avoit passées, et de cette paix recherchée par des traités et des alliances[3], sans laquelle, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques, triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurois accru le nombre de nos provinces, et au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrois, messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin[4] autant de trophées que sur les bords de l'Escaut et de la Samhre. Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivières et des défilés passés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles, traversées pour les aller repousser loin de nos frontières. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats et des batailles : la langue d'un prêtre, destinée à louer Jésus-Christ, le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un

[1] Bataille des Dunes, et prise de Dunkerque.
[2] Saint-Venant pris, Ardres secourue.
[3] Paix des Pyrénées.
[4] A Enik, Sentkein, Mulhausen, etc.

art qui tend à leur destruction[1], et je ne viens pas vous donner des idées de meurtre et de carnage devant ces autels où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miséricorde et de paix une victime non sanglante.

Quoi donc! N'y a-t-il point de valeur et de générosité chrétienne? L'Écriture[2], qui commande de sanctifier les guerres, ne nous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes? Viens-je condamner une profession que la religion ne condamne pas, quand on en sait modérer la violence[3]? Non, messieurs: je sais que ce n'est pas en vain que les princes portent l'épée; que la force peut agir quand elle se trouve jointe avec l'équité; que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les souverains se font à eux-mêmes; que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la société, et que les guerres sont permises

[1] On lit dans l'Oraison funèbre de Louis XIII, par Gudeau, évêque de Vence, le passage suivant, que Fléchier a reproduit ici presque littéralement: « L'éloquence de la chaire ignore les termes « de la guerre, et n'a point de pinceau pour représenter ni les sièges « ni les batailles. La langue des évêques, destinée à la louange de « Jésus-Christ, le Sauveur du genre humain, ne doit pas préférer « les termes d'un art qui tend à la destruction des hommes. » C'est le père Houdry qui a fait connoître les divers emprunts de Fléchier que nous avons cités, dans son *Traité sur la manière d'imiter les bons prédicateurs*, traité qui parut huit ans avant la mort de l'évêque de Nimes, et dans lequel il le loue de savoir embellir tout ce qu'il imite. (F.)

[2] JOEL., VII.

[3] *Epist. ad Rom.*, XIII.

pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, et pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.

Je sais aussi que la modération et la charité doivent régler les guerres parmi les chrétiens; que les capitaines qui les conduisent sont les ministres de la providence de Dieu, qui est toujours sage, et de la puissance des rois, qui ne doit jamais être injuste; qu'ils doivent avoir le cœur doux et charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, et adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

C'est ici que j'atteste la foi publique, messieurs, et que parlant de la douceur et de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis tous ceux qui l'ont suivi dans les armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de nuire à ceux mêmes qu'on regarde et qu'on traite comme ennemis? Où a-t-il laissé des marques terribles de sa colère, ou de ses vengeances particulières? Laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accabloit, ou des morts qu'il laissoit sur le champ de bataille? Quelle vie a-t-il exposée pour son intérêt, ou pour sa propre réputation? Quel soldat n'a-t-il pas ménagé comme un sujet du prince et une portion de la république! Quelle goutte de sang a-t-il répandue qui n'ait servi à la cause commune?

On l'a vu, dans la fameuse bataille des Dunes, ar-

racher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traîne après soi, que le temps force de dissimuler, de souffrir et de faire. Il savoit qu'il y a un droit plus haut et plus sacré que celui que la fortune et l'orgueil imposent aux foibles et aux malheureux, et que ceux qui vivent sous la loi de Jésus-Christ doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, et ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchoit à soumettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, et réduire au droit et à la justice ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence.

Enfin il s'étoit fait une espèce de morale militaire qui lui étoit propre. Il n'avoit pour toute passion que l'affection pour la gloire du roi, le desir de la paix, et le zèle du bien public. Il n'avoit pour ennemis que l'orgueil, l'injustice et l'usurpation. Il s'étoit accoutumé à combattre sans colère, à vaincre sans ambition, à triompher sans vanité, et à ne suivre pour règle de ses actions que la vertu et la sagesse. C'est ce que je dois vous montrer dans cette seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La valeur n'est qu'une force aveugle et impétueuse, qui se trouble et se précipite, si elle n'est

éclairée et conduite par la probité et par la prudence; et le capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien et l'homme sage. Quelle discipline peut établir dans un camp celui qui ne sait régler ni son esprit ni sa conduite? Et comment saura calmer ou émouvoir, selon ses desseins, dans une armée, tant de passions différentes, celui qui ne sera pas maître des siennes? Aussi l'esprit de Dieu nous apprend dans l'Écriture que l'homme prudent l'emporte sur le courageux[1], que la sagesse vaut mieux que les armes des gens de guerre[2], et que celui qui est patient et modéré est quelquefois plus estimable que celui qui prend des villes et qui gagne des batailles[3].

Ici vous formez sans doute, messieurs, dans votre esprit des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnois que je ne puis vous élever au-dessus de vous-mêmes, et le seul avantage que j'ai, c'est que je ne dirai rien que vous ne croyiez, et que, sans être flatteur, je puis dire de grandes choses. Y eut-il jamais homme plus sage et plus prévoyant, qui conduisît une guerre avec plus d'ordre et de jugement; qui eût plus de précautions et plus de ressources; qui fût plus agissant et plus retenu; qui disposât

[1] *Melior est sapientia quam vires; et vir prudens quam fortis.* (Sap., vi, 1.)

[2] *Melior est sapientia quam arma bellica.* (Eccles., ix, 18.)

[3] *Melior est patiens viro forti; et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* (Prov., xvi, 32.)

mieux toutes choses à leur fin, et qui laissât mûrir ses entreprises avec tant de patience? Il prenoit des mesures presque infaillibles; et, pénétrant non seulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient dessein de faire, il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais surpris. Il distinguoit le temps d'attaquer et le temps de défendre. Il ne hasardoit jamais rien que lorsqu'il avoit beaucoup à gagner, et qu'il n'avoit presque rien à perdre. Lors même qu'il sembloit céder, il ne laissoit pas de se faire craindre. Telle enfin étoit son habileté, que, lorsqu'il vainquoit, on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à sa prudence; et lorsqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, messieurs, du commencement et des suites de la guerre, qui, n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe. Tout se déclare contre la France. On soulève les étrangers, on débauche les alliés, on intimide les amis, on encourage les vaincus, on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires et des défiances artificieusement inspirées, les intérêts sont confondus, la foi violée, et les traités méprisés. Il falloit, je l'avoue, pour résister à tant d'armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes et des capitaines aussi expérimentés que les nôtres. Mais rien n'étoit si formidable que de voir toute l'Allemagne, ce grand et vaste corps, composé de tant de peuples et de nations différentes, déployer tous ses étendards, et marcher vers nos frontières,

pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il falloit opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme et assuré, d'une capacité étendue, d'une expérience consommée, qui soutînt la réputation et qui ménageât les forces du royaume; qui n'oubliât rien d'utile et de nécessaire, et ne fît rien de superflu; qui sût, selon les occasions, profiter de ses avantages, ou se relever de ses pertes; qui fût tantôt le bouclier, et tantôt l'épée de son pays; capable d'exécuter les ordres qu'il auroit reçus, et de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

Vous savez de qui je parle, messieurs; vous savez le détail de ce qu'il fit, sans que je le dise. Avec des troupes considérables, seulement par leur courage et par la confiance qu'elles avoient en leur général, il arrête et consume deux grandes armées, et force à conclure la paix par des traités, ceux qui croyoient venir terminer la guerre par not reentière et prompte défaite. Tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours ramassés, et rompt le cours de tous ces torrents qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait ou les dissipe par des combats réitérés. Tantôt il les repousse au-delà de leurs rivières, et les arrête toujours par des coups hardis, quand il faut rétablir la réputation; par la modération, quand il ne faut que la conserver.

Villes, que nos ennemis s'étoient déja partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre empire.

Provinces, qu'ils avoient déja ravagées dans le desir et dans la pensée [1], vous avez encore recueilli vos moissons. Vous durez encore, places que l'art et la nature ont fortifiées, et qu'ils avoient dessein de démolir, et vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos soldats, et qui ne songeoit pas à la sagesse de leur capitaine.

Cette sagesse étoit la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenoit cette union des soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible; elle répandoit dans les troupes un esprit de force, de courage et de confiance, qui leur faisoit tout souffrir, tout entreprendre dans l'exécution de ses desseins; elle rendoit enfin des hommes grossiers capables de gloire; car, messieurs, qu'est-ce qu'une armée? c'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie; c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions; c'est une multitude d'ames, pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérants; c'est un assemblage confus de libertins qu'il faut assujettir à l'obéissance, de lâches qu'il faut mener au combat, de téméraires qu'il faut retenir, d'impatients

[1] Salluste dit, en parlant de Jugurtha : *Totum Adherbalis regnum animo jam invaserat.* (JUGURTH., XX.) (F.)

qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes! Comment se faire craindre sans se mettre en danger d'être haï, et bien souvent abandonné? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et relâcher de la discipline nécessaire?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéraments [1], que ce prince que nous pleurons! Il attacha par des nœuds de respect et d'amitié ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices, et se fit rendre par sa modération une obéissance aisée et volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles; il commande, chacun avec joie suit ses

[1] Ce mot rend exactement l'expression de Tacite: *Egregium principatus temperamentum*. (Histor., II, 5.) — Fléchier semble se complaire à employer cette locution; il dit, dans l'*Oraison funèbre du chancelier Le Tellier*: « Il fut choisi pour chercher ces difficiles « *tempéraments* de menace qui étonne, de remontrance qui cor- « rige, de douceur qui apaise, de sévérité qui châtie. » Il dit encore de Montausier: « De peur de rebuter le jeune prince par l'austérité « des préceptes, il prit les entrailles du père, et, par ce juste *tem-* « *pérament*, il avançoit les fruits de la raison et corrigeoit les dé- « fauts de l'âge. » C'est à tort que, dans le langage médical, on emploie encore le mot *tempérament* pour désigner la constitution d'une personne. En effet, lorsqu'on dit *le tempérament nerveux*, *le tempérament sanguin*, on veut désigner la prédominance du système nerveux ou du système sanguin sur les autres systèmes; et, du moment qu'il y a prédominance, il n'y a plus de tempérament, qui, à proprement parler, signifie *modération*, *équilibre*, comme *intempérance* désigne un excès quelconque. Il est mieux de se servir, comme on le fait depuis quelques années, du mot *constitution*, et de dire: *une constitution nerveuse*, *sanguine*, etc. (F.)

ordres ; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des rois confédérés avec sa seule maison,[1] comme un autre Abraham; que ceux qui le suivent sont ses soldats et ses domestiques ; et qu'il est et général et père de famille tout ensemble. Aussi rien ne peut soutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obstacles qu'ils ne surmontent ; point de difficultés qu'ils ne vainquent; point de péril qui les épouvante; point de travail qui les rebute; point d'entreprise qui les étonne; point de conquête qui leur paroisse difficile. Que pouvoient-ils refuser à un capitaine qui renonçoit à ses commodités pour les faire vivre dans l'abondance, qui, pour leur procurer du repos, perdoit le sien propre, qui soulageoit leurs fatigues, et ne s'en épargnoit aucune, qui prodiguoit son sang, et ne ménageoit que le leur ?

Par quelle invisible chaîne entraînoit-il ainsi les volontés? Par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excusoit les autres, et donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes ; par ce désintéressement qui le portoit à préférer ce qui étoit plus utile à l'état à ce qui pouvoit être plus glorieux pour lui-même ; par cette justice qui, dans la distribution des emplois, ne lui permettoit pas de suivre son inclination au préjudice du mérite ; par cette noblesse de cœur et de sentiments, qui l'élevoit au-dessus de sa pro-

[1] Gen., xiv.

pre grandeur, et par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'estime et le respect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs et dans les circonstances de ses actions! Que j'aimerois à vous montrer une conduite si régulière et si uniforme, un mérite si éclatant et si exempt de faste et d'ostentation; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands; une droiture universelle qui le portoit à s'appliquer à tous ses devoirs, et à les réduire tous à leurs fins justes et naturelles, et une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être! Mais il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime; et il étoit réservé à une bouche plus éloquente que la mienne[1] d'en exprimer tous les mouvements et toutes les inclinations intérieures.

[1] Mascaron, alors évêque de Tulle. — Fléchier fondoit avec raison de si grandes espérances de succès sur la propriété et le développement de son texte, relatif à la vie et à la mort de Judas Machabée, dont Mascaron avoit rappelé deux fois les propres paroles, six ans auparavant, dans l'exorde de son éloge funèbre en l'honneur du duc de Beaufort, qu'en assistant à l'oraison funèbre de Turenne, prononcée par cet orateur quelques jours avant la sienne, il étoit hors de lui, saisi de frayeur, et qu'il avoit peine à respirer, jusqu'au moment où il entendit le texte insignifiant de Mascaron: *Proba me, Deus, et scito cor meum.* (Psalm. cxxxviii.) Soulagé alors du poids de la crainte dont il étoit suffoqué, il ne put s'empêcher de dire à ses voisins, qui avoient remarqué son agitation: « Me voilà tranquille; je ne redoutois que son texte; j'avois « peur qu'il n'eût pris le mien; il peut dire à présent tout ce qu'il « voudra, j'applaudirai de bon cœur. » (M.)

Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il falloit trouver un grand roi qui crût ignorer quelque chose, et qui fût capable de l'avouer. Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les rois naissent habiles, et que les autres le deviennent; que leurs ames privilégiées sortent des mains de Dieu, qui les crée, toutes sages et intelligentes; qu'il n'y a point pour eux d'essai ni d'apprentissage; qu'ils sont vertueux sans travail, et prudents sans expérience. Nous vivons sous un prince qui, tout grand et tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour commander; qui, dans la route de la gloire, a su choisir un guide fidèle, et a cru qu'il étoit de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un sujet d'accompagner son roi, de lui servir de conseil, et, si je l'ose dire, d'exemple dans une importante conquête! Honneur d'autant plus grand que la faveur n'y put avoir part; qu'il ne fut fondé que sur un mérite universellement connu, et qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre[1].

Après cette glorieuse marque d'estime et de confiance, quels projets d'établissement et de fortune n'auroit pas faits un homme avare et ambitieux! Qu'il eût amassé de biens et d'honneurs, et qu'il eût vendu chèrement tant de travaux et de services! Mais cet homme sage et désintéressé, content des témoignages de sa conscience, et riche de sa modé-

[1] Charleroi, Douai, Tournai, Ath, Lille, etc.

ration, trouve dans le plaisir qu'il a de bien faire la récompense d'avoir bien fait[1]. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande et ne prétend rien; il ne desire, à l'exemple de Salomon[2], qu'un état frugal et honnête entre la pauvreté et les richesses; et, quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses desirs qu'à proportion de ses besoins, et se resserre dans les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fut capable de le toucher, ce fut de mériter l'estime et la bienveillance de son maître. Cette ambition fut satisfaite, et notre siècle a vu un sujet aimer son roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité ni pour sa fortune; et un roi aimer son

[1] Le silence de Fléchier n'a fait oublier à personne ce moment de foiblesse où Turenne crut déposer dans le sein d'un autre lui-même le secret important qui lui étoit confié. Mais, en même temps que l'aveu de cette faute, dans la bouche de l'orateur, auroit été une bien grande leçon, il lui auroit donné lieu de publier un trait de magnanimité qui compense bien cette faute, et qui fait presque dire à ceux qui l'entendent: *Felix culpa!* Ce fut l'aveu qu'il en fit au roi. Il n'étoit pas temps encore de révéler toute la gloire de cet aveu, Louvois étoit vivant; mais aujourd'hui combien ce trait de vertu, dans l'éloge de Turenne, ne seroit-il pas éloquent!

Louvois étoit son ennemi: le projet du siège de Gand n'avoit pour confidents que ces deux hommes. Louis XIV, qui ne doutoit pas de la prudence et de la discrétion de Turenne, lui dit: « Mon secret « n'a été confié qu'à vous et à M. de Louvois; et ce n'est pas vous « qui l'avez trahi. » Turenne n'avoit qu'à laisser croire à Louis XIV ce qu'il pensoit déja; Louvois étoit perdu. « Pardonnez-moi, sire, « c'est moi qui suis coupable; » et Louvois fut sauvé.

(Marmontel, *Éléments de Littérature.*)

[2] *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi.* (Prov., xxx, 8.)

sujet plus pour le mérite qu'il connoissoit en lui que pour les services qu'il en recevoit.

Cet honneur, messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sais quel remords m'arrête. Je crains de publier ici des louangesq u'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice, et louons-le sans crainte, en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grandes choses? qui les dit avec plus de retenue? Remportoit-il quelque avantage, à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille, il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques unes de ces actions qui l'avoient rendu si célèbre, on eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, et l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel, il fuyoit les acclamations populaires, il rougissoit de ses victoires, il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osoit presque aborder le roi, parcequ'il étoit obligé, par respect, de souffrir patiemment les louanges dont sa majesté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de

quelques amis choisis, il s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses desirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre ; il marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent : tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent : il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité ; et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

Il auroit manqué quelque chose à sa gloire, si, trouvant par-tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. Telle est l'injustice des hommes, la gloire la plus pure et la mieux acquise les blesse ; tout ce qui s'élève au-dessus d'eux leur devient odieux et insupportable ; et la fortune la plus approuvée et la plus modeste n'a pu se sauver de cette lâche et maligne passion. C'est la destinée des grands hommes d'en être attaqués[1], et c'est le privilége de M. de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée, ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroissements perpétuels d'honneur et de gloire : le mérite l'avoit fait naître, le mérite la fit mourir[2].

[1] Cette phrase est louche en ce qu'être attaqué d'une passion, c'est l'avoir dans son cœur, et non pas en être l'objet. (B.)

[2] Nombres affectés ; deux vers de huit syllabes. (B.)

Ceux qui lui étoient moins favorables ont reconnu combien il étoit nécessaire à l'état; ceux qui ne pouvoient souffrir son élévation se crurent enfin obligés d'y consentir, et n'osant s'affliger de la prospérité d'un homme qui ne leur auroit jamais donné la misérable consolation de se réjouir de quelqu'une de ses fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, et crurent qu'être son ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

Mais à quoi auroient abouti tant de qualités héroïques, si Dieu n'eût fait éclater sur lui la puissance de sa grace, et si celui dont sa providence s'étoit si noblement servie eût été l'objet éternel de sa justice? Dieu seul pouvoit dissiper ses ténèbres, et il tenoit en sa puissance l'heureux moment qu'il avoit marqué pour l'éclairer de ses vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où se rapportoit toute sa véritable gloire. Il entrevit des piéges et des précipices que sa prévention lui avoit jusqu'alors entièrement cachés. Il commença à marcher avec précaution et avec crainte dans ces routes égarées où il se trouvoit engagé. Certains rayons de graces et de lumières lui firent apercevoir qu'en vain rempliroit-il les plus beaux endroits de l'histoire, si son nom n'étoit écrit dans le livre de vie; qu'en vain gagneroit-il le monde entier, s'il perdoit son ame; qu'il n'y avoit qu'une foi et un Jésus-Christ, et une vérité simple et indivisible, qui ne se montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble et une volonté désintéressée. Il n'étoit pas encore éclairé;

mais il commençoit d'être docile. Combien de fois consulta-t-il des amis savants et fidèles? Combien de fois, soupirant après ces lumières vives et efficaces, qui seules triomphent des erreurs de l'esprit humain, dit-il à Jésus-Christ, comme cet aveugle de l'Évangile : « Seigneur, faites que je voie[1] ? » Combien de fois essaya-t-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ses yeux à la vérité? Combien de fois remonta-t-il jusqu'à ces sources anciennes et pures que Jésus-Christ a laissées à son Église, pour y puiser avec joie les eaux d'une doctrine salutaire?

Habitude, prétextes, engagement, honte de changer, plaisir d'être regardé comme le chef et le protecteur d'Israël, vaines et spécieuses raisons de la chair et du sang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ses liens, et le mettant dans la liberté de ses enfants, le fit passer de la région des ténèbres au royaume de son fils bien-aimé, à qui il appartenoit par son élection éternelle : ici un nouvel ordre de choses se présente à moi. Je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus visible. Je parle désormais d'une sagesse que la véritable piété accompagne, et d'un courage que l'esprit de Dieu fortifie. Renouvelez donc votre attention en cette dernière partie de mon discours, et suppléez dans vos pensées à ce qui manquera à mes expressions et à mes paroles.

[1] Marc., x, 51.

TROISIÈME PARTIE.

Si M. de Turenne n'avoit su que combattre et vaincre; s'il ne s'étoit élevé au-dessus des vertus humaines; si sa valeur et sa prudence n'avoient été animées d'un esprit de foi et de charité, je le mettrois au rang des Scipion et des Fabius, je laisserois à la vanité le soin d'honorer la vanité, et je ne viendrois pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avoit fini ses jours dans l'aveuglement et dans l'erreur, je louerois en vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées; je répandrois des larmes inutiles sur son tombeau; et si je parlois de sa gloire, ce ne seroit que pour déplorer son malheur. Mais, grace à Jésus-Christ, je parle d'un chrétien éclairé des lumières de la foi, agissant par les principes d'une religion pure, et consacrant par une sincère piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les louanges que je lui donne retournent à Dieu, qui en est la source; et comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loue.

Que sa conversion fut entière, messieurs! et qu'il fut différent de ceux qui, sortant de l'hérésie par des vues intéressées, changent de sentiments sans changer de mœurs; n'entrent dans le sein de l'Église que pour la blesser de plus près par une vie scandaleuse, et ne cessent d'être ennemis déclarés qu'en devenant enfants rebelles! Quoique son cœur

se fût sauvé des déréglements que causent d'ordinaire les passions, il prit encore plus de soin de le régler; il crut que l'innocence de sa vie devoit répondre à la pureté de sa créance. Il connut la vérité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistoit-il aux sacrés mystères! Avec quelle docilité écoutoit-il les instructions salutaires des prédicateurs évangéliques! Avec quelle soumission adoroit-il les œuvres de Dieu, que l'esprit humain ne peut comprendre! Vrai adorateur en esprit et en vérité, cherchant le Seigneur, selon le conseil du Sage[1], dans la simplicité du cœur, ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute superstition, et incapable d'hypocrisie.

A peine a-t-il embrassé la saine doctrine, qu'il en devient le défenseur; aussitôt qu'il est revêtu des armes de lumière, il combat les œuvres de ténèbres; il regarde en tremblant l'abyme d'où il est sorti, et il tend la main à ceux qu'il y a laissés. On diroit qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'Église tous ceux que le schisme en a séparés: il les invite par ses conseils, il les attire par ses bienfaits, il les presse par ses raisons, il les convainc par ses expériences; il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages, et leur montre derrière lui, selon les termes de saint Augustin, le pont de la miséricorde de Dieu[2], par où il vient

[1] Sap., I, 1.
[2] S. August., *Enarrat. in Psalm.* XCIII, § 7.

de passer lui-même. Tantôt il allume le zèle des docteurs, et les exhorte d'opposer au faste du mensonge la force de la vérité. Tantôt il leur découvre ces voies douces et insinuantes qui gagnent le cœur pour gagner l'esprit. Tantôt il fournit, selon son pouvoir, les fonds nécessaires pour assister ceux qui abandonnent tout pour suivre Jésus-Christ qui les appelle. Vous le savez, évêques confidents de son zèle; tout occupé qu'il est dans le cours de ses dernières actions de guerre, il concerte avec vous des entreprises de religion, et n'oublie rien de ce qui peut contribuer ou à instruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité et l'intérêt retiennent encore dans leurs erreurs; digne fils de cette Église dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, et qui procure à ses enfants, outre l'héritage éternel, le soulagement même de leurs nécessités temporelles.

Telle étoit la disposition de son ame, messieurs, lorsque la providence de Dieu permit que le roi justement irrité allât porter la guerre au milieu des états d'une république injuste et ingrate, et fît sentir la force de ses armes à ceux qui méprisoient ses bienfaits, et qui vouloient s'opposer à sa gloire. Ce fut alors que notre héros reprit les armes, et qu'à la suite de son maître, et à la tête de ses armées, il exposa son sang dans une guerre non seulement heureuse, mais sainte, où la victoire avoit peine à suivre la rapidité du vainqueur, et où Dieu triomphoit avec le prince. Quelle étoit sa joie, lorsque, après avoir

forcé des villes[1], il voyoit son illustre neveu[2], plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir et réconcilier des Églises ! Sous les ordres d'un roi aussi pieux que puissant, l'un faisoit prospérer les armes, l'autre étendoit la religion ; l'un abattoit des remparts, l'autre redressoit des autels ; l'un ravageoit les terres des Philistins, l'autre portoit l'arche autour des pavillons d'Israël ; puis unissant ensemble leurs vœux comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux services que l'oncle rendoit à l'état, et l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'Église.

Suivons ce prince dans ses dernières campagnes, et regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage et des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la prière, réprimer l'impiété et les blasphèmes, protéger les personnes et les choses saintes contre l'insolence et l'avarice des soldats, invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées ; c'est le devoir et le soin ordinaire de tous les capitaines. Pour lui, il passe plus avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de Jésus-Christ. Il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le desir d'une heureuse

[1] Arnheim, Nimègue, les forts de Buritk, de Skein, etc.

[2] Le cardinal de Bouillon, né en 1643, mort en 1715. Louis XIV, à la demande de Turenne, lui accorda le chapeau de cardinal. Il s'appeloit alors l'abbé duc d'Albret, et étoit à peine âgé de vingt-cinq ans. (F.)

paix, par les lois d'une discipline chrétienne. Il considère ses soldats comme ses frères, et se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle, où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, et fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès, malgré les périls et les obstacles, et qu'un guerrier est invincible, quand il combat avec foi, et quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il tout entière, et ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions[1] où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne! Il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, les combat et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune est long-temps douteuse. Enfin le courage arrête la multitude; l'ennemi s'ébranle et commence à plier. Il s'élève une voix qui crie : Victoire. Alors ce général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, et d'un ton sévère : « Arrêtez, dit-il, notre sort n'est pas en nos « mains, et nous serons nous-mêmes vaincus, si le « Seigneur ne nous favorise. » A ces mots il lève les

[1] Combat d'Eintzeim.

yeux au ciel d'où lui vient son secours, et, continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, qne les ordres du ciel s'exécutent.

Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux et d'être humble tout ensemble! Les prospérités militaires laissent dans l'ame je ne sais quel plaisir touchant qui la remplit et l'occupe tout entière. On s'attribue une supériorité de puissance et de force; on se couronne de ses propres mains; on se dresse un triomphe secret à soi-même: on regarde comme son propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang; et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de graces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples des drapeaux déchirés et sanglants qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoissance, qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissements qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels!

C'étoit en ces occasions que M. de Turenne, se dépouillant de lui-même, renvoyoit toute la gloire à celui à qui seule elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnoît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide; s'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain si Dieu ne les garde; s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte;

s'il combat, il sait d'où il tire toute sa force, et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les graces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent; et, sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le Prophète : « Ceux-là se fient « au nombre de leurs combattants et de leurs cha- « riots : pour nous, nous nous reposons sur la pro- « tection du Tout-Puissant[1]. » Dans cette fidèle et juste confiance, il redouble son ardeur, forme de grands desseins, exécute de grandes choses, et commence une campagne qui sembloit devoir être si fatale à l'Empire.

Il passe le Rhin, et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant. Il observe les mouvements des ennemis. Il relève le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire ; et, profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux événements, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter[2]. Déja frémissoit dans son camp l'ennemi confus et déconcerté. Déja prenoit l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle dont le vol hardi avoit d'a-

[1] Psalm. xix, 8.

[2] Bossuet avoit dit de Cromwell « qu'il ne laissoit rien à la for- « tune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil et par prévoyance. » (F.)

bord effrayé nos provinces. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes tonnoient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite; et la France en suspens attendoit le succès d'une entreprise qui, selon toutes les régles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas! nous savions tout ce que nous pouvions espérer, et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La Providence divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre; et tout ce que nous pouvions gagner ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible[1], mais juste en vos conseils sur les enfants des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires. Pour accomplir vos volontés et faire craindre vos jugements, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées; que je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux

[1] Psalm lxv, 5.

les tristes images de la religion et de la patrie éplorée. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs; et, par des mouvements étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs: Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres, et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix

à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'ame de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public. Là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendoit de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge ; et chacun, s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur ; et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon ame en votre présence et parler à vous, moi qui ne suis que poussière et que cendre, pourquoi le perdons-nous dans la nécessité la plus pressante, au milieu de ses grands exploits, au plus haut point de sa valeur, dans la maturité de sa sagesse? Est-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité il n'avoit plus rien de mortel à faire[1]? Ce temps étoit-il arrivé où il devoit recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, et recevoir de vous la couronne de justice, que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuse carrière ? Peut-être avions-nous mis en lui trop de con-

[1] Fléchier traduit ici la pensée de Pline le panégyriste, qui avoit dit, en parlant de Nerva, mort peu de temps après avoir adopté Trajan : *Quem dii cœlo vindicaverunt, ne quid, post illud divinum et immortale factum, mortale faceret.* (Paneg. Traj., x.) (F.)

fiance, et vous nous défendez dans vos Écritures [1] de nous faire un bras de chair, et de nous confier aux enfants des hommes. Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injustices. Comme il s'élève du fond des vallées des vapeurs grossières dont se forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur des peuples des iniquités dont vous déchargez les chatiments sur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, sonder les abymes de vos jugements, ni découvrir ces ressorts secrets et invisibles qui font agir votre miséricorde ou votre justice : je ne veux et ne dois que les adorer. Mais vous êtes juste : vous nous affligez ; et, dans un siècle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans le déréglement de nos mœurs toutes les causes de nos misères [2].

[1] II. Paral., xxxii, 8.

[2] On trouve dans l'*Oraison funèbre de Victor-Amédée*, par Lingendes, l'alinéa suivant, que l'évêque de Nîmes avoit bien certainement lu, et qu'il relisoit sans doute au moment où il écrivit le passage qu'on vient de lire :

« Je sais bien qu'il n'appartient à personne de pénétrer dans les « abymes des jugements de Dieu ;... mais je sais aussi que nous « perdons beaucoup en cette affliction, et que Dieu, qui n'est ja- « mais vengeur injuste, a appesanti sa main sur nous. Il y a appa- « rence de craindre que nos vices n'aient attiré ces châtiments et « cette perte. Je sais davantage que, dans un siècle si malicieux et « si corrompu comme est le nôtre, nous sommes assez méchants « pour ne chercher point ailleurs que dans la perversion et le dé- « règlement de nos mœurs toutes les causes de nos misères ; et je « sais bien enfin que, comme les vallées fournissent la matière des

Tirons donc, messieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, et ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies et solides consolations. Citoyens, étrangers, ennemis, peuples, rois, empereurs, le plaignent et le révèrent; mais que peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur? Son roi même, et quel roi! l'honore de ses regrets et de ses larmes: grande et précieuse marque de tendresse et d'estime pour un sujet, mais inutile pour un chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'esprit et dans la mémoire des hommes[1]: mais l'Écriture m'apprend que ce que l'homme pense, et l'homme lui-même, n'est que vanité[2]. Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles; mais il sortira de ce superbe monument, non pour être loué de ses exploits héroïques, mais pour être jugé selon ses bonnes ou mauvaises œuvres. Ses cendres seront mêlées avec celles de tant de rois qui gouvernèrent ce royaume, qu'il a si généreusement défendu; mais, après tout, que leur reste-t-il à ces rois, non plus qu'à lui, des applaudissements du monde, de la foule de leur cour, de l'éclat et de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, et une terrible attente des jugements de Dieu sous ces marbres pré-

« foudres qui tombent sur les montagnes, tout de même l'iniquité « des peuples mérite assez souvent des punitions que la colère du « ciel envoie sur la tête des princes. » (M.)

[1] *Dominus scit cogitationes hominum quoniam vanæ sunt.* (Psalm. xciii, 11.)

[2] *Universa vanitas omnis homo vivens.* (Psalm. xxxviii, 6.)

cieux qui les couvrent? Que le monde honore donc, comme il voudra, les grandeurs humaines: Dieu seul est la récompense des vertus chrétiennes.

O mort trop soudaine, mais pourtant, par la miséricorde du Seigneur, depuis long-temps prévue, combien de paroles édifiantes, combien de saints exemples nous as-tu ravis! Nous eussions vu, quel spectacle! au milieu des victoires et des triomphes, mourir humblement un chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ses derniers moments à pleurer intérieurement ses erreurs passées, à s'anéantir devant la majesté de Dieu, et à implorer le secours de son bras, non plus contre des ennemis visibles, mais contre ceux de son salut! Sa foi vive et sa charité fervente nous auroient sans doute touchés; et il nous resteroit un modèle d'une confiance sans présomption, d'une crainte sans foiblesse, d'une pénitence sans artifice, d'une constance sans affectation, et d'une mort précieuse devant Dieu et devant les hommes.

Ces conjectures ne sont-elles pas justes, messieurs? Que dis-je, conjectures? c'étoient des desseins formés. Il avoit résolu de vivre aussi saintement que je présume qu'il fût mort. Prêt à jeter toutes ses couronnes au pied du trône de Jésus-Christ, comme ces vainqueurs de l'Apocalypse[1]; prêt à ramasser toute sa gloire, pour s'en dépouiller par une retraite volontaire, il n'étoit déja plus du monde, quoique la Providence l'y retînt encore. Dans le tumulte des armées, il s'entretenoit des douces et secrètes espérances de

[1] Apoc., iv, 10.

sa solitude. D'une main il foudroyoit les Amalécites, et il levoit déja l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes. Ce Josué, dans le combat, faisoit déja la fonction de Moïse sur la montagne, et, sous les armes d'un guerrier, portoit le cœur et la volonté d'un pénitent.

Seigneur, qui éclairez les plus sombres replis de nos consciences, et qui voyez dans nos plus secrètes intentions ce qui n'est pas encore comme ce qui est, recevez dans le sein de votre gloire cette ame qui bientôt n'eût été occupée que des pensées de votre éternité; recevez ces desirs que vous lui aviez vous-même inspirés. Le temps lui a manqué, et non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ses desirs, voilà des charités qu'il a faites ou destinées pour le soulagement et pour le salut de ses frères; voilà des ames égarées qu'il a ramenées à vous par ses assistances, par ses conseils, par son exemple; voilà ce sang de votre peuple qu'il a tant de fois épargné; voilà ce sang qu'il a si généreusement répandu pour nous; et, pour dire encore plus, voilà le sang que Jésus-Christ a versé pour lui.

Ministres du Seigneur, achevez le saint sacrifice; chrétiens, redoublez vos vœux et vos prières, afin que Dieu, pour récompense de ses travaux, l'admette dans le séjour du repos éternel, et donne dans le ciel une paix sans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une sur la terre, passagère à la vérité, mais toujours douce et toujours desirable[1].

[1] Ces imitations, dont on a fait tant de bruit, n'ont absolument

rien de commun avec le texte si heureux, avec presque tout le magnifique exorde, et bien moins encore avec les plus beaux traits d'éloquence de son Oraison funèbre de Turenne; tels que les premières pages de cet éloge, le tableau raccourci des campagnes de Turenne en Flandre et en Allemagne, l'apostrophe à la Flandre, la définition d'une armée, la modestie de Turenne après ses victoires, quand il se dérobe à sa réputation, le sublime récit de ses deux dernières années de guerre et des approches de sa fin; tels enfin que la scène si admirable qui suit les premiers moments de la mort de Turenne, le trouble, les regrets, les plaintes de l'orateur qui la raconte en l'environnant de tous les hommages de la douleur et de l'admiration de la France, et la belle prière qui termine ce discours. (M.)

Nous n'avons point en françois, ni peut-être ailleurs, un discours entier qui soit d'une éloquence plus fleurie, plus riche, plus ingénieuse, plus aimable, que l'*Oraison funèbre de Turenne:* cependant l'ouvrage n'est point parfait; il y a une continuité de beautés dans des genres et des espèces peu différentes qui le rendent monotone. L'antithèse y brille par-tout. C'est un écho perpétuel d'idées qui se répondent, et qui se choquent pour se donner plus d'éclat. L'éloge funèbre est un jour de triomphe pour la vertu; c'est un chemin qui doit être semé de fleurs, on le sait: mais il y a en tout des bornes; les larmes ne se mêlent point avec les jeux d'esprit. Fléchier a assujetti son sujet à sa manière. Les grands peintres ne doivent point avoir d'autre manière que celle qui appartient non seulement au sujet qu'ils traitent, mais à chaque objet qui se trouve dans le sujet. Un autre défaut moins considérable, qui peut-être suit de l'autre, c'est l'affectation des nombres; ils sont trop brillants, trop gradués, trop fréquents. Les nombres sont le luxe de l'éloquence: si on les emploie sans discrétion, ils éteignent le feu de l'action, la sensibilité de l'orateur, et détruisent entièrement l'air et le ton de vérité; si on les pardonne ici à Fléchier, c'est parceque son sujet étoit surabondant en richesses, et qu'il pouvoit y prodiguer tous les trésors de l'art et du génie. (B.)

ORAISON FUNÈBRE

DE M. LE PREMIER PRÉSIDENT

DE LAMOIGNON,

Prononcée à Paris, dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le 18 février 1679.

NOTICE

SUR M. LE PREMIER PRÉSIDENT

DE LAMOIGNON.

Guillaume de Lamoignon naquit en 1617. Son père, Chrétien de Lamoignon, étoit président à mortier au parlement de Paris; et son aïeul avoit été conseiller au même parlement, puis maître des requêtes et conseiller d'état. Guillaume de Lamoignon perdit son père à l'âge de dix-neuf ans. Il venoit d'être reçu conseiller au parlement, et il remplit pendant dix ans les fonctions de cette charge de manière à mériter l'estime de la cour et la vénération publique. En 1644 il fut fait maître des requêtes, et là eut de nouvelles occasions de faire connoître l'étendue et la sagacité de son esprit, et tous les rares talents dont la nature l'avoit doué. Louis XIV, encore fort jeune, disoit: « Je n'entends que les affaires que M. de « Lamoignon rapporte. »

A la mort de Chrétien de Lamoignon, son père, il avoit été réglé dans la famille que la charge de président à mortier, dont le défunt étoit revêtu, passeroit sur la tête de M. de Nesmond, son gendre, jusqu'à ce que son fils fût en état de

l'exercer. Lorsque le moment d'exécuter ces conventions arriva, M. de Nesmond ne se montrant pas plus disposé à céder sa charge que Lamoignon fils à renoncer à ses droits sur elle, le cardinal Mazarin, qui avoit reconnu les grands talents de M. de Lamoignon, et qui sentoit tout le parti qu'on en pouvoit tirer pour la chose publique, leva d'abord la difficulté en assurant à chacun des deux contendants une charge de président à mortier; puis, au retour de la campagne de 1658, déclara à M. de Lamoignon le choix que le roi avoit fait de sa personne pour la place de premier président. Le roi, dit-on, en faisant cette nomination, déclara « qu'il en auroit nommé un autre, « s'il eût connu un plus honnête homme et un su- « jet plus zélé que M. de Lamoignon. »

Louis XIV avoit conçu l'idée d'une grande réforme dans l'administration de la justice. Lamoignon ne crut pas pouvoir mieux remplir les vues du roi qu'en proposant de réunir en un même corps toutes ces lois si variées, et souvent contraires l'une à l'autre, qui, sous le nom de *coutumes*, régissoient les différentes provinces. Mais Colbert avoit proposé de confier ce travail au conseiller Pussort, son oncle; et Pussort, jaloux de Lamoignon, parvint à faire rejeter le projet. Il fallut se borner à une réforme partielle. Lamoignon cependant étoit, par ses lumières, trop

nécessaire à cette entreprise, pour ne pas être au moins consulté. Aussi fut-il l'un des commissaires chargés de rédiger l'ordonnance de 1667, relative aux procédures, et l'ordonnance criminelle de 1670. Le procès-verbal des conférences qui se tinrent à ce sujet, notamment pour la rédaction de l'ordonnance criminelle, et qui est entre les mains de tout le monde, sera un monument durable des vues grandes, humaines et bienfaisantes de Lamoignon, et des efforts qu'il fit constamment pour assurer aux accusés tous les moyens légitimes de défense. Il s'éleva fortement contre les dispositions de cette loi qui accordoit aux accusés de prévarication, de péculat, ou de banqueroutes frauduleuses, la faculté de se choisir un conseil, et qui la refuse à tous les autres accusés. Il vouloit que la condition fût au moins égale pour tous; mais ces vues humaines et toutes celles de même nature furent constamment contrariées par Pussort, qui professoit un système tout contraire, et qui parvint à le faire adopter.

Pendant qu'on travailloit à cette grande réformation, quelques membres du parlement prenoient de secrètes mesures pour la traverser. La cinquième chambre des enquêtes étoit le foyer de cette fermentation, qui pouvoit en peu de temps se communiquer à toutes les autres. La cour étoit instruite de ces menées, et auroit vu

avec plaisir la compagnie entière partager ces mouvements, et s'engager dans une entreprise dont on auroit profité pour la punir par la suppression de cette cinquième chambre. La cour auroit voulu ainsi se venger des affronts qu'elle avoit reçus du parlement pendant les temps orageux de la Fronde. Lamoignon pressentit tout cela; et, quoi que la cour pût faire pour acheter son silence, il ne put dissimuler le danger auquel sa compagnie s'exposoit par une résistance si déplacée. Il se servit de tout l'ascendant qu'il devoit à sa place, à son mérite, et à ses talents dans l'art de persuader, pour ouvrir les yeux aux plus modérés, et affoiblir le parti des opposants les plus obstinés et les plus ardents. Le soupçon même d'une intelligence secrète avec la cour ne le déconcerta pas. Enfin il parvint à réussir dans sa noble entreprise; et c'est à sa persévérance dans cette occasion, à son désintéressement, et au courage avec lequel il se mit au-dessus des plus lâches soupçons, que Fléchier fait allusion sans doute, quand il dit : « Que ne puis-je vous faire voir... « des espérances rejetées... des ressentiments étouf- « fés... des reproches soutenus constamment quand « il a pour lui le témoignage de sa conscience, « l'amitié et le respect mis au-dessous de la justice, « et sa propre réputation sacrifiée au bien pu- « blic, etc., etc.! »

Après s'être occupé de la réformation de la justice, Lamoignon en projetoit une autre non moins utile et non moins urgente; c'étoit celle des ordres monastiques, qu'il vouloit tous ramener à la régularité primitive de leur institution. Dans ce noble et grand projet Lamoignon ne trouvoit pas moins d'opposants que dans le premier; et cependant il s'en occupoit toujours, et l'eût peut-être à la fin fait adopter en dépit de la malveillance et de l'intérêt personnel, lorsque la nomination de M. de Harlay à l'archevêché de Paris redonna de nouvelles forces au parti opposant, et décida sa victoire.

C'est à notre sage président que nous devons encore l'abolition de l'usage honteux autant qu'absurde et ridicule du *congrès:* il fut pour jamais proscrit par arrêt du 28 février 1677.

Lamoignon, dans sa vie privée, étoit réellement tout ce qu'a dit de lui son panégyriste. Doux et aimable, d'un commerce facile et sûr, il ne montroit ni préférence ni aversion pour aucun parti; il étoit lié avec tous les écrivains les plus célèbres de son temps, Racine, Boileau, Rapin, Bouhours, Bourdaloue, Nicole, etc. D'un autre côté, sa réputation de probité étoit tellement établie, que, du temps des guerres de la Fronde, des hommes de tous les partis, et dont il n'étoit pas même connu personnellement, s'étoient empressés de

déposer chez lui des sommes considérables. Ces dépôts se sont montés jusqu'à six millions de livres, qui en feroient plus de douze aujourd'hui. Dans ces temps orageux, séduit lui-même avec tant d'autres par le motif de bien public que faisoient valoir les mécontents, il avoit d'abord embrassé leur parti et épousé tous leurs intérêts ; mais il ne tarda pas à les abandonner. Dans un de ses écrits, lui-même déclare avoir reconnu « tant de misères, « d'intérêts, de vanités, de folie, et d'ignorance « dans tous ceux qui se signaloient alors, qu'il leur « retira bientôt sa confiance, dont, dans la foule « et confusion de tant d'acteurs différents, il s'a- « perçut qu'aucun n'étoit véritablement digne. »

Justement honoré et respecté universellement, Lamoignon avoit, jusqu'à l'âge de soixante et un ans, constamment joui d'une santé robuste, qu'il devoit à la régularité de sa vie ; et il pouvoit aspirer encore à de plus longs jours lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui fit des progrès rapides, et qui, après quatre jours, l'enleva au monde et à sa famille le 10 décembre 1677.

ORAISON FUNÈBRE

DE M. LE PREMIER PRÉSIDENT

DE LAMOIGNON.

Diligite justitiam, qui judicatis terram; sentite de Domino in bonitate, et in simplicitate cordis quærite illum. (Sap., i, 1.)

Aimez la justice, juges de la terre; ayez des sentiments conformes à la bonté de Dieu, et cherchez-le dans la simplicité du cœur.

Je ne viens pas ici, messieurs, renouveler dans vos esprits le triste souvenir d'une mort que vous avez déja pleurée. Laissons aux infidèles ces longues et sensibles douleurs que la religion ne modère pas. Comme leurs pertes sont irréparables, leur tristesse peut être sans bornes; et comme ils n'ont point d'espérance, ils n'ont pas aussi de consolation. Pour nous, à qui Dieu par sa grace a révélé ses vérités, nous avons lu dans ses Écritures[1] qu'il y a un temps de pleurer, et une mesure de larmes; que le soleil, qui ne doit jamais se coucher sur notre colère, ne

[1] Eccl., iii, 4; Psalm. lxxix; Eccl., xxii, 11.

doit pas se coucher plus de sept fois sur notre affliction, et que la même charité qui nous fait regretter la mort des fidèles nous fait espérer leur résurrection, et nous invite à nous réjouir de leur bonheur.

Pourquoi rouvrirois-je donc une plaie que le temps et la raison doivent avoir déja fermée? N'attendez pas, messieurs, que je déplore ici le néant et la misère des hommes; je ne viens que louer la grandeur et la miséricorde du Seigneur. Je veux vous apprendre à chercher Dieu, dont la durée est éternelle, et non pas vous affliger pour des créatures qui finissent; et dans l'éloge que j'entreprends de messire Guillaume de Lamoignon, premier président du parlement, ce n'est pas mon dessein d'exagérer la perte que vous avez faite d'un homme juste, mais de vous porter à aimer comme lui la justice, *diligite justitiam.*

Dans ces jours de trouble et de deuil, où l'on se sent comme frappé du spectacle sensible d'une mort récente et inopinée, on se renferme tout en soi-même, et l'on s'occupe de sa douleur. Si l'on fait quelques réflexions, c'est en général sur l'inconstance et sur la vanité des choses humaines, sans descendre jusqu'à ses propres défauts ou à ses infirmités particulières. On cherche à se consoler plutôt qu'à s'instruire; et si l'on parle des bonnes œuvres de ceux qui sont morts, c'est pour justifier les larmes qu'on verse sur eux, plutôt que pour profiter de leurs exemples. Mais il est temps de nous élever par la foi au-dessus des foiblesses de la nature.

C'est peu de reconnoître la nécessité de mourir, l'importance même de bien mourir, si l'on n'en tire des motifs et des conséquences pour bien vivre ; et c'est en vain qu'on croit honorer la mémoire des gens de bien qui sont décédés, si l'on ne va recueillir les restes de leur esprit sur ces tombeaux où l'on rend des honneurs funèbres aux tristes dépouilles de leur corps mortel.

C'est dans cette vue, messieurs, que je dois vous représenter aujourd'hui un magistrat qui n'a rien ignoré, ni rien négligé dans son ministère, et qu'aucun intérêt ne détourna jamais du droit chemin de l'équité ; un homme doux et secourable, qui a su tempérer l'austérité des lois et de la justice par tous les adoucissements qu'inspirent la miséricorde et la charité ; un chrétien qui a consacré ses vertus morales et politiques par une piété simple et sincère. Je laisse à Dieu, qui seul est le maître du cœur des hommes, et qui les touche quand il veut par l'efficace qu'il donne aux bons exemples, à graver dans vos cœurs ces sentiments de droiture, de bonté et de religion que je vous propose. Pour moi, je ne puis que vous redire de sa part ces paroles de mon texte : « Aimez la justice, ayez des sentiments conformes à la bonté du Seigneur, et cherchez-le dans « la simplicité du cœur. »

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu, dont la providence destine les juges pour

gouverner son peuple, comme elle destine les prêtres pour le sanctifier, et qui conduit les uns et les autres par les sentiers de sa justice et par la voie de sa vérité; Dieu, messieurs, disposa lui-même, par une heureuse naissance, M. de Lamoignon à porter ses lois et à exercer ses jugements dans le plus auguste sénat du monde.

Il naquit d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons du Nivernois, qui, après s'être distinguée dans les emplois militaires, avant le règne même de saint Louis, entrant depuis, sous Henri II, dans les premières dignités de la robe, a soutenu dans le parlement la gloire qu'elle avoit acquise dans les armées; et quoiqu'elle ait changé de profession, elle n'a rien diminué de l'éclat et de la grandeur de son origine : semblable à ces fleuves qui, trouvant de nouvelles pentes, et se creusant avec le temps un nouveau canal, vont arroser d'autres campagnes, et ne perdent rien de l'abondance ni de la pureté de leurs eaux, encore qu'ils aient changé de lit et de rivage.

Mais ne louons de sa naissance que ce qu'il en loua lui-même, et disons qu'il sortoit d'une famille où l'on ne semble naître que pour exercer la justice et la charité, où la vertu se communique avec le sang, s'entretient par les bons conseils, s'excite par les grands exemples, où les pères ont plus de soin du salut de leurs héritiers que de l'accroissement de leurs héritages, où les enfants aiment mieux succéder à la probité qu'à la fortune de leurs pères, et où

la crainte de Dieu, la miséricorde et la paix sont les règles de la discipline domestique.

Privé dans ses jeunes ans de l'instruction et des secours d'un père dont il n'avoit fait qu'entrevoir les bons exemples, et dont il devoit long-temps ressentir la perte, il demeura sous la conduite d'une mère que les pauvres avoient toujours regardée comme la leur. Aussi la tendresse qu'elle eut pour l'un ne diminua pas la pitié qu'elle avoit des autres : elle crut que ses aumônes ne seroient pas infructueuses ; qu'elle recueilleroit dans sa famille ce qu'elle semoit dans les hôpitaux ; qu'ayant soin des pauvres de Jésus-Christ, Jésus-Christ auroit soin de ses enfants ; et qu'elle ne pouvoit leur apprendre rien de plus important que les maximes évangéliques, ni leur laisser un bien plus solide que la succession de sa charité.

Ses espérances ne furent pas trompées, messieurs : Dieu présida lui-même à l'éducation de ce fils, qu'elle lui avoit tant de fois offert. Il le prévint de ses bénédictions spirituelles, et lui fit éviter par sa grace ces dangereuses passions, qui sont comme les écueils où l'ardeur de l'âge, la licence du siècle, la corruption de la nature, le mauvais exemple, et souvent le mauvais conseil, poussent une jeunesse inconsidérée.

Aussi remarqua-t-on bientôt en lui tout ce qui fait les grands magistrats : un cœur docile pour recevoir les impressions de la vérité, noble pour s'élever au-dessus des passions et des intérêts, tendre pour as-

sister les malheureux, ferme pour résister à l'iniquité; un esprit avide de tout savoir et capable de tout apprendre; prompt à concevoir les matières les plus élevées; heureux à les exprimer quand il les avoit une fois conçues; discernant non seulement le bon d'avec le mauvais, mais encore le meilleur d'avec le bon; appliqué à examiner les difficultés et à les résoudre; à chercher la vérité, et à la suivre après qu'il l'avoit découverte; à connoître tout, et à tirer toujours quelque fruit de ses connoissances. Cette sagesse avancée le fit dispenser des règles ordinaires de l'âge. On connut la maturité de son jugement, et l'on ne compta pas le nombre de ses années; il s'assit à dix-huit ans avec les anciens d'Israël, et se mit à juger comme eux les différents qui naissent parmi le peuple.

Ne croyez pas, messieurs, qu'il fût entré sans vocation dans le sanctuaire de la justice; il savoit que les premières lois qu'il faut étudier sont celles de la Providence; que la judicature est une espèce de sacerdoce où il n'est pas permis de s'engager sans l'ordre du ciel; et que Jésus-Christ n'a pas moins été fait juge que pontife par son père. Aussi, avant que d'entrer dans les charges, il voulut en connoître les devoirs. Le premier tribunal où il monta fut celui de sa conscience, pour y sonder le fond de ses intentions. Il n'écouta ni l'orgueil, ni l'ambition, ni l'avarice. Il consulta Dieu, à qui appartient le conseil et l'équité, et Dieu lui marqua la route qu'il vouloit lui faire suivre.

Ce fut alors que, se considérant dans une profession où les questions sont si différentes et les droits si difficiles à démêler; où l'on décide des biens, de l'honneur et de la vie des hommes, et où les fautes ne sont jamais petites, et sont presque toujours irréparables, il ne craignit rien tant que l'erreur dans ses jugements. Il passa les jours et les nuits à l'étude; et quels progrès n'y fait-on pas, quand on soutient de longues veilles par la santé et par la constance; quand, outre ses propres lumières, on a le conseil et la communication des grands hommes, et quand on joint à l'assiduité du travail la facilité du génie? Il auroit cru manquer à la partie la plus essentielle de son état, si, comme il sentoit ses intentions droites, il ne les rendoit éclairées. Aussi disoit-il ordinairement qu'il y avoit peu de différence entre un juge méchant et un juge ignorant. L'un au moins a devant ses yeux les règles de son devoir et l'image de son injustice; l'autre ne voit ni le bien ni le mal qu'il fait : l'un pèche avec connoissance, et il est plus inexcusable; mais l'autre pèche sans remords, et il est plus incorrigible. Mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur ou par malice. Qu'on soit blessé par un furieux ou par un aveugle, on ne sent pas moins sa blessure : et pour ceux qui sont ruinés, il importe peu que ce soit ou par un homme qui les trompe, ou par un homme qui s'est trompé.

Ces réflexions, messieurs, redoublèrent son ardeur. Il acquit une parfaite connoissance du droit

humain et du droit divin, une intelligence profonde des lois et de la coutume, un usage familier des formalités et des procédures. Savants et immenses recueils où il renferma la jurisprudence ancienne et nouvelle, vous pourriez être des témoins publics de ce que je dis; du moins serez-vous entre les mains de ses descendants comme un dépôt sacré, et un monument précieux de son esprit et de son travail.

Ce seroit ici le lieu de vous le faire voir dans la justice du conseil, où son mérite l'avoit appelé, favorisant la bonne cause, décidant la douteuse, développant la difficile, renonçant à tous les plaisirs, hormis à celui qu'il recevoit en accomplissant ses devoirs. Je le donnerois pour exemple à ceux qui, renversant l'ordre des choses, se font une occupation de leurs amusements, et qui ne donnent à leurs charges que les restes d'une oisiveté languissante, comme s'ils n'étoient juges que pour être de temps en temps assis sur les fleurs de lis, où ils vont rêver à leurs divertissements passés, dont ils ont l'imagination encore remplie, ou réparer par un mortel assoupissement les veilles qu'ils ont données à leurs plaisirs.

Je ne veux que vous faire souvenir de la cause célèbre de ces étrangers que l'espérance du gain avoit attirés des bords du Levant, pour porter en Europe les richesses de l'Asie. Contre la liberté des mers et la fidélité du commerce, des armateurs françois leur avoient enlevé et leurs richesses, et le vaisseau qui les portoit. Ceux qui devoient les secourir ai-

doient eux-mêmes à les opprimer. On avoit oublié pour eux non seulement cette pitié commune qu'on a pour tous les malheureux, mais encore cette politesse singulière que notre nation a coutume d'avoir pour les étrangers. Éloignés de leurs amis par tant de terres et par tant de mers, dans un pays où l'on ne pouvoit les entendre, où l'on ne vouloit pas même les écouter, ils eurent recours à M. de Lamoignon, comme à un homme incorruptible, qui prendroit le parti des foibles contre les puissants, et qui débrouilleroit ce chaos d'incidents et de procédures dont on avoit enveloppé leur cause.

Il le fit, messieurs : il alluma tout son zèle contre l'avarice, il leva les voiles qui couvroient ce mystère d'iniquité, et rapporta durant trois jours, au conseil du roi, cette affaire avec tant d'ordre et de netteté, qu'il fit restituer à ces malheureux ce qu'ils croyoient avoir perdu, et les obligea d'avouer ce qu'ils avoient eu peine à croire, qu'on pouvoit trouver parmi nous de la fidélité et de la justice.

Mais je passe à des choses plus importantes. Voyons-le dans la première charge du parlement, et montrons par la dignité, comme disoit un ancien, quel a été l'homme qui l'a possédée. Les rois, en des siècles plus innocents, furent autrefois eux-mêmes les juges du peuple. Rappelez en votre mémoire ces premiers âges de la monarchie. La fraude, l'ambition, l'intérêt, vices encore naissants et peu connus, avoient à peine commencé d'altérer la bonne foi et l'heureuse simplicité de nos pères. Ils vivoient la plu-

part contents de ce qu'ils avoient reçu de la fortune, ou de ce qu'ils avoient acquis par leur travail. Comme ils possédoient leur propre bien sans inquiétude, ils regardoient celui des autres sans envie. Leurs espérances ne s'étendoient pas au-delà de leur condition; et les bornes de leurs héritages étoient les bornes de leurs desirs.

Comme les procès étoient rares, et qu'il ne falloit pour les juger que les principes communs d'une équité naturelle, les souverains tenoient eux-mêmes leur parlement. Ils descendoient du trône pour monter sur le tribunal; et se partageant entre le bien public et le repos des particuliers, après avoir calmé ces grandes tempêtes qui troublent les régions supérieures de l'état, ils venoient dissiper ces petits orages qui s'élèvent quelquefois dans les inférieures.

Mais depuis que la justice gémit sous un amas de lois et de formalités embarrassées, et qu'on s'est fait un art de se ruiner les uns les autres par la chicane, les rois n'ont pu suffire à cette fonction. Occupés à soutenir de longues et sanglantes guerres, à rompre des ligues que forme contre eux la jalousie qu'on a de leur puissance, à réunir une infinité d'intérêts, pour donner au monde une paix durable, ils sont contraints de remettre, comme Moïse, cette justice tumultueuse à des hommes sages qui craignent Dieu, en qui se trouve la vérité, et qui haïssent l'avarice.

L'importance, messieurs, c'est de leur choisir un chef; et jamais choix ne fut plus louable que

celui qu'on fit de M. de Lamoignon. Quelles pensez-vous que furent les voies qui le conduisirent à cette fin? La faveur? Il n'avoit eu d'autres relations à la cour que celles que lui donnèrent ou ses affaires ou ses devoirs. Le hasard? On fut long-temps à délibérer; et, dans une affaire aussi délicate, on crut qu'il falloit tout donner au conseil, et ne rien laisser à la fortune. La cabale? Il étoit du nombre de ceux qui n'avoient suivi que leur devoir; et ce parti, quoique le plus juste, n'avoit pas été le plus grand. L'habileté à se servir de conjonctures? Ces temps difficiles étoient passés où l'on donnoit les charges par nécessité plutôt que par choix, et où chacun, voulant profiter des troubles de l'état, vendoit chèrement, ou les services qu'il pouvoit rendre, ou les moyens qu'il avoit de nuire. La réputation qu'il s'étoit acquise dans le parlement et dans le conseil fut la seule sollicitation auprès des puissances. Elles lui déclarèrent qu'il ne devoit son élévation qu'à son mérite, et qu'il n'auroit pas été préféré, si l'on eût connu dans le royaume un sujet plus fidèle et plus capable de cet emploi.

Quelle fut alors son application? Il crut que Dieu l'avoit mis dans le palais, comme Adam dans le paradis, pour y travailler, et répondit depuis à ceux qui le prioient de se ménager « que sa santé et sa vie « étoient au public, et non pas à lui. » Vous dirai-je qu'il se fit une religion[1] d'écouter les raisons des par-

[1] Cette expression est prise ici dans un sens contraire à la locution latine *religionem habere*, qui signifie se faire scrupule. (F.)

tics, et de lire tous leurs mémoires, quelque longs et ennuyeux qu'ils pussent être, sans se fier à ces extraits mal digérés, et souvent tracés à la hâte par des mains infidèles ou négligentes, qui confondent les droits et défigurent une bonne cause? Vous dirai-je que, s'étant engagé à ne donner jamais les rapports qu'on lui demandoit, il fit agréer à un grand ministre et à une grande reine qu'il ne s'en dispensât pas en leur faveur, ôtant ainsi aux particuliers l'espérance d'obtenir de lui, par importunité ou par amitié, ce qu'il n'avoit accordé ni à la reconnoissance qu'il avoit pour son bienfaiteur, ni au respect qu'il devoit à la plus grande reine du monde?

Passons de ses actions à ses principes, et disons qu'il se dépouilla de certains intérêts délicats, qui sont les sources de la foiblesse et de la corruption des hommes. Qu'il étoit éloigné de l'humeur de ces hommes vains et intéressés qui n'aiment la vertu que pour la réputation qu'elle donne, et qui n'auroient point de plaisir à bien faire, s'ils n'avoient l'art de faire valoir tout le bien qu'ils font! Il s'étoit mis au-dessus de ce faux honneur. S'il falloit faire réussir une grande affaire, d'autres auroient choisi les moyens les plus éclatants, il choisissoit les plus sûrs et les plus utiles. S'il devoit donner ses avis, il regardoit non pas ce qui seroit le plus approuvé, mais ce qu'il croyoit le plus équitable. Il ne se piquoit pas d'être l'auteur des bonnes résolutions qu'il avoit fait prendre; c'étoit assez pour lui qu'on les eût prises.

Combien de projets a-t-il faits ou réformés! com

bien d'ouvertures a-t-il données! combien de services a-t-il rendus, dont il a dérobé la connoissance à ceux qui en ont ressenti les effets! Ainsi, utile sans intérêt, vertueux sans vouloir se faire honneur de sa vertu, il s'acquitta de ses devoirs pour la seule satisfaction de s'en être acquitté, et ne voulut dans toutes ses actions d'autre règle que sa fidélité, d'autre but que l'utilité publique, d'autre récompense que la gloire de bien faire.

C'est dans ce même esprit qu'il méprisa souvent les bruits du vulgaire, et même, se renfermant dans ses bonnes intentions, il lui abandonna les apparences. Il crut qu'un magistrat devoit penser, non pas à ce qu'on disoit de lui, mais à ce qu'il se devoit lui-même; et que, pour servir le public, il falloit quelquefois avoir le courage de lui déplaire. C'est ainsi que, suivant le conseil d'un des plus grands hommes de l'antiquité [1], il ne considéra ni la fausse gloire ni le faux déshonneur, et que ni les louanges ni les murmures ne purent jamais le détourner de son devoir.

C'est par ce désintéressement qu'il se réserva cette liberté d'esprit si nécessaire dans la place qu'il occupoit. Car, messieurs, qu'est-ce qu'un premier magistrat, sinon un homme sage qui est établi pour être le censeur de la plupart des folies des hommes, et qui, voyant autour de lui toutes les passions, n'en doit avoir aucune en lui-même? L'un tâche à l'émouvoir

[1] *Q Fabius Max. apud Liv.* 1, 3. Dec. 3.

par des images affectées de sa misère; l'autre travaille à l'éblouir par des apparences de droit et par des raisons spécieuses. Celui-ci, par des soupçons artificieux, veut l'animer contre l'innocence de sa partie; celui-là emploie l'autorité, et quelquefois même l'amitié, corruption d'autant plus dangereuse qu'elle est plus douce. Chacun voudroit lui communiquer ses préventions, lui dicter l'arrêt qu'il se dresse lui-même dans son esprit selon son caprice, et de juge qu'il est de sa cause, en faire le complice de sa passion. M. de Lamoignon se sauva de tous ces piéges; il jugea comme les lois jugent, par les seules régles de l'équité, et non pas par aucune impression étrangère.

Que ne puis-je vous faire voir, du moins en éloignement, des espérances rejetées, quand elles ont pu l'engager à quelque basse complaisance! des ressentiments étouffés, lorsqu'il a eu le pouvoir de se venger! des reproches soutenus constamment, quand il a eu pour lui le témoignage de sa conscience! l'amitié et le respect mis au-dessous de la justice, et sa propre réputation sacrifiée au bien public! Ici, messieurs, mon silence le loue plus que mes paroles. Il vous paroît sans doute plus grand par les actions que je ne dis pas que par celles que j'ai dites. La postérité les verra, quand le temps, qui dévore tout, aura rongé les voiles qui les couvrent, et qu'il ne restera plus d'intérêt que celui de la vérité. Cependant Dieu les voit, et il en est lui-même la récompense.

Mais avons-nous besoin, pour louer son intégrité, de découvrir ses actions secrètes? En cherchons-nous un témoignage plus éclatant que celui qu'en donna le roi, quand il consentit que les premières places du parlement fussent occupées par sa famille? Il voulut donner cette marque extraordinaire de confiance à celui de qui il avoit reçu tant de preuves de fidélité. Il jugea que ceux qui appartenoient à ce grand homme n'étoient capables de conspirer que pour son service et pour le bien de ses sujets, et que, recevant de plus près les influences pures et lumineuses du chef, ils les communiqueroient après à leur compagnie.

Ainsi, ne craignant pas pour eux ces conséquences dangereuses qu'il avoit sagement prévues pour d'autres, il crut qu'il pouvoit violer une de ses lois en faveur de ceux qui feroient observer toutes les autres; et que les unir dans un même corps, ce n'étoit pas donner lieu à la corruption, ou renverser l'ordre, mais récompenser la vertu et fortifier le parti de la justice. Les services que chacun d'eux rend tous les jours dans ses fonctions justifient assez le jugement qu'en a fait le prince. N'avois-je pas raison de vous exhorter à imiter la sagesse et l'équité de ce célèbre magistrat? Je ne suis pas moins fondé à vous dire: « Imitez comme lui la bonté de Dieu. »

SECONDE PARTIE.

C'est une vérité, messieurs, et Jésus Christ même

nous l'enseigne dans son Évangile[1], que la bonté, à proprement parler, est le caractère de Dieu seul, soit parcequ'il n'appartient qu'à lui de se communiquer aux hommes par cette variété de dons et de graces qui sont les trésors de sa miséricorde et les richesses de sa bonté, soit parceque étant infiniment puissant, comme il est infiniment bon, il veut tout le bien qu'il peut faire, et il fait tout le bien qu'il veut. Toutefois il s'éléve dans tous les temps certaines ames bienfaisantes qui, servant comme d'instrument à cette bonté souveraine, ne donnent d'autres bornes à leur charité que celles que Dieu a données à leur pouvoir.

Tel étoit M. de Lamoignon. S'il m'étoit libre d'alléguer ici ces expressions vives et nobles dont il s'est servi pour exprimer les nécessités des peuples, vous verriez combien il étoit sensible à toutes leurs peines. Je laisse ces audiences secrétes où la vérité prudente, mais courageuse, a soutenu dans les occasions l'autorité des lois et de la justice. Il ne m'appartient pas de révéler ce qui s'est passé dans le sanctuaire. Je parle de ces remontrances où, mêlant le respect que doit un sujet à son souverain avec cette confiance que doit avoir un magistrat qui porte la parole de la justice devant le roi du monde le plus juste, il a parlé des intérêts publics selon les régles de sa conscience.

Mais il faudroit avoir sa prudence pour ne dire

[1] *Nemo bonus, nisi unus Deus.* (Marc., x, 18.)

que ce qu'il faut, son éloquence pour le dire efficacement, sa voix et son action pour conserver tout le poids et toute la grace qu'il avoit accoutumé de donner à ses paroles.

Voyons-le dans l'exercice ordinaire de sa charge. Éloignez de vos esprits cette idée qu'on a d'ordinaire de la justice, qu'elle doit être toujours aveugle, toujours effrayante, toujours armée. Il la rendit, sans l'amollir, douce et traitable; il leva le bandeau qui fermoit ses yeux, et lui laissa jeter des regards de pitié sur les misérables; et, sans lui retrancher aucun de ses droits, il lui ôta toute sa rudesse. Je puis attester ici la foi publique. Ceux qui eurent besoin de son secours trouvèrent-ils jamais entre eux et lui des barrières impénétrables? Fallut-il essuyer à sa porte de mauvaises heures, pour attendre un de ses moments commodes? Fut-il jamais inaccessible, je ne dis pas à ses amis, je dis aux indiscrets et aux importuns? Refusa-t-il à quelqu'un la liberté de lui dire les choses nécessaires? N'accorda-t-il pas à plusieurs la consolation de lui en dire de superflues? Quelqu'un, lui parlant d'une affaire, put-il, par quelque marque de chagrin ou d'impatience, s'apercevoir qu'il en eût d'autres? Affligea-t-il les malheureux? et leur fit-il acheter par quelque dureté la justice qu'il leur a rendue? Je parle avec d'autant plus de confiance que j'ai pour témoins de ce que je dis la plupart de ceux qui m'entendent.

Il ne régla jamais sur la faveur ou sur la disgrace des personnes le bon ou le mauvais accueil qu'il leur

pouvoit faire. Il écoutoit avec patience, et répondoit avec douceur. « N'ajoutons pas, a-t-il dit souvent, au « malheur qu'ils ont d'avoir des procès celui d'être « mal reçus de leurs juges; nous sommes établis pour « examiner leurs droits, et non pas pour éprouver « leur patience. » Loin d'ici ces juges sévères qui, selon le langage du Prophète [1], rendent les fruits de la justice amers comme de l'absinthe, qui perdent le mérite de leur équité par leur austérité chagrine, et qui, fiers de leur pouvoir, et même de leur vertu, redoutables indifféremment aux innocents et aux coupables, font croire qu'ils ne rendent la justice aux uns qu'à regret, et aux autres qu'avec colère! Celui que nous louons avoit une conduite bien différente. Il ne rebuta jamais personne. Favorable à ceux qui méritoient sa protection, civil à ceux à qui il ne pouvoit être favorable, il faisoit connoître aux bons qu'il eût voulu les satisfaire sans leur donner la peine de solliciter, et aux méchants qu'il eût voulu les corriger sans avoir le déplaisir de les punir.

Combien de fois a-t-il essayé de bannir du palais ces lenteurs affectées et ces détours presque infinis que l'avarice a inventés, afin de faire durer les procès par les lois mêmes qu'on a faites pour les finir, et de profiter en même temps des dépouilles de celui qui perd et de celui qui gagne sa cause! Combien de fois a-t-il arrêté la licence de ceux qui,

[1] *Convertistis in amaritudinem judicium, et fructum justitiæ in absinthium.* (Amos, vi, 13.)

sur la foi et sur la tradition des ennemis et des envieux, débitent impunément en plaidant des médisances, et qui, par des railleries piquantes, tâchent de rendre au moins ridicules ceux qu'ils ne peuvent rendre criminels! Combien de fois, par des accommodements raisonnables, a-t-il arrêté le cours de ces divisions qui passent des pères aux enfants, et qui se perpétuent dans les familles!

Peut-être doutez-vous, messieurs, qu'étant éloigné des yeux du public il fût encore égal à lui-même. Entrons dans sa vie privée. Que ne puis-je vous le montrer parmi ce nombre de gens choisis, qui formoient chez lui une assemblée que le savoir, la politesse, l'honnêteté, rendoient aussi agréable qu'utile! C'est là que, ne se réservant de son autorité que cet ascendant que lui donnoit sur le reste des hommes la facilité de son humeur et la force de son esprit, il communiquoit ses lumières, et profitoit de celles des autres. C'est là qu'il a souvent éclairci les matières les plus embrouillées, et que, sur quelque genre d'érudition que tombât le discours, on eût dit qu'il en avoit fait son occupation et son étude particulière. C'est là qu'après avoir écouté les autres, il reprenoit quelquefois les sujets qu'on croyoit avoir épuisés, et que, recueillant les épis qu'on avoit laissés après la moisson, il en faisoit une récolte plus abondante que la moisson même.

Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il étoit, lorsque après un long et pénible travail, loin du

bruit de la ville et du tumulte des affaires, il alloit se décharger du poids de sa dignité, et jouir d'un noble repos dans sa retraite de Bâville! Vous le verriez tantôt s'adonnant aux plaisirs innocents de l'agriculture, élevant son esprit aux choses invisibles de Dieu par les merveilles visibles de la nature: tantôt méditant ces éloquents et graves discours qui enseignoient et qui inspiroient tous les ans la justice, et dans lesquels, formant l'idée d'un homme de bien, il se décrivoit lui-même sans y penser: tantôt accommodant les différents que la discorde, la jalousie ou le mauvais conseil font naître parmi les habitants de la campagne; plus content en lui-même, et peut-être plus grand aux yeux de Dieu, lorsque dans le fond d'une sombre allée, et sur un tribunal de gazon, il avoit assuré le repos d'une pauvre famille, que lorsqu'il décidoit des fortunes les plus éclatantes sur le premier trône de la justice.

Vous le verriez recevant une foule d'amis, comme si chacun eût été le seul, distinguant les uns par la qualité, les autres par le mérite; s'accommodant à tous et ne se préférant à personne. Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance. Jamais il n'exigea ni de circonspection gênante, ni d'assiduité servile. On l'entendit, selon les temps, parler des grandes choses, comme s'il eût négligé les petites, parler des petites comme s'il eût ignoré les grandes. On le vit, dans des conversations aisées

et familières, engageant les uns à l'écouter avec plaisir, les autres à lui répondre avec confiance, donnant à chacun le moyen de faire paroître son esprit, sans jamais s'être prévalu de la supériorité du sien.

Ces actions, messieurs, vous semblent peut-être communes. Mais qui ne sait que la véritable vertu s'étend et se resserre quand il le faut, et qu'il y a de la grandeur à s'acquitter constamment des moindres devoirs? Dans les affaires d'éclat, où l'on est soutenu par le desir de la gloire, par les espérances de la fortune, par le bruit des acclamations et des louanges, souvent on se contraint et l'on se déguise. Mais dans une vie particulière et retirée, où l'ame, sans intérêt et sans précaution, s'abandonne à ses mouvements naturels, on se découvre tout entier. Ce fut dans cette conduite ordinaire que M. de Lamoignon fit paroître ce qu'il étoit. Jamais il ne se démentit, jamais il ne se relâcha. Dans les choses le moins importantes, il ne laissa pas de suivre les grandes règles. Quoiqu'il agît différemment, l'esprit qui le fit agir fut toujours le même, et l'on reconnut aisément que la sagesse lui étoit devenue comme naturelle, et que sa bonté constante et toujours égale ne venoit pas d'un effort de réflexion, mais du fond de l'inclination qu'il y avoit, et de l'habitude qu'il s'en étoit faite.

Je me hâte, messieurs, de passer aux plus nobles effets de cette bonté; je veux dire aux soins qu'il eut des pauvres de Jésus-Christ. Près des murs

de cette ville royale s'élève un vaste et superbe édifice [1], que l'autorité des magistrats et les aumônes des citoyens entretiennent depuis trente ans, et que Dieu, par des moyens que la prudence humaine ne prévoit pas, et que sa providence a marqués, soutiendra dans la suite des temps, malgré les relâchements du siècle et le refroidissement de la piété. C'est là que la faim est rassasiée, que la nudité est revêtue, que l'infirmité est guérie, que l'affliction est consolée, que l'ignorance est instruite, et que chaque espèce de misère de l'ame ou du corps trouve une espèce de miséricorde qui la soulage.

L'amour qu'on a naturellement pour l'ordre; l'honneur qu'on se fait d'avoir part aux grandes œuvres de piété; certaine ferveur qu'on a d'ordinaire pour les nouveaux établissemeuts, et sur-tout la grace de Jésus-Christ, qui ranime de temps en temps les ames tiédes, tout contribua d'abord à fonder cette sainte maison. Mais elle fut bientôt ébranlée. Ceux qui avoient entrepris de la soutenir tombèrent eux-mêmes par des accidents imprévus. On vit tarir tout d'un coup les principales sources de la charité. M. le premier président, par le droit de sa charge, et plus encore par sa propre inclination, entreprit de maintenir un ouvrage que son illustre prédécesseur [2] avoit commencé avec tant de succès.

Quel soin ne prit-il pas de chercher des fonds en

[1] L'hôpital général.
[2] M. de Bellièvre.

un temps où la misère étant augmentée et la charité refroidie, les pauvres avoient plus besoin de secours, et les riches avoient moins de volonté et moins de moyens de les secourir! Quelle application n'eut-il pas pour établir la discipline parmi cette troupe de mendiants renfermés, qui regardent souvent leur asile comme une prison, et qui croient n'avoir rien à ménager, parcequ'ils sentent bien qu'ils n'ont rien à perdre! Quel ordre ne donna-t-il pas pour les accoutumer au travail et à la piété, afin qu'ils devinssent plus agréables à Dieu et moins à charge à la charité des fidèles!

Ce fut en ce temps qu'on le vit paroître à la cour, et y demander avec empressement des audiences. Qui n'eût dit que, sous prétexte de rendre compte de son emploi, il cherchoit l'heureux moment de faire valoir ses services, et de hâter les graces qu'il pouvoit espérer du prince? Qui n'eût pensé que c'étoit un hommage qu'il alloit rendre à la fortune, et qu'après avoir obtenu les dignités, il recherchoit les biens qui manquoient encore à sa famille? Vous vous trompiez, prudents du siècle; il demandoit pour les pauvres, en un lieu où l'on se fait un point d'habileté de ne demander que pour soi, et où l'on ignore aisément les misères d'autrui, parcequ'on n'en ressent aucune. Il ne se piqua jamais tant d'être persuasif que dans ces sollicitations charitables, et il ne fut pas si sensiblement touché des graces qu'on fit à sa maison, que des secours qu'il obtint pour les hôpitaux.

Il ne s'arrêta pas à la protection, messieurs, il passa jusqu'aux assistances effectives, et il joignit à son crédit ses propres aumônes; car, sans compter ces rosées fréquentes qu'il répandit sur les terres de sa dépendance, ni ces secours abondants qu'il contribua dans les calamités publiques, il consacra ce qu'il retiroit tous les ans du travail actuel du palais à la subsistance des pauvres. Il n'étoit pas content de leur avoir distribué du pain, s'il ne l'avoit gagné lui-même. Il ne leur offroit pas les restes de sa vanité ou de sa fortune, mais les fruits de ses propres mains. Il leur distribuoit par la miséricorde ce qu'il avoit acquis par la justice. Cette portion de son bien lui étoit sacrée; il y mettoit son cœur comme à son trésor. Vous le savez, pieuse confidente de ses aumônes secrètes[1], qui lui rendez aujourd'hui les offices publics d'une sainte amitié; vous le savez, avec quelle joie il dispensoit ces revenus de sa charité pour racheter ses péchés, et pour honorer Dieu de sa substance.

Que diront ici ceux qui, parcequ'ils n'ont pas volé le bien d'autrui, croient être en droit d'abuser du leur; comme si l'aumône n'étoit pas une obligation indispensable pour tous les chrétiens, comme si l'on pouvoit abandonner les pauvres de Jésus-Christ, parceque d'autres les ont opprimés; et comme si l'on ne devoit rien à Dieu, parcequ'on n'a rien pris aux hommes? Que diront ceux qui veulent

[1] Madame de Miramion.

donner par dévotion ce qu'ils ont ravi par violence; qui se promettent les récompenses des justes, parcequ'ils font quelques largesses de ces biens qui sont le prix de leurs injustices, et qui se font honneur auprès des pauvres des larcins même qu'ils leur ont faits? Qu'ils suivent l'exemple d'un homme juste, qui a ouvert son cœur et ses entrailles à ses frères, qui leur a fait une offrande pure du bien le plus légitimement acquis, et qui, après avoir inuité la bonté du Seigneur, l'a cherché par la piété.

TROISIÈME PARTIE.

Ce n'est pas sans raison, messieurs, que l'esprit de Dieu, qui donne à chaque état les instructions qui lui sont propres, ordonne aux juges de la terre de chercher le Seigneur, parceque étant, d'un côté, liés à une infinité de devoirs, et, de l'autre, étant regardés comme les arbitres du sort des hommes, il est difficile que leur esprit ne s'arrête ou à cette multiplicité d'affaires qui les occupe, ou à la complaisance de cette autorité qui les distingue. Il faut donc qu'ils sortent comme d'eux-mêmes, pour aller à Dieu par une piété simple et sincère [1].

Je dis par une piété simple et sincère; car, messieurs, il s'est élevé dans l'Église une espèce de chrétiens, qui, se faisant, aux dépens même de la dévotion, une réputation d'être dévots, couvrent leurs

[1] *In simplicitate cordis et sinceritate Dei.* (II. Cor., I, 12.)

passions sous une apparence de piété et sous un air extérieur de réforme, pour arriver plus facilement à leurs fins, et pour surprendre l'approbation du monde, en lui faisant accroire qu'ils ont déja celle de Dieu. Ce sont ces hommes qui deviennent humbles pour pouvoir dominer, utiles afin de se rendre nécessaires, et qui, jugeant de tout, se mêlant de tout, et remuant mille ressorts, dont la religion est toujours le plus apparent, s'ils ne se font estimer par leur vertu, du moins se font craindre par leur cabale.

Je parle ici d'un véritable chrétien, qui n'eut pour guide que la foi; qui ne s'attacha qu'aux maximes de l'Évangile; qui ne fut ni d'Apollo, ni de Céphas, ni de Paul, mais de Jésus-Christ; qui réprima les impies, et n'eut point de part avec les hypocrites; et qui, suivant, non pas son intérêt, mais son devoir, et ramenant toutes choses à leur principe, conserva sa religion pure, et trouva Dieu, parcequ'il ne le chercha que pour lui-même.

Entrerai-je, messieurs, dans les exercices secrets de sa piété? Dirai-je qu'il déroboit le temps de son sommeil pour le donner à la prière? qu'il commença toutes ses journées par un sacrifice qu'il fit à Dieu de lui-même? que lisant tous les jours à genoux quelques articles de la loi de Dieu, il puisoit dans les pures sources de la vérité les règles de la véritable sagesse? qu'il ne laissa passer aucune semaine sans rallumer sa ferveur par l'usage des sacrements? qu'il se rendoit compte à lui-même de tous les jugements

qu'il avoit rendus, et repassoit de temps en temps toutes les années de sa vie dans l'amertume de son ame, pour s'exciter à la pénitence? Dirai-je qu'il se renferma soigneusement en lui-même, et ne montra de ses bonnes œuvres qu'autant qu'il en falloit pour édifier les peuples; qu'il n'en interrompit jamais le cours dans ses plus grands embarras d'affaires, et que la coutume et la longue habitude qu'il en avoit ne diminua rien de sa ferveur ni de sa tendresse?

Mais il a donné plus d'étendue à sa piété, et j'ai de plus grandes choses à dire que celles qui sont bornées à son salut particulier. Quel amour n'eut-il pas pour Jésus-Christ! quel zèle n'eut-il pas pour la religion! D'où venoit ce soin qu'il prit de ramener les anciens ordres dans la première pureté de leur institut, et de renouveler dans les enfants l'esprit de leurs pères, en réparant les brèches que le temps avoit faites à leur discipline? D'où venoit cette protection qu'il donnoit à tous ces ouvriers évangéliques, qui vont planter la croix sur les rivages étrangers, et semer la foi de Jésus-Christ dans les îles du Nouveau-Monde? D'où venoit cette joie intérieure qu'il ressentoit, lorsqu'il voyoit dans le clergé des hommes dignes de leur ministère s'unir et conspirer ensemble, pour dissiper par leurs instructions et par l'exemple de leur vie les maximes d'erreur que le monde inspire à ceux qui le suivent? Quel fut le principe qui le fit agir en ces occasions, sinon le zèle qu'il eut pour l'Église?

Permettez, messieurs, que je reprenne ici mes

esprits, et que je recueille ce qui me reste de force, pour vous représenter ce qu'il a fait pour la discipline. Qui ne sait que l'Église étoit dans une espèce de servitude? La juridiction séculière ne laissoit presque plus rien à faire à la spirituelle. Sous prétexte d'empêcher une trop austère domination, ou de maintenir des priviléges que la nécessité des temps a fait accorder, on renversoit l'ordre, et souvent on autorisoit la rébellion. Ceux qui secouoient le joug de l'obéissance, et qui ne défendoient leur liberté que pour entretenir leur libertinage, ne laissoient pas d'être écoutés et de trouver des protecteurs. Les évêques n'avoient plus de droits qui fussent incontestables. Vouloient-ils punir un pécheur obstiné, une justice étrangère leur ôtoit des mains ces armes que Jésus-Christ même leur a données. Entreprenoient-ils de réprimer la licence, leur zèle passoit pour une entreprise contre les lois. Ils gémissoient en secret, et ils portoient en vain de temps en temps leurs plaintes jusqu'au pied du trône.

Mais, sous un chef si religieux, on a changé de jurisprudence. Le droit naturel n'est plus étouffé par les exemptions. La brebis qui s'égare est renvoyée à son pasteur. On confirme dans le palais ce qu'on ordonne dans le sanctuaire. Les pécheurs ne trouvent plus de refuge que dans leur propre pénitence; et les lois du prince n'étant plus armées que pour faire observer celles de Dieu, chaque prélat peut faire le bien et corriger le mal sans opposition. Sacrés mi-

nistres de Jésus-Christ, dont ce grand homme a si souvent soutenu les droits, vous le louâtes dans vos assemblées ; vous lui rendîtes par vos députés des témoignages publics de reconnoissance. La capacité, la sagesse et la piété de son illustre successeur vous promettent les mêmes secours, et vos vœux seront accomplis, quand cet auguste parlement, qui doit être la régle et le modéle de tous les autres, leur aura communiqué son esprit et ses maximes.

Quelque gloire que M. de Lamoignon ait acquise en faisant observer la discipline, je n'en parlerois qu'en tremblant, s'il ne l'avoit lui-même observée : je louerois son autorité, et je me défierois de son désintéressement. Mais, comme ses jugements ont été justes, sa conduite de même a toujours été irréprochable. Ne refusa-t-il pas une grande abbaye qu'on lui offrit pour un de ses fils, parcequ'il n'étoit pas encore capable de se déterminer par son propre choix, et que la jouissance d'un grand revenu lui pouvoit être dans la suite un engagement à demeurer sans vocation dans l'état ecclésiastique? Où sont les pères scrupuleux qui négligent des moyens si sûrs et si faciles d'établir la fortune de leurs enfants ; qui n'attirent sur eux du patrimoine de Jésus-Christ, quand ils ne peuvent leur donner du leur, et qui ne rachètent par des dispenses la foiblesse de leur volonté et l'incapacité de leur âge? Heureux qui n'alla pas après les richesses! Plus heureux qui les refusa, quand elles allèrent à lui!

Il n'eut pas moins de soin d'examiner la vocation

de ses deux vertueuses filles, qui portent le joug du Seigneur dans un des plus saints ordres d'église [1]. De quelle adresse n'usa-t-il pas pour découvrir si le desir qu'elles avoient de se consacrer à Dieu étoit une résolution constante, ou une ferveur passagère! combien de fois leur représenta-t-il les conséquences dangereuses d'une retraite précipitée! Avec quelle tendresse demanda-t-il à Dieu qu'il les déterminât par sa divine volonté, et qu'il les conduisît par sa sagesse! Après leur avoir montré les vanités du monde qu'elles avoient résolu de quitter, il leur fit voir les croix où elles devoient être attachées, et n'oublia rien de ce qui pouvoit l'assurer de la solidité d'un dessein qu'il lui étoit important de connoître, et qu'il ne lui étoit pas permis de traverser.

Des vertus si pures et si chrétiennes furent comme autant de dispositions à une sainte et heureuse mort. Il ne fallut pas l'y préparer par de lentes infirmités, ni la lui faire ressentir par de cruelles douleurs. L'ayant considérée depuis long-temps non seulement comme nécessaire à tous les hommes, mais encore comme avantageuse aux chrétiens, il en fut frappé, mais il n'en fut pas surpris. Son esprit, heureusement rempli de funestes pressentiments de sa fin prochaine, se fortifia contre les craintes de l'avenir par de longues et sérieuses réflexions qu'il y fit. Il regarda, sans s'étonner, l'appareil de son sacrifice [2].

[1] La Visitation.

[2] *Spiritu magno vidit ultima.* (Eccl., xlviii, 27.)

Digitized by Google

Il vit le monde prêt à s'évanouir pour lui, mais il ne l'avoit jamais cru solide. Il vit l'éternité s'approcher, et il redoubla ses forces pour achever ce qui restoit à fournir de sa carrière. Il vit les jugements de Dieu, il les craignit, mais il les attendit avec confiance. Cet amour si vif et si tendre qu'il avoit eu pour sa famille se confondit insensiblement dans la charité qu'il avoit pour Dieu. Ainsi, dépouillé de toutes les affections du monde, il ne pensa qu'à son salut; et, ramenant toutes les créatures dans le sein de leur Créateur, il s'y rendit lui-même pour s'aller joindre à son principe, et pour y recevoir la récompense de ses vertus.

N'attendez pas, messieurs, que je fasse ici un dernier effort pour vous émouvoir à la pitié et à la douleur. J'offenserois cette ame sainte, qui, après avoir lavé dans le sang de Jésus-Christ ces taches que le péché laisse en nous après notre mort, jouit sans doute d'un bonheur éternel dans les tabernacles du Dieu vivant. Vous le savez, mon Dieu, et je ne fais que le présumer; mais tant de graces que vous lui fîtes, et tant de vœux qu'on vous a faits; Jésus-Christ tant de fois invoqué, tant de fois même immolé pour lui sur l'autel, sans entrer trop avant dans vos jugements, me donnent cette confiance.

Puisse-t-il avoir reçu de vos mains cette couronne de justice que vous donnez à ceux qui vous aiment! Puissent ces flambeaux que la piété chrétienne a rallumés être les marques de sa gloire, plutôt que les ornements de ses funérailles! Puisse

ce sacrifice d'expiation qu'on offre pour lui être aujourd'hui un sacrifice d'actions de graces! et vous, messieurs, puissiez-vous faire revivre après sa mort les vertus qu'il a pratiquées, afin d'arriver à la gloire qu'il s'est acquise!

ORAISON FUNÈBRE

DE

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Prononcée à Paris, le 24 novembre 1683, en l'église des religieuses du Val-de-Grace, où son cœur repose, en présence de monseigneur le dauphin, de Monsieur, de Madame, de Mademoiselle, et des princes et princesses du sang.

Digitized by Google

AVIS.

Bossuet et Fléchier ayant fait l'un et l'autre les oraisons funèbres de la reine Marie-Thérèse d'Autriche et du chancelier Michel Le Tellier, nous n'avons pas cru devoir reproduire ici deux notices qui déja se trouvent à leur place dans le volume où sont recueillies les oraisons funèbres de Bossuet : nous renvoyons donc le lecteur à ce volume.

Digitized by Google

Marie-Thérèse fut célébrée par beaucoup d'orateurs. Leurs discours prouvent qu'il régnoit alors en général un goût d'éloquence saine, dégagée de l'embarras des citations païennes, et même de l'enflure que Mascaron avoit un peu empruntée à Balzac. La plupart de ces orateurs sont restés sans nom, quoiqu'ils méritassent de l'estime, même dans le siecle de Bossuet et de Fléchier, dont l'exemple les guidoit dans la bonne route. Il m'a paru qu'entre eux on pouvoit distinguer l'abbé Brisacier, écrivain judicieux et pur, élégant et pieux. Cette époque est celle où la langue étoit parvenue à son plus haut degré de perfection. Vingt ans après elle avoit déchu; car les poëtes n'étoient plus que de foibles imitateurs de Racine, et l'esprit de Fontenelle s'emparoit de la prose.

Fléchier seul eut dans le genre du panégyrique, et sur-tout dans celui de l'oraison funèbre, une réputation que celle de Bossuet ne surpassoit pas encore, et qu'elle n'a pas tout-à-fait éclipsée. Il sembla long-temps qu'ils partageoient le trône de l'éloquence, ainsi que Corneille et Racine la gloire de la tragédie; long-temps on les a comparés; la grandeur même de Bossuet lui étoit presque nuisible dans ce parallèle; on le séparoit de la classe des orateurs; c'étoit un génie particulier, un homme *puissant en œuvres et en paroles;* Fléchier étoit proprement l'homme de l'art, celui qui avoit étudié et pratiqué excellemment les règles, qui avoit donné et fixé les formes de l'éloquence parmi les François, comme Cicéron parmi les Romains : la fréquence de l'antithèse lui étoit un peu reprochée; mais son harmonie et sa grace étoient

Digitized by Google

si attrayantes que la force de Bossuet, mêlée de quelque négligence, étoit presque accusée de singularité et de rudesse. C'est l'état où je trouvai ces deux réputations lorsque j'entrai dans la carrière des études, et je les ai faites sous d'excellents maîtres qui étoient ceux de l'université de Paris. Dans une école, l'homme qui a brillé par l'observation des règles doit lutter avec avantage et prévaloir quelque temps sur celui en qui on ne reconnoît qu'une exception et un privilége. Je montrerois par une foule de passages que l'inclination des professeurs de l'art étoit alors pour Fléchier, et que ceux qui s'en rapportoient aux professeurs se conformoient à leur avis. Je citerai un homme doué par la nature ainsi que cultivé par l'étude, le célèbre Malesherbes; je l'entendis, il y a quarante ans, dire en conversation que Fléchier étoit préférable: c'étoit encore l'opinion.

Quoi qu'il en soit, ces deux orateurs absolument contemporains (puisque Bossuet n'avoit que cinq ans de plus) n'eurent que deux fois l'occasion de traiter le même sujet; et, dans ces deux rencontres, Fléchier ne parla que deux mois après son rival, soit que le hasard ou la célérité du travail donnât la priorité à Bossuet. C'étoit un avantage pour celui qui parloit à cette distance de temps, et il en pouvoit tirer grand parti pour fortifier sa composition; mais il semble qu'il s'occupoit plus à la polir. Si la perfection consistoit dans le fini, les endroits que Fléchier a soignés sont entièrement parfaits; mais le travail de la lime s'exerce rarement sur la totalité d'un ouvrage (Racine seul, à l'exemple de Virgile, l'a soutenu avec succès dans de longues composi-

tions): d'ordinaire l'esprit s'y refroidit, tandis qu'au contraire il s'anime parmi les hautes conceptions, et enfante des beautés subites et inconnues. C'est ce qui distingue Bossuet, dont le propre est de transporter les lecteurs, comme celui de son émule est de les charmer.

Ce n'est pas sans quelque plaisir, sans une sorte d'étonnement agréable, que l'on passe des compositions du premier à certains endroits où l'autre a employé toute son élégance et son art: il semble que l'on quitte l'air vif et le sentier rude d'une montagne pour entrer dans une atmosphère embaumée et parmi les allées aplanies d'un jardin. La montagne a cependant aussi ses parfums et ses fleurs, que les jardins envient et tâchent d'appeler chez eux. Bossuet a des endroits très élégants et d'une harmonie non seulement ferme et savante, mais flatteuse à l'oreille.

L'exorde de l'oraison funèbre de la reine, par Fléchier, est écrit avec beaucoup de soin et de grace, comme presque tous ses exordes. En le lisant après Bossuet, on se sent en quelque sorte ravi d'une autre manière. La pensée générale en est solide; le langage de l'Écriture y est employé et fondu avec harmonie parmi des expressions brillantes: sur-tout le choix de ses louanges les rend dignes *d'être mêlées au sacrifice, et l'encens qui brûle sur ce tombeau est pris tout entier sur l'autel.* Mais il faut avouer que l'idée de Bossuet, qui représente tout de suite son héroïne parmi la gloire et les félicités du ciel, brillante de *sa modestie et de son éclatante blancheur*, a quelque chose de plus saisissant; tandis que celle de Fléchier, qui la conduit à travers *une*

préparation continuelle à bien mourir, est modeste et simplement instructive.

J'ai remarqué ailleurs la fameuse apostrophe de Bossuet, *île pacifique*, et j'ai dit que le talent de Fléchier auroit pu s'élever à cet ordre de beautés. Il ne l'a pas fait; et quoiqu'il représente cette même île et ces mêmes ministres des deux couronnes si célèbres par leur habileté dans les affaires, ni les fêtes de *cette île éternellement mémorable*, ni la diversité du caractère de prudence qui distingue ces deux ministres, ne sont représentées avec la même finesse de traits, avec le même éclat de style, avec le même bonheur de nombre et de cadence; et Fléchier me semble décidément ici vaincu sur son propre terrain. Il n'a rien non plus qui rappelle l'apostrophe à Alger. Il semble avoir emprunté à Bossuet (dans l'oraison funèbre de Madame) ce trait : *Trompons, si nous pouvons, notre douleur par le souvenir de nos joies passées.* Enfin on n'y voit rien de ces magnifiques éloges d'un règne jusqu'alors si plein de gloire.

Mais il faut aussi faire attention que, si le sujet est le même, la position des orateurs est un peu différente. Bossuet, dans une grande place à la cour, témoin intime des sentiments et du roi et de la reine, doit à Saint-Denis parler du règne de Louis et de ses grandeurs. Fléchier, devant les personnes royales qui avoient déja entendu ce bruit de louanges oratoires, et de plus parmi des vierges du Seigneur, doit s'attacher sur-tout à peindre le mérite modeste et tranquille de celle qui les avoit souvent édifiées.

(M. l'abbé DE VAUXCELLES.)

ORAISON FUNÈBRE

DE

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Fundamenta æterna supra petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ. (ECCL., XXVI, 24.)

Les fondements éternels sur la pierre solide et ferme, et les commandements de Dieu, sont dans le cœur de la femme sainte.

MONSEIGNEUR,

Au milieu de ce funèbre appareil, dans ce temple sacré où la mort amasse de grandes dépouilles, à la vue de ce triste cercueil et de ce cœur royal qui n'est plus que cendre, vous pensez peut-être que je dois vous entretenir de la fragilité et du néant des grandeurs humaines.

L'esprit de Dieu nous apprend dans ses Écritures qu'il faut déplorer le sort des pécheurs. Leur vie passe comme l'ombre [1]; il vient un jour fatal où périssent

[1] PSALM. CXLIII, 4; CXLV, 4; IX, 8.

toutes leurs pensées; leur mémoire fait un peu de bruit, et va se perdre dans un silence éternel. Les biens qu'ils ont acquis échappent de leurs mains avares [1]; leur gloire sèche comme l'herbe; leurs couronnes se flétrissent, et tombent presque d'elles-mêmes [2]. Il est vrai: ce qui sert à la vanité n'est que vanité, et tout ce qui n'a que le monde pour fondement se dissipe et s'évanouit avec le monde.

Mais le même esprit de Dieu nous enseigne que la grandeur est solide quand elle sert à la piété. Il y a des couronnes qu'on jette aux pieds de l'Agneau, des richesses qu'on répand dans le sein des pauvres, un royaume qui appartient à Jésus-Christ, et qui n'est pas de ce monde; une gloire qu'on tire de la croix même du Sauveur [3], et une élévation des justes qui demeure éternellement, parcequ'elle est fondée sur la pierre; et cette pierre, selon l'Apôtre, c'est notre Seigneur Jésus-Christ.

Je ne viens donc pas ici vous désabuser des grandeurs humaines, mais vous montrer le bon usage qu'on en peut faire. Ce n'est pas mon dessein de vous émouvoir par mon discours, mais de vous instruire par des exemples; et je vous exhorte aujourd'hui, non pas à pleurer une reine, mais à imiter une sainte. C'est ainsi que saint Paul appeloit autrefois les chrétiens; et c'est ainsi que j'appelle très haute, très puissante, très excellente et très religieuse princesse

[1] Psalm. lxxvi, 6. — [2] Psalm. lxxix, 6. — [3] Apoc., iv, 10; Joan., xviii, 36; Gal., vi, 4; I. Cor., x, 4.

Marie-Thérèse, infante d'Espagne, reine de France et de Navarre, qu'une piété sans interruption, et une fidélité constante à observer la loi de Dieu, ont rendue digne d'être louée à la face de ses autels par les ministres de son Évangile.

Quand on a pour matière de ces sortes d'éloges une de ces vies mondaines dont on ne peut louer que la fin, et où le christianisme est réduit à quelques actes de religion faits dans le cours d'une maladie, qu'il est difficile qu'on ne flatte la vanité, ou que du moins on ne l'épargne; qu'on ne confonde la fortune avec la vertu, et qu'on ne jette, sans y penser, quelques grains de l'encens que l'on doit à Dieu sur le monde qui n'est qu'une idole! Malheur à nous si nous louons ce que Dieu n'a pas approuvé, si nous consacrons sans discernement ces victimes purifiées à la hâte, sur le point de recevoir le coup mortel, et si nous excusons des années de vanité en faveur de quelques jours de pénitence!

Graces à Jésus-Christ, je suis aujourd'hui à couvert de ces difficultés et de ces craintes. Je parle d'une reine que le ciel avoit prévenue de ses bénédictions, et dont la vertu ne s'est jamais ni démentie ni relâchée. Sa vie a été une préparation continuelle à bien mourir, et sa mort est pour nous une exhortation de bien vivre. Quelque endroit de ses actions que je touche, tout est vertu, tout est piété. Intrigues de cour, affaires du monde, raisons d'état, vous n'avez point ici de part, et c'est la grandeur de mon sujet d'être renfermé dans une vie toute chrétienne. La

conduite de Dieu sur la reine, la conduite de la reine à l'égard de Dieu; ou, pour diviser mon discours par les paroles de mon texte, les desseins de Dieu, fondements éternels de la piété de cette princesse accomplis en elle; les commandements de Dieu gravés dans son cœur et mis en pratique, sont toute la matière de son éloge: *Fundamenta æterna supra petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ.* Je ne dis rien que son cœur, que nous voyons ici, n'ait ressenti. Je ne crains pas de mêler ses louanges au sacrifice qu'on offre pour elle, et je prends sur l'autel tout l'encens que je brûle sur son tombeau.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait point devant Dieu de différence de personne ou de condition, et que sa providence veille indifféremment sur tous les hommes, l'Écriture sainte[1] nous enseigne pourtant qu'il a des soins particuliers de ceux qu'il porte sur le trône et qu'il met à la tête de son peuple. Ce sont ses créatures les plus nobles, revêtues de sa puissance et de sa grandeur, et faites proprement à sa ressemblance et à son image. Il les conduit par son esprit, il les fortifie par sa vertu, il les couronne dans ses miséricordes[2]. Il tient leurs cœurs entre ses mains, et les tourne comme il lui plaît, afin qu'ils servent à l'accomplissement de ses volontés et à l'avancement de sa

[1] Psalm. xvii et civ. — [2] Psalm. ciii; Prov., xxi.

gloire. Reconnoissons, messieurs, cette protection et cette conduite de Dieu sur la reine.

Elle étoit d'une maison auguste qui remplit plusieurs trônes à-la-fois, qui donne depuis long-temps des empereurs, des rois et des reines à toute l'Europe, et qui regarde la gloire et la piété comme ses biens héréditaires. Elle étoit fille de ces rois qui, par la force des armes, par la prudence des conseils, ou par le droit des successions, ont réuni plusieurs couronnes en une seule, qui portent leur domination au-delà des mers et des monts, qui se font obéir dans l'ancien et le nouveau monde, et dont la puissance s'étend si loin, qu'ils gémissent, pour ainsi dire, sous le faix de tant de provinces et de royaumes, et que leur grandeur même leur est à charge. Mais ce qui relevoit sa naissance, c'est qu'elle la devoit à une fille de Henri-le-Grand [1]; et que le sang de nos rois, ce sang le plus noble et le plus pur qui ait jamais coulé dans aucune maison royale, étoit heureusement mêlé au sang d'Autriche et de Castille.

Le ciel n'avoit mis ensemble tant de grandeurs qu'afin de couronner la modestie de cette princesse. Elle ne se laissa pas éblouir à cet éclat. Au-dehors reine magnifique, au-dedans humble servante de Jésus-Christ, portant sur son visage la majesté de tant de rois dont elle tiroit sa naissance, conservant dans son cœur l'humilité du Fils de Dieu, d'où dépendoit toute sa vertu, elle voyoit dans la suite de

[1] Élisabeth de France, reine d'Espagne.

ses ancêtres non pas ce qui l'anoblissoit devant les hommes, mais ce qui pouvoit la sanctifier devant Dieu, dans le sein duquel elle alloit chercher et sa fin et son origine.

Aussi l'on ne l'ouït jamais se glorifier que de la qualité de chrétienne. On la vit souvent s'abaisser et se dérober à sa dignité, pour se jeter aux pieds des pauvres; et, si des yeux mortels pouvoient percer ces voiles qui couvrent au-dedans de nous les opérations de la grace et les sentiments de nos consciences, on l'auroit vue établir au-dedans d'elle le régne de Dieu selon les régles évangéliques[1], planter la croix de Jésus-Christ sur un tas de sceptres et de couronnes, recevoir le sang du Sauveur pour purifier le sang de ses pères, effacer les titres de sa maison pour y graver ceux de son baptême, et, dans ce cœur où le mensonge et la flatterie n'osèrent jamais approcher pour lui donner une fausse gloire, écouter la vérité qui lui apprenoit ses devoirs, et qui lui montroit ses foiblesses.

Quoique Dieu par sa grace eût formé de si saintes inclinations dans son ame, il voulut qu'elle s'aidât des instructions et des exemples d'une mère qu'une sincère piété, une tendresse respectueuse pour son époux, une bonté officieuse et libérale pour ses sujets, un courage mâle dans les pressants besoins de l'état, et une sage patience dans les peines et les tribulations domestiques, avoient rendue vénérable et à

[1] Luc., xvii, 21.

l'Espagne, où elle régnoit, et à la France, d'où elle étoit sortie.

Ce fut d'elle que cette jeune infante apprit ces premières régles de la sagesse chrétienne, qu'il faut rendre à Dieu par reconnoissance ce que nous tenons de sa bonté; que le bonheur des riches ne consiste pas dans le bien qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire; et que, parmi tant de choses vaines et superflues qui environnent les grands du monde, ils doivent regarder leur salut comme la seule nécessaire. C'est ainsi qu'on l'accoutumoit dans son enfance à craindre Dieu et à l'aimer; et l'on peut dire d'elle ce que l'Écriture a dit d'une autre reine, qu'elle ne changea pas son éducation : *Et non mutavit Esther educationem suam* [1].

Providence éternelle, c'étoit pour nous que vous formiez ce cœur chrétien. Vous conduisiez ces deux princesses à vos fins par des voies secrétes; et, pour partager vos faveurs aux deux premiers royaumes du monde, vous vouliez que la fille vînt comme restituer à la France tant de vœux et tant de vertus que la mère avoit portés à l'Espagne.

Le ciel fit naître en même temps, et faisoit croître sous une pareille éducation, le roi, dont la naissance miraculeuse promettoit à tout l'univers une vie pleine de miracles. On voyoit avec joie avancer le jour heureux de cette auguste alliance; les nœuds en

[1] Esth., ii, 15. — Fléchier altère le texte de la Bible, qui porte : *Non quæsivit muliebrem cultum.* (F.)

étoient serrés dans l'éternité; et, par des droits secrets que le ciel avoit décidés, la princesse du monde la plus parfaite appartenoit déja au plus grand des rois. Ils travailloient sans y penser à se plaire et à se mériter l'un l'autre. Louis recueilloit dans son esprit ces grands principes qui composent l'art de régner, qu'il exerce avec tant de gloire. Thérèse s'avançoit dans la connoissance des vertus chrétiennes, qu'elle a pratiquées avec tant d'édification. En l'un la prudence et le courage se fortifioient insensiblement par l'expérience; en l'autre la modestie et la piété s'entretenoient par la prière. Dieu donnoit au roi sa justice et son jugement pour le gouvernement de son peuple, à la reine sa miséricorde et sa charité pour le soulagement des pauvres. L'un, nourri dans ses camps et dans ses armées, commençoit à prendre cette glorieuse habitude qu'il a de vaincre; l'autre, élevée au pied des autels, s'accoutumoit à faire des vœux pour des victoires. Tel fut le soin que le ciel prit, dans deux climats différents, de ces deux grandes ames qu'il devoit rassembler un jour; et tels étoient dans les desseins éternels de Dieu les préparatifs de cette puissance qui fait aujourd'hui la terreur, l'admiration ou la jalousie de toutes les autres.

La destinée du monde entier étoit liée à celle de cette princesse. Chacun croyoit voir en elle la fin des misères publiques et particulières, et les peuples la regardoient comme cet ange de l'Apocalypse [1],

[1] Apoc., x, 1.

envoyé de Dieu sur la terre, l'arc-en-ciel sur la tête, pour marquer la paix et les miséricordes du Seigneur, et le visage comme le soleil, pour dissiper les nuages qui couvroient toute la face de l'Europe, et pour allumer dans le cœur d'un jeune roi victorieux des feux plus doux et plus purs que ceux de la guerre. Cette gloire lui avoit été réservée, messieurs, et c'étoit uniquement à ses vœux que devoit s'accorder une paix ferme et générale.

La France l'avoit desirée[1], même dans sa prospérité. Une reine alors régente[2] l'offroit aux hommes, après l'avoir demandée à Dieu. Sacrés autels, vous le savez, des troupes de vierges chrétiennes, employées pour l'obtenir, redoublèrent leurs oraisons, et les prêtres de Jésus-Christ en firent une partie des vœux de leurs sacrifices. Qui n'eût dit que tous les princes alloient l'accepter ; les uns ennuyés de leurs pertes, les autres lassés de leurs victoires ; et que rien ne pouvoit retarder un traité où la justice et la religion avoient tant de part, et où chacun devoit trouver sa consolation ou son avantage?

Mais Dieu ne juge pas comme nous jugeons : le jour de sa paix et de sa miséricorde n'étoit pas encore arrivé. Les passions des particuliers opposées au bien commun, les difficultés survenues dans ce grand nombre d'intrigues et de partis, les négociations traversées par la mauvaise foi des uns, ou par

[1] La paix de Munster.

[2] Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII.

l'impatience des autres, et l'accord à peine conclu entre la France et l'Allemagne, firent voir que la paix n'est pas un bien que le monde donne, et que Dieu, qui l'accorde quand il lui plaît, et comme il lui plaît, se réservoit à la donner par l'entremise de notre princesse.

Ce fut en effet, messieurs, la première bénédiction de son mariage. Représentez-vous cette île fameuse où deux hommes chargés des intérêts et du destin des deux nations faisoient valoir leur habileté à disputer les droits des couronnes, et tantôt se soutenant avec grandeur, tantôt se relâchant avec prudence, joignant l'adresse et la persuasion à la justice ou à la conjoncture des affaires, après avoir déployé tous les secrets de leur politique, conclurent enfin cette bienheureuse alliance; alliance qui fut pourtant l'ouvrage de la providence de Dieu, et non pas le fruit des travaux et de la sagesse de ces grands hommes. Quel fut ce jour heureux qu'on la vit sortir, comme la colombe de l'arche, de ce petit espace de terre que les flots respecteront éternellement, pour annoncer aux provinces leur félicité, et porter par-tout où elle passoit la paix et la joie dans les cœurs des peuples! Quel fut ce triomphe, lorsque, environnée de la gloire de son époux et de la sienne propre, elle nous parut par sa modestie comme un ange de Dieu parmi les acclamations et les fêtes de cette ville royale!

Trompons, si nous pouvons, notre douleur, messieurs, par le souvenir de nos joies passées; et, nous

élevant aux grandeurs invisibles de Dieu par les grandeurs visibles des créatures, formons-nous une légère idée de la gloire dont elle jouit par la gloire où nous l'avons vue. Mais elle avoit bientôt passé cette gloire. Autant d'hommages qu'on rendoit à son rang ou à sa vertu étoient autant d'offrandes qu'elle faisoit intérieurement à Jésus-Christ crucifié : et l'impatience où elle étoit de se cacher dans quelque paisible et sainte retraite, pour y vaquer à la prière, marquoit assez combien les applaudissements et les vaines louanges des hommes lui étoient à charge.

Ses premières occupations furent d'aller d'église en église reconnoître Dieu par-tout où il veut être adoré. Sous la conduite d'une reine qui lui servoit de mère par sa tendresse, et de guide par son expérience, et qui, déchargée du poids du gouvernement, et libre des soins et des distractions des affaires, n'avoit plus de pensées que pour le ciel et pour son salut : sous ces auspices, dis-je, on la vit dans tous les lieux saints consacrer les prémices de son règne, et mettre au pied de chaque autel la plus belle couronne du monde. C'est dans cette sainte maison qu'elles venoient s'unir par la foi et par la charité plus étroitement qu'elles n'étoient unies par le sang et par la nature, raffermir par leurs vœux la paix quand elle étoit chancelante, attirer les lumières de Dieu sur le roi, et ses bénédictions sur le royaume.

Vierges de Jésus-Christ, qui m'entendez, rappelez ces jours heureux en votre mémoire. Le zèle que

vous avez pour votre époux vous faisoit voir avec plaisir ces majestés humiliées en sa présence; et l'ardeur de leurs oraisons vous servit souvent de motif pour renouveler la ferveur des vôtres. Vous vîtes ces maîtresses du monde vivre parmi vous comme vous qui l'avez quitté, chanter les cantiques du Seigneur, se mêler dans vos exercices de pénitence, faire dans ce désert un sacrifice des plaisirs et des joies du siècle, et répandre leurs cœurs devant Dieu; ces cœurs qui l'aimèrent pendant leur vie, et que vous voyez ici desséchés et consumés moins par la mort que par le desir et l'impatience qu'ils ont d'être ranimés pour l'aimer éternellement.

Ne croyez pas qu'il entrât ni ostentation, ni raison humaine dans la religion de cette princesse. Elle se proposa, non pas de servir de spectacle au peuple, ou de se faire d'abord une réputation de piété par ces dévotions extérieures qui sont ordinaires à sa nation, et qui ne s'établissent que trop dans la nôtre; mais d'aimer Dieu dans la simplicité de son cœur, d'accomplir ses devoirs, et de donner de bons exemples. Un air de sagesse et de vérité, répandu dans toutes les actions de sa vie, marquoit la pureté de ses intentions. La modestie de son visage répondoit de la sincérité et de la bonté de son cœur; et sa persévérance dans la piété faisoit voir qu'elle étoit fondée sur la charité et sur la grace de Jésus-Christ, et non pas sur les jugements et sur l'approbation des hommes.

Ce n'est pas qu'elle ne se crût redevable aux hom-

mes. C'est à tous les chrétiens que Jésus-Christ a commandé dans son Évangile de faire des fruits de pénitence et de justice, afin de s'édifier les uns les autres par les bonnes œuvres qu'ils font, et de s'exciter à glorifier le père céleste[1] qui leur donne la force et la volonté de les faire. Mais ce commandement regarde sur-tout les rois de la terre : ils sont plus élevés, et leurs actions sont plus remarquables ; ils ont plus d'autorité, et leurs exemples sont plus efficaces ; ils tirent leur grandeur de Dieu, et ils doivent servir à sa gloire.

Telle fut la reine dans tout le cours de sa vie. Dieu l'avoit élevée sur le trône, afin qu'elle honorât sa religion ; unie au plus grand roi du monde, afin que sa vertu fût plus regardée ; établie dans un royaume où la communication plus libre des rois avec leurs sujets fait qu'on perd moins de leurs bons exemples. Elle suivit sa vocation ; et jamais vie ne fut plus pure, plus régulière, plus uniforme, plus approuvée. Est-il échappé quelque indiscrétiou à sa jeunesse ? Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été sous la garde de la plus scrupuleuse vertu ? A-t-elle aimé qu'on la louât contre la vérité, ou qu'on la divertît aux dépens de la charité chrétienne ? A quelle espèce de ses devoirs publics ou particuliers de religion ou domestiques a-t-elle manqué ? Quelle liberté s'est-elle donnée qui pût, je ne dis pas mériter une

[1] *Ut videant opera vestra bona, et glorificent patrem*, etc. (MATTH., v, 16.)

censure, mais souffrir une mauvaise interprétation?

La crainte de Dieu régloit toutes ses actions, et la médisance n'eut jamais ni le sujet ni le courage d'en parler : *Timebat Dominum valdè, nec erat qui loqueretur de eâ verbum malum*[1] ; louange que l'Écriture donne à Judith, plus grande encore en ce temps où il y a si peu de réputations innocentes et irréprochables, et à la cour où la malice ne pardonne rien à la foiblesse, et où l'innocence même se sauve difficilement des soupçons et des mauvais bruits.

La Providence se servit d'elle pour donner aux uns l'envie de leur perfection, pour ôter aux autres les prétextes de leur négligence. Combien d'ames timides a-t-elle encouragées par sa profession publique de dévotion, et par les marques visibles de la miséricorde de Dieu sur elle ! Combien de fausses vertus a-t-elle redressées par les régles qu'elle prescrivit à la sienne ! Combien de désordres a-t-elle arrêtés moins par la force de ses corrections que par la persuasion de son exemple !

Il est vrai que tout le poids de l'autorité et toute la grandeur de l'état est en la personne des rois ; mais on peut dire que la discipline des mœurs et le succès de la piété dans la cour est en la personne des reines. C'est autour d'elles que se range et que se réunit ordinairement tout l'esprit du siècle, le desir de plaire, l'envie de parvenir, le plaisir de voir et d'être vue. C'est là que se forgent ces traits de feu,

[1] Judith, viii, 8.

selon les termes de l'Apôtre [1], dont l'ennemi se sert pour allumer les passions dans ces ames vaines qui sont les idoles du monde, et dont le monde lui-même est l'idole. C'est là que s'apprennent tous les usages du luxe, de la vanité, de l'ambition et de la délicatesse; que se forment ces passions qui font mouvoir toutes les autres, et que, par un commerce fatal au salut des ames, les uns se font un art de séduire, et les autres une gloire d'être séduits. Comme le vice est contagieux, il se répand de là dans les régions inférieures des royaumes: on se fait des modèles de ces dérèglements de mœurs; et, par une suite funeste, mais naturelle, les péchés même des grands deviennent les modes des peuples, et la corruption de la cour s'établit enfin comme politesse dans les provinces.

Jusqu'où vont ces excès quand une princesse mondaine les entretient ou les autorise! Qui ne sait que l'esprit du siècle est un poison qui s'enflamme et se dilate par de tels exemples? Et quelle espérance de salut peut-on avoir dans un lieu qui devient le centre de la vanité, le régne des mauvais desirs, le séjour des tentations, et le pays de l'idolâtrie?

La reine, messieurs, sanctifia sa cour en se sanctifiant elle-même. Pour être appelée auprès d'elle, il ne suffisoit pas de la suivre, il falloit aussi l'imiter dans ses pratiques de piété. La sagesse et l'ordre y régnoient par-tout; la pudeur y étoit plus estimée

[1] *Tela nequissimi ignea.* (Eph., vi, 16.)

que la beauté, et la vertu y trouvoit plus de crédit que la fortune. Méditer les sacrés mystères, assister au saint sacrifice, écouter la parole de Dieu, réciter les prières de l'Église, c'étoient les occupations de chaque journée. La visite extraordinaire d'un hôpital dans des nécessités pressantes, un voyage de dévotion pour honorer la fête d'un saint, une retraite dans un monastère pour y faire une revue de sa conscience, c'étoient les affaires que sa religion et sa charité lui faisoient regarder comme importantes. Ceux qui, par leur rang ou par leurs devoirs, avoient l'honneur de l'approcher, étoient touchés de ces bons exemples; et le peuple, qui la voyoit dans ses dévotions, et dans quelles dévotions ne la vit-on pas! l'admiroit, la bénissoit, et l'imitoit.

Ne vous figurez pas pourtant, messieurs, que cette reine, quoique tout occupée de son salut, n'ait point eu de part aux événements et aux affaires du siècle. Elle y a eu toute celle que la Providence lui avoit destinée. Je ne parle pas de ces soins et de ces craintes cruelles qui firent si souvent porter à son cœur le poids de tant de difficiles entreprises. Je ne parle pas de cette régence qui, dans son peu de durée, ne laissa pas de faire voir les lumières qu'elle recevoit de Dieu, et la confiance que le roi son époux avoit en elle. Je parle de cette piété qui fut la source des prospérités constantes et souvent même inespérées de ce royaume. Je ne crains point de diminuer la grandeur des actions du roi: ce prince veut bien partager sa gloire avec la reine, et joindre ce que le

ciel a fait par lui à ce que le ciel fit pour elle. S'il méditoit en secret ses grands et impénétrables desseins, la reine invoquoit cette sagesse éternelle qui préside au conseil des rois. Si la victoire voloit devant lui, les vœux de la reine avoient volé devant la victoire. S'il marchoit au milieu des hivers, l'oraison de cette princesse pénétroit les nues pour lui préparer les saisons. S'il combattoit les ennemis, elle levoit ses mains innocentes vers le ciel, et nos armées s'échauffoient plus de l'ardeur de sa prière que de la chaleur du combat. S'il s'exposoit lui-même aux périls, anges de Dieu, députés à la garde du roi et à la sienne, combien de fois vous conjura-t-elle d'accourir, de veiller, et de lui conserver une tête si chère et si précieuse!

C'est ainsi que s'accomplissoient les desseins de Dieu et sur le roi et sur la reine, et que se vérifioient ces oracles de l'Écriture: « [1] Que la femme vertueuse « est la récompense de l'homme de bien; qu'elle « attire grace sur grace sur sa famille, et qu'elle est « la couronne de son époux. » Les ordres du Seigneur, dont cette reine étoit chargée, furent les fondements de sa grandeur; et les commandements du Seigneur, qu'elle avoit gravés dans son cœur, furent les régles de sa piété. C'est ce qui me reste à vous faire voir.

[1] Eccl., xxvi, 13; Prov., xii, 4.

SECONDE PARTIE.

Quoique la piété ait ses règles et ses principes, et que, selon l'Apôtre[1], le culte qu'on rend à Dieu doive toujours être raisonnable, on peut dire qu'il y a parmi les hommes peu de dévotions sages et bien conduites. Les uns, sous les dehors de la vertu, cachant les desirs et les affections du siècle, donnent les œuvres à la religion, et gardent le cœur pour le monde. Les autres, vivant, selon leur esprit, dans une excessive sévérité ou dans une molle indulgence, se font une dévotion d'humeur et de naturel, et, se rendant eux-mêmes leurs propres guides, veulent servir Dieu comme il leur plaît, et non pas comme il leur ordonne. Plusieurs quittent leurs devoirs essentiels pour des nouveautés superstitieuses, et mettent à la place des commandements de Dieu les méthodes et les traditions des hommes.

La reine s'est sauvée de ces défauts, messieurs; et nous avons vu dans sa conduite une dévotion solide et selon les règles, cherchant les connoissances nécessaires, et fuyant une vaine et dangereuse curiosité, donnant à l'édification du prochain ce qu'elle devoit à l'exemple, donnant à sa propre sanctification ce qu'elle devoit à sa conscience; se mettant au-dessus de la coutume quand elle étoit contraire à la loi; ne trouvant rien de petit dans la religion, ni rien de

[1] *Rationabile obsequium vestrum.* (Rom., xii, 1.)

difficile pour son salut; attachée à tous ses devoirs, comme si elle n'en eût eu qu'un seul à remplir; humble sans bassesse, simple sans superstition, exacte sans scrupule, sublime sans présomption, animée enfin de l'esprit de Dieu, établie sur ses vérités, et réglée par ses préceptes.

Comme tous ces préceptes se réduisent à aimer Dieu et le prochain; que c'est à ces deux points que se rapportent toute la loi et toute la discipline des prophètes, et que toutes les bonnes œuvres, selon l'expression de saint Augustin[1], sont l'ouvrage de la seule charité, parceque c'est d'elle que naissent les pensées pures, les bons desirs et les actions saintes, et que toutes les vertus chrétiennes sont ou les fruits ou les offices de celles-là, voyons, messieurs, quel fut sur ce principe l'esprit et la piété de la reine.

Une parfaite docilité d'esprit et de cœur, un desir sincère de sa perfection et de son salut, une intention générale d'obéir et de plaire à Dieu, c'étoit là le fond de son ame. On exhorte les autres à faire le bien; il suffisoit de le proposer à cette princesse. Vous nous attirez par vos promesses; vous nous faites craindre vos jugements, mon Dieu. C'étoit assez de lui faire connoître vos volontés; et ce que nous faisons par obligation et avec peine, elle le faisoit par son inclination et par votre amour.

Nous l'avons vue, sur un simple avertissement, pratiquer à la rigueur toute l'austérité des jeûnes et

[1] Aug., *in Psalm.* xxix.

des abstinences, et se priver de certains adoucissements que les privilèges et les coutumes de son pays lui avoient fait regarder comme permis, et que la flatterie lui avoit même conseillés comme nécessaires. Elle reçut tous les avis qu'on lui donna pour son salut comme autant de lois qu'on lui imposoit, persuadée que tout chrétien doit obéir à la vérité, et chercher toujours avec Jésus-Christ ce qui est plus agréable à son père. *Quæ placita sunt illi facio semper*[1].

De là venoit cette délicatesse de conscience qui lui faisoit peser toutes ses actions au poids du sanctuaire; de là ces fréquentes et soigneuses recherches jusque dans les replis les plus secrets de son ame, pour y découvrir les moindres desirs que l'esprit du siècle et l'amour-propre y pouvoient cacher; de là ces saintes joies ou ces tristesses salutaires qu'on a si souvent remarquées sur son visage, à la fin de ses oraisons et de ses retraites, selon le plus ou le moins de progrès qu'elle croyoit avoir fait dans les voies de Dieu; de là ces confessions réitérées qui marquoient que, dans son cœur contrit et humilié, elle sentoit le poids des fautes même les plus pardonnables et les plus légères; de là venoit enfin cette louable impatience de remplir tous les devoirs de son état, et d'étendre sa charité au-delà même de ses devoirs.

Ames tièdes, qui ménagez votre timide et avare piété, et qui croyez avoir toujours assez fait pour

[1] Joan., viii, 29.

votre salut; ames lâches, à qui le péché pèse moins que la pénitence, venez ici vous confondre: ou plutôt, ames pures qui portez le joug du Seigneur, et qui marchez dans les sentiers de ses commandements et de ses conseils, venez vous exciter ici par les exemples d'une reine.

Une vue intérieure de Dieu lui ôtoit tout le goût des plaisirs du siècle. La figure du monde, dont parle l'Apôtre[1], passoit devant ses yeux sans s'y arrêter; et, dans ses divertissements même, il y avoit non seulement de la dignité, mais encore du christianisme. Au milieu des jeux et des assemblées où l'ame se dissipe et s'évapore ordinairement, la sienne se recueilloit en elle-même; et tant d'objets de vanité qui se répandent autour des trônes étoient des sujets de réflexions pour sa piété, et non pas des sources de distractions pour ses prières.

Avec quel empressement alloit-elle en effacer jusqu'aux moindres idées dans le fond de son oratoire, et présenter à Jésus-Christ un cœur tout fait pour l'adorer et pour le bénir! C'est là qu'elle portoit sa reconnoissance et sa joie pour les assurances de la paix, pour les bons succès de la guerre; c'est là qu'elle répandoit ses larmes et sa tendresse, soit dans la perte de ses enfants, que le ciel lui donna pour accomplir ses desirs, et lui ôta pour éprouver sa résignation; soit dans l'absence du roi, lorsque l'ardeur de son courage et les besoins de l'état l'en-

[1] I Cor., vii, 31.

gageoient à ces expéditions militaires où il achetoit par ses propres périls sa réputation et sa gloire; soit dans ces inquiétudes et dans ces peines secrètes que la providence de Dieu, pour le salut de ses élus, mêle souvent aux grandes fortunes.

Mais ne sondons pas ce qui se passoit entre Dieu et elle. Les gémissements de la colombe doivent être laissés à la solitude et au silence, à qui elle les a confiés. Il y a des croix dont le sort est de demeurer cachées à l'ombre de celle de Jésus-Christ; et il suffit de dire à la gloire de cette princesse que tout servit à son salut, et que le père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qu'elle aima toujours également, la soutint et dans ses douleurs et dans les amertumes de la vie.

Aussi rien ne la toucha jamais si sensiblement que l'intérêt de sa religion. Quelle mission y a-t-il eu qu'elle n'ait ou assistée de son crédit, ou entretenue par ses bienfaits? Quelles conversions a-t-elle apprises, dont elle n'ait eu la même joie que les anges en ont dans le ciel, selon la parole de l'Évangile[1]? Dès qu'on ouït gronder l'orage qui vient de fondre sur l'Empire et sur la Hongrie, n'ajouta-t-elle pas à ses dévotions ordinaires une heure d'oraison par jour? Ne dit-elle pas plusieurs fois « qu'étant chré- « tienne sur toutes choses, elle craignoit encore plus « pour sa religion que pour sa maison? » Et peut-être que ce coup du ciel qui vient de dissiper ce gros

[1] Luc., xv, 7.

nuage et d'arracher la couronne des empereurs des mains presque des infidèles, est un effet des intercessions de cette princesse.

Ce zèle qu'elle avoit pour la foi de Jésus-Christ lui faisoit admirer tout ce que le roi fait pour elle. C'étoit là comme le centre de cette vive et constante tendresse qu'elle nourrissoit pour lui dans son cœur. Qu'il étoit grand, et qu'il lui paroissoit aimable, quand, par la sévérité de ses lois, il arrêtoit la licence et l'impiété; quand, à l'exemple de ces princes religieux dont le Saint-Esprit a fait l'éloge dans l'Écriture, il abattoit les hauteurs, je veux dire les temples que l'hérésie avoit élevés sur les débris de nos autels; quand il rétablissoit le culte de Dieu dans ses conquêtes; et que, marchant sur ces remparts qu'il venoit de foudroyer, il alloit lui offrir pour premier hommage, au pied de ses autels renouvelés, les lauriers qu'il avoit cueillis! Quel étoit le cœur de la reine en ces occasions où l'intérêt de l'Église étoit joint à celui de l'état, et où l'amour de Dieu et l'amour du roi n'étoient presque qu'une même chose?

Que ne puis-je vous la représenter dans les pratiques du christianisme! Quel spectacle plus édifiant que de la voir dans les églises et très souvent dans sa paroisse, plus remarquable encore par sa vertu que par sa suite, se mêlant aux plus simples brebis pour entendre la voix du pasteur, et ne se distinguant de la foule que par son humilité, son recueillement et son application à la prière?

Suspendez pour un temps votre douleur, fidèles

et désolés domestiques de cette princesse, et rendez ici témoignage à la vérité. Dès qu'elle entroit dans la maison de Dieu, n'oublioit-elle pas qu'elle étoit reine? L'avez-vous vue distraire sa foi par un regard curieux ou par une parole indiscrète? Dans les plus rudes hivers, au milieu des étés brûlants, vous êtes-vous jamais aperçus de quelque relâchement ou de quelque impatience dans la longueur de ses oraisons? Ne fut-elle pas en tout temps également attentive, immobile, anéantie en elle-même? Combien de fois la vîtes-vous ramener les courtisans à l'exercice de leur foi par les marques qu'elle donnoit de la sienne, inspirer des sentiments de religion aux ames les plus déréglées, et les retenir dans le silence et dans le devoir moins par le respect de sa dignité que par l'exemple de sa modestie?

Les événements d'une régence tumultueuse, la valeur d'un héros, une suite de guerres et de victoires, des vertus brillantes et presque mondaines, frapperoient peut-être davantage vos esprits; mais je ne viens pas vous surprendre par des actions extraordinaires, je viens vous édifier par des vertus qui, toutes communes qu'elles paroissent, ne laissent pas d'être héroïques.

Avec quelle soumission écoutoit-elle la parole de Dieu! On lisoit dans son cœur l'impression qu'elle y faisoit, et le fruit qu'elle y devoit faire: pourvu que Jésus-Christ fût annoncé, et que son ame fût nourrie, elle demeuroit satisfaite. Dans nos sermons, mes frères, elle cherchoit ses défauts, elle

nous pardonnoit les nôtres ; et pour toucher nos auditeurs, avouons-le, sa présence fut quelquefois plus efficace que nos paroles.

Quel respect enfin n'avoit-elle pas pour tout ce qui regarde Jésus-Christ, pour ses saints, pour ses autels, pour le chef visible de son Église, pour ses prêtres ! prêtres que les gens du monde n'estiment ordinairement que par leur qualité, ou par les revenus de leurs bénéfices, et que les grands regardent quelquefois comme les moins importants et les moins utiles de leurs domestiques, avilissant ainsi le sacerdoce de Jésus-Christ, et passant insensiblement du peu d'estime pour les ministres au peu de respect pour le ministère.

C'étoit de leurs mains qu'elle recevoit le corps et le sang du Fils de Dieu : voilà la source de son respect. Comme c'est de cette nourriture céleste que l'ame chrétienne tire sa force, sa consolation et sa charité, la reine se disposoit à profiter de ses avantages. Quoiqu'elle approchât souvent des autels, c'étoit religion et non pas coutume. Elle communioit avec autant de pureté que si elle eût communié tous les jours ; avec autant de préparation que si elle n'eût communié qu'une fois l'année. Cette familiarité, pour ainsi dire, des sacrés mystères, ne faisoit que la rendre plus respectueuse et plus circonspecte ; et l'usage fréquent qu'elle en faisoit, toujours humble et toujours tremblante, ne diminuoit pas sa ferveur, et redoubloit sa reconnoissance. Elle s'éprouvoit, elle se corrigeoit, elle veilloit sur elle-même à l'imita-

tion de cette merveilleuse femme dont parle l'Écriture[1] : « Elle visitoit tous les endroits de sa maison, « et ne mangeoit pas son pain dans l'oisiveté, » travaillant tantôt à humilier sa grandeur par des abaissements volontaires, tantôt à soumettre sa volonté à des complaisances difficiles, souvent à réprimer par sa patience les vivacités naturelles, et toujours à secourir le prochain dans ses nécessités et dans ses peines.

C'est ici, messieurs, que s'ouvre une matière nouvelle à mon discours, et que j'ai besoin que l'esprit de Dieu, dans le peu de temps qui me reste, élève mon esprit et ma voix pour louer les miséricordes qu'il a faites et celles qu'il a inspirées à cette princesse. Deux choses endurcissent ordinairement le cœur des riches et des puissants du siècle à l'égard des pauvres ; l'orgueil de la condition et la délicatesse de la personne. Comme ils sont vains, ils ont peine à descendre à des ministères qui sont honnêtes, mais qui ne paroissent pas honorables ; et comme ils sont à couvert de la plupart des misères humaines, ils ont moins de pitié de ceux qui les souffrent. Cependant l'Écriture leur ordonne d'humilier leurs ames devant le pauvre, et d'être touchés dans le cœur de sa pauvreté et de ses peines.

C'étoit là, messieurs, le caractère de la reine. Ces dédains, ces dégoûts que le respect assidu des

[1] *Consideravit semitas domus suæ, et panem otiosa non comedit.* (Prov., xxxi, 27.)

grands et l'abaissement des petits ne produisent que trop souvent dans l'ame des princes, ne rebutèrent jamais le malheureux ni l'indigent lorsqu'il implora son secours. Tout ce qui lui représenta Jésus-Christ souffrant fut l'objet de sa compassion et de son estime, et sa charité n'eut d'autres bornes que celles que Dieu avoit données à son pouvoir ou à ses desirs. Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses consolations et ses aumônes, inquiète de vos besoins et de vos chagrins, et plus soigneuse de cacher ses charités que vous ne l'étiez de cacher votre misère? Monastères qui n'avez que la croix de Jésus-Christ pour possession et pour héritage, combien de fois vous fit-elle voir que vous pouviez mettre en lui votre confiance, et que rien ne manque à ceux qui le craignent? Combien de troupes de malades assista-t-elle! Combien de jeunes filles fit-elle élever dans des communautés de vierges chrétiennes! Combien de communautés même fit-elle subsister par ses pensions et par ses bienfaits! Qui pourroit raconter ici tout ce que nous avons connu de sa charité, découvrir tout ce que son humilité nous en a caché?

Mais qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle a jeté sur ses actions? Voyons-la dans ces hôpitaux où elle pratiquoit ses miséricordes publiques, dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités et tous les accidents de la vie humaine, où les gémissements et les plaintes de ceux qui souffrent remplissent

l'ame d'une tristesse importune, où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissants porte dans le cœur de ceux qui les servent le dégoût et la défaillance, où l'on voit la douleur et la pauvreté exercer à l'envi leur funeste empire, et où l'image de la misère et de la mort entre presque par tous les sens : c'est là que, s'élevant au-dessus des craintes et des délicatesses de la nature pour satisfaire à sa charité au péril de sa santé même, on la vit toutes les semaines essuyer les larmes de celui-ci, pourvoir aux besoins de celui-là, procurer aux uns des remèdes et des adoucissements à leurs maux, aux autres des consolations de l'esprit, et des secours pour la conscience.

Compagnes fidèles de sa piété, qui la pleurez aujourd'hui, vous la suiviez quand elle marchoit dans cette pompe chrétienne : plus grande dans ce dépouillement de sa grandeur, et plus glorieuse lorsque, entre deux rangs de pauvres, de malades ou de mourants, elle participoit à l'humilité et à la patience de Jésus-Christ, que lorsque entre deux haies de troupes victorieuses, dans un char brillant et pompeux, elle prenoit part à la gloire et aux triomphes de son époux.

Admirez, femmes riches, et tremblez, dit le prophète [1], vous qui, par des dépenses folles et excessives, contraignez vos maris à chercher dans l'oppression des pauvres de quoi fournir à vos vanités et

[1] *Obstupescite, opulentæ, et conturbamini.* (Isa., xxxii, 11.)

à votre luxe ; vous qui frémissez à la vue d'un hôpital ; qui faites servir votre délicatesse de prétexte à votre dureté, et qui, bien loin de soulager les maux de tant de personnes affligées, affectez de les ignorer.

Mais ce qui couronne la vie de cette princesse, c'est qu'elle fut toujours égale : mêmes vertus, mêmes retraites, mêmes prières, même usage des sacrements, mêmes principes, mêmes règles. La grace l'excitant, la grace la soutenant, elle demeuroit en Jésus-Christ, et Jésus-Christ demeuroit en elle. Comme sa foi ne fut pas feinte, sa persévérance ne lui fut point ennuyeuse, et sa ferveur se renouvela par tout ce qui devoit, ce semble, la ralentir. Occupations, divertissements, devoirs publics, nécessités et servitudes de la royauté, rien ne put lui faire perdre la suite de ses oraisons. Elle savoit racheter le temps selon le conseil de l'Apôtre[1], et reprendre sur son sommeil les heures qu'on avoit dérobées à sa retraite. Où trouvoit-elle du repos dans les fatigues des voyages, sinon dans les cloîtres, au pied des autels? Et qui de nous ne l'a pas vue se délasser dans ses exercices de piété, et ménager si bien son temps, que, sans retarder les desseins du roi, et sans rien omettre de ses dévotions, elle avoit toute la complaisance qu'une femme doit à son époux, et toute la fidélité qu'une chrétienne doit à Dieu?

Telle fut, durant le temps qu'elle vécut, la foi

[1] Ephes., v, 16; Coloss., iv, 5.

persévérante de la reine. Vous l'avez dit, mon Dieu[1] : « Qui persévèrera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé ; » et vous l'avez fait en donnant votre couronne et votre salut à cette princesse prédestinée. Vous l'avez prise au milieu de ses satisfactions, de son bonheur et de sa joie ; et vous avez pourtant trouvé son cœur occupé de vous. Vous l'avez enlevée par un accident imprévu ; nous adorons vos jugements, et nous reconnoissons vos miséricordes. La confiance qu'elle avoit en vous ne devoit être affoiblie par aucune crainte, et l'innocence de sa vie valoit bien la pénitence des mourants.

La reine avoit passé ses jours avec la même attention à son salut qu'on a d'ordinaire à sa dernière heure. Hostie vivante de Jésus-Christ, elle avoit dressé de ses propres mains le bûcher où elle devoit consommer son sacrifice ; et il étoit juste de lui épargner les horreurs de la mort en récompense de sa bonne vie.

Pour nous, Seigneur, qui violons si souvent votre sainte loi, faites-nous sentir que nous mourons long-temps avant que de mourir. Qu'un prophète nous vienne dire de votre part[2] : « Mettez ordre « à votre maison ; car votre heure dernière appro- « che. » Menez-nous pas à pas à la mort ; et, pour expier nos péchés, faites durer notre sacrifice. Que notre ame ait le temps de se purifier par la tribulation et par la patience d'une maladie, et que l'image

[1] Matt., x, 22. — [2] Isa., xxxviii, 1.

de la mort et la crainte de vos jugements, venant à remuer nos cœurs, excitent en nous la ferveur de la pénitence.

Que lui restoit-il, messieurs, à demander au ciel, ou à desirer sur la terre? Elle voyoit le roi au comble des prospérités humaines, aimé des uns, craint des autres, estimé de tous, pouvant tout ce qu'il veut, et ne voulant que ce qu'il doit, au-dessus de tous par sa gloire, et par sa modération au-dessus de sa gloire même.

Elle voyoit en vous, monseigneur, tous ses vœux accomplis. Ce caractère de grandeur et de bonté, de modération et de courage, de justice et de religion; ce respect que le roi vous inspira toujours pour elle; cette soumission qu'elle vous inspira toujours pour le roi; ces vertus de tous les deux unies ensemble, qui vous font regarder comme l'image de l'un et de l'autre; cette union si pure et si tendre avec cette auguste princesse que le ciel semble nous avoir donnée pour recueillir le double esprit de la reine, et pour nous représenter sa grandeur et sa piété; ces bénédictions que Dieu a répandues, et qu'il va répandre encore sur votre auguste mariage, furent des sources de joie et de consolation pour elle. Que son cœur fut touché lorsqu'elle vous vit dans ces camps où, votre intelligence, votre activité, votre application vous tenant lieu d'expérience, vous pratiquiez les régles du commandement sans avoir presque besoin de les apprendre, prêt à recevoir les ordres du roi et à les donner à ses armées, capable de faire

exécuter ses grands desseins et de suivre ses grands exemples, fait pour obéir à lui seul et pour commander au reste du monde! Dieu voulut que ce fût là sa dernière joie; heureuse d'avoir vu jusqu'où peut aller votre gloire sans être exposée à ces craintes que pouvoit lui donner un jour votre grand courage!

Que pouvoit-elle espérer après sa mort? la surprise et l'effroi, puis les regrets et la douleur des peuples; les monuments dressés à sa gloire, les prières et les sacrifices offerts pour elle, les larmes des pauvres répandues, les témoignages rendus à sa vertu par la voix publique, ses bonnes œuvres annoncées pour l'édification des fidèles, tout relève, tout bénit sa mémoire. Vous-même, grand roi, unique objet de son respect et de sa tendresse, auguste témoin de sa vertueuse et sage conduite, vous l'avez aimée, vous l'avez pleurée, vous l'avez louée; vous l'avez dit: « Je n'ai jamais reçu de chagrin d'elle que celui de « l'avoir perdue. » Et, si parmi les joies du ciel il reste encore aux saintes ames quelques sentiments pour les consolations de ce monde, elle est touchée de celle-ci; et il me semble que je vois ce cœur, tout insensible qu'il est, se réveiller et s'attendrir à cette parole.

Mais les honneurs dont elle a joui, et ceux qu'on rend à sa mémoire, sont d'inutiles et foibles secours: ce qui seul peut nous consoler dans la mort soudaine de cette princesse, c'est l'assurance de son salut.

C'est aussi ce qui doit nous instruire, messieurs, et nous faire prévoir les dangers. Après un reste de malheureux jours, « une nuit vient, dit le Fils de « Dieu, où personne ne peut travailler. » *Venit nox quando nemo potest operari*[1]. Un aveuglement volontaire qu'on s'est fait durant le cours de plusieurs années, par la négligence de ses devoirs, forme enfin des ténèbres impénétrables. On est surpris d'une maladie dont on craint trop ou dont on ne craint pas assez les progrès. On ne voit ni l'importance du passé, ni les conséquences de l'avenir. On a commis le péché sans crainte, on reçoit les sacrements sans réflexion. On se flatte de vaines espérances de guérison, ou l'on est flatté de vaines espérances de salut; et l'on est mort avant qu'on ait aperçu qu'on pouvoit mourir.

Quand il luiroit quelque rayon de connoissance, les puissances de l'ame se trouvent ou liées par la douleur ou usées par l'habitude. On se repaît des vains projets d'une conversion imaginaire ou d'une confiance présomptueuse en la miséricorde divine; et, dans ces malheureux moments où l'on ne peut ni pratiquer les vertus ni vaincre les vices, on tombe entre les mains de la justice de Dieu avec le désespoir de ne pouvoir y satisfaire.

Fasse le ciel, messieurs, que nous prévenions ces dangers, et que, si nous n'avons pas, comme la

[1] Joan., ix, 4.

reine, le mérite d'une vie pure et innocente, nous ayons au moins les précautions de la pénitence, afin d'obtenir par le mérite du sang de Jésus-Christ la gloire qu'elle possède, et que je vous souhaite!

Google

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE

MICHEL LE TELLIER,

CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE,

Prononcée dans l'église de l'hôtel royal des Invalides,
le 22 mars 1686.

Digitized by Google

Google

Environ deux mois après avoir prononcé l'éloge de Le Tellier, Bossuet officia au second service que Louvois faisoit faire à son père dans l'église des Invalides. Ce fut Fléchier qui parla, et il adressa ces paroles à Bossuet : « Sacré ministre de Jésus-Christ, « qui, dans la chaire évangélique, avec une éloquence « vive et chrétienne, avez avant moi consacré la mé- « moire immortelle de ce grand homme, » etc. Cette louange étoit ce que doit être toute louange directe, sur-tout dans un temple, noble et réservée. On peut croire que Fléchier se prépara avec soin pour mériter l'attention et les suffrages d'un tel collègue (car il étoit évêque depuis l'année précédente). Bossuet étoit pour lui, sinon un maître, du moins plus qu'un rival. Ils parurent dignes l'un de l'autre. Il n'atteignit point cette hauteur de talent qui caractérise Bossuet; mais il développa le sien dans un degré de maturité, de gravité, de sagesse, qu'il a mieux soutenu dans la suite qu'il ne l'avoit annoncé dans ses premiers écrits. Il mérita et obtint une extrême considération dans l'évêché de Nîmes, auquel le roi le fit passer l'année suivante.

Son style dans ce discours est aussi fort que pouvoit l'être celui de Fléchier. Les ornements sont plus sobrement répandus et dignes d'un pontife; l'antithèse, qui y revient encore souvent, parceque c'étoit la pente de son esprit, y paroît moins étudiée, moins

fatigante pour des auditeurs sérieux. Il est plus évêque, et moins rhéteur.

Son plan est simple et convenable: il considère cette vertu *persévérante* et *continuée* dans divers emplois auxquels le ciel avoit préparé ce *grand homme* (il eût peut-être mieux valu dire cet homme remarquable), où il l'a conduit, où il l'a soutenu, faisant briller en sa personne « la fidélité d'un sujet, la sa-« gesse d'un ministre d'état, la justice d'un chance-« lier. » Il y a une sagesse ornée sans vains apprêts dans ces éloges que l'on trouve dans l'exorde. Il a eu, pour ainsi dire, la destinée des patriarches: cette plénitude de jours qui consomme la prudence de l'homme juste; cette suite de bons succès que le temps et la fortune, qui changent tout, n'ont osé troubler; ces richesses innocentes qui ont entretenu son honnête et frugale opulence, etc., etc. *Richesses innocentes* est fort beau.

Il y a de la simplicité et du mouvement dans le morceau suivant: « Cependant, messieurs, a-t-on « vu dans sa conduite quelque apparence de vanité? « s'est-il écarté de l'honnête simplicité de ses pères? « a-t-il répandu en superfluités de festins ou de bâti-« ments ce qu'il tenoit des libéralités du roi, ou de sa « prudente et honnête économie? a-t-il prodigué des « trésors pour embellir ses maisons, et forcé la nature « et les éléments pour orner ses solitudes? qu'a-t-il « cherché dans sa retraite de Châville que les pures « délices de la campagne? » Voilà des louanges assor-

ties à la gravité de l'état de l'orateur et à la modestie de celui dont il recommande la mémoire. Celui-ci a dû ambitionner de telles louanges; il auroit pu les soutenir sans baisser les regards. Fléchier présente ailleurs des pensées fines, des tournures où l'art paroît trop, et le choc brillant des antithèses. Il est bon de l'observer tel qu'il se montra devant Bossuet. Il avoit brillé à l'hôtel Rambouillet par le vain éclat de l'esprit; il montra dans l'épiscopat une raison mûrie qui avoit encore assez d'ornements, mais à laquelle on n'en pouvoit plus reprocher l'abus. L'agrément de ses défauts a été trop souvent ce qu'on a remarqué. J'observe avec plaisir les progrès de son bon esprit, qui le rendit si recommandable à Nîmes.

(M. l'abbé DE VAUXCELLES.)

Digitized by Google

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS HAUT ET PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE

MICHEL LE TELLIER,

CHEVALIER, CHANCELIER DE FRANCE.

Usque in senectutem permansit ei virtus, ut ascenderet in excelsum terræ locum, et semen ipsius obtinuit hæreditatem, ut viderent omnes filii Israel quia bonum est obsequi sancto Deo. (Eccl., xlvi, 11.)

Sa vertu s'est soutenue jusqu'à sa vieillesse; elle l'a fait monter aux lieux élevés de la terre: sa postérité a recueilli son héritage, afin que les enfants d'Israël connoissent qu'il est bon d'obéir au Dieu saint.

A quel dessein, messieurs, êtes-vous assemblés ici? et quelle idée avez-vous de mon ministère? Viens-je vous éblouir de l'éclat des honneurs et des dignités de la terre? et venez-vous interrompre ici l'attention que vous devez aux saints mystères, pour nourrir votre esprit du récit spécieux d'une félicité mondaine? Attendez-vous qu'au lieu d'exciter votre piété par des instructions salutaires, j'irrite votre

Digitized by Google

ambition par de vaines représentations des prospérités de la vie? Oserois-je, à la vue de ce tombeau, fatal écueil des grandeurs humaines, à la face de ces autels, demeure sacrée de Jésus-Christ anéanti, louer les vanités du siècle, et, dans un jour de tristesse et de deuil, étaler à vos yeux l'image flatteuse des faveurs et des joies du monde?

Dans l'éloge que je fais aujourd'hui de très haut et puissant seigneur messire Michel Le Tellier, ministre d'état, chevalier, chancelier de France, j'envisage, non pas sa fortune, mais sa vertu; les services qu'il a rendus, non pas les places qu'il a remplies; les dons qu'il a reçus du ciel, non pas les honneurs qu'on lui a rendus sur la terre; en un mot, les exemples que votre raison vous doit faire suivre, et non pas les grandeurs que votre orgueil pourroit vous faire desirer.

Ce n'est pas, messieurs, que je veuille blâmer ici ces ministères honorables où la providence de Dieu l'avoit élevé, qui sont les fruits de la réputation et du mérite. Je sais que son crédit n'a fait qu'autoriser sa probité; que ses grands emplois ont servi de moyen et de matière à ses bonnes œuvres, et que nous devons à ses dignités ce caractère singulier d'une vie simple dans sa sagesse, modeste dans son élévation, tranquille dans l'embarras et le tumulte des affaires, uniforme dans ses conditions différentes, toujours louable, toujours utile, et toujours, quelque bonheur qui l'accompagnât, plus heureuse pour le public que pour lui-même.

Il est vrai que le ciel a rempli ses desirs, et qu'il a eu, pour ainsi dire, la destinée des patriarches; cette plénitude de jours qui consomme la prudence de l'homme juste; cette suite de bons succès que le temps et la fortune, qui changent tout, n'ont osé troubler; ces richesses innocentes qui ont entretenu son honnête et frugale opulence; cet esprit qui, malgré le poids des années et des affaires, a conservé sa force et sa vigueur dans les ruines mêmes du corps; cette gloire qu'il a maintenue, et qu'il a vue renaître en ses enfants de génération en génération; cette mort dans la paix et dans l'espérance du Seigneur, qu'il a regardée comme la fin de son travail et le terme de son pélerinage.

Ce sont là les récompenses visibles de la vertu; mais ce n'est pas la vertu même. Ce sont les bénédictions de l'ancienne loi, non pas les graces de la nouvelle. Je m'arrête à cette vertu persévérante et continuée, suivant les paroles de mon texte; et je viens vous montrer par quels emplois le ciel avoit préparé ce grand homme, par quelles voies il l'a conduit, par quels secours il l'a soutenu dans les dignités éminentes, et recueillir en sa personne la fidélité d'un sujet, la sagesse d'un ministre d'état, la justice d'un chancelier. Fasse l'esprit divin que la religion régne dans mon discours, et que les enfants de ce siécle apprennent aujourd'hui de moi la prudence des enfants de lumière!

PREMIÈRE PARTIE.

Dans le royaume spirituel de Jésus-Christ il y a des vocations différentes : les uns, dans la retraite et dans le silence, opèrent en secret leur propre salut; les autres, dans l'action et dans des offices publics de religion, travaillent au salut de leurs frères, conduisent la maison de Dieu, et sont les ministres de Jésus-Christ pour l'utilité de son Église. Ainsi, dans les royaumes temporels, la Providence divine, qui, par d'invisibles ressorts, conduit les hommes à ses fins, resserre le cœur des uns, et les retient dans les bornes étroites d'une administration domestique; élève l'esprit des autres pour en faire les juges ou les conducteurs de son peuple, et pour aider de leurs conseils les souverains qui le gouvernent. Le Seigneur en fait des serviteurs fidèles, les guide lui-même dans les sentiers de la justice, et leur révèle peu à peu les secrets de sa sagesse.

C'est ainsi qu'il forma cet habile et fidèle ministre dont vous honorez ici la mémoire. La bonté du naturel prévint en lui les soins de l'éducation. L'étude, le génie, les réflexions, fortifièrent bientôt sa raison. On vit dans une grande jeunesse ce qu'on trouve à peine dans un âge plus avancé, de la régularité et de la retenue. Son esprit parut et par ce que sa vivacité en produisoit, et par ce qu'en cachoit son jugement et sa modestie. Un air doux et insinuant lui attiroit l'estime et la confiance; et je ne sais quoi d'honnête

et d'heureux répandu dans ses actions et sur son visage laissoit voir dans le caractère de sa vertu le présage de sa fortune.

La première passion qu'il eut fut celle de se rendre utile; et comme il étoit né dans le sein même de la magistrature, et qu'il avoit devant les yeux l'image de l'équité et de la réputation de ses pères, il eut dessein d'entrer dans une de ces compagnies célèbres où régnent l'honneur et l'intégrité, et où s'exercent non pas les jugements des hommes, mais ceux de Dieu, selon le langage des Écritures[1]. Il s'instruisit de ses devoirs; il consulta les oracles de la jurisprudence; et, dans ces tribulations domestiques qu'attirent d'ordinaire sur les enfants un père mort, une mère veuve, contraint de défendre les droits de sa succession contre des prétentions illégitimes, il se fit de l'ennuyeuse poursuite de son affaire une étude louable de sa vocation. Il apprit par ses propres peines à compatir à celles des autres; il discerna les raisons de la bonne cause d'avec les préventions et les artifices de la mauvaise; il vit ce que prescrivent les lois, ce que la chair et le sang inspirent; et, tirant de la conduite de ses juges des enseignements pour la sienne, il apprit, en soutenant son propre droit, à conserver celui des autres; et la justice qu'il demandoit lui fit connoître la justice qu'il devoit rendre.

Avec cette disposition il entra dans le grand con-

[1] II. Par., xix, 6.

seil. La connoissance des affaires, l'application à ses devoirs, l'éloignement de tout intérêt, le firent connoître au public, et produisirent cette première fleur[1] de réputation qui répand son odeur, plus agréable que les parfums, sur tout le reste d'une belle vie. Les plaisirs ne troublèrent pas la discipline de ses mœurs, ni l'ordre de ses exercices. Il joignit à la beauté de l'esprit et au zèle de la justice l'assiduité du travail, et méprisa ces ames oisives qui n'apportent d'autres préparations à leurs charges que celle de les avoir desirées; qui mettent leur gloire à les acquérir, non pas à les exercer; qui s'y jettent sans discernement, et s'y maintiennent sans mérite, et qui n'achètent ces titres vains d'occupation et de dignité que pour satisfaire leur orgueil et pour honorer leur paresse.

Les sollicitations de ses amis et les conjonctures du temps le poussèrent bientôt dans un autre emploi qui, le faisant l'homme du roi dans une grande juridiction, donna plus d'étendue à sa vertu et plus de matière à sa gloire. C'est là que, chargé de la protection des lois et des polices humaines, au milieu d'un conflit tumultueux de grands et de petits intérêts qui divisent les citoyens, il réprimoit la licence des uns, relevoit la foiblesse des autres; et, de son équitable tribunal, à l'épreuve des importunités, au-dessus des passions qui l'environnent, il poursuivoit le crime, armé du glaive de la justice,

[1] Eccl., vii, 2.

et couvroit l'innocence du bouclier des lois et de l'autorité royale.

La douceur naturelle de son esprit ne faisoit qu'augmenter le respect qu'on avoit pour lui. Quel malheureux n'espéroit pas, en l'abordant, du secours ou de la pitié? La bonne cause perdit-elle jamais devant lui la confiance et la liberté qui lui est due? A qui refusa-t-il jamais le temps et la patience de l'écouter? Le vit-on rebuter un pauvre, et mépriser sa propre chair[1], comme parle le Prophète? Qu'il étoit éloigné de ceux qui, joignant à la sévérité de leur profession la rudesse de leur humeur, affligent les pauvres de Jésus-Christ, et désespèrent, par leur dureté, des misérables qui ne gémissent déja que trop sous le poids de leur mauvaise fortune, qui craignent plus leurs juges que leurs parties, et qui regardent le mépris qu'on a pour eux comme un avant-coureur de l'injustice qu'on va leur faire!

Mais Dieu le destinoit à de plus nobles fonctions, et vouloit approcher des rois une tête aussi capable de les servir. Il s'élève et se fait admirer dans le conseil. Que croiriez-vous, messieurs, de ces changements et de ces accroissements de gloire, si sa modération ne vous étoit aussi connue que sa fortune! Ne vous figurez pas de ces élévations soudaines que produit quelquefois dans les états l'heureuse ambition des sujets, ou l'aveugle faveur des princes. Ne pensez pas à cette impatience téméraire de la plupart

[1] *Carnem tuam ne despexeris.* (Isa., lviii, 7.)

des jeunes gens moins occupés des charges qu'ils ont que de celles qu'ils n'ont pas ; qui se dispensent de l'ordre du temps et de la raison pour monter précipitamment aux premiers tribunaux du royaume, comme si l'honneur pouvoit s'acquérir sans travail, et la sagesse sans expérience.

Souvenez-vous plutôt de la sainte simplicité de nos pères. Chacun mesuroit ses emplois à ses propres forces. L'ambition n'étoit ni présomptueuse ni inquiète. On se faisoit une espèce de religion d'apprendre ses premiers devoirs avant que de passer à d'autres. Il y avoit une proportion et comme un point de maturité que chacun cherchoit en lui-même avant que d'entrer aux administrations publiques. Les progrès qu'on faisoit dans les dignités étoient des marques et des récompenses du mérite ; et les services qu'on avoit rendus dans les unes étoient des gages assurés des services qu'on devoit rendre dans les autres.

Ainsi s'avançoit M. Le Tellier, rempli de ses obligations présentes, fidèle à chacune de ses conditions comme s'il n'en eût jamais dû sortir, et se préparant par de grandes vertus à de grands emplois. Lorsque le feu de la rebellion s'alluma dans la capitale [1] d'une province voisine, et qu'un illustre chancelier [2], avec la justice armée, alloit ou l'arrêter par l'autorité des lois, ou la punir par la puissance des armes, il fut choisi pour l'assister de ses conseils et

[1] Rouen. — [2] M. de Séguier.

pour chercher avec lui ces difficiles tempéraments de menace qui étonne, de remontrance qui corrige, de douceur qui apaise, de sévérité qui châtie. Quel soin ne prit-il pas de désarmer cette multitude irritée, de dissiper leurs fausses craintes, et d'imprimer dans ces esprits que sa parole avoit calmés, le respect et l'obéissance! Il apprenoit alors à prononcer des arrêts, à sceller des graces, à ramener dans de plus importantes occasions les peuples à l'autorité royale.

Que dirai-je de cette intendance qui fut comme un coup d'essai de son ministère, sinon qu'il fit craindre et qu'il fit aimer la France dans l'Italie; qu'il aida par son industrie à réunir les princes de l'auguste maison de Savoie; qu'il parut bon négociateur et bon courtisan, et qu'il remporta autant d'estime et d'affection publique de ces pays étrangers, qu'il y avoit laissé d'exemples d'une sage et vertueuse conduite?

Mais je passe à des actions plus éclatantes, et je commence à sentir le poids de mon sujet. Ce fut en ce temps que, pour le malheur du royaume, mourut ce cardinal fameux par la force de son génie, par le succès de ses entreprises, par la beauté de son esprit, à qui la France devoit sa grandeur, son repos et sa politesse[1]. Quelle chute, messieurs, et combien de fortunes chancelantes ou renversées en une seule! Que sont les hommes,

[1] Le cardinal Mazarin, né en 1602, mort en 1661.

lorsqu'au milieu de leurs espérances et de leurs établissements, Dieu, dont les jugements sont impénétrables, brise le bras de chair qui les appuyoit?

Les uns se perdent sans ressource; les autres, étonnés et incertains de leur état, ne pouvant ni soutenir leur dignité, ni supporter leur disgrace, ni se maintenir à la cour, ni se résoudre à la retraite, traînent avec ennui les foibles restes d'un crédit qui se soutient encore un peu par lui-même, et qui tombe bientôt après sous le poids d'une nouvelle domination. Les bienfaits s'oublient, les amitiés cessent, la confiance s'éloigne, les services mêmes sont comptés pour des récompenses. Quand on seroit utile, on cesse d'être agréable: de nouveaux intérêts font chercher de nouveaux sujets. Telles sont les vicissitudes du monde [1]. Vous seul, Seigneur, êtes toujours le même, et vos années ne finissent point: bienheureux ceux qui se confient en vous, leurs espérances ne seront point confondues!

Ce fut dans ces révolutions que M. Le Tellier, contre les apparences et contre ses propres projets, fut rappelé de ses emplois pour entrer dans la charge de secrétaire d'état et dans le ministère de la guerre, en un temps où la discorde régnoit dans toutes les parties de l'Europe, où le bruit de nos armes retentissoit de tous côtés, et où nos ennemis et nos envieux s'animoient par nos pertes, et s'irritoient de

[1] *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.* (Ps. CI, 28.)

nos victoires. Il falloit un homme laborieux pour se charger d'un long et pénible détail ; exact, pour entretenir l'ordre et la discipline de tant d'armées ; fidèle, pour distribuer les finances avec des mains pures et innocentes ; juste, pour représenter les services des soldats et des officiers, et faire élever les plus dignes aux places qu'une louable, mais malheureuse valeur, rendoit vacantes ; sage, pour ménager dans des conjonctures difficiles ces esprits vains et remuants qu'il est également dangereux d'abattre ou d'élever ; éclairé, pour décider dans les conseils et trouver des expédients et des ouvertures dans les affaires.

Tel étoit ce nouveau ministre ; l'usage des lois et des judicatures qu'il avoit exercées, la connoissance qu'il avoit acquise du dehors et du dedans du royaume, les principes qu'il s'étoit faits pour la vie publique et particulière, les habitudes qu'il avoit eues avec les plus renommés politiques, avoient formé en lui cette étendue de lumières et cette prudence universelle d'un ministre d'état dont je dois vous entretenir dans la seconde partie de cet éloge.

SECONDE PARTIE.

Quoique la puissance de Dieu soit sans bornes et sans mesure ; que la vertu de son esprit s'imprime par la force de sa parole, et que sa volonté soit la règle de ses actions, il ne dédaigne pas de se servir quelquefois, dans la conduite de l'univers, de ces es-

prits bienheureux qui sont dans le ciel immortels adorateurs de sa gloire, invisibles administrateurs de ses ordres et de ses desseins sur la terre. Faut-il s'étonner si les rois, dans leur condition mortelle, chargés du poids et de la multiplicité de leurs devoirs, choisissent parmi leurs sujets des esprits fidèles et sages, à qui, se réservant la supériorité de la décision et l'autorité du commandement, ils laissent la liberté du conseil et la prudence de l'exécution?

Un roi[1] dont la vie fut le règne de la religion et de la justice pouvoit-il, en mourant, faire un plus digne choix que celui de M. Le Tellier? Le Dieu des armées bénit aussitôt nos guerres en ses mains; la réputation de nos armes ne fit que croître; la perte d'un roi victorieux fut adoucie par le gain d'une bataille et par une suite de victoires: la France, affligée et triomphante tout ensemble, mêla aux chants de douleur et de funérailles des cantiques de louanges et d'actions de graces; et l'Espagne sentit à Rocroi qu'une révolution n'étoit pas capable de renverser l'heureuse administration de nos affaires; que la nouveauté des acteurs, si j'ose parler ainsi, ne changeoit pas la face de la scène; et que si nos rois étoient mortels, la fortune de l'état, la valeur de la nation et la protection du Dieu vivant sur ce royaume, ne mouroient pas.

Déja, pour le soutien d'une minorité et d'une ré-

[1] Louis XIII.

gence tumultueuse, s'étoit élevé à la cour un de ces hommes en qui Dieu met ses dons d'intelligence et de conseil, et qu'il tire de temps en temps des trésors de sa providence pour assister les rois et pour gouverner les royaumes. Son adresse à concilier les esprits par des persuasions efficaces, à préparer les événements par des négociations pressées ou lentes, à exciter ou à calmer les passions par des intérêts et des vues politiques, à faire mouvoir avec habileté les ressorts ou de la guerre ou de la paix, l'avoit fait regarder comme un ministre non seulement utile, mais encore nécessaire. La pourpre dont il étoit revêtu, la capacité qu'il fit voir, et la douceur dont il usa, après plusieurs agitations, le mirent enfin au-dessus de l'envie, et tout concourant à sa gloire, le ciel même faisant servir à son élévation et sa faveur et ses disgraces, il prit les rênes de l'état: heureux d'avoir aimé la France comme sa patrie, d'avoir laissé la paix aux peuples fatigués d'une longue guerre, et plus encore d'avoir appris l'art de régner et les secrets de la royauté au premier monarque du monde.

Le discernement de ce cardinal fit reconnoître la prudence de M. Le Tellier, et la prudence de M. Le Tellier servit à rétablir l'autorité de ce cardinal dans un temps de confusion et de désordre. Ne craignez pas, messieurs, que je vous fasse un triste récit de nos divisions domestiques, et que je parle ici de rétablissements et d'éloignements, de prisons et de libertés, de réconciliations et de ruptures. A

Dieu ne plaise que, pour la gloire de mon sujet, je révèle la honte de ma patrie, que je rouvre des plaies que le temps a déja fermées, et que je trouble le plaisir de nos constantes et glorieuses prospérités par le funeste souvenir de nos misères passées!

Que dirai-je donc? Dieu permit aux vents et à la mer de gronder et de s'émouvoir, et la tempête s'éleva. Un air empoisonné de factions et de révoltes gagna le cœur de l'état et se répandit dans les parties les plus éloignées. Les passions que nos péchés avoient allumées rompirent les digues de la justice et de la raison, et les plus sages mêmes, entraînés par le malheur des engagements et des conjonctures contre leur propre inclination, se trouvèrent, sans y penser, hors des bornes de leur devoir. L'inquiétude naturelle de l'esprit humain, l'ignorance où l'on est des véritables intérêts de l'état, la confiance qu'inspirent la naissance, la capacité, les services, les mouvements de l'ambition, et plus encore la main du Seigneur, qui s'appesantit quand il veut, et se sert pour la punition des hommes de leurs propres déréglements, furent les causes des partis formés et de l'autorité souveraine blessée enfin en la personne du premier ministre.

Quelle fut la constance de M. Le Tellier dans ces jours d'aveuglement et de foiblesse! et combien de formes donna-t-il à sa fidélité et à sa prudence! Quelle application à découvrir la source des maux et la convenance des remèdes! Quelle retenue pour

cacher les secrets de la régence qu'on avoit confiés à sa sagesse! Quelle pénétration quand il fallut percer les nuages de la dissimulation et de l'artifice, et découvrir non seulement les desseins, mais encore les motifs et les intentions! Quelle présence d'esprit lorsqu'il fallut s'accommoder aux conjonctures et prendre pour le bien public des résolutions subites! Quelle adresse à s'attirer la confiance des partis, et à réunir la diversité des avis et des connoissances au seul point de la tranquillité publique!

Mais quelle fut sa fermeté lorsque, par l'effort des factions et des cabales, la reine, obligée de céder au temps, consentit à le voir éloigné des affaires! Il ne perdit rien par sa disgrace, parcequ'il se soutenoit moins par sa faveur que par sa vertu. Ceux qui demandoient son éloignement faisoient eux-mêmes son éloge. On ne lui reprochoit que les services qu'il rendoit à l'état, et l'attachement qu'il avoit pour son bienfaiteur. Ses crimes étoient sa droiture, sa fidélité, sa reconnoissance. Tout le changement qui se fit en lui fut qu'il jouit de son repos et de lui-même. Il se retira dans sa solitude, portant avec lui sa réputation et son innocence, et faisant du triomphe de ses envieux un sacrifice volontaire à son prince et à sa patrie. C'étoit assez pour lui de faire cesser les moindres prétextes des troubles dont la France étoit agitée; et, ne pouvant servir le roi par ses actions et par ses discours, il le servit par son repos et par son silence.

Que dis-je, messieurs, par son repos et par son

silence! Sa retraite ne fut ni lâche ni oisive. Là se formoient d'heureux projets pour la réunion des esprits, quand ils seroient capables de raison ou de repentir. De là couloit une source secrète de sages conseils sur tous les serviteurs fidèles. Sa solitude lui servoit comme de voile pour mettre en sûreté l'importance de ses services. De ce port où la tempête l'avoit jeté, il marquoit les routes qui pouvoient sauver du naufrage. On eût dit qu'il n'étoit sorti de la cour que pour y être et plus accrédité et plus utile, et son absence ne fit que montrer le desir qu'on avoit eu de le retenir et l'impatience qu'on eut de le rappeler.

Aucun nuage ne troubla depuis la sérénité de sa vie. Sa prudence ne permit plus rien au caprice de la fortune; et l'envie, qui poursuit sans cesse les autres vertus, eut quelque honte d'avoir une fois attaqué la sienne.

Que ne puis-je vous le représenter après son retour, avec cet ascendant qu'il eut toujours sur les esprits, ménageant les craintes et les défiances des uns, animant les desirs et les espérances des autres, liant les grands par des traités, gagnant les peuples par des remontrances, jusqu'à ce que Dieu eût béni ses travaux et rétabli par sa miséricorde l'autorité du prince, l'honneur du ministère, et la concorde d'un état qu'il vouloit mettre au-dessus des autres par une heureuse paix ou par de continuelles victoires!

Que ne puis-je plutôt vous montrer la part qu'il a

eue aux glorieux événements d'un règne rempli de merveilles! Les affaires d'état, selon l'Écriture[1], sont des mystères du conseil des rois: il n'y a que ceux qui entrent dans le sanctuaire qui puissent en savoir les secrets. On ne les voit pas en eux-mêmes: mille voiles les dérobent à nos yeux. On ne les voit que dans les mouvements qu'ils font, et dans les effets qu'ils produisent.

Rappelez donc en votre mémoire ces guerres si renommées dont il fut le directeur et le ministre; cette paix fortunée dont il fut le solliciteur, et pendant le traité le dépositaire; ces conquêtes surprenantes dont il avoit été comme le prophète; ces négociations avantageuses dont il fut et l'auteur et le conducteur par ses projets et par ses vues. Ajoutez à tous ces honneurs le témoignage d'un roi dont les paroles sont des oracles: « Que jamais homme « sur toutes sortes d'affaires n'avoit été de meilleur « conseil. »

Cependant, messieurs, a-t-on vu dans sa conduite quelque apparence de vanité? S'est-il écarté de l'honnête simplicité de ses pères? A-t-il répandu en superfluités de festins ou de bâtiments ce qu'il tenoit des libéralités du roi, ou de sa prudente et modeste économie? A-t-il prodigué des trésors pour embellir ses maisons, et forcé la nature et les éléments pour orner ses solitudes? Qu'a-t-il cherché dans sa retraite de Chaville que les pures délices de la campagne? Et

[1] *Mysterium consilii sui.* (JUDITH., II, 2.)

quelles peines n'eut-on pas à lui persuader d'étendre un peu, en faveur de sa dignité, les limites de son patrimoine, et d'ajouter quelques politesses de l'art aux agréments rustiques de la nature?

De ce fonds de modération naissoit cette douceur et cette affabilité si nécessaire et si rare dans les grands emplois, où l'importunité des hommes, l'opiniâtreté du travail, et je ne sais quel esprit de domination, rendent l'humeur austère et chagrine. Il écoutoit avec patience; il accordoit avec bonté, et refusoit même avec grace. Accessible, accueillant, honnête, sachant employer son temps et quelquefois même le perdre pour compatir à des misérables à qui il ne reste d'autre consolation que celle de redire ennuyeusement leur misère, il se communiquoit selon les besoins, et ne pouvoit souffrir ces hommes chargés des affaires du public et des particuliers, qui se renferment et se rendent comme invisibles, et se font de leurs cabinets comme un rempart à leur oisiveté ou à leurs plaisirs contre les peines et les devoirs de leur ministère.

Mais quelle étoit cette douceur quand elle se renfermoit dans l'enceinte de sa famille et dans les bornes d'une vie privée! Quel sage et noble repos! Quelle tendresse pour ses enfants! Quelle union avec cette épouse fidèle, qui, selon le langage du Saint-Esprit, est la récompense de l'homme de bien! Quelle sensibilité et quelle constance pour ses amis! Qu'il eût aimé à jouir en repos du fruit de ses travaux dans une heureuse vieillesse! Il laissoit à l'état

un fils[1] dont il avoit formé l'esprit et le cœur; ils remplissoient les mêmes emplois avec les mêmes vertus, et ils auroient été l'un et l'autre inimitables, si le père n'eût eu le fils pour successeur, et si le fils n'eût eu le père pour exemple. Mais sa vertu devoit continuer jusqu'à la fin, et l'élever au premier trône de la justice, je veux dire à la charge de chancelier de France. *Ut ascenderet in excelsum terræ locum*[2].

TROISIÈME PARTIE.

La première fonction des rois et la partie la plus essentielle de la royauté, c'est la justice. L'Écriture, après avoir représenté le courage de David dans ses combats, et sa reconnoissance dans ses victoires, ajoute incontinent comme la perfection de son règne, qu'il rendoit justice et jugement à son peuple : *Regnavit David super omnem Israel, et faciebat judicium et justitiam omni populo*[3]. Ce n'est que par occasion qu'ils ont des ennemis à vaincre, et c'est par institution qu'ils ont des sujets à gouverner : et comme il leur convient de choisir des hommes puissants pour porter leur foudre dans la conduite tumultueuse de la guerre, il leur importe encore plus de choisir des hommes justes pour exercer leurs jugements dans une charge où résident l'ordre et la paix intérieure

[1] Le marquis de Louvois, son fils aîné.
[2] I. Reg, ix, 14. — [3] II. Reg., viii, 15.

de l'état, et qui est comme un canal spirituel par où la protection des lois et de la justice descend du prince vers les peuples, et le respect et la fidélité des peuples remontent vers le souverain.

Qui est-ce qui s'est acquitté plus dignement de cette suprême magistrature que M. Le Tellier? En entrant dans le ministère il ne s'étoit pas éloigné de la justice, il en avoit conservé les lumières et les maximes au milieu de la politique, et s'étoit uni plus étroitement avec elle, en s'approchant d'un roi qui en fait la règle de ses desirs et de ses actions, qui veut qu'elle règne sur ses sujets et sur lui-même, et qui lui soumet tout jusqu'à ses intérêts et sa gloire.

Mais, lorsqu'il se vit établi arbitre souverain des lois, il se fit des principes inviolables d'une exacte et sévère équité. Il s'appliqua à discerner la cause du juste d'avec celle du pécheur, à découvrir la vérité au travers des voiles du mensonge et de l'imposture dont les cupidités humaines la couvrent; à séparer les formalités nécessaires d'avec les procédures obliques et ces malignes subtilités que l'avarice a introduites dans les affaires; et pour rompre l'iniquité dans sa source, il arma son zèle contre les juges qui la commettoient ou qui la souffroient.

Au milieu du palais auguste, et presque sous le trône de nos rois, s'élève sous le nom de conseil un tribunal souverain où l'on réforme les jugements et où l'on juge les justices. C'est là que la foible

innocence vient se mettre à couvert de l'ignorance ou de la malice des magistrats qui la poursuivent. C'est de là que partent ces foudres qui vont consumer l'iniquité jusqu'aux tribunaux les plus éloignés ; c'est là qu'on règle le sort des juridictions douteuses, et que du haut de sa dignité le premier et universel magistrat, au milieu des juges d'une probité et d'une expérience consommée, veille sur tout l'empire de la justice et sur la bonne ou mauvaise conduite de ceux qui l'exercent.

Il entretint l'ordre que ses prédécesseurs avoient établi dans le conseil, et il l'augmenta. Il n'y souffrit aucun de ces relâchements que le temps n'introduit que trop dans les compagnies les plus régulières. Y eut-il rien de tumultueux ou de déréglé dans sa discipline? Vit-on donner arrêt contre arrêt, et confondre les droits et les espérances des parties par des contradictions scandaleuses? Sous prétexte qu'on n'y touche pas au fond des affaires, les négligea-t-on? Vit-on jamais affoiblir la justice en faveur des juges, et livrer la bonne cause à leurs passions, sous prétexte de la renvoyer à leur conscience?

La veuve et l'orphelin ne se plaignirent pas de la lenteur ou de la foiblesse de son âge. On n'ouït pas ces tristes prières : « Jugez-nous, Seigneur, parce-« qu'il n'y a point de jugement sur la terre. » Il savoit qu'un juge doit rendre compte non seulement de son travail, mais encore de son loisir ; qu'il est également coupable de laisser triompher la malice

des uns, ou languir la misère des autres; qu'il doit racheter le temps et abréger les mauvais jours que le procès donne à des misérables qui ne sont pas moins ruinés par la longueur des procédures que par l'erreur des jugements.

M. Le Tellier [1], comme un autre Moïse, partagea son esprit avec ceux qui se trouvoient associés à sa judicature, esprit de régularité et d'ordre. Une téméraire jeunesse se jetoit sans étude et sans connoissance dans les charges de la robe: on entroit dans le sanctuaire des lois en violant la première loi qui veut qu'on soit instruit de sa profession. Pour obtenir les privilèges des jurisconsultes, il suffisoit d'avoir de quoi les acheter; l'équité s'éteignoit avec la science, et les fortunes des particuliers tomboient entre les mains de ces ignorants volontaires, à qui le pouvoir de les défendre étoit un titre pour les ruiner. Il rétablit les études et fit revivre dans les écoles du droit ces exercices publics et solennels, ces rigoureuses épreuves qui feront refleurir les lois et l'éloquence de nos pères.

Quel soin n'eut-il pas d'arrêter en plusieurs rencontres l'intempérance d'esprit et la licence d'écrire de ceux qui, par un vain desir de gloire, se font une malheureuse occupation de recueillir les vaines pensées, et, pour se soulager du poids de leur oisiveté, et faire perdre aux autres un temps qu'ils perdent eux-mêmes, jettent dans le public

[1] Exod., xviii, 25.

les fruits amers de leurs études frivoles ou mal digérées ?

Quelles précautions n'avoit-il pas accoutumé de prendre dans les rémissions et les graces qu'il accordoit, craignant également de prodiguer ou de resserrer les bienfaits du prince, se souvenant, comme parle Tertullien, du pouvoir de la juridiction, et n'oubliant que les foiblesses de l'humanité [1] ?

Quel zèle ne témoigna-t-il pas toujours pour l'Église, et par sa propre piété, et par les soins de ce fils qui en remplit les dignités avec éclat, et qui en soutient les droits avec fermeté ? Perdit-il une occasion ou de maintenir ses priviléges, ou de pacifier ses différents, ou d'appuyer sa discipline, et même d'étendre sa foi sur le débris heureux et inespéré de l'hérésie?

Quel spectacle s'ouvre ici à mes yeux! et où me conduit mon sujet! Je vois la droite du Très-Haut changer, ou du moins frapper les cœurs, rassembler les dispersions d'Israël, et couper cette haie fatale qui séparoit depuis long-temps l'héritage de nos frères d'avec le nôtre. Je vois des enfants égarés revenir en foule au sein de leur mère; la justice et la vérité détruire les œuvres de ténèbres et de mensonge; une nouvelle Église se former dans l'enceinte de ce royaume; et l'hérésie, née dans le concours de

[1] *Potes et officio tuæ jurisdictionis fungi, et humanitatis meminisse.* (Tert. ad Scap.)

tant d'intérêts et d'intrigues, accrue par tant de factions et de cabales, fortifiée par tant de guerres et de révoltes, tomber tout d'un coup comme un autre Jéricho, au bruit des trompettes évangéliques et de la puissance souveraine qui l'invite ou qui la menace.

Je vois la sagesse et la piété du prince excitant les uns par ses pieuses libéralités, attirant les autres par les marques de sa bienveillance, relevant sa douceur par sa majesté, modérant la sévérité des édits par sa clémence, aimant ses sujets et haïssant leurs erreurs, ramenant les uns à la vérité par la persuasion, les autres à la charité par la crainte: toujours roi par autorité, et toujours père par tendresse.

Il ne restoit qu'à donner le dernier coup à cette secte mourante; et quelle main étoit plus propre à ce ministère que celle de ce sage chancelier, qui, dans la vue de sa mort prochaine, ne tenant presque plus au monde, et portant déja l'éternité dans son cœur, entre l'espérance et la miséricorde du Seigneur, et l'attente terrible de son jugement, méritoit d'achever l'œuvre du prince, ou, pour mieux dire, l'œuvre de Dieu, en scellant la révocation de ce fameux édit qui avoit coûté tant de sang et tant de larmes à nos pères? Soutenu par le zèle de la religion plus que par les forces de la nature, il consacra par cette sainte fonction tout le mérite et tous les travaux de sa charge.

On vit couler de ses yeux, que sa foi seule sembloit tenir encore ouverts, ces larmes heureuses que

tiroient de son cœur attendri la piété du roi et la réunion de son peuple. On vit tomber de leur propre poids ces mains fatales à l'erreur, qui ne devoient plus servir désormais à aucun office humain et terrestre. Il recueillit son ame; et, voyant avec joie le salut du Seigneur et la révélation de la vérité répandue dans toute la France, il acheva le sacrifice de cette vie mortelle, dont il avoit eu, sans émotion et sans crainte, l'affreux appareil présent depuis plusieurs jours.

Il l'avoit bien connu, messieurs, que cette dignité et cette gloire dont on l'honoroit n'étoient qu'un titre pour la sépulture. Au milieu des grandeurs humaines, il en découvrit le néant: il se vit mortel, et se sentit tel que nous le voyons aujourd'hui. Illustres têtes qui m'écoutez, voyez cette pompe funèbre, lisez ces tristes caractères qui font l'éloge de ce ministre, et apprenez où doivent aboutir vos desseins, vos prétentions et vos fortunes, si vous ne les soutenez par vos bonnes œuvres, et si vous ne préparez comme lui, par vos prières, par vos larmes, par l'usage des sacrements, une mort qui ne laissera pas un long espace à la correction et au repentir, ou à la sanctification de vos ames.

Comme il avoit vécu sans passions, il mourut tranquille. Il n'y eut point dans son esprit de foiblesse à ménager. La chair et le sang n'amollirent pas son courage. La mort ne lui fut pas amère, parcequ'il n'avoit pas mis sa paix dans ses prospérités ni dans ses richesses. On n'eut pas besoin de chercher pour

lui ces tours ingénieux qui ne font entrevoir aux malades le danger où ils sont qu'au travers de feintes promesses ou de vaines espérances de guérison. Il ne fallut pas emprunter la voix d'un prophète inconnu pour lui dire, comme à Ézéchias[1] : « Vous « mourez. » Un fils osa rendre ce triste et charitable office à son père ; et la fidélité de l'un fit voir la résignation de l'autre.

Il reçut sans trembler la réponse de mort, comme parle l'Apôtre[2]. On vit en lui cette tristesse de pénitence qui opère le salut, et non pas cette douleur d'inquiétude et d'abattement qui porte au péché ; une confiance sans présomption, et une crainte sans foiblesse ; une sublimité chrétienne, sans aucun mélange de vanité philosophique, d'autant plus dangereuse à l'extrémité de la vie que l'homme, près d'être jugé, doit s'humilier davantage devant son juge.

Que si le commerce des hommes et la dissipation de l'esprit, inévitable dans les grands emplois, ont laissé quelque impureté dans une vie aussi sage et aussi chrétienne, achevez, mon Dieu, de purifier par le sang de votre Fils cette ame que vous avez conduite dans les voies de la vérité et de la justice, et que vous avez élue pour jouir sans fin de votre amour et de votre gloire.

Sacré ministre de Jésus-Christ[3], qui, dans la chaire évangélique, avec une éloquence vive et chrétienne,

[1] IV. Reg., xx, 1. — [2] II. Cor., i, 9.
[3] M. Bossuet, évêque de Meaux, officiant.

avez avant moi consacré la mémoire immortelle de ce grand homme, achevez d'offrir pour lui cette hostie innocente et pure qui lave les péchés et les fragilités du monde. Peuple, qui ressentez encore les effets de son exacte équité, reprenez le cantique qu'il avoit commencé des miséricordes éternelles [1]. Et vous, vaillants et malheureux guerriers, qui, dans cet hôtel royal, traînant les restes de vos corps au pied de ces autels, attendant avec patience une mort que vous avez si souvent bravée, sacrifiez au Dieu de la paix les lauriers que vous avez cueillis dans les armées, et faites des malheurs de votre ambition et de votre gloire les fruits de votre pénitence; redoublez, pour son repos éternel, ces vœux ardents que vous avez si souvent faits pour une vie si utile et si précieuse.

[1] *Misericordias Domini in æternum cantabo.* (Psalm. lxxxviii, 2.)

Google

ORAISON FUNÈBRE

DE MARIE-ANNE-CHRISTINE-VICTOIRE

DE BAVIÈRE,

DAUPHINE DE FRANCE,

Prononcée dans l'église de Notre-Dame, le 15 juin 1690, en présence de monseigneur le duc de Bourgogne, de Monsieur, et des princes et princesses du sang.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR VICTOIRE DE BAVIÈRE,

DAUPHINE DE FRANCE.

Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière naquit à Munich en 1660, de Fernand-Marie, duc et électeur de Bavière, et de Henriette-Adélaïde de Savoie, petite-fille de Henri-le-Grand par Christine de France, duchesse de Savoie. Sa mère prit soin elle-même de ses premiers ans, et elle étoit mieux que toute autre en état de former l'esprit et le cœur de sa fille. L'éducation de la jeune princesse fut en effet très soignée. Outre le latin, qu'elle savoit parfaitement, elle parloit avec facilité presque toutes les langues de l'Europe. De bonne heure aussi elle fit preuve d'une raison solide, d'un caractère réfléchi, et sur-tout d'un éloignement pour la dissipation et les plaisirs du monde; éloignement qui ne fit qu'augmenter avec le temps, et qui, dès sa plus grande jeunesse, lui fit prendre la résolution d'embrasser la vie religieuse dans l'ordre sévère de Saint-Benoît : mais l'électrice sa mère employa son autorité sur elle pour la détourner de son dessein. Elle avoit de-

puis long-temps formé le projet d'approcher sa fille d'un trône sur lequel elle avoit été au moment de monter elle-même; et c'est dans cette vue qu'elle l'avoit élevée. L'électrice mourut avant le temps, et sans avoir pu jouir de son ouvrage. Mais les raisons politiques qui rendoient le mariage de la jeune princesse avec le dauphin également desirable aux cours de France et de Munich continuant de subsister, ce mariage fut arrêté enfin et conclu le 15 décembre 1679.

La jeune dauphine reçut les hommages et les vœux de toute la France, et ne put pas y être insensible. Cependant le goût constant qu'elle avoit de tout temps montré pour la retraite et la solitude, loin de changer dans sa situation nouvelle, ne fit qu'augmenter chaque jour. Elle y consacra bientôt tous les moments dont la bienséance et l'étiquette ne lui prescrivoient pas l'emploi. Ce n'étoit même qu'avec effort, et en se contraignant beaucoup, qu'elle se prêtoit aux fêtes, aux spectacles, et aux autres plaisirs de la cour. Pendant long-temps le roi, qui ne montroit pas moins d'affection pour elle que le dauphin son époux, s'unit à ce dernier, et voulut combattre dans la dauphine une inclination pour un genre de vie si peu conforme à sa jeunesse et à son rang: mais ils virent bientôt que tous leurs efforts, loin de la distraire, ne servoient qu'à l'attrister

davantage; et ils cessèrent tous deux de la contraindre. On alla plus rarement chez elle; on y resta peu, et l'on finit bientôt par ne plus s'y présenter.

Elle eut de son mariage avec le dauphin trois enfants, qui sont: le duc de Bourgogne, élève de Fénelon, et dont toute la France a pleuré la mort prématurée; le duc d'Anjou et le duc de Berri, moissonnés aussi à la fleur de l'âge. Tous trois cependant survécurent à leur mère. En mettant au monde le duc de Berri, elle avoit souffert plus qu'il n'est ordinaire dans les accouchements les plus laborieux. Ce fut le principe de la maladie dont elle mourut. Depuis ce moment elle ne fit en effet que traîner une vie languissante et douloureuse; et, dans cet état de souffrance, elle éprouva encore des peines d'un autre genre quand elle vit son frère l'électeur de Bavière entrer dans la fameuse ligue d'Ausbourg, et le dauphin son époux partir pour aller le combattre. Quand elle revit le dauphin échappé de ce danger et victorieux, elle voulut s'élancer au-devant de lui; mais ses forces l'abandonnèrent: elle tomba, et depuis cet accident ne se releva plus. L'inutilité des remèdes ne lui laissa plus de doute sur sa fin prochaine: depuis long-temps elle s'y tenoit préparée par les exercices de la piété la plus fervente. Ce fut Bossuet qui l'assista dans ses derniers

moments. Elle expira le 20 avril 1690, âgée seulement de vingt-neuf ans. Les dernières paroles que Fléchier lui met dans la bouche, et adressées aux princes ses enfants, sont conformes à la vérité historique.

ORAISON FUNÈBRE

DE MARIE-ANNE-CHRISTINE-VICTOIRE

DE BAVIÈRE,

DAUPHINE DE FRANCE.

Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fenum arui: tu autem, Domine, in æternum permanes. (Ps. CI, 12 et 13.)

Mes jours se sont évanouis comme l'ombre, et j'ai séché comme l'herbe: mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement.

MONSEIGNEUR,

C'est ainsi que parloit autrefois un roi selon le cœur de Dieu, quand ses jours défaillants et ses infirmités mortelles l'approchoient du tombeau, et lui laissoient encore un reste de vie pour sentir sa langueur et sa chute, et pour adorer la grandeur et la durée éternelle du Dieu vivant.

Il regarde sa vie tantôt comme la fumée qui s'élève[1],

[1] *Defecerunt sicut fumus dies mei.* (PSALM. CI, 4.)

qui s'affoiblit en s'élevant, qui s'exhale et s'évanouit dans les airs; tantôt comme l'ombre qui s'étend, se rétrécit, se dissipe, sombre, vide et disparoissante figure! tantôt comme l'herbe qui sèche dans la prairie, qui perd à midi sa fraîcheur du matin, et qui languit et meurt sous les mêmes rayons du soleil qui l'avoit fait naître. De combien de tristes idées son esprit est-il occupé! et combien trouve-t-il par-tout d'images sensibles de nos fragiles plaisirs et de nos grandeurs passagères!

Mais lorsqu'il se regarde, du côté du Seigneur, comme une de ces créatures qui sont faites pour le louer[1], comme un de ces rois qui doivent servir à sa gloire[2], il demeure en suspens entre la confusion et la confiance. Il excite son humilité à la vue de son néant; il anime ses espérances à la vue de la bonté et de l'éternité de Dieu. Il voit une vanité qui passe, et il dit: « Vous les changerez, Seigneur, et ils seront « changés[3]. » Il voit une vérité qui demeure, et il s'écrie: « Pour vous, mon Dieu, vous êtes toujours « le même, et vos années ne finissent point[4]. » Il tremble à la face de l'indignation et de la colère[5] de ce Dieu qui coupe le fil de ses jours, et qui le brise après l'avoir élevé[6]; mais il se rassure par la pensée

[1] *Populus qui creobitur loudobit Dominum.* (Psalm. ci, 19.)
[2] *Reges ut serviant Domino.* (Ibid. 23.)
[3] *Mutabis eos, et mutabuntur.* (Ibid. 28.)
[4] *Tu autem idem ipse es.* (Ibid. 28.)
[5] *A facie iræ et indignationis tuæ.* (Ibid. 11.)
[6] *Quio elevans allisisti me.* (Ibid. 11.)

de ses miséricordes, qui se réveillent ordinairement dans le temps de nos plus grandes misères[1].

Ne connoissez-vous pas, messieurs, dans les sentiments de ce prince ceux de la princesse que nous pleurons? Ne vous semble-t-il pas qu'elle vous dit d'une voix mourante: La lumière de mes yeux s'éteint, un nuage sans fin se lève entre le monde et moi; je meurs, et je m'échappe insensiblement à moi-même? Tristes moments! terme fatal de ma languissante jeunesse! Mais si je sens qu'il n'y a qu'un petit nombre de jours pour moi, je sais aussi qu'il y a des années éternelles. La main qui me frappe me soutiendra; et comme, par la loi du corps, je tiens à ce monde qui passe, par l'espérance et par la foi je tiens à Dieu qui ne passe point.

Si je venois ici déplorer la mort imprévue de quelque princesse mondaine, je n'aurois qu'à vous faire voir le monde avec ses vanités et ses inconstances; cette foule de figures qui se présentent à nos yeux, et s'évanouissent; cette révolution de conditions et de fortunes qui commencent et qui finissent, qui se relèvent et qui retombent; cette vicissitude de corruptions, tantôt secrètes, tantôt visibles, qui se renouvellent; cette suite de changements en nos corps par la défaillance de la nature, en nos ames par l'instabilité de nos desirs, enfin ce dérangement universel et continuel des choses humaines qui, tout naturel et tout désordonné qu'il semble à nos yeux,

[1] *Quia tempus miserendi ejus.* (Psalm. ci, 14.)

est pourtant l'ouvrage de la main toute-puissante de Dieu, et l'ordre de sa providence.

Mais, graces au Seigneur, je viens louer une princesse plus grande par sa religion que par sa naissance, et vous montrer, au lieu des fragilités de la nature, les effets constants de la grace; des vertus évangéliques pratiquées en esprit et en vérité, des sacrements reçus avec des sentiments d'une dévotion exemplaire, des prières attentives et persévérantes; une volonté soumise et conforme à la conduite de Dieu sur elle; des souffrances unies à celles de Jésus-Christ crucifié; des consolations venues du sein du père des miséricordes; des espérances immobiles, fondées sur celui qui dit dans l'Écriture: « Je suis Dieu, je ne change point [1]. » Recueillons ce discours, et réduisons-le à vous faire voir une vie courte, mais toute réglée par la sagesse; une longue mort soutenue par la résignation et la patience. Ces deux réflexions composeront l'éloge de très haute, très puissante, très excellente princesse Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, dauphine de France.

PREMIÈRE PARTIE.

Quel est donc mon dessein, messieurs, et de quelle sagesse dois-je ici vous entretenir? Ce n'est pas de celle du siècle, qui s'empresse et qui s'inquiète, qui conduit des intrigues, qui démêle des

[1] Malach. III, 6.

intérêts, qui traite d'affaires, qui cause ou qui termine des différents. Vous ne verrez dans ce discours ni ces digressions politiques qu'on accommode au sujet avec art, et qu'on ramène à la religion avec peine, ni ces portraits ingénieux où l'imagination vive et hardie fait voir, comme en éloignement, les agitations présentes du monde, avec les intérêts et les passions des grands hommes qui le gouvernent.

L'histoire de notre princesse n'est pas liée à celle du siècle; elle n'a nulle part à la guerre ni à la paix des nations. Ses actions n'ont point de plus grand éclat que celui que la vertu donne : la providence de Dieu ne s'est pas tant servie d'elle pour faire de grandes œuvres, que pour donner de grands exemples. Quelque honorée qu'elle ait été, elle a eu moins de réputation que de mérite; et nous pouvons dire d'elle à la lettre ce que disoit le roi prophète, que toute la gloire de la fille du roi est renfermée au-dedans d'elle : *omnis gloria filiæ regis ab intus* [1].

Je parle donc de cette sagesse qui montre à chacun les règles et les bienséances de son état; qui donne le discernement pour connoître et la prudence pour agir; qui sépare les vérités des illusions; qui se fait des préceptes de bien vivre, et qui les observe; enfin de cette sagesse dont parle l'apôtre saint Jacques [2] : « qui vient d'en-haut, qui « est chaste, paisible, modeste, équitable, suscep- « tible de tout bien, docile, pleine de miséricorde

[1] Psalm. xliv, 14. — [2] Epist., iii, 17.

« et de fruits de bonnes œuvres, qui ne juge point, « et qui n'est point dissimulée. » Est-ce la sagesse qu'il loue? est-ce la princesse? L'une et l'autre; ce n'est presque qu'une même chose.

Avec quelle modération a-t-elle usé des avantages que lui donnoient son rang et sa naissance! Qui ne sait que la maison de Bavière est une de ces maisons augustes où la puissance, la valeur et la piété se perpétuent, et dont la gloire ne vieillit point avec le temps? Il en est sorti des rois et des empereurs : il y est entré des impératrices et des reines. Combien de siècles faut-il percer pour découvrir son origine! Combien de couronnes faut-il unir pour compter ses alliances! Et combien faudroit-il rapporter de noms et d'actions héroïques pour la faire voir dans tout son éclat!

Madame la dauphine, je l'avoue, ne fut pas insensible à cette espèce de gloire, mais elle n'en fut pas éblouie; elle fondoit sa grandeur sur les exemples plutôt que sur les titres de ses ancêtres; l'idée qu'elle avoit de sa naissance excitoit dans son cœur non pas une élévation d'orgueil, mais une émulation de vertu; et la pureté du sang ne fit que servir de motif à la pureté de ses mœurs. Elle savoit que Maximilien, son aïeul, soutint par son zèle et par son courage les autels que l'hérésie avoit ébranlés, et sauva la religion attaquée et chancelante dans l'Allemagne. Elle n'ignoroit pas que Guillaume, son bisaïeul, après avoir sagement gouverné ses états, s'en démit par une abdication volontaire, pour jouir

d'une sainte tranquillité dans une retraite religieuse. C'est de là qu'elle tiroit ses principes de religion et de retraite, et ce desir qu'elle avoit eu, dans ses jeunes ans, de renoncer tout-à-fait au monde.

Mais Dieu la réservoit dans les trésors de sa providence pour donner à la France, pars on heureuse fécondité, la seule bénédiction qui lui manquoit. La prudente Adélaïde méditoit ce noble dessein. Occupée de la puissance et de la majesté de nos rois, dont elle sortoit, quel soin ne prit-elle pas de son enfance! Combien de fois demanda-t-elle au ciel dans ses prières d'approcher la fille du trône, où la mère avoit autrefois espéré de monter! Avec quelle application lui forma-t-elle une humeur sage, un esprit juste, un cœur françois! Heureuse, si elle eût pu faire passer ces inclinations dans le reste de sa famille! Ses vœux furent enfin accomplis; mais elle ne vit pas le jour du Seigneur; elle mourut, comme Moïse [1], sur la montagne; et Dieu, pour sa consolation, se contenta de lui montrer de loin la terre promise.

Cependant la réputation de cette jeune princesse croissoit avec l'âge. Sa prudence avancée lui tenoit lieu d'éducation. Elle se fit dans son palais une cour et une retraite; et, par la force de sa raison, elle apprit l'art de parler et de se taire. On vit paroître en elle ce que nous avons depuis admiré; la retenue qu'inspire la solitude, la politesse que donne l'usage

[1] Deut., xxxii, 49.

du monde; une fierté noble qui marquoit la grandeur de sa naissance, une scrupuleuse pudeur qui marquoit le fond de sa vertu ; une vivacité qui lui faisoit souvent prévenir les pensées des autres; une sagesse qui lui donnoit toujours le temps de peser les siennes ; une bonté prête en tout temps à faire le bonheur des uns, à soulager les peines des autres ; une sincérité qui la rendoit incapable de dissimuler, ni par gloire, ni par foiblesse ; une fidélité inviolable dans ses amitiés et dans ses paroles ; enfin une piété qui n'étoit ni austère ni relâchée, qui se faisoit honorer de tous, et ne se faisoit craindre à personne.

Toutes ces grandes qualités brillent à son arrivée. Souvenez-vous, messieurs, de ces jours heureux où, parmi les vœux et les acclamations des peuples, elle parut au milieu d'une cour pompeuse avec un air qui n'avoit rien ni d'étranger ni de contraint, avec une grace plus estimable et plus touchante que la beauté même. Vous la vîtes soutenir les favorables regards du plus grand roi du monde avec les sentiments d'une joie modeste et d'une humble reconnoissance; allumer au pied des autels, à la vue d'un aimable et royal époux, les feux sacrés d'un chaste mariage, et recevoir les hommages qu'on lui rendoit, avec un visage aussi doux et aussi riant que sa fortune. Applaudie de tous, mais à son tour affable et civile à tous, elle prévenoit ceux-ci, répondoit honnêtement à ceux-là, donnant au rang et au mérite des préférences d'inclination et de justice,

sans faire des mécontents ni des envieux; conservant de sa dignité ce que lui en faisoit garder la bienséance, et ne comptant pour rien ce que sa bonté lui en faisoit perdre.

Mais quoi! oublié-je mon triste sujet? et comment accordé-je ici le souvenir de ces joyeuses solennités à cet appareil de cérémonies funèbres? Il est juste, messieurs, que vous estimiez la perte que vous avez faite; que vous sachiez les joies aussi bien que les douleurs que madame la dauphine a ressentics, et que vous connoissiez le bon usage qu'elle a fait des biens et des maux de la vie.

Quelle fut la modération de son esprit! Vous parlerai-je de ces audiences où elle recevoit les ambassadeurs, entrant dans les intérêts de chacun, et parlant à chacun sa langue; accompagnant les honneurs qu'elle leur faisoit d'un air de grandeur et d'intelligence, et joignant toujours à l'élégance du discours les graces de la modestie? Vous dirai-je avec quel discernement elle jugeoit des ouvrages d'esprit? Quelle justesse, mais aussi quelle circonspection étoit la sienne! Exacte sans critique, indulgente sans flatterie, louant par connoissance, excusant par inclination, et ne blâmant que par nécessité, elle se défioit de ses lumières: une sage timidité lui fit presque toujours supprimer une partie de son avis, bien loin de décider comme la plupart des personnes de son élévation et de son sexe, qui, pour faire valoir leurs sentiments, se servent de l'autorité qu'elles ont et de la complaisance qu'on a pour elles.

Combien étoit-elle plus retenue en matière de religion! Éloignée de curiosité et de présomption, elle ne savoit que deux choses, obéir, croire. Elle ne refusoit pas d'être instruite, mais elle n'avoit pas besoin d'être convaincue; allant à Dieu par la docilité de son cœur, non pas par l'agitation de son esprit. Le moindre bruit de division dans l'Église la faisoit trembler. Les différents et les disputes des théologiens alarmoient sa piété d'autant plus craintive qu'elle étoit constante et solide; et comme on voulut quelquefois lui faire entendre la diversité des opinions et des doctrines: « Laissez-moi, disoit-« elle, mon heureuse ignorance, et ne m'ôtez pas le « mérite et la tranquillité de ma foi. » Attachée au saint-siége et à l'Église de Jésus-Christ[1] par les liens de paix, de charité et d'obéissance, elle savoit que tout fidèle doit captiver son entendement[2]; que, comme il y a une voie étroite qui resserre les mœurs dans les régles de l'Évangile, il y a aussi un chemin étroit qui resserre l'esprit dans la créance de l'Église; et qu'enfin Dieu ne demande pas aux personnes de son sexe une sublime raison ni une science fastueuse, mais une dévotion tendre et une foi simple, accompagnée d'un humble silence.

N'est-ce pas cette foi qui la conduisit et la régla dans tous les offices de la vie chrétienne? Quel ordre et quelle attention dans ses prières! Elle s'y prépare par le recueillement, s'y soutient par la ferveur, s'y

[1] II. Cor., x, 5. — [2] Leon., Serm. xxiv, 1.

perfectionne par les desirs, les résolutions et la vigilance. Son imagination se purifie, les idées du monde s'éloignent au moindre signal qu'elle leur donne; et son cœur, par une sainte habitude, se rend à elle, ou plutôt à Dieu, aux heures qu'elle a marquées pour implorer ses miséricordes ou pour réciter ses louanges. Entre-t-elle dans les lieux saints pour assister aux sacrés mystères, prosternement, adoration, silence. Elle porte à l'Agneau sans tache, immolé sur l'autel, des vœux sincères, des pensées pures, des affections spirituelles, l'oblation d'un cœur contrit et reconnoissant, et le sacrifice de ses passions détruites ou du moins humiliées.

Quels égards n'avoit-elle pas pour les prêtres de Jésus-Christ, qu'elle considéroit comme les ministres de sa loi et les dispensateurs de son sang et de sa parole! Écoutez, esprits moqueurs et libertins, qui prenez plaisir d'abaisser ceux que Dieu élève, et qui cherchez aux dépens de leur caractère le ridicule de leur personne. Elle ne souffroit pas qu'on touchât aux oints du Seigneur, les honorant lors même qu'ils sembloient se rendre méprisables, couvrant leurs foiblesses par sa charité, et voyant, au travers des défauts de l'humeur et de l'esprit de ceux que Dieu souffroit dans ses ministères, l'honneur de leur vocation et la dignité de leur sacerdoce. Quelle étoit sa régularité dans les observances de l'Église, qu'elle regardoit non pas comme des coutumes de bienséance ou des institutions d'une discipline arbitraire, mais comme des régles et des pratiques de salut.

dont elle ne se dispensa jamais qu'après avoir examiné ses besoins et rendu à ses pasteurs les déférences nécessaires!

De ce même principe de religion et de sagesse naquit cette bonté si connue et si éprouvée. Que ne puis-je vous découvrir ici les inclinations généreuses de cette princesse bienfaisante, libérale et charitable! A qui refusa-t-elle jamais ses assistances? A qui ne fit-elle pas tout le bien qui dépendoit d'elle? A qui ne souhaita-t-elle pas tout celui qu'elle ne put faire? Je réveille ici, sans y penser, maison désolée de cette princesse, votre tendresse et votre douleur, par le souvenir des bienfaits ou de l'espérance qui vous restoit de la protection d'une si bonne et si puissante maîtresse. Elle alloit à la source des graces avec une humble confiance; elle employoit auprès du roi ses sollicitations et ses prières; prudente sans timidité, pressante sans indiscrétion, montrant plus d'impatience dans ses desirs que dans ses demandes, attendant de la bonté du prince plus que de son propre crédit les graces qu'il voudroit lui faire. Elle en revenoit toujours satisfaite, soit qu'elle rapportât des biens présents ou des promesses pour l'avenir, également reconnoissante de ce qu'on lui accordoit avec plaisir ou de ce qu'on lui refusoit avec peine.

Combien de lampes précieuses qui brûlent dans les sanctuaires; combien de vases sacrés qui servent à la gloire du saint sacrifice; combien de dons brillants, suspendus devant les autels, sont des monuments éternels de sa foi et de sa piété libérale! combien de

familles et de communautés chancelantes ont été soutenues par les secours qu'elle leur donnoit! Que vous dirai-je, messieurs, de sa charité? que la compassion sembloit être née avec elle [1]; qu'elle a étendu sa main sur le pauvre; qu'elle n'a pas fait attendre inutilement la veuve et l'orphelin; que l'abondance de ses aumônes a répondu à la tendresse de son cœur; qu'elle a soulagé autant de misérables qu'elle a connu de véritables misères [2]; et qu'enfin, à l'exemple du Dieu qu'elle servoit, elle a été riche en miséricorde.

Attentive à tout ce qui peut servir le prochain, elle ne l'est pas moins sur tout ce qui peut le blesser. Qui de vous, sur des bruits incertains, l'ouït jamais parler désavantageusement de personne? Ne se fit-elle pas une religion de donner un frein à sa langue, en un siècle où l'on blâme indifféremment les vices et les vertus, où l'on se fait une étude des défauts d'autrui, où la malignité des uns se joue de la foiblesse des autres, où, par un juste jugement de Dieu, la vanité insulte à la vanité, et où les plus sages ont peine à se sauver de l'iniquité des jugements et de la contradiction des langues?

Échappa-t-il jamais à son esprit vif et présent quelqu'une de ces railleries d'autant plus piquantes qu'elles sont plus ingénieuses, qui cachent beaucoup de venin sous peu de paroles, et donnent la mort en riant, selon le langage de l'Écriture [3]?

[1] Job., xxxi, 26; Prov., xxxi, 20. — [2] Ephes., ii. 4.
[3] *Quasi per risum stultus operatur scelus.* (Prov., x, 23.)

C'étoit sa maxime que la raillerie ne convient pas à ceux qui sont élevés au-dessus des autres; que les traits qui partent d'en-haut font des blessures plus profondes; qu'il est inhumain de s'en prendre aux gens à qui la crainte et le respect ôtent la liberté de se défendre et de se plaindre, et que de tels discours sont empoisonnés et par la dignité de celui qui parle et par la maligne et flatteuse approbation de ceux qui écoutent.

Que si la faute d'un domestique, car peut-on être toujours si juste et si fidèle dans ses devoirs, ou si la force de ses maux, car peut-on posséder toujours son ame dans la patience, avoient comme arraché d'une bouche si sage et si circonspecte une parole plutôt sévère que fâcheuse, quel soin ne prenoit-elle pas d'adoucir et de guérir la plaie qu'elle avoit faite! Elle excusoit l'action, elle louoit l'intention, elle offroit ou rendoit ses bons offices, accordant le pardon comme si elle l'eût demandé, et justifiant la promptitude de son esprit par la constance et par la bonté de son cœur.

Mais, si elle mit une garde de prudence sur ses lèvres pour les fermer à la médisance, elle mit aussi, selon le conseil du Sage[1], une haie d'épines autour de ses oreilles pour arrêter et pour piquer les médisants. Reconnoissez ici votre ignorance ou votre injustice, vous qui prêtez l'oreille au mensonge, et qui, par honneur ou par conscience, renonçant à

[1] *Sepi aures tuas spinis.* (Eccl., xxviii, 28.)

débiter les médisances, vous êtes réservé le droit de les croire et le plaisir de les écouter. Que faites-vous par vos crédulités et vos complaisances? Vous aimez le médisant, vous réchauffez le serpent qui pique, afin qu'il pique plus sûrement: vous ne voulez pas être l'assassin, mais vous devenez le complice; et c'est à tort que vous croyez être innocent du sang de vos frères, quand par vos applaudissements vous aiguisez les flèches dont on les perce, et qu'au lieu de les protéger vous appuyez le bras qui les tue. « Garde-toi d'écouter la méchante langue, dit le « Sage[1] : ne t'avise pas d'être complaisant à ceux qui « parlent mal du prochain, si tu ne veux porter leur « péché, » dit-il encore. Et quelle marque donne le Saint-Esprit de la justice et de l'innocence d'un homme de bien? c'est de n'avoir pas reçu favorablement l'opprobre et la médisance contre ses frères : *Qui opprobrium non accepit adversus proximos suos*[2].

Ce fut là le caractère de madame la dauphine : bien loin d'avoir de la crédulité, elle n'eut pas même en ces occasions de la patience. Elle rompit l'iniquité, et fit la guerre au détracteur. Combien de réputations innocentes sauva-t-elle des mauvais bruits qu'alloit semer la haine d'un ennemi ou la jalousie d'un concurrent! Combien de fois, par un triste silence ou par un sévère regard, étouffa-t-elle dans sa naissance une calomnie qui auroit causé des divisions éternelles! Combien de fois arrêta-t-elle par autorité le

[1] Eccl., xxviii, 28. — [2] Psalm. xiv, 3.

coup mortel qu'une langue cruelle alloit porter à l'honneur ou à la fortune d'une famille !

Qu'attendez-vous d'une vie si sage et si chrétienne? ce qui en est la suite et la récompense : une mort soutenue par une sainte résignation et par une heureuse patience.

SECONDE PARTIE.

« Soit que nous vivions, soit que nous mourions, « nous sommes au Seigneur, » dit l'Apôtre. C'est lui qui m'a fait et qui m'a créé, et qui me réduit au néant sans que je le sache : je reconnois en l'un et en l'autre sa souveraineté, ma dépendance. Mais, quoique nous vivions en Dieu, et que Dieu nous fasse vivre, il semble qu'en mourant nous soyons encore plus à lui. Il étend sa main, et il déploie sur nous sa puissance ; il entre en possession pour l'éternité et de nos corps et de nos ames ; il consomme en nous ses miséricordes ou ses justices ; nous arrache au monde, à nos plaisirs, à nous-mêmes ; et, dans cet état de séparation et d'humiliation, nos volontés à son égard doivent être plus patientes et plus soumises.

Telle étoit la disposition de notre princesse. Je n'ai fait jusqu'ici que louer d'heureuses vertus, et qu'amasser, pour ainsi dire, les fleurs qui parent la victime. Je viens à celles que produit la tribulation, et qui font l'appareil et la consommation du sacrifice. N'attendez pas, messieurs, que je ménage vos esprits, ou que, par des figures étudiées, je

flatte ou j'irrite votre douleur. La mort de madame la dauphine est une de ces morts précieuses qui couronnent une belle vie ; qui font naître les soupirs et qui les étouffent, et qui, après avoir attendri par la compassion, rassurent par la piété et consolent par l'espérance.

Elle s'y prépara par la retraite ; elle connut les inutilités et les corruptions du monde ; et je ne sais quels pressentiments d'une fin prochaine lui en donnèrent du dégoût. On la vit renoncer insensiblement aux plaisirs, et se faire une solitude où elle pût se dérober à sa propre grandeur, et jouir d'une paix profonde au milieu d'une cour tumultueuse.

Je sais ce que vous pensez, messieurs, que les princesses comme elle ne sont pas faites ordinairement pour la solitude ; qu'elles se doivent au public ; qu'encore qu'elles ne veuillent être qu'à Dieu, leur condition les oblige à se prêter quelquefois au monde pour être comme les liens entre les souverains et les sujets qui les approchent ; pour remplir les jours vides des courtisans, et leur ôter l'ennui d'une triste et pénible oisiveté ; pour calmer et suspendre, par d'honnêtes et nécessaires divertissements, les passions secrètes qui les dévorent, et pour entretenir entre eux la paix et la société, en les rassemblant tous les jours auprès du trône qu'ils révèrent.

Mais qui ne sait que, selon l'Apôtre [1], « nous ne « sommes pas débiteurs à la chair pour vivre selon

[1] Rom., VIII, 12.

« la chair ; » que le détachement du monde est la première vocation et le premier vœu de l'ame chrétienne ; et que la religion de Jésus-Christ est une religion de séparation et de solitude? Il y a, direz-vous, un éloignement d'esprit et de mœurs, et une retraite en soi-même qui, dans le commerce des hommes, séparent invisiblement les justes d'avec les pécheurs, et mettent les uns à couvert des dissipations et des convoitises des autres.

Mais qu'il est difficile qu'au milieu de tant de passions, si l'innocence ne se perd, du moins elle ne s'affoiblisse ! A force de voir la vanité on s'accoutume à la connoître et à l'aimer. De tant d'objets qui frappent les sens, il s'en trouve toujours quelques uns qui se glissent jusqu'au cœur ; et les saints Pères nous enseignent qu'il y a dans le siécle des séductions imperceptibles, et qu'il faut moins de force à y renoncer qu'à s'y maintenir avec la sagesse et la modération que Dieu demande.

Saintes vérités, dont notre princesse étoit pénétrée, que n'êtes-vous connues à ces ames, dirai-je trompeuses, dirai-je trompées, qui, pour plaire à Dieu et pour plaire aux hommes, accommodent la religion avec les plaisirs ; regardent quelquefois le ciel sans perdre la terre de vue, et se font honneur d'une dévotion qui n'exclut pas les empressements ni les affections du siécle ; comme si l'on pouvoit mêler aux graces de Jésus-Christ les consolations et les joies humaines, et jouir de la paix de la sainte Sion parmi les troubles et la confusion de Babylone?

Madame la dauphine voulut éviter ces dangers. Jeux, conversations, spectacles, rien ne la tira de sa solitude. L'exemple récent d'une reine que la France admirera et pleurera éternellement lui paroissoit au-dessus de la portée de sa vertu. « Que « suis-je, disoit-elle, auprès d'une sainte en qui la « grace avoit purifié tous les sentiments de la na- « ture, également pieuse dans ses austérités et dans « ses condescendances, qui savoit trouver Dieu là « même où souvent les autres le perdent? » Ainsi, retenue par une triste et secrète langueur, tantôt elle cultivoit son esprit par la lecture des histoires édifiantes, et nourrissoit sa piété du suc et de la substance des saintes écritures; tantôt occupée à l'ouvrage, mêlant industrieusement l'or à la soie, elle employoit l'adresse, et, pour parler avec le Sage [1], le conseil et la prudence de ses mains royales à la décoration des autels et à la gloire du tabernacle; tantôt, après ses prières accoutumées, s'abaissant jusqu'à son néant, ou s'élevant jusqu'à Dieu par la foi et la méditation de ses mystères, elle lui demandoit sa grace et lui offroit un cœur contrit et humilié.

C'est alors, mon Dieu, que vous lui parliez dans la solitude où vous-même l'aviez conduite: vous vouliez qu'elle mourût peu-à-peu et comme par degrés au monde; qu'elle perdît insensiblement le goût des plaisirs et des vanités, et qu'ayant à mourir dans votre paix et dans votre amour, sa vie fût auparavant cachée en vous avec Jésus-Christ.

[1] Prov., xxxi, 23.

Quelle vie, messieurs! Une vie souffrante et crucifiée. A ce mot, combien de tristes objets viennent s'offrir à ma pensée! une langueur qui semble d'abord plus incommode que dangereuse; des maux d'autant plus à craindre que, n'étant pas assez connus, ils n'étoient pas peut-être assez plaints; des remèdes aussi cruels que les maux mêmes; des douleurs vives et longues tout ensemble: les humiliations de l'esprit jointes à celles du corps; les forces de la nature usées par le soin même qu'on prend de la soutenir; l'art des guérisons impuissant, et toutes les ressources réduites à la patience et à la mort de cette princesse.

Je ne crains pas d'avancer ici le pitoyable récit de ses peines. Pourquoi ne dirois-je pas sans crainte ce qu'elle a prévu, ce qu'elle a souffert sans foiblesse? Elle fit de tous ses maux, comme l'épouse des Cantiques[1], un faisceau de myrrhe qu'elle reçut des mains de son bien-aimé, et qu'elle mit dans son sein comme une marque précieuse de son amour et de ses volontés sur elle. Elle attendit ces mauvais jours que le ciel lui préparoit, pour en composer avec soumission les exercices de sa piété et le cours de sa pénitence. Elle vit toutes les dimensions de sa croix, et résolut de s'y laisser attacher sans se plaindre, et de faire du supplice de ses péchés un sacrifice volontaire de sa vie. Prévenue des bénédictions et des miséricordes du Seigneur, au travers

[1] Cant., I, 12.

même des nuages qu'un corps corruptible et mourant élève jusque dans l'esprit, les yeux éclairés de sa foi découvrirent la main paternelle qui la frappoit pour éprouver sa fidélité et sa confiance.

Loin d'étendre sa vue sur les espérances trompeuses d'un heureux avenir, elle se dit mille fois[1] : « Le « jour du Seigneur approche. » Près de paroître devant le tribunal de sa justice, elle se présenta souvent à celui de sa miséricorde, après une exacte recherche de ses actions et de ses pensées. Péché, affections au péché, ombres et apparences de péché, elle vous poursuivoit dans les plus secrets replis de son ame. Rien n'échappoit aux soins ni aux lumières de sa pénitence : elle craignoit tout; elle pesoit tout au poids du sanctuaire, comptant pour grand tout ce qui peut déplaire à Dieu, quelque léger qu'il fût en lui-même, et considérant, non pas l'importance du commandement, mais la dignité du Dieu qui commande. Ne vous figurez pas ici une foiblesse de scrupule, mais une délicatesse de vertu, un grand desir de la pureté et une humilité profonde. Trois jours lui suffisoient à peine pour régler ses confessions ordinaires; et combien en prit-elle dans le cours de sa maladie, pour repasser dans l'amertume de son ame toutes les années de sa vie, dérobant, pour ainsi dire, à la douleur de ses maux tout le temps qu'elle pouvoit donner au repentir de ses péchés?

[1] Isa., XIII, 6.

Vous qui, dans vos confessions précipitées, n'examinez que la surface de votre ame ; qui ne pouvez haïr vos péchés que vous ne vous donnez pas le temps de connoître ; qui, sous un air de pénitent, portez encore un cœur coupable ; qui ne vous présentez au sacrement de réconciliation que pour arracher à l'Église une absolution qui vous lie encore davantage, et qui semblez, en retenant une partie de vos fautes, ne dire l'autre que pour apaiser les remords de vos consciences, condamnez-vous aujourd'hui sur les soins et sur l'exactitude de cette princesse.

Lavée ainsi dans le sang de l'Agneau, elle prit de nouvelles forces pour soutenir des maux pressants et pour attendre une mort tardive. Quand elle vient en peu de temps, cette mort toujours amère et toujours cruelle, on n'a pas le loisir de la voir avec tout ce qu'elle a d'affreux. Les sens ont toute leur vigueur ; on a, pour ainsi dire, son ame encore tout entière ; on oppose à ces maux une constance ramassée [1] ; la patience se soutient par le desir de vivre ou par l'espérance même de mourir.

[1] Dans l'*Oraison funèbre de madame Henriette d'Angleterre*, Bossuet a fait un usage très juste du mot *ramasser*, appliqué au récit de cette mort soudaine et pour ainsi dire tragique, dont Fléchier jugeoit l'assaut plus propre à inspirer du courage aux mourants. Nous venons d'entendre le disciple ou le copiste. Voici comment le maître avoit parlé avant lui :

« Voyez combien sa mort a été terrible ! Pouvoit-elle venir plus « prompte ou plus cruelle ? C'est *ramasser* toutes ses forces ; c'est

Mais lorsqu'il faut souffrir une longue et pénible langueur, qu'un cœur est rempli d'amertume et devient à charge à lui-même ; qu'affoibli du passé, accablé du présent, on est encore effrayé de l'avenir, qu'il est à craindre que l'inquiétude et l'impatience ne diminuent un peu la soumission et la foi ! Une pénitence continuée n'est pas toujours également volontaire, et on est las de porter sa croix quand il faut la porter si loin.

Madame la dauphine, dans toute sa tribulation, n'est point sortie des mains de Dieu ni de l'ordre de sa providence : elle a vu, sans murmurer, le débris de son corps mortel ; et, joignant à la fermeté qu'elle tenoit de la nature celle que la piété lui avoit acquise, elle a senti jusqu'où va la misère humaine, jusqu'où vont les miséricordes divines. La maladie ou la santé lui devinrent indifférentes. Que demanda-t-elle à Dieu dans ses prières ? Sa grace, rien de

« unir tout ce qu'elle a de plus redoutable que de joindre, comme « elle a fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. »

C'est ici le langage de la vérité et de l'éloquence. La mort *ramasse toutes ses forces* pour accabler sa victime, la promptitude de la maladie, la multitude et la violence des maux, les crises et le déchirement de la douleur ; et Bossuet a parfaitement signalé ce cortège de la mort en indiquant toutes ses plus cruelles rigueurs envers l'infortunée Henriette d'Angleterre. Mais qu'est-ce qu'une *constance ramassée* ? La constance ne sauroit être éparpillée. Elle rallie toujours les éléments dont elle se compose, la force, le courage, la fermeté, la résignation ; enfin elle *ramasse* tous ses appuis, et ne peut jamais être *ramassée*. On voit la différence des deux manières de Bossuet et de Fléchier ; elle marque ici celle du bon et du mauvais goût. (M.)

plus. On faisoit mille vœux pour sa guérison : on la prioit d'y joindre son intention. « Quelle intentiou « puis-je avoir, disoit-elle, sinon que la volonté du « Seigneur s'accomplisse? » Quel temps pensez-vous qu'elle vouloit donner à ses peines? Autant qu'il en falloit pour expier ses péchés. Combien de fois s'unissant en esprit à Jésus-Christ crucifié, lui offrit-elle son cœur et son mal, afin qu'il fortifiât l'un, et qu'il augmentât ou adoucît l'autre ! Combien de fois humiliée, mais non pas abattue, lui dit-elle avec une humble confiance, comme cet homme de l'Évangile[1] : « Si vous voulez me guérir, Seigneur, « vous le pouvez ! » Mais aussi combien de fois, l'adorant comme sa fin et son principe, disoit-elle ces paroles d'un roi soumis et pénitent : Ma vie est dans sa volonté : *vita in voluntate ejus*[2] ! C'est ainsi qu'elle s'élevoit au-dessus d'elle-même et de la mort qu'elle craignoit.

La mort qu'elle craignoit ! ne fais-je point de tort à sa religion et à son courage, et ne me contredis-je point? Non, messieurs, cette crainte d'amour et de pénitence n'a rien de lâche. Elle se regardoit comme une pécheresse frappée de la main de Dieu. Elle savoit que les anges, tout spirituels et célestes qu'ils sont, ne sont pas assez purs en sa présence. Elle avouoit qu'il y a dans la grandeur, quoique innocente, je ne sais quel esprit d'orgueil et de mollesse contraire à l'humilité et aux souffrances de Jésus-

[1] Matth., viii, 2. [2] Psalm. xxix, 6.

Christ. Aussi eut-elle recours aux remèdes de l'ame dans le temps qu'elle méprisoit ceux du corps. Sa conscience acheva de se purifier, et tout l'appareil de la mort ne fit que redoubler son zéle et sa componction.

Avec quels sentiments de reconnoissance et d'amour reçut-elle le saint viatique! Que n'êtes-vous à ma place dans cette chaire, éloquent et pieux prélat[1], qui portiez ce pain vivant avec la parole de vie! Vous l'avez vu, et vous diriez en des termes plus énergiques, que la foi ranimant la nature, elle sentit vivement la charité de Jésus-Christ; qu'elle le vit au travers des voiles mystérieux qui le couvrent; qu'elle sortit comme hors d'elle-même pour aller au-devant de lui; qu'après d'inutiles efforts pour se relever, retombant comme sous le poids de la divinité présente, par respect moins que par foiblesse, elle reçut ce dernier gage de son amour comme le sceau de sa prédestination éternelle.

Que ne puis-je vous exprimer avec quelle présence d'esprit elle ménagea ce qui lui restoit de moments précieux pour délier les nœuds qui l'attachoient encore au monde? Avec quelle candeur elle ouvrit son cœur au roi, humiliée devant lui, et touchée non pas de sa grandeur, de sa gloire ou de sa puissance, Dieu seul, devant qui elle alloit comparoître, lui paroissoit grand; mais de sa religion, de sa justice, de sa bonté et du mérite de sa personne!

[1] M. Bossuet, évêque de Meaux.

Avec quelle douceur elle leva vers monseigneur ses yeux mourants et ses mains tremblantes : ses yeux qu'elle avoit toujours arrêtés sur lui, comme sur l'unique objet de sa tendresse : ses mains qu'elle avoit si souvent levées au ciel, lorsqu'il s'exposoit à tous les périls de la guerre, et qu'elle occupoit, dans les transports de sa joie, à lui préparer des couronnes après ses victoires ? S'il restoit encore en son cœur quelque endroit sensible, c'étoit à l'amour, à la gloire, et plus encore au salut de ce prince.

Tout s'attendrissoit, tout fondoit en larmes ; la sainte onction qu'on lui donnoit, les tristes prières qu'on faisoit pour elle, la croix de Jésus-Christ qu'elle embrassoit, le pardon qu'elle demandoit tantôt à Dieu, tantôt aux hommes, la compassion qu'on avoit pour elle, et celle qu'elle avoit pour ceux qui l'avoient servie, causoient une douleur qui portoit la consolation, mais aussi le trouble, dans l'ame : elle seule, messieurs, elle seule demeuroit tranquille.

Maîtresse de son esprit, et tout occupée de ses devoirs, au milieu même des horreurs de la mort, elle voulut bénir les jeunes princes ses enfants, celui-là même qu'elle croyoit être l'enfant de sa douleur ; et, recueillant sa force avec sa sagesse : « Voyez, dit-elle, mes enfants, l'état où Dieu m'a « mise, et que cela vous porte à le servir et à le « craindre ; rendez au roi et à monseigneur l'obéis- « sance que vous leur devez : souvenez-vous du sang

« dont vous êtes sortis, et ne faites rien qui en soit « indigne. » Prince[1], qui faites aujourd'hui les espérances et les délices de la France, que pourrois-je vous dire de plus touchant? Puissent ces efficaces et saintes paroles être éternellement gravées dans votre esprit, et, dans le temps que, sous les ordres du roi, dont le ciel a toujours béni les armes, un père victorieux va par mille actions éclatantes vous tracer le chemin de la gloire, puisse le pieux souvenir d'une mère infirme et mourante maintenir dans votre cœur une vive impression de la crainte de Dieu et de l'humilité chrétienne!

Vos souhaits seront accomplis, pieuse princesse: fermez, fermez pour jamais vos yeux à la vanité, que vous avez connue, et que vous avez méprisée. Pour nous, mes frères, ouvrons-les pour la connoître et pour nous en désabuser. Quels conseils nous faut-il? quelles raisons? quels exemples? Nous voyons mourir tous les jours nos inférieurs, nos égaux, nos maîtres. Nous portons en nous-mêmes une voix et une réponse de mort, comme parle l'Apôtre[2]; une sentence qui se prononce et qui s'exécute incessamment par l'affoiblissement et la diminution continuelle de notre vie; et nous sommes aveugles et insensibles! A la vue de cette mort que nous pleurons, touché de douleur et baigné de larmes, vous reconnûtes votre néant, grand roi, et

[1] M. le duc de Bourgogne.

[2] *Ipsi in nobismetipsis responsum mortis habuimus.* (II. Cor., I, 9.)

vous dites : « C'est ainsi que nous finissons : voilà « qui nous égale tous. » Job, au milieu de ses infortunes, parloit ainsi[1] : « Celui-ci meurt dans les « prospérités et dans les richesses, celui-là dans la « misère et dans l'amertume de son ame ; et les uns « et les autres dormiront ensemble dans la même « poussière. » Et vous, lorsque votre grandeur et votre puissance semblent éclater davantage, vous donnez à votre cour, et prenez pour vous-même cette leçon si salutaire.

Pour nous, messieurs, nous voyons ce lugubre appareil et ces tristes cérémonies peut-être sans fruit et sans réflexions sur nous-mêmes. Une tristesse superficielle compose pour un temps le visage et la contenance ; mais l'esprit et le cœur n'en sont pas frappés. Notre penchant nous porte à des idées plus agréables : nous nous livrons à nos plaisirs, le siècle présent nous entraîne, les bons ou les mauvais succès nous enflent ou nous inquiètent ; nous ne pensons ni à la mort dont Dieu nous menace, ni à l'immortalité qu'il nous promet. Si nous n'étions chrétiens que pour cette vie, et si nous n'espérions qu'aux biens de ce monde, nous serions peut-être excusables ; mais, par la grace de Jésus-Christ, nous sommes chrétiens pour l'autre vie, et c'est en Dieu seul que se fondent nos espérances.

Oublions donc ce qui n'est que périssable et passager, pour nous attacher à ce qui est notre partage

[1] Job, xxi, 23, 25 et 26.

éternel ; et, pour finir par où j'ai commencé, disons-nous sans cesse, selon le conseil de saint Augustin : « Toutes choses passent comme l'ombre, » pour nous exciter à la pénitence, ou pour renouveler notre ferveur, de peur de dire un jour inutilement : « Toutes choses ont passé comme l'ombre, » pour nous reprocher notre oisiveté, et pour nous plaindre de nos pertes irréparables. Fasse le ciel que nous profitions du temps, des graces et des exemples que Dieu nous offre, et qu'après nous être unis à lui par la foi nous jouissions de lui par la charité aux siécles des siécles !

Digitized by Google

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS HAUT ET TRÈS PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE

CHARLES DE SAINTE-MAURE,

DUC DE MONTAUSIER,

PAIR DE FRANCE,

Prononcée dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, le 11 août 1690.

Digitized by Google

NOTICE

SUR LE DUC DE MONTAUSIER,

PAIR DE FRANCE.

Charles de Sainte-Maure, d'abord marquis de Salle, ensuite marquis, puis enfin duc de Montausier, naquit en 1610. Sa mère, restée veuve avec trois enfants, se livra tout entière aux soins de leur éducation; mais, élevée comme son mari dans la religion protestante, ce fut aussi dans celle-là qu'elle éleva ses enfants. Montausier, indocile et léger dans son premier âge, ne tarda cependant pas à répondre aux soins qu'on prenoit de lui. La lecture d'un de nos vieux poëtes lui donna d'abord le goût des vers, et l'étude qu'il fit des meilleurs poëtes du temps lui donna par degrés du goût pour des lectures et des occupations plus sérieuses. Il devint studieux et appliqué, et dès ce moment rechercha toujours le commerce des hommes instruits, dont il fit constamment sa société habituelle.

Cependant sa naissance et l'exemple de ses aïeux l'appeloient à suivre la carrière des armes. Il ne tarda pas à s'y distinguer. En 1630 il alla

rejoindre l'armée d'Italie, où son frère aîné, qui depuis mourut des suites d'une blessure, combattoit alors avec gloire; et là sa valeur et ses talents militaires annoncèrent déja ce qu'il devoit être un jour. Ce fut à son retour de cette campagne qu'il connut mademoiselle de Rambouillet, et se mit du nombre de ceux qui aspiroient à sa main. Nous avons fait connoître l'époque de son mariage avec elle, et ce qui fit si long-temps retarder cette union, dans la notice qui précède l'oraison funèbre de madame de Montausier. Il est inutile d'y revenir ici.

Montausier, n'ayant encore que vingt-huit ans, avoit déja obtenu, par sa bonne conduite en Alsace, le grade de maréchal-de-camp et le gouvernement de cette province. Le duc de Weimar et le maréchal de Guébriant y commandoient alors nos armées. Il mérita leurs éloges en secondant dignement leurs desseins, et eut part à tout ce qui se passa dans ces contrées jusqu'à la malheureuse affaire de Dullingen, où il fut fait prisonnier. Pendant sa captivité, qui dura dix mois, son amour pour mademoiselle de Rambouillet, et les lettres qu'il recevoit d'elle, le disposèrent à examiner les points de doctrine qui divisoient les réformés d'avec les catholiques; et le résultat de cet examen fut son abjuration formelle, dont il a consigné les motifs dans un mémoire où sa can-

deur et son esprit de droiture brillent dans tout leur éclat. Peu de temps après son rachat il obtint le gouvernement de Saintonge et d'Angoumois, et ne vit plus enfin d'obstacles à son union avec Julie de Rambouillet. Ce mariage eut lieu en 1645.

A cette époque les troubles civils, qui ensanglantèrent presque tout le temps de la minorité de Louis XIV et du ministère du cardinal Mazarin, divisoient les familles, et agitoient les meilleurs esprits. Pendant toute leur durée, Montausier, fidèlement attaché au parti du roi, ne dévia pas un instant de ses principes. Il combattit, et courut mille dangers pour maintenir l'obéissance dans les deux provinces confiées à ses soins; et, dans un de ces combats, il reçut même une blessure qui fit long-temps désespérer de sa vie. Cependant, tant que Mazarin vécut, ses services restèrent méconnus, par la seule raison que le ministre, sûr de sa constante fidélité, n'avoit rien à craindre de lui. Ce ne fut qu'après la mort de Mazarin, et lorsque Louis XIV prit en main les rênes de l'état, que ce prince, si bon appréciateur du mérite, et qui avoit connu Montausier et son épouse à Bordeaux, lors des négociations de paix avec l'Espagne, songea à récompenser deux sujets fidèles. Il commença par nommer madame de Montausier gouvernante des enfants de France,

puis donna à son époux le gouvernement de la Normandie. L'année suivante il le créa duc et pair, le nomma ensuite pour aller recevoir les cardinaux Chigi et Imperiali, qui venoient de la part du pape pour réparer l'injure faite au duc de Créqui à Rome ; et, d'un autre côté, à la charge de gouvernante des enfants de France, donnée à madame de Montausier, il ajouta celle de dame d'honneur de la reine.

Montausier, revenu de sa mission, jouissoit à Paris de la haute faveur du monarque, lorsqu'il apprit que la peste s'étoit manifestée à Rouen, capitale de son gouvernement. Il n'hésita pas à s'y rendre; et, quelques instances que sa famille et ses amis pussent lui faire pour l'en détourner, rien ne put l'arrêter. « Il croyoit, leur disoit-il, « les gouverneurs obligés à la résidence comme « les évêques; et, si l'obligation n'étoit pas aussi « étroite du côté des premiers dans les temps or- « dinaires, elle devenoit égale pour tous dans les « temps de calamité. » Ses soins constants, le bon ordre qu'il établit, et les exemples de courage et d'humanité qu'il donna, produisirent des effets si salutaires et si prompts, qu'en moins de deux mois les progrès de la contagion furent arrêtés.

Ce fut peu de temps après cette action honorable que Louis XIV le nomma gouverneur du dauphin, et, le présentant comme tel à la reine

et à son fils, prononça ces paroles aussi honorables pour le monarque même que pour Montausier : « Voilà, mon fils, l'homme que j'ai choisi « pour avoir soin de votre éducation. Je n'ai pas « cru pouvoir rien faire de meilleur pour vous et « pour mon royaume. Si vous suivez ses instruc- « tions et ses exemples, vous serez tel que je vous « desire; si vous n'en profitez pas, vous serez « moins excusable que la plupart des princes, « dont on néglige ordinairement les premières « années; et moi je serai quitte envers tout le « monde, le choix que j'ai fait me mettant à couvert « de tout reproche. »

Le roi laissa à Montausier le soin de se donner des collaborateurs dignes de sa confiance, et celui-ci indiqua comme tels, à Louis XIV, Bossuet, alors évêque de Condom, et qui fut nommé précepteur; et Huet, évêque d'Avranches, qui fut sous-précepteur. Ce fut avec ces deux hommes célèbres qu'il concerta les moyens d'atteindre le but proposé. Le résultat fut un plan d'éducation aussi vaste que sagement conçu, et que le succès aussi chaque jour sembloit justifier. Néanmoins, dans l'exécution de ce plan, Montausier éprouva bientôt des contradictions de la part de beaucoup de personnes, et même de la reine, qui s'étoit laissé persuader par les ennemis du duc. Longtemps Montausier n'en tint aucun compte; mais,

craignant enfin leur effet sur l'esprit de Louis XIV, il crut devoir se justifier par un mémoire qui convainquit le roi, et imposa pour jamais silence à ses contradicteurs et à ses ennemis.

En 1680 les fonctions de Montausier cessèrent par le mariage du dauphin, alors parvenu à sa dix-neuvième année. Le roi voulut pourtant qu'au titre près il conservât auprès du prince tous les droits et toute l'autorité de gouverneur. Montausier continua donc de voir assiduement son élève; il devint cependant chaque jour plus libre dans l'emploi de ses moments, et, au bout de quelque temps, put enfin se reposer de ses longs travaux dans le sein des lettres et le commerce de l'amitié. Dix ans s'écoulèrent encore dans ces douces occupations, sans qu'il négligeât pourtant de paroître de temps en temps à la cour, où il portoit toujours ce caractère de droiture et de sincérité qu'il avoit montré dès le commencement, et qui ne se démentit jamais.

Les longs et fréquents accès d'un asthme dont il fut attaqué dans les dernières années de sa vie donnent l'idée de ces ennuyeuses douleurs dont parle Fléchier, qui vint exprès de Nîmes pour l'assister à ses derniers moments. Il mourut en 1690, âgé de près de quatre-vingts ans.

L'histoire de sa vie, publiée en 1729, en 2 vol. in-12, sur les mémoires de la duchesse d'Uzès sa

fille, et dont on a tiré tout ce qu'on vient de lire, rapporte que cet homme, si austère en apparence, avoit le cœur si bon et si tendre, que jamais il ne put se trouver à un conseil de guerre, et donner sa voix pour une condamnation à mort.

Un autre trait connu de tout le monde achèvera de caractériser cet homme, qu'on peut bien nommer extraordinaire, eu égard au temps et au lieu où il a vécu, et sur lequel Fléchier, dans toute son oraison funèbre, n'a rien dit que de vrai et de confirmé par l'histoire. Des ennemis de Molière vouloient persuader à Montausier que c'étoit lui que le poëte avoit voulu ridiculiser dans sa comédie du *Misanthrope*. Montausier, pour toute réponse, dit qu'il se trouveroit fort heureux de ressembler au Misanthrope de Molière.

Digitized by Google

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS HAUT ET TRÈS PUISSANT SEIGNEUR

MESSIRE

CHARLES DE SAINTE-MAURE,

DUC DE MONTAUSIER,

PAIR DE FRANCE.

Sicut ambulavit in conspectu tuo, in veritate et justitia, et recto corde tecum, custodisti ei misericordiam grandem.

Comme il a marché devant vous, Seigneur, dans la vérité, dans la justice et dans la droiture du cœur, vous lui avez conservé votre grande miséricorde.

(Au livre III des *Rois*, chap. III.)

Ce fut après un solennel et magnifique sacrifice [1], où coula le sang de mille victimes, dans la ferveur de la prière, en présence du Dieu d'Israël, que Salomon, déja rempli de son esprit et de sa sagesse, fit cet éloge du roi son père; et c'est dans la solennité

[1] *Mille hostias obtulit Salomon.* (III. Reg.) — *Apparuit autem Dominus Salomoni.* (Ibid.)

des saints mystères, parmi les vœux et les suffrages des fidèles, à la face de ces autels où Jésus Christ, sauveur du monde, hostie pure et salutaire, se présente aux yeux de ma foi, et s'immole pour les vivants et pour les morts, que j'applique ce même éloge à très haut, très puissant seigneur messire Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France, gouverneur de Normandie, chevalier des ordres du roi, ci-devant gouverneur de monseigneur le dauphin.

David avoit mérité ces louanges : ce roi qui se plaisoit dans la vérité, qui marchoit dans les sentiers de la justice, qui cherchoit le Seigneur dans toute l'étendue de son cœur, qui chantoit dans la paix des cantiques de Sion, qui brisoit dans la guerre la force des Philistins ; ce roi selon le cœur de Dieu, observateur de ses ordonnances, zélateur de sa sainte loi, ami des ames simples et fidèles, ennemi des esprits doubles et des mauvais cœurs, pécheur par fragilité, pénitent par réflexion, juste et saint par la grace et par la miséricorde de Dieu.[1]

Je viens faire revivre ici les mêmes vertus et les mêmes miséricordes, et vous faire admirer un homme qui ne se détourna jamais de ses devoirs, qui, pour maintenir la raison, se roidit contre la coutume, qui n'eut jamais d'autre intérêt que celui de la vérité et de la justice, et qui, ayant eu part à toutes les prospérités du siècle, n'en a point eu à ses corruptions ; un homme d'une vertu antique et nouvelle, qui a su joindre la politesse du temps à la bonne foi de nos

pères, en qui la fortune n'a fait que donner du crédit au mérite, qui a sanctifié l'honneur et la probité par les régles et les principes du christianisme, qui s'est élevé par une austère sagesse au-dessus des craintes et des complaisances humaines, et qui, toujours prêt à donner à la vertu les louanges qui lui sont dues, a fait craindre à l'iniquité le jugement et la censure; vaillant dans la guerre, savant dans la paix; respecté, parcequ'il étoit juste; aimé, parcequ'il étoit bienfaisant; et quelquefois craint, parcequ'il étoit sincère et irréprochable.

C'est vous, divine Providence, qui m'avez conduit en ces lieux, pour recevoir les derniers gages de son amitié, et pour recueillir les derniers soupirs de sa pénitence. Vous vouliez qu'il me fût connu tout entier, et qu'après avoir vu sa modération dans les temps heureux de sa vie, je fusse aussi, dans ses jours de douleur et d'infirmité, le témoin de sa patience. Vous avez couronné sa piété, et vous m'avez destiné à honorer sa mémoire: faites servir à votre gloire les grands exemples qu'il a donnés; et comme vous formiez en lui, pour sa perfection, de saints desirs et de bonnes œuvres, inspirez-moi, pour l'édification de mes auditeurs, d'efficaces et justes louanges.

Ne craignez pas, messieurs, que l'amitié ou la reconnoissance me préviennent. Nous parlons devant Dieu en Jésus-Christ, dit l'Apôtre[1]; et je puis dire

[1] II. Cor., II, 16.

comme lui : « Vous savez, mes frères, que la flatterie « jusqu'ici n'a pas régné dans les discours que je vous « ai faits : » *Neque enim aliquando fuimus in sermone adulationis, sicut scitis*[1]. Oserois-je dans celui-ci, où la franchise et la candeur font le sujet de nos éloges, employer la fiction et le mensonge? Ce tombeau s'ouvriroit, ces ossements se rejoindroient et se ranimeroient pour me dire : Pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis jamais pour personne[2]? Ne me rends pas un honneur que je n'ai pas mérité, à moi qui n'en voulus jamais rendre qu'au vrai mérite. Laisse-moi reposer dans le sein de la vérité, et ne viens pas troubler ma paix par la flatterie, que j'ai haïe. Ne dissimule pas mes défauts, et ne m'attribue pas mes vertus ; loue seulement la miséricorde de Dieu, qui a voulu m'humilier par les uns et me sanctifier par les autres.

Je me renferme donc dans les paroles de mon texte, et me destine à vous faire voir l'amour de la

[1] I. Thess., II, 5.

[2] Bossuet avoit dit, en parlant de la reine d'Angleterre : « Ce « cœur, tout poudre qu'il est, devient sensible, même sous le drap « mortuaire, au nom d'un époux si cher. » Fléchier nous paroit ici bien supérieur à Bossuet, lorsque, dans une des plus magnifiques prosopopées que connoisse l'éloquence, il représente Montausier sortant du tombeau pour lui défendre d'exagérer son éloge. « Ces « ossements se rejoindroient et se réuniroient pour me dire : *Pour-« quoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis jamais pour per-« sonne?* » La figure employée par Bossuet est belle, mais exprimée d'une manière qui laisse quelque chose à desirer ; celle de Fléchier est sublime par la pensée comme par l'expression. (F.)

vérité, le zèle de la justice, l'esprit de droiture, qui sont le caractère de ce grand homme que vous regrettez et que vous louez avec moi. Si je n'observe pas dans ce discours tout l'ordre et toutes les règles de l'art, pensez qu'il y a je ne sais quoi de désordonné dans la tristesse; que les grands sujets sont à charge à ceux qui les traitent, et que c'est ici une effusion de mon cœur plutôt qu'un ouvrage et une méditation de mon esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connoître la vérité, il n'y a rien qu'il aime moins et qu'il cherche moins à connoître. Il craint de se voir tel qu'il est, parcequ'il n'est pas tel qu'il devroit être; et, pour mettre à couvert ses défauts, il couvre et flatte ceux des autres. Le monde ne subsiste plus que par ses complaisances mutuelles. Il semble que l'esprit de mensonge que Dieu menaçoit de répandre sur ses prophètes [1] soit répandu sur tous les hommes. On n'a plus ni le courage de dire la vérité, ni la force de l'écouter. La sincérité passe pour incivilité et pour rudesse. Il n'y a presque plus d'amitié qui soit à l'épreuve de la franchise d'un ami. L'esprit, fécond en déguisements, s'étudie à défigurer, selon ses besoins ou ses intérêts, tantôt les vices, tantôt les vertus; et la parole, qui est l'image de la

[1] III. Reg., 22.

raison et comme le corps de la vérité, est devenue l'organe de la dissimulation et du mensonge[1].

Charles de Sainte-Maure se sauva par la miséricorde de Dieu de cette corruption commune. Il naquit avec ces inclinations libres et généreuses qui affranchissent l'ame de toute autre loi que de celle de ses devoirs. Le ciel versa dans son esprit et dans son cœur ces principes d'honneur et d'équité qui font qu'on produit sans rougir ses sentiments et ses pensées. La feinte ne pouvoit rien ajouter à sa gloire, et l'art en lui ne pouvoit mieux faire que la nature. Son illustre maison, dont l'origine s'est perdue dans les obscurités du temps, lui fournissoit depuis sept cents ans de grands exemples. Il y trouvoit une noblesse toujours pure par ses vertus, toujours utile par ses services, toujours glorieuse par son rang, par ses emplois, par ses alliances. Il voyoit dans l'histoire ses ancêtres tantôt soutenant avec éclat les premières dignités du royaume, tantôt, dans l'assemblée des seigneurs de plusieurs provinces, s'intéressant pour les droits et pour les libertés des peuples, tantôt allant avec des troupes nombreuses, levées à leurs dépens, reprendre les terres que des seigneurs voisins leur avoient usurpées; plus touchés de l'honneur que de l'intérêt, aussi peu capables de souffrir une injustice que de la commettre.

Mais il racontoit avec plaisir les services que son

[1] *Ambitio multos mortalis falsos fieri subegit; aliud clausum in pectore, aliud in lingua promptum habere.* (Sallust., *Catil.*, x.) (F.)

aïeul avoit rendus à Henri IV, de glorieuse mémoire, et plus encore les conseils sages et libres qu'il lui donnoit, ajoutant à son récit « que ses pères avoient « toujours été fidèles serviteurs des rois leurs maîtres, « mais qu'ils n'avoient pas été leurs flatteurs; que « cette honnête liberté, dont il faisoit profession, « étoit un droit acquis et une possession de famille; « et que la vérité étoit venue à lui de père en fils, « comme une portion de son héritage. »

La mort lui enleva, dès les premières années de son enfance, un père dont la perte auroit été irréparable, s'il ne fût tombé sous la conduite d'une mère de l'ancienne maison de Châteaubriaud, qui, renonçant d'abord à toute sorte de vanités et de plaisirs pour vaquer dans une triste et laborieuse viduité aux affaires de sa famille, et contenant sous les lois d'une austère vertu et d'une exacte modestie une grande beauté et une florissante jeunesse, sacrifia toutes les douceurs et tout le repos de sa vie à la fortune et à l'éducation de ses enfants. Charles étoit encore en cet âge où l'on ne suit que les premiers instincts de la liberté. Un feu, que la raison n'avoit pas encore modéré, le révoltoit contre la discipline et la contrainte. Elle réprima, par une sage sévérité, les premières vivacités de son esprit et les saillies naturelles d'une fierté encore naissante. Elle le plia avec douceur sous le joug de l'autorité maternelle, l'accoutumant insensiblement à une vie simple et patiente; et, comme elle n'eut pas pour lui ces complaisances foibles qui amollissent la raison et le

courage des enfants, elle ne souffrit pas en lui ces délicatesses qui affoiblissent le tempérament et la vigueur du corps et de l'ame.

Mais, hélas! elle employa ses premiers soins à lui apprendre les principes d'une fausse religion [1]. Égaré dès qu'il entra dans les voies de Dieu, nourri depuis par les maîtres mêmes de l'erreur, et dans le sein, pour ainsi dire, de l'hérésie, il prit une profane nouveauté pour la vénérable antiquité de l'Église. Sensible à tous les malheurs du parti, attentif à tout ce qui flattoit ses préventions, se mêlant, tout enfant qu'il étoit, dans les conversations et les disputes, il suppléoit par son ardeur à ce qui manquoit à sa connoissance; et, dans un âge où l'on ne sait pas encore sa religion, il défendoit déja la sienne.

O Dieu de vérité! vous n'avez pas fait cet esprit pour le mensonge: laissez couler sur lui, du sein de votre gloire, un de ces rayons pénétrants de votre grace lumineuse qui portent le vrai dans le fond des cœurs; et ne permettez pas que l'erreur et la vanité le possèdent. Ou, si vous laissez croître ses ténèbres pour avoir plus de gloire à les dissiper, gardez-lui une miséricorde d'autant plus grande, que son zèle ardent et ses intentions sincères le justifient à lui-même, et qu'il croit faire honneur à la vérité dans l'hommage même qu'il rend au mensonge.

Vous dirai-je le progrès qu'il fit dans la connoissance des lettres humaines, le goût qu'il eut pour la

[1] A Sédan, sous le ministre Du Moulin.

poésie et pour l'éloquence, dont il apprit non seulement toutes les beautés, mais encore toutes les régles; l'étude qu'il fit de cette noble et savante antiquité, qu'il regardoit comme la source de la raison et de la politesse de nos siécles? Un amour curieux des livres, une avidité de savoir, une assiduité, et, si je l'ose dire, une intempérance de lecture, ont été les passions de sa jeunesse. Vous parlerai-je de ces campagnes où, la gloire allumant les premiers feux de son courage, il fit voir, dans les siéges de Rosignan et de Casal, par les services qu'il rendit, ceux que le prince et la patrie en pouvoient attendre? Animé par les exploits éclatants d'un frère dont la réputation ne pouvoit égaler le mérite, il eut part aux louanges que lui donnèrent justement et ses ennemis et ses maîtres.

La bienséance et la coutume, et plus encore les devoirs de sa condition et de sa naissance, l'engagèrent à se mêler dans la foule des courtisans, pour révérer la grandeur et la majesté d'un roi[1] plein de religion et de justice, et pour gagner la faveur et l'estime d'un grand ministre[2] qui connoissoit la vertu et qui distribuoit la fortune. On lui dit mille fois que la franchise n'étoit pas une vertu de la cour; que la vérité n'y faisoit que des ennemis; qu'il falloit, pour y réussir, savoir, selon les temps, ou déguiser ses passions, ou flatter celles des autres; qu'il y avoit un art innocent de séparer les pensées d'avec

[1] Louis XIII. — [2] Le cardinal de Richelieu.

les paroles, et que la probité pouvoit souffrir ces complaisances mutuelles qui, étant devenues volontaires, ne blessent presque plus la bonne foi, et maintiennent la paix et la politesse du monde.

Ces conseils lui parurent lâches. Il alloit porter son encens avec peine sur les autels de la fortune, et revenoit chargé du poids de ses pensées, qu'un silence contraint avoit retenues. Ce commerce continuel de mensonges ingénieux pour se tromper, injurieux pour se nuire, officieux pour se corrompre; cette hypocrisie universelle, par laquelle chacun travaille à cacher de véritables défauts, ou à produire de fausses vertus; ces airs mystérieux qu'on se donne pour couvrir son ambition, ou pour relever son crédit: tout cet esprit de dissimulation et d'imposture ne convint pas à sa vertu. Ne pouvant s'autoriser encore contre l'usage, il fit connoître à ses amis qu'il alloit à l'armée faire sa cour par des services effectifs, non pas par des offices inutiles; qu'il lui coûtoit moins d'exposer sa vie que de dissimuler ses sentiments, et qu'il n'achèteroit jamais ni de faveur ni de fortune aux dépens de sa probité.

Il ne voulut apprendre d'autre langage que celui de l'Évangile[1], oui, oui, non, non; effectif dans ses résolutions, fidèle dans ses promesses, plus prêt à tenir sa parole qu'à la donner, tout vrai dans ses actions et dans sa conduite. Aussi n'eut-il besoin pour s'élever dans sa profession, ni de sollicitations, ni

[1] *Sit autem sermo vester, est, est, non, non.* (Matth., v, 37.)

d'artifices. Sa prudence, son application, sa valeur, lui attirèrent l'estime et la confiance des deux plus renommés capitaines[1] de son temps, qui, dans les guerres d'Allemagne, s'étoient servis utilement de son secours et de ses conseils dans la suite de leurs victoires.

L'Alsace, qui avoit été le théâtre de ses travaux, en fut aussi la récompense. Quelle nouvelle matière de gloire pour lui ! l'ennemi redoutable et voisin ; un peuple qui n'étoit qu'à demi soumis, le peu de secours qu'il pouvoit attendre, une province qu'on lui donnoit plutôt à conquérir qu'à gouverner : tant de difficultés ne firent qu'animer sa constance ; et, par des combats presque journaliers, ayant affermi son gouvernement, il le rendit, par sa modération, un des plus heureux et des plus tranquilles du royaume.

Il revint à la cour, et ne se prévalut ni des louanges, ni des espérances qu'on lui donna : il joignoit la retenue du jugement à la hardiesse du courage. Quoiqu'il aimât la gloire, il la cherchoit dans ses actions, non pas dans le témoignage des hommes. Il n'a voulu contribuer à sa réputation autre chose que son mérite. De toutes les vérités, il n'a caché que celles qui lui étoient avantageuses, et rien n'a jamais pu affoiblir sa sincérité que sa modestie. Nous savons pourtant, messieurs, que jamais ame ne fut plus fière ni plus intrépide : on le vit à la bataille de

[1] Le duc de Weimar et le maréchal de Guébriant.

Cerné charger trois fois les ennemis, couvert de sang et de poussière, et dresser aux pieds de son général, comme un honorable trophée, trois drapeaux qu'il leur enleva. Il parut avec deux cents hommes, durant le siége de Brisach, renversant sur les bords du Rhin deux mille Allemands à la vue de leur armée.

Mais viens-je faire ici l'histoire sanglante de ses combats? et mon sujet n'a-t-il rien de plus édifiant et de plus doux? Déja se formoient dans le ciel ces nœuds sacrés qui devoient unir éternellement son cœur à celui de l'incomparable Julie[1]. Déja s'allumoient dans son ame ces feux ardents et purs que la sagesse, la beauté, l'esprit et un mérite universel ont coutume de faire naître. L'admiration, l'estime, entretenoient cette sage et vertueuse passion, et plus encore une conformité de mœurs et d'inclination, qui fait les liaisons parfaites; même candeur dans leurs procédés, même élévation de génie et de courage, même penchant à la vertu, au préjudice de la fortune, même fidélité pour tous les devoirs de la vie, même goût pour la conversation et pour toutes sortes de belles-lettres, même plaisir à faire du bien; mais parmi tant de ressemblance, une religion différente.

Tombez, tombez, voiles importuns qui lui couvrez la vérité de nos mystères; et vous, prêtres de Jésus-Christ, qui depuis si long-temps offrez à Dieu

[1] Julie d'Angennes, depuis duchesse de Montausier.

pour son salut et vos vœux et vos sacrifices, prenez le glaive de la parole, et coupez sagement jusqu'aux racines de l'erreur, que la naissance et l'éducation avoient fait croître dans son ame. Mais par combien de liens étoit-il retenu? La chair et le sang qui l'attachoient auprès d'une mère qu'il aimoit autant par reconnoissance et par raison que par tendresse de naturel: certaines vues d'honneur, qui lui faisoient craindre jusqu'aux moindres soupçons de changement et d'inconstance: le pouvoir que prenoit sur lui une première impression de vérité ou de justice: les réponses que les oracles du parti lui avoient rendues, et les soins qu'il avoit pris lui-même de s'aveugler par des lectures dangereuses, étoient autant d'engagements qui le lioient à sa communion.

Mais aussi, dans les recherches de sa foi, il lui étoit échappé quelque doute: la lecture des histoires de l'Église lui avoit fait entrevoir quelque nouveauté dans ces derniers temps; des contestations et des disputes qu'il avoit eues, il étoit sorti je ne sais quelles clartés passagères, qui avoient laissé quelque trace de lumière dans son esprit. Il n'étoit pas de ces hommes tiédes à qui Dieu et le salut sont indifférents, qui demeurent sans mouvement où ils sont tombés, soit au midi, soit au septentrion, selon le langage de l'Écriture[1], qui ignorent ce qu'ils croient, et n'ont une religion que par hasard, et non par lumière. Il savoit rendre raison de sa foi,

[1] Eccl., xi, 3.

comme l'Apôtre le commande, et la connoissance que Dieu lui donna fut peut-être la récompense de son zèle.

Des lumières imperceptibles et successives dissipèrent une partie de ces nuages dont il étoit environné. Il demanda, et il reçut; il frappa, et on lui ouvrit; il reconnut dans l'Église de Jésus-Christ une puissance de décision qui nous fait croire ce qu'elle croit, pratiquer ce qu'elle ordonne, et tolérer même avec soumission ce qu'elle tolère; et se faisant de cette créance une nécessité pour toutes les autres; docile, humble, pénitent, surmontant le monde par sa foi et la nature par la grace, il alla sous la conduite d'un grand prélat[1] aux pieds des autels assujettir sa raison à l'autorité de l'Église, et faire un sacrifice de ses erreurs devant les ministres du Dieu de la vérité.

Quels ont été depuis les accroissements de sa foi! Avec quelle reconnoissance et quelle joie chantoit-il au Seigneur le cantique de sa délivrance! Avec quel zèle exhortoit-il quelques uns de ses domestiques à rentrer, comme lui, dans le bercail de Jésus-Christ, leur fournissant et les livres et les raisons les plus propres à les convaincre! Avec quelle douceur et quelle charité consoloit-il en ces derniers temps quelques uns de ses amis, dont il voyoit la conscience irrésolue et inquiète! Il les touchoit par ses conseils

[1] M. Faur, évêque d'Amiens, mort à Paris le 11 mars 1687, âgé de soixante-quinze ans. On a de lui plusieurs oraisons funèbres, entre autres celle d'Anne d'Autriche. (F.)

et par sa propre expérience; il leur racontoit ses combats, pour les exciter à gagner sur eux la même victoire; et, pour guérir leur opiniâtreté, il déploroit en leur présence la sienne propre.

Je ne vous dirai pas, messieurs, les commandements et les emplois de confiance qu'on lui destina; les solennités de son mariage, où toute la France s'intéressa; les gouvernements et les charges dont il fut pourvu dans des conjonctures où il étoit difficile de les soutenir. N'attendez pas que je vous le représente se dérobant aux premières tendresses d'un chaste mariage, pour aller chercher la gloire sous les ordres d'un prince[1] toujours prêt à combattre, et toujours assuré de vaincre. Je ne viens pas non plus vous le faire voir conduisant le légat[2] de Sa Sainteté, montrant des vertus de l'ancienne Rome aux prélats de la nouvelle, et faisant admirer à cette nation une judicieuse sincérité, qui valoit mieux que ses subtilités et ses adresses.

Il est temps de venir au point de sa réputation et de sa gloire. Dieu, dont la providence veille au bonheur de ce royaume, l'appela à l'instruction et à la conduite de monseigneur le dauphin; et cette même sagesse qui, selon l'Écriture[3], fait régner les rois, lui apprit l'art de former une ame royale.

Que lui manquoit-il pour un si glorieux, mais si

[1] M. le prince de Condé.
[2] Le cardinal Chigi, neveu d'Alexandre VII.
[3] Prov., VIII, 15.

difficile ministère? Du savoir? Il avoit acquis par ses lectures continuelles des habitudes dans tous les pays et dans tous les siècles : il étoit devenu, pour ainsi dire, le spectateur et le témoin de la conduite de tous les princes : il avoit assisté à leurs conseils et à leurs combats : il connoissoit toutes les routes de la vertu et de la gloire ancienne et nouvelle. De la probité? Rien n'étoit plus connu que son équité, son désintéressement et la religion de sa parole : il pouvoit instruire, sans se rétracter et sans se condamner soi-même : ses exemples n'affoiblissoient pas ses préceptes, et il n'avoit point à justifier au prince ni aux courtisans la contrariété de ses mœurs et de ses règles. La piété? Il avoit connu Dieu, et l'avoit toujours glorifié; il avoit regardé le libertinage comme un monstre, et dans la cour et dans les armées. Il avoit appris dans la loi de Dieu ce qu'elle défend et ce qu'elle ordonne : censeur zélé des vices, sans aigreur, sans indiscrétion; chrétien de bonne foi, sans superstition, sans hypocrisie.

Le roi, qui, dans ses choix, en faisant justice au mérite, a toujours fait honneur à sa sagesse, s'applaudit même de celui-ci. Avec quelle confiance le substitua-t-il en sa place dans l'un de ses plus importants et plus indispensables devoirs! Avec quelle bonté voulut-il remettre lui-même ce dépôt sacré en des mains si pures et si fidèles! Ayant sur lui tout le gouvernement de son peuple, il lui donna toute la conduite de son fils; il lui recommanda le soin de l'instruction, et se chargea des grands exemples : il

voulut que le siècle présent jouît de la félicité de son régne, et laissa à la conscience et à l'habileté de ce prudent gouverneur les espérances du siècle à venir.

Aussi quelle reconnoissance fut la sienne! Il sacrifia ses plaisirs, ses intérêts, et sa liberté; il ne pensa plus qu'à ce jeune prince; il n'eut plus d'esprit, il n'eut plus de cœur que pour lui. De peur de s'amollir par la tendresse, il emprunta l'autorité du roi: de peur de rebuter par l'austérité des préceptes, il prit les entrailles du père; et, par ce juste tempérament, il avançoit en lui les fruits de la raison, et corrigeoit les défauts de l'âge.

Sa principale occupation fut de l'accoutumer à connoître et à souffrir la vérité. Il savoit que les grands naissent avec certaines délicatesses qui retiennent dans un timide respect les courtisans qui les approchent; qu'on ne leur présente jamais des miroirs fidèles; qu'avant qu'ils sachent qu'ils sont hommes et qu'ils sont pécheurs, on leur apprend qu'ils ont des sujets, et qu'ils sont les maîtres du monde.

Plus le prince qu'il gouvernoit avoit de bonté et de docilité naturelle, plus il éloignoit tout ce qui pouvoit le corrompre. Combien de fois arrêta-t-il une flatterie qui, comme un serpent tortueux, alloit se glisser dans son ame! Combien de fois éteignit-il l'encens dont la douce et maligne odeur auroit empoisonné une imagination encore tendre! Combien de fois lui fit-il faire la différence d'un ami d'avec un

flatteur[1] ! Combien de fois leva-t-il d'une main sévère les premiers voiles qu'une cour artificieuse alloit mettre devant ses yeux pour lui cacher quelque vérité ou quelque devoir !

Permettez que je me le représente ici comme ce cavalier que vit saint Jean dans l'Apocalypse : il s'appeloit fidèle et véritable, *fidelis et verax*[2] ; montrant à cet auguste enfant les sources du vrai et du faux, et lui formant dans le monde, que saint Augustin appelle la région des faussetés et des mensonges, une ame innocente et sincère. Il portoit plusieurs couronnes, lui expliquant pour son instruction la différence des bons et des mauvais régnes. Il tenoit en ses mains un glaive luisant, pour couper les filets de ses passions naissantes, et les discours et les exemples qui pourroient les entretenir. Voilà quel étoit son amour pour la vérité : voyons quel étoit son zèle pour la justice.

[1] On connoît ces belles paroles qu'il adressa au grand dauphin, après avoir terminé l'éducation de ce prince : « Monseigneur, si « vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, « vous me haïrez, et je m'en consolerai. » On se rappelle aussi cette fameuse lettre qu'il écrivit au même prince, en 1688 : « Mon- « seigneur, je ne vous fais pas compliment sur la prise de Philis- « bourg; vous aviez une bonne armée, des bombes, du canon, et « Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce que vous êtes « brave ; c'est une vertu héréditaire dans votre maison : mais je me « réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, « faisant valoir les services d'autrui, et oubliant les vôtres : c'est « sur quoi je vous fais mon compliment. » (F.)

[2] Apoc., xix, 11.

SECONDE PARTIE.

Il est difficile, quand on aime la vérité, qu'on n'ait aussi du zèle pour la justice, tant par cette union qui lie toutes les vertus que par certaines régles d'ordre et de proportion, que l'esprit cherche dans les actions aussi bien que dans les paroles. Ces deux inclinations furent également fortes en M. de Montausier.

Il y avoit dans son cœur une loi d'équité sévère qui le portoit à résister à toutes les passions désordonnées des hommes, et à rendre à chacun ou le service, ou l'honneur, ou la protection qu'il pouvoit espérer de lui. On le vit dans sa jeunesse se faisant une espèce de crédit et d'autorité du fonds de ses bonnes intentions, pour s'opposer aux désordres, pour arrêter la fraude et la violence, et pour réduire tout à la discipline, supportant lui-même avec constance toutes les fatigues et toutes les contraintes que lui imposoient, dans les bornes de sa profession, la raison et l'ordre.

Cet esprit de justice n'a fait que croître avec son bonheur. Pour avoir sa protection, c'étoit assez d'être malheureux. Quelque inconnu qu'on fût, on n'avoit besoin d'autre recommandation auprès de lui que de celle que porte avec soi la vertu et l'innocence persécutée. Il n'avoit pas de ces froides indifférences, ni de ces foibles ménagements, qui font qu'on abandonne les affaires d'autrui pour ne s'en pas faire à

soi-même. Par-tout où se pouvoit étendre son pouvoir, l'oppression et l'injustice n'étoient pas libres; celui-là ne pouvoit s'assurer de son repos, qui troubloit le repos des autres. A-t-il craint d'irriter les puissants, quand il a pu secourir les foibles? A-t-il plié sous la grandeur, lorsqu'elle s'est trouvée injuste? A-t-il manqué de hardiesse, et lui a-t-il fallu d'autre droit que celui de la protection et de la charité commune, quand il a pu défendre les gens de bien?

N'a-t-il pas eu, dans la licence même de la guerre, une constante et scrupuleuse retenue dans un temps où la confusion régnoit encore dans les armées, où l'on croyoit que le soldat devoit s'enrichir non seulement des dépouilles de l'ennemi, mais encore de celles des peuples, et où, par des condescendances nécessaires, on pardonnoit un peu d'avarice et de dureté pour entretenir le courage et la bonne humeur des gens de guerre? Il ne s'en tint pas à ces coutumes; il se régla sur une prudente équité, non pas sur un barbare droit des armes: modeste, désintéressé, songeant à des acquisitions d'honneur et de gloire, non pas aux biens et aux commodités de la vie; généreux pour les autres, sévère et dur à lui-même, partageant avec les moindres officiers ses biens par libéralité, et leurs fatigues par constance.

Il eut même des égards pour les ennemis, ne croyant pas que tout ce qui étoit permis fût expédient, et disant quelquefois: « Faisons-leur craindre « notre valeur, non pas notre cupidité. » Aussi ne

laissa-t-il jamais après lui de traces funestes de ses passages; et sa conscience lui rendant justice à son tour, il n'eut pas besoin de réparer sur ses vieux ans les torts qu'il avoit faits en sa jeunesse, ni de restituer aux enfants ce qu'il avoit autrefois injustement exigé des pères.

Quelle pensez-vous que fût son occupation dans ses gouvernements? La justice. Plein des maximes d'honneur et de probité dont il savoit toutes les lois, il retenoit la noblesse dans l'ordre; il étouffoit les querelles dans leur naissance, gagnant les uns par persuasion, arrêtant les autres par autorité, compensant les satisfactions avec les injures, rendant à l'honneur et au droit de chacun ce que l'avarice ou la colère en avoit ôté, mettant les uns à convert de l'insulte, et les autres hors d'état de nuire. Il coupoit ainsi, par une équité décisive, sans préoccupation et sans intérêt, les racines des haines et des procès, et portoit par-tout la modération et la paix, qui est le fruit de la justice.

Mais quel fut son zèle et sa vigilance dans les calamités publiques! Il jouissoit à la cour de la douceur du repos et de la gloire où le ciel venoit d'élever sa famille, lorsqu'un mal funeste et contagieux se répandit et s'échauffa dans les principales villes de Normandie[1], soit que l'intempérie des saisons eût laissé dans les airs quelque maligne impression, soit qu'un commerce fatal y eût apporté des pays éloignés,

[1] La peste de 1663.

avec de fragiles richesses, des semences de maladie et de mort, soit que l'ange de Dieu eût étendu sa main pour frapper cette malheureuse province. Il y accourut. Dans cette affliction qui dérange tout, où d'ordinaire on est perdu parcequ'on est abandonné, où chacun, occupé de ses propres craintes, oublie les malheurs d'autrui, et où l'horreur d'une mort prochaine semble justifier les infidélités que l'on se fait les uns aux autres, la raison fit en lui ce que ne fait ordinairement ni le sang ni la nature. Il répondit à ceux qui lui représentoient ses dangers, « qu'il de-« voit l'ordre et la protection à ce peuple; qu'étant « établi pour le gouverner, il l'étoit aussi pour le « secourir, et que sa vie ne lui étoit pas plus précieuse « que son devoir. » Il ranima les citoyens par sa présence, les excitant à s'entr'aider par des offices mutuels; et, par une exacte police qui coupoit les communications mortelles pour en ouvrir de salutaires, il sauva ce peuple qui avoit perdu toute espérance de santé et toute mesure de prudence.

Mais à quoi m'arrêté-je, messieurs? N'ai-je pas de plus nobles idées à vous donner de sa vertu? Si la fidélité est une justice que chacun doit à son souverain, quel sujet en a jamais fourni de plus grands exemples? Que ne puis-je vous exprimer les sentiments d'admiration, de vénération, et, si je l'ose dire, de tendresse qu'il eut pour le roi! Par combien de liens tenoit-il à lui! Tantôt il recueilloit tous ses bienfaits dans son esprit, pour multiplier sa reconnoissance; tantôt il pensoit à ses expéditions mili-

taires, pour faire le récit de ses travaux et pour compter le nombre de ses victoires ; tantôt il le voyoit au milieu de sa magnificence et de sa splendeur, pour s'éblouir de sa majesté et se réjouir de sa gloire ; et quelquefois il le dépouilloit de toute idée de sa puissance et de sa grandeur, pour avoir le plaisir d'honorer gratuitement le mérite de sa personne. Que ne puis-je vous représenter la forte passion qu'il eut pour l'état, dont les intérêts lui furent plus chers et plus sensibles que les siens propres ! Quelle étoit son indignation contre ceux à qui le bien public est indifférent, et qui, ne se comptant et ne se regardant qu'eux-mêmes, sans honneur et sans charité, abandonnent au hasard tout le reste du monde !

Dans le cours de ces fatales années où la discorde alluma dans le sein de la France le feu de tant de passions qui firent tant de malheureux et tant de coupables : ne craignez pas, messieurs, je parle d'un homme sage qui ne sortit jamais de ses devoirs, qui n'a besoin de grace ni d'apologie, et de qui il n'y a point eu d'erreur à plaindre ni de faute à justifier : sa fidélité fut inébranlable. Retiré dans la province de Saintonge, où se formoient déja des factions, il les arrêta par sa vigilance et par son courage. Les sollicitations d'un prince [1] qui l'honoroit de sa bienveillance, les mécontentements qu'il avoit reçus du ministre [2], ne purent jamais le toucher. Il surmonta ces deux tentations délicates ; et lui seul peut-être a la

[1] Le prince de Condé. — [2] Mazarin.

gloire d'avoir résisté tout d'un coup, pour le service de son maître, à la force de l'amitié et au plaisir de la vengeance : il gagna la noblesse, déja presque demi-séduite ; il fit des sièges, donna des combats, prit des villes, et prodigua son sang et sa vie pour assurer au roi cette province, que sa situation et les conjonctures du temps avoient rendue très importante.

Quelle justice lui rendit-on ? On approuva ses services, et bientôt on les oublia. Dans ces jours de confusion et de trouble, où les graces tomboient sur ceux qui savoient à propos se faire soupçonner ou se faire craindre, on le négligea comme un serviteur qu'on ne pouvoit perdre, et l'on ne songea pas à sa fortune, parcequ'on n'avoit rien à craindre de sa vertu. Mais sa constance le soutint, et la providence de Dieu réservoit au roi l'honneur de récompenser cette ame fidèle.

Descendons à l'équité de son cœur dans sa conduite particulière. Quels furent ses sentiments pour ses amis ! Ici se réveille ma reconnoissance, mes entrailles s'émeuvent, et l'image d'un bonheur dont je jouissois me fait souvenir que je l'ai perdu. Sa bonté prévint pour cette fois son jugement : d'ailleurs son amitié ne se donnoit point au hasard, c'étoit le prix de son estime. Elle ne s'affoiblissoit jamais ni par le temps ni par l'absence, et rien ne dérangeoit dans son cœur ce que le mérite y avoit une fois placé. On ne craignoit point avec lui les inégalités ni les défiances ; il ne savoit se démentir, et sa bonne foi sembloit lui répondre de celle des autres.

Digitized by Google

Quelque indulgence qu'il eût pour ceux qu'il aimoit, il ne s'aveugloit pas sur leurs défauts : également sincère et charitable, il avoit le courage de les reprendre, ou le plaisir de les excuser. Fidèle dans leurs disgraces, il osa les louer et les servir en des temps où les autres n'osoient presque pas les plaindre. Dans leurs prospérités, il estima leur modération, et se réserva le droit de les avertir de leur orgueil. Il leur laissoit dans l'agréable commerce qu'il avoit avec eux toute la liberté qu'il prenoit lui-même de soutenir leurs opinions, et ne leur interdisoit que la flatterie.

Avec quelle chaleur s'intéressoit-il à leurs satisfactions ou à leurs peines! Les a-t-il jamais amusés par des caresses, quand ils ont attendu de lui des offices effectifs? Qui est-ce qui a jamais porté plus de vœux et plus de prières au pied du trône? J'ai cet avantage dans ce discours, qu'il n'y a personne ici de ceux qui ont eu part à son amitié qui ne reconnoisse et qui n'ait ressenti ce que je dis.

Vous le savez, nobles génies, qui cultivez votre esprit, et qui rendez à Dieu, le Seigneur des sciences, l'hommage de vos pensées. Vous avez été souvent surpris et de ses bontés et de ses lumières. Il pesoit les esprits, et donnoit à chacun le rang qu'il méritoit. Personne ne connut mieux l'excellence de leurs ouvrages, et personne ne sut mieux les estimer. Il les encourageoit, et tâchoit de les rendre utiles. Il leur procura souvent les graces du roi, et leur donna toujours ce qui étoit en ses mains, et, ce qu'ils

aimoient quelquefois davantage, la louange et la gloire.

Combien étoit-il juste et charitable à l'égard de ses domestiques! Chez lui les races se perpétuoient; les pères laissoient, comme un héritage à leurs enfants, la protection d'un si bon maître. Environné d'une foule de serviteurs, il cherchoit à chacun une fortune qui lui fût propre. Désintéressé pour lui, empressé pour eux, il ne sentoit jamais mieux son bonheur que lorsqu'il pouvoit faire le leur. Le nombre pouvoit être à charge à sa dépense, mais non pas à sa générosité. Il savoit bien qu'il n'avoit pas besoin de tout ce monde, mais il croyoit que tout ce monde avoit besoin de lui, et il le gardoit moins pour servir d'éclat à sa grandeur, que pour servir de matière à sa bonté.

De ce même principe naissoit son amour pour les pauvres. Aux termes de l'Écriture [1], l'aumône est une justice. Ce que nous appelons un don, le Sage le nomme une dette [2], et la mesure de la miséricorde que nous attendons est la miséricorde que nous aurons faite. Pénétré de ces vérités, il répandoit abondamment sur toutes sortes de misérables les secours de sa charité. Il n'attendit pas à la mort à consacrer à Jésus-Christ une partie de ses richesses; il savoit qu'une charité tardive, selon les pères de l'Église, avoit plus d'avarice que de piété; qu'il faut exécuter soi-même son testament et ses legs

[1] Tob., xiv, 11. — [2] Eccl., iv, 8..

pieux, et faire un sacrifice de religion et une distribution volontaire de ses aumônes.

Que ne puis-je révéler les secrets de sa charité? Vous verriez ici l'éducation d'une fille à qui la pauvreté pouvoit donner de mauvais conseils ; là, les études d'un pupille, que Dieu, par le moyen de sa charité, a conduit aux fonctions de son sacerdoce : ici, une noblesse indigente poussée par ses charitables secours au service du prince et de la patrie : là, un mérite naissant, qu'auroit accablé le poids de sa mauvaise fortune, relevé par ses libéralités. Sortez de ces retraites où la misère et la honte vous cachent, familles infortunées, et dites-nous par quelles adresses il fit couler jusqu'à vous ses assistances imprévues ! Et vous, asiles sacrés des disgraces de la nature ou de la fortune, monuments éternels de sa piété, hôpitaux dressés par ses soins et par ses bienfaits dans les villes de ses gouvernements, pour les mettre à couvert d'une importune mendicité, faites retentir jusqu'au ciel les vœux et les prières des pauvres que vous renfermez ! Voilà sa justice, messieurs, il ne me reste plus qu'à vous montrer son esprit de droiture.

TROISIÈME PARTIE.

La droiture est une pureté de motif et d'intention qui donne la forme et la perfection à la vertu, et qui attache l'ame au bien pour le bien même. C'est à cette génération simple et droite que l'esprit de

Dieu promet dans ses Écritures tantôt les bénédictions qu'il verse sur ceux qui le craignent[1], tantôt les lumières qu'il tire quand il veut du sein des ténèbres[2], tantôt le plaisir des approbations et des louanges[3], tantôt la joie d'une tranquille conscience[4].

C'est ici la gloire de mon sujet. Quel homme est jamais moins entré dans les voies obliques des passions et des intérêts que celui que nous regrettons? La connoissance de ses devoirs lui servoit de raison pour les accomplir, et ses intentions étoient toujours aussi bonnes que ses actions. Quelles furent donc ses règles? L'ambition, selon lui, n'avoit rien de noble; elle conduisoit la vertu par des moyens et à des fins qui sont souvent indignes d'elle: il disoit quelquefois « que les ambitieux qu'on loue tant « étoient des glorieux qui font des bassesses, ou des « mercenaires qui veulent être payés. » Aussi n'eut-il jamais en vue de bien faire pour être heureux; et ce qui le conduisit aux charges et aux dignités, il le fit pour les mériter, et non pas pour les obtenir.

L'intérêt et l'amour du bien ne purent jamais le tenter; et, dans tout le cours de sa vie, il n'eut ni le soin ni le desir d'en acquérir. La succession d'une tante[5], dame d'honneur d'une grande reine, sembloit devoir grossir le patrimoine de ses pères; mais, rebuté des affaires et des procès dont son esprit étoit incapable, il relâcha ce qu'on voulut, et crut que

[1] Psalm. cxi, 1. — [2] Ibid., 4. — [3] Psalm. lxiii, 11.
[4] Psalm. cxvi, 12. — [5] Madame de Brassac.

c'étoit un gain que de savoir perdre. Contraint de racheter sa liberté après une longue prison durant les guerres d'Allemagne, il employa et son argent et son crédit pour ramener les officiers qu'abandonnoit à leur triste captivité l'indigence ou l'avarice de leurs familles.

Deux principes le firent agir, la probité, la religion : l'une lui donnoit le desir d'être utile, l'autre le portoit à travailler à son salut. Quels sincères enseignements a-t-il donnés à monseigneur pour le bien public et pour sa gloire ! Il n'y a rien de si difficile que d'élever un jeune prince qui est né pour la royauté. Il faut lui inspirer de la hardiesse sans présomption, lui faire sentir ce qu'il doit être, et lui faire connoître ce qu'il est. Il suffit de lui faire voir en éloignement le trône où il doit être assis, et de lui essayer, pour ainsi dire, la couronne, afin qu'il sache la porter quand la providence de Dieu la fera tomber sur sa tête. Il est nécessaire de lui donner tout ensemble les vertus d'un roi et celles d'un particulier ; lui montrer la gloire du commandement et le mérite de l'obéissance, et lui apprendre à dire comme ce centenier de l'Évangile : *Homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites, et dico huic: Vade, et vadit*[1]. Je vois des peuples sous ma puissance, mais j'ai une puissance au-dessus de moi ; je commande des armées, mais j'exécute ce qu'on m'ordonne ; j'ai des sujets, mais j'ai un maître.

[1] Matth., viii, 9.

C'étoient les enseignements que lui donnoit M. le duc de Montausier. Il lui inspiroit la modération, en lui élevant le courage. Il lui formoit ce cœur docile que Salomon demandoit à Dieu pour la conduite de son peuple. Il lui marquoit les justes mesures de sa grandeur, en l'instruisant de ce qu'un roi doit à ses sujets, et de ce qu'un fils doit à son père.

Combien de fois lui a-t-il dit que la fin principale et la première loi du gouvernement étoit le bonheur des peuples; que la vérité et la fidélité sont les vertus essentielles des princes, qui sont les images du vrai Dieu, et les arbitres de la foi publique; et que les plus grands royaumes et les plus longs régnes n'étant devant Dieu qu'un point de grandeur et un moment de durée, les souverains devoient apprendre à être doux et modérés dans leur puissance, et soupirer après une gloire tout immortelle et toute divine! Que ne m'est-il permis d'exposer ici ces sages et saintes maximes que la fidélité lui fit écrire, que la modestie lui a fait cacher, et qui paroissent, selon ses desirs, avec plus d'éclat dans la vie du prince qui les pratique, soit qu'il aille lancer la foudre que le roi lui a mise en main, soit qu'il vienne jouir ici de la gloire qu'il s'est acquise? Rappelez en votre mémoire avec quelle tendre et sensible joie il recueillit ce qu'il avoit semé dans l'ame de ce jeune vainqueur, louant sa bonté, sa douceur, sa libéralité, sa religion et sa justice, et le félicitant de ses vertus, tandis que les autres le félicitoient de ses victoires.

N'étoit-ce pas ce même esprit de probité qui le poussoit à donner tant de bons avis et de salutaires conseils? Il eût voulu corriger tous les abus et réformer tous les défauts qu'il connoissoit sur les idées de perfection que sa sagesse lui avoit faites. Son âge, son crédit, ses dignités, et je ne sais quoi d'austère et de vénérable dans ses mœurs et dans sa personne, lui avoient acquis une espèce d'autorité universelle contre laquelle le monde n'osoit réclamer.

Ceux mêmes qui pouvoient ne pas aimer son zèle étoient obligés de le louer, et trouvoient de la vertu dans ses défauts mêmes. On pouvoit jeter dans son ame quelques fausses impressions, mais il suivoit toujours du moins l'ombre de la vérité et de la justice; et, quelque ascendant qu'on eût sur lui, on pouvoit le prévenir, mais on ne pouvoit le corrompre. S'il disputoit avec ardeur, ce n'est pas qu'il voulût assujettir le monde à ses opinions, mais le réduire à la vérité qu'il connoissoit, ou que du moins il croyoit connoître: attaché à ses sentiments par persuasion et non par caprice, souvent contraire aux avis des autres, parceque souvent ils étoient injustes ou déraisonnables, conservant toujours dans les chaleurs et dans les vivacités de son esprit la bonté et la tendresse même de son cœur.

Si sa droiture fut le motif de tant de vertus, sa religion fut le motif et la cause de sa droiture. Ne vous figurez pas une dévotion de spiritualités imaginaires, qui se nourrit de réflexions, et qui laisse les saintes pratiques. Sa foi étoit comme son cœur, sim-

ple et solide. Ne pensez pas à cette vaine et fastueuse religion qui se répand toute au-dehors, et qui n'a que le corps et la superficie des bonnes œuvres; tout étoit intérieur en lui. Loin d'ici cette piété d'imitation et de complaisance, qui porte dans le sanctuaire des vœux intéressés et profanes, qui, sous un feint amour de Dieu, couvrant les desirs et les espérances du siècle, fait servir les mystères et les sacrements de Jésus-Christ à l'ambition et à la fortune des pécheurs par une affectation sacrilège. Qui de vous oseroit le soupçonner de respect humain ou d'hypocrisie?

Il cherchoit Dieu, selon le conseil de l'Apôtre[1], dans la simplicité et la sincérité de son cœur. Y eut-il jamais une foi plus vive que la sienne? On eût dit qu'il voyoit à découvert les vérités du christianisme, tant il en étoit persuadé. Il les croyoit et les aimoit. L'insensé ferma devant lui ses lèvres impies, et retenant sous un silence forcé ses vaines et sacrilèges pensées, se contenta de dire en son cœur: Il n'y a point de Dieu. Il assistoit tous les jours au saint sacrifice; et son attention et sa modestie imprimoient le respect aux ames les moins touchées de la révérence du lieu et de la sainteté du culte. Nous l'avons vu, frappé de ces murmures importuns qui interrompent les oraisons des fidèles, et troublent dans la maison de Dieu le vénérable silence des saints mystères, se lever avec indignation, et, faisant

[1] II. Cor., I, 12.

l'office des anciens diacres de l'Église, ordonner qu'on fléchît les genoux, et qu'on se tût devant la majesté présente, qui, pour être cachée, n'en étoit pas moins redoutable.

Y eut-il jamais d'adoration plus spirituelle et plus véritable que celle qu'il rendoit à Dieu? Il le reconnoissoit comme sa fin et son origine; et, quoiqu'il eût pour lui cet amour de préférence qui lui donnoit un empire absolu sur ses volontés, il se reprochoit de n'avoir pas pour lui toute la tendresse et toute la sensibilité qu'il ressentoit pour ses amis. Avec quelle effusion de cœur lui exprimoit-il ses nécessités spirituelles et celles de sa famille, dans ces prières pures et tendres qu'il avoit composées lui-même pour implorer ses miséricordes, ou pour lui offrir ses vœux et ses reconnoissances!

D'où puisoit-il toutes ses lumières? De la loi qui en est la source éternelle. Il avoit lu cent treize fois le Nouveau-Testament de Jésus-Christ avec application et avec respect. Ministres de sa parole, destinés à la dispenser à ses peuples, l'avons-nous lue, l'avons-nous méditée si souvent? Les premiers chrétiens faisoient autrefois enterrer avec eux les livres des Évangiles, portant jusque dans le tombeau le trésor de leur foi et le gage de leur résurrection éternelle; et celui que nous louons aujourd'hui les tint jusqu'à sa mort entre ses mains, et voulut expirer, pour ainsi dire, dans le sein de la vérité et de la miséricorde de Jésus-Christ.

C'est ici, messieurs, l'endroit sensible de mon dis-

cours. Ne craignez pas pourtant que je me livre à ma douleur. J'ai vu cette grande miséricorde que Dieu lui avoit réservée, et j'ai pour moi toutes les consolations de la foi et de l'espérance des Écritures. Dans la gloire d'une réputation qu'une vertu consommée lui avoit acquise, et que l'envie n'osoit plus lui disputer; dans une vigueur d'esprit et de corps que l'âge et les maladies sembloient avoir jusque-là respectée, il tombe tout-à-coup dans ces ennuyeuses douleurs où l'on souffre sans secours et sans intervalle. La respiration qui nous fait vivre le fait mourir à tous moments. Les nuits plus tristes que les jours lui ôtent la douceur de la compagnie, et ne lui donnent pas celle du repos. Il ne peut ni s'étendre sur sa croix, ni trouver de situation ni de remède qui le soulage. Quels furent ses sentiments de piété dans ce temps de langueur et de patience!

Quel mépris du monde et de ses vanités! Il comptoit ses prospérités temporelles, dont il avoit toujours senti et le néant et le danger, et s'écrioit en soupirant: « Seroit-il possible, mon Dieu, que ce « fût là ma récompense! » Quelle horreur, mais quel repentir du péché! Il repassoit les années de sa vie dans l'amertume de son ame; et, se réveillant dans ses réflexions de pénitence: « Quatre-vingts ans, « disoit-il, quatre-vingts ans, Seigneur, passés à « vous offenser! » Quelquefois se défiant de son propre cœur, et craignant qu'il ne fût pas assez profondément touché, il disoit: « Vous m'avez appris « dans vos Écritures que le cœur de l'homme est im-

« pénétrable ; le mien n'auroit-il de plis et de replis « que pour vous? Vous tromperois-je, me trompe- « rois-je, ô mon Dieu ! » Une sainte frayeur des jugements divins le saisissoit. On voyoit sa foi dans ses yeux et dans ses paroles. La confiance chrétienne venant au secours : « J'approche, ajoutoit-il, du « trône de votre grace ; je vous amène un pécheur « qui ne mérite point de pardon, mais vous m'ordon- « nez de le demander ; la miséricorde en vous est « au-dessus du jugement ; le sang de votre Fils n'est-il « pas répandu pour moi, et n'est-ce pas sa fonction « d'effacer les péchés du monde? »

Dans cette ferveur de piété, les heures fatales s'avancent. Encore un coup, divine Providence, étois-je attendu, étois-je destiné à être le témoin et comme le ministre de son sacrifice? Je vis ce visage que la crainte de la mort ne fit point pâlir ; ces yeux qui cherchèrent la croix de Jésus-Christ, et ces lèvres qui la baisèrent. Je vis un cœur brisé de douleur dans le tribunal de la pénitence, pénétré de reconnoissance et d'amour à la vue du saint viatique, touché des saintes onctions et des prières de l'Église ; je vis un Isaac, levant avec peine ses mains paternelles pour bénir une fille que la nature et la piété ont attachée à tous ses devoirs, aussi estimable par la tendresse qu'elle eut pour lui, que par l'attachement qu'il eut pour elle, et des enfants qui firent sa joie, et qui feront un jour sa gloire. Je vis enfin comment meurt un chrétien qui a bien vécu.

Que vous dirai-je, messieurs, dans une cérémo-

nie aussi lugubre et aussi édifiante que celle-ci? Je vous avertirai que le monde est une figure trompeuse qui passe, et que vos richesses, vos plaisirs, vos honneurs passent avec lui. Si la réputation et la vertu pouvoient dispenser d'une loi commune, l'illustre et vertueuse Julie vivroit encore avec son époux: ce peu de terre que nous voyons dans cette chapelle couvre ces grands noms et ces grands mérites. Quel tombeau renferma jamais de si précieuses dépouilles! La mort a rejoint ce qu'elle avoit séparé. L'époux et l'épouse ne sont plus qu'une même cendre; et tandis que leurs ames, teintes du sang de Jésus-Christ, reposent dans le sein de la paix, j'ose le présumer ainsi de son infinie miséricorde, leurs ossements humiliés dans la poussière du sépulcre, selon le langage de l'Écriture[1], se réjouissent dans l'espérance de leur entière réunion et de leur résurrection éternelle.

Offrez pourtant pour eux, prêtres du Dieu vivant, vos vœux et vos sacrifices; et vous, chastes épouses de Jésus-Christ, gardez religieusement ce dépôt sacré; arrosez-le des larmes de votre pénitence; attirez sur lui quelques regards de l'Agneau sans tache que vous suivez quand il va s'immoler sur tous ces autels, afin qu'étant purifiés, par cette divine oblation, des restes des fragilités humaines, ils chantent dans le ciel avec vous les miséricordes éternelles[2].

[1] *Exultabunt ossa humiliata.* (Psalm. L, 10.)

[2] S'il faut à l'orateur, comme au peintre, des physionomies à

caractère, on peut dire qu'il n'y en eut jamais une plus marquée que celle du duc de Montausier. On connoît cette vertu rigide au milieu d'une cour; cette ame inflexible, incapable et de dégoisement et de foiblesse; cette probité qui se révoltoit contre la fortune, quand la fortune devoit coûter quelque chose au devoir; cet attachement à la vérité, et tous ces principes de conduite si fermes, que les ames d'une honnêteté courageuse appellent tout simplement vertu, et que les ames foibles ou viles, ce qui est trop souvent la même chose, sont convenues d'appeler misanthropie, pour n'avoir point à rougir. Pour tracer un pareil caractère, il falloit avoir une grande vigueur de pinceau; et Fléchier ne l'avoit pas. Son éloquence étoit plus dans son imagination que dans son ame; et, par ses mœurs mêmes, il étoit trop loin de cette mâle austérité pour la saisir et pour la peindre: ce n'étoit point à Atticus à faire l'éloge de Caton.

(Thomas, *Essai sur les Éloges.*)

FIN.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS HAUT
ET TRÈS PUISSANT PRINCE

HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE,

VICOMTE DE TURENNE,

MARÉCHAL GÉNÉRAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI, ETC.,

Prononcée en 1675 aux Carmélites du grand couvent
de Paris, où son cœur fut déposé;

PAR MASCARON.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR MASCARON.

Jules Mascaron, connu des littérateurs par son *Oraison funèbre de Turenne*, souvent comparée au chef-d'œuvre de Fléchier, fut un des plus célèbres prédicateurs du siècle de Louis XIV. Il naquit à Marseille en 1634. Son père, avocat au parlement d'Aix, avoit à cœur de perpétuer dans sa famille les talents oratoires qu'il possédoit lui-même. Une éducation très soignée développa bientôt les dispositions naturelles du fils; mais celui-ci préféra l'éloquence de la chaire à celle du barreau, et entra dans la congrégation de l'Oratoire. Ses premières prédications eurent tant de succès à Saumur, que Tanneguy Le Fèvre, quoique protestant, ne put s'empêcher de dire: « Malheur à ceux qui prêcheront ici après Mascaron! » Sentence qu'on n'admettroit pas aujourd'hui sans de grandes restrictions. Mascaron parcourut ensuite les principales villes de province avec des succès toujours croissants; mais les suffrages de la capitale pouvoient seuls établir soli-

dement sa réputation comme orateur chrétien. Ses talents lui concilièrent à Paris la stérile approbation des connoisseurs, comme son zèle apostolique avoit touché les cœurs dans ses précédents auditoires. Il prêcha à la cour de Versailles douze stations consécutives; et les hommes qui avoient déja entendu les premiers essais de Bossuet furent encore captivés par l'éloquence de Mascaron. C'est, à vrai dire, le seul rapprochement que puissent faire entre l'un et l'autre les hommes qui aiment le plus ces sortes de parallèles. Un prédicateur ordinaire peut quelquefois, par des avantages accessoires, disputer à l'homme de génie la vogue d'une capitale: mais le temps remet les renommées à leur place; et, après un ou deux siècles, le nom de Bossuet brille d'un éclat immortel, tandis que bien des gens savent à peine ce que fut Mascaron: souvent même la postérité pousse trop loin son indifférence, comme les contemporains avoient accordé trop légèrement leur admiration. Mascaron obtint de Louis XIV l'évêché de Tulle; et ce prince lui dit, après le sermon d'adieu qui précéda son départ: « Dans « vos autres sermons vous nous avez touchés pour « Dieu; hier vous nous touchâtes pour Dieu et « pour vous. » Ce qui prouve qu'on chérissoit la personne du prédicateur autant qu'on goûtoit son

éloquence. En 1671 le roi lui commanda deux oraisons funèbres, qui devoient être prononcées à deux époques très rapprochées. On fit observer à Louis XIV que cette double commission pouvoit devenir embarrassante pour l'orateur : « Songez, « répondit-il, que c'est l'évêque de Tulle ; à coup « sûr il s'en tirera bien. » Ces tours de force n'ont rien par eux-mêmes de merveilleux ; et le monarque fit beaucoup plus d'honneur aux talents et aux vertus de Mascaron en le nommant à l'évêché d'Agen, dans l'espoir que son zèle vraiment évangélique pourroit ramener à l'Église les calvinistes de ce diocèse. Le succès répondit à l'attente du roi : la douceur du prélat, sa conduite irréprochable, et ses bonnes œuvres, opérèrent un grand nombre de conversions. Il fonda à Agen un hôpital, qui fait encore aujourd'hui bénir sa mémoire. Rappelé à la cour en 1694, Mascaron n'y fut pas moins applaudi que dans les jours les plus brillants de sa jeunesse. Louis XIV lui dit : « Il n'y a que votre éloquence qui ne vieillit point ; » flatterie charmante dans la bouche d'un grand monarque, devant qui Mascaron avoit proclamé souvent d'austères vérités. Le prélat passa les derniers jours de sa vie dans son diocèse, où il mourut en 1703, à l'âge de soixante-neuf ans. Ses *Oraisons funèbres* ont été recueillies par le père

Borde, de l'Oratoire, en 1740, in-12. Son chef-d'œuvre est l'*Oraison funèbre de Turenne;* on distingue aussi celle du chancelier Séguier; les autres sont fort défectueuses, et soutiennent mal la réputation que l'orateur obtint de son vivant.

« Si l'on avoit à prononcer, dit M. Dussault, quelle est la plus éloquente et la plus belle des oraisons funèbres de Bossuet, on pourroit balancer entre quelques uns de ses discours; et les décisions du goût justifieroient peut-être l'embarras de l'admiration: mais Fléchier et Mascaron se sont élevés beaucoup au-dessus d'eux-mêmes dans l'éloge du maréchal de Turenne, où la noblesse du sujet paroît avoir agrandi la mesure de leur talent. Les applaudissements qu'ils reçurent retentissent encore; ce fut Mascaron qui parla le premier. « M. de Tulle, dit madame de Sévigné, « a surpassé tout ce qu'on attendoit de lui dans « l'oraison de M. de Turenne; c'est une action « pour l'immortalité. » Elle ajoute dans la lettre suivante: « On ne parle que de cette admirable « oraison funèbre de M. de Tulle; il n'y a qu'un « cri d'admiration sur cette action. Son texte « étoit: *Domine, probasti me, et cognovisti me;* et « cela fut traité divinement. J'ai bien envie de la « voir imprimée. » Madame de Sévigné se trompe ici sur le texte. Ailleurs elle demande à sa fille si

elle a reçu cette oraison funèbre; puis elle s'écrie: « Il me semble n'avoir jamais rien vu de si beau « que cette pièce d'éloquence. On dit que l'abbé « Fléchier veut la surpasser; mais je l'en défie. Il « pourra parler d'un héros, mais ce ne sera pas « de M. de Turenne; et voilà ce que M. de Tulle « a fait divinement, à mon gré: la peinture de « son cœur est un chef-d'œuvre. Je vous avoue « que j'en suis charmée; et, si les critiques ne « l'estiment plus depuis qu'elle est imprimée, *je « rends graces aux dieux de n'être pas Romain.* » Il paroît que madame de La Fayette n'applaudissoit pas au discours de Mascaron autant que madame de Sévigné. C'est M. de Sévigné qui le fait entendre dans une de ses lettres. « Je me révolte, dit-il, « contre ce qu'elle nous mande de l'oraison funé- « bre de M. de Tulle, parceque je la trouve belle « et très belle. » Madame de Sévigné reprend dans un autre endroit: « Je n'ai point en l'oraison « funèbre de Fléchier: est il possible qu'il puisse « contester à M. de Tulle? Je dirois là-dessus un « vers du Tasse, si je m'en souvenois. » Enfin ce discours lui parvient, et elle exprime ainsi son sentiment en connoissance de cause: « En arrivant « ici, madame de Lavardin me parla de l'oraison « funèbre de Fléchier. Nous nous la fîmes lire, et « je demande mille et mille pardons à M. de

« Tulle; mais il me parut que celle-ci étoit au-
« dessus de la sienne : je la trouve plus également
« belle par-tout; je l'écoute avec étonnement, ne
« croyant pas qu'il fût possible de dire les mêmes
« choses d'une manière toute nouvelle. En un mot,
« j'en fus charmée. » On voit que madame de Sévigné, si prévenue d'abord en faveur du discours de Mascaron, accorde, sans détour et sans réserve, la préférence à celui de Fléchier. Ce jugement a été confirmé par la postérité. L'oraison funèbre de Fléchier est supérieure à celle de Mascaron; elle est *plus également belle* par-tout. L'exorde seul suffiroit pour lui assurer le premier rang : cet exorde est une inspiration d'un bonheur singulier, et un morceau d'une perfection rare; rien, dans Mascaron, n'en approche. C'est la fortune de Fléchier d'avoir rencontré cette idée si heureuse; mais il appartenoit à son goût de la bien mettre en œuvre, de la faire valoir, de ne lui rien ôter de son prix, de ne la point gâter : tel est le privilége du goût. Si la même pensée étoit échue à Mascaron, peut-être sous sa plume eût-elle perdu beaucoup de son éclat et de sa beauté. Sa manière n'est pas, à beaucoup près, aussi sûre que celle de Fléchier; mais, dans les pages où il est irréprochable, où nul regret ne corrompt et n'altère le plaisir qu'il cause, quoique toujours

d'une pureté moins parfaite, d'une élégance moins exquise que celle de son rival, il le domine par d'autres mérites : il a plus de feu, plus de verve, plus de rapidité, plus de véhémence ; son style est plus mâle et plus plein, son expression plus profonde, son trait plus énergique. S'il a moins de grace que Fléchier, il a aussi moins d'apprêt ; s'il ne connoît pas aussi bien que lui toutes les ressources de l'art, il en étale moins les prétentions et le faste ; s'il est plus négligé, il est plus naturel, moins compassé, moins symétrique : il paroît avoir plus de génie, et Fléchier plus d'esprit et de finesse. L'un suivit habilement le progrès des esprits et des lettres, et lui dut en partie ses perfections ; l'autre resta comme immobile, comme enchaîné dans les liens des anciennes habitudes, auxquelles ses défauts appartiennent, et ne dut ses beautés qu'à lui-même. »

M. Villemain a fait aussi, dans son *Essai sur l'Oraison funèbre*, le parallèle des deux panégyristes de Turenne. « L'ouvrage de Fléchier, dit-il, « est le chef-d'œuvre d'un art qui s'élève quelque- « fois jusqu'au génie ; celui de Mascaron semble « l'ébauche brillante du génie, souvent égaré par « un faux goût. Mascaron donne plus de prise à « la censure. Il est moins soigné que Fléchier, et, « comme lui, il tombe dans l'affectation. Il a tous

« les défauts de son rival, et d'autres plus cho-
« quants, parcequ'ils sont bizarres. Mais quel-
« quefois il s'éléve, il s'anime : alors il est grand,
« et montre une ame éloquente ; sa diction même
« s'épure, et paroît avoir quelque chose de natu-
« rel, d'énergique et de précis, qui n'exclut pas
« l'élégance, et qui vaut mieux que l'harmonie. »

Digitized by Google

ORAISON FUNÈBRE

DE

HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE,

VICOMTE DE TURENNE.

Proba me, Deus, et scito cor meum. (PSALM. CXXXVIII, 23.)

Éprouvez-moi, grand Dieu, et sondez le fond de mon cœur.

Il n'y a rien que l'homme puisse moins soutenir que l'examen de son cœur, soit que Dieu en soit le juge, ou que les hommes en soient les arbitres. Les lumières de Dieu vont découvrir jusque dans les plus secrets replis de notre ame mille défauts que notre amour-propre nous cache et nous déguise à nous-mêmes; et les hommes, tout aveugles qu'ils sont, n'ont pas laissé de conserver un reste de connoissance maligne, qui leur fait entrevoir ce qu'il faudroit pour faire un cœur parfait, mais qui leur donne un penchant secret à croire que ce cœur n'est plus qu'en idée, et qu'on n'en trouve point sur la terre.

Aussi la situation la plus raisonnable où l'homme

de bien puisse être là-dessus est de craindre beaucoup les jugements de Dieu, et de se mettre fort peu en peine de ceux des hommes. Il faut qu'uniquement attentif aux idées de vertu et de gloire que cette règle lui propose, il oublie presque s'il y a des spectateurs sur la terre, pour ne songer qu'à ce Dieu qui est en même temps le spectateur, le juge et la couronne de ses actions. C'est là que le grand roi de qui j'ai emprunté les paroles de mon texte tournoit tous les mouvements de son cœur, lorsque par une fierté sainte et héroïque, dédaignant toutes les vaines opinions de la terre, il alloit apprendre des jugements de Dieu celui qu'il devoit faire de ses pensées et de ses actions: *Proba me, Deus, et scito cor meum.*

Je sens bien, messieurs, que je trahis les plus chers sentiments de l'illustre mort que nous pleurons, lorsque j'entreprends d'exposer à vos yeux les trésors d'un cœur que la nature avoit fait si grand, et que la grace avoit rendu si bon et si religieux. Jamais homme ne fut plus propre à donner de grands spectacles à l'univers; mais jamais homme ne songea moins aux applaudissements des spectateurs; et dans ce moment je me représente si vivement de quel air ce grand homme rejetoit les louanges, et je me sens si fort frappé de cette manière, qui, sans avoir rien de dur, mettoit pourtant sur son visage tout le ressentiment d'une modestie indignée, qu'il s'en faut peu que je n'abandonne mon entreprise, et que je ne laisse à vos cœurs le soin de faire

l'éloge d'un cœur que notre héros ne vouloit être connu et approuvé que de Dieu seul : *Proba me, Deus, et scito cor meum.*

Et en vérité cette sorte d'éloge lui seroit bien plus avantageuse que tout ce que l'éloquence pourroit produire de pompeux et de magnifique. Il y a de certains sujets où l'auditeur, touché par avance, s'irrite que l'orateur entreprenne de lui inspirer quelque chose de nouveau. Le cœur ne peut souffrir que l'esprit, par des pensées particulières, vienne diviser un sentiment général qui le remplit et qui l'occupe tout entier. C'est l'état où je vous trouve, messieurs ; vous sentez bien plus de choses sur ce sujet que vous n'en pensez. Votre ame, pénétrée de tout ce qu'étoit ce grand homme, se sent pleine d'une foule d'idées, qui, à force de se presser pour se faire voir tout à-la-fois, se confondent, et ne font qu'un seul sentiment de tout ce que la vertu d'un héros peut inspirer de respect, d'admiration, de tendresse et de douleur à ceux qui l'ont admiré, et qui l'ont aimé, et qui l'ont perdu. De sorte, messieurs, que votre imagination élevée au-dessus d'elle-même, par la sublimité du sujet, poussée et soutenue par la tendresse et la douleur de vos cœurs, ne laisse rien à faire ni à vos pensées ni aux miennes ; et personne ne pourra me reprocher d'être demeuré au-dessous d'une si riche matière à qui je ne puisse faire le même reproche avec justice, s'il étoit chargé du même emploi !

Eh ! où en serois-je réduit, messieurs, sans cette

égalité d'impuissance, où la grandeur du sujet met tout ensemble les auditeurs et l'orateur? Car je ne me cache point à moi-même la difficulté de mon entreprise, et le peu d'espérance qu'elle laisse d'un heureux succès. Je sais que pour répondre dignement à ce que vous attendez, il faudroit que l'on pût dire de moi ce qu'un historien a dit de six combattants à qui deux armées remirent autrefois la décision de leurs intérêts : ils combattirent en hommes qui étoient animés de l'esprit et du cœur des deux grands peuples qui les employoient : *Magnorum exercituum animos gerentes*[1]. Pour louer dignement ce grand homme, ne faudroit-il pas que je fusse animé des sentiments de toute l'Europe? de ceux de la cour dont il étoit l'admiration; de ceux des armées dont il étoit l'ame et les délices; de ceux des peuples dont il étoit le bouclier et le défenseur; de ceux de tout le royaume dont il étoit l'ornement; de ceux des ennemis dont il étoit la terreur; de ceux des honnêtes gens dont il étoit le modèle; et, plus que tout cela, de ceux de l'Église et des saints dont il étoit l'amour et la joie?

Souffrez donc que pour me soutenir un peu dans un si grand dessein, et pour ne pas m'égarer dans la recherche des qualités héroïques d'un si grand homme, je suive l'idée que les divines Écritures nous donnent en la personne d'un grand prince,

[1] Allusion au combat des Horaces et des Curiaces, décrit par Tite-Live.

d'un grand capitaine et d'un grand saint, et que, convaincu comme je le suis de la conformité du cœur de notre héros avec celui de David, j'adresse à toutes les conditions de la terre les paroles que David n'adressoit qu'à Dieu : *Proba me, et scito cor meum.* Sondez et examinez ce cœur, vous qui ne concevez point d'autre grandeur que celle qui vient des vertus militaires, et vous trouverez que, comme celui de David, il a eu toute la valeur et toute la conduite qui fait les grands capitaines. Sondez et examinez ce cœur, vous qui n'êtes sensibles qu'aux vertus douces de la morale et de la société civile, et vous trouverez que, comme celui de David, il a eu la bonté, la douceur, la modération et toutes les qualités qui forment l'honnête homme et le sage. Sondez et examinez ce cœur, vous qui, plus éclairés que les autres, ne donnez votre approbation qu'aux vertus chrétiennes, et vous serez convaincus que, comme celui de David, il a été pénétré de foi, de religion, d'humilité, et de tous ces dons du Saint-Esprit qui font les chrétiens et les saints : *Proba me, et scito cor meum.* Voilà, messieurs, le sujet et la division du discours que je consacre à la gloire immortelle de très haut et très puissant prince Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal général des camps et armées du roi, colonel général de la cavalerie légère, gouverneur de la province du haut et bas Limosin.

PREMIÈRE PARTIE.

Je sais, messieurs, que presque tous les peuples de la terre, quelque différents d'humeur et d'inclination qu'ils aient pu être, sont convenus en ce point d'attacher le premier degré de la gloire à la profession des armes; et soit que, par complaisance pour les plus forts, on ait voulu les élever sur tous les autres, soit que, par flatterie, on se soit laissé aller à consacrer la passion dominante des grands, ou que véritablement on n'ait rien trouvé au-dessus de cette fermeté d'ame qui fait mépriser les périls et la mort même, rien n'est si établi dans le monde que la supériorité de la gloire qui vient de la valeur, des victoires et des triomphes.

Cependant, si ce sentiment n'étoit appuyé que sur l'opinion des hommes, on pourroit le regarder comme une erreur qui a fasciné tous les esprits, et dont le monde est assez rigoureusement puni par le trouble et la désolation que l'amour d'une telle gloire cause dans tout l'univers. Du moins ne croirois-je pas que la chaire de la vérité fût destinée à louer les erreurs du genre humain, ni que les ministres du Seigneur, qui ne trempent plus leurs mains dans le sang des victimes, dussent être les panégyristes de ces actions dont le récit entraîne avec soi l'idée de tant de meurtres et de carnages.

Mais quelque chose de plus réel et de plus solide me détermine là-dessus; et si nous sommes trom-

pés dans la noble idée que nous nous formons de la gloire des conquérants, grand Dieu! j'ose presque dire que c'est vous qui nous avez trompés ; car enfin, messieurs, sous quelle image plus pompeuse les saintes Écritures, qui doivent régler nos sentiments, nous représentent-elles Dieu même, que sous celle d'un général qui marche en personne à la tête des légions innombrables d'esprits qui combattent sous ses étendards? Elles nous le font voir sur un char tout brillant d'éclairs, la foudre à la main. La terreur et la mort marchent devant sa face, renversent ses ennemis à ses pieds, et se faisant sentir aux choses insensibles même, ébranlent jusqu'à leurs fondements, et ouvrent la terre jusqu'aux abymes. Le plus auguste des titres que Dieu se donne à lui-même, n'est-ce pas celui de Dieu des armées? Les anges ne le font-ils pas retentir au-dessus de tous les autres dans le ciel même, qui est le centre de la paix? Et enfin lorsque Dieu paroît sur la montagne de Sinaï, comme législateur, pour parler d'un ton de grandeur et d'une voix de magnificence, ne donne-t-il pas ses lois parmi les éclairs et les foudres?

Ainsi, messieurs, vous tous que la naissance et même la vocation du ciel appelle à cette glorieuse profession, qui est la défense des autels de Dieu, de l'autorité de votre prince, et de la sûreté de votre patrie, ne la regardez point comme un obstacle formel à votre salut et à votre gloire chrétienne. Ce que l'Église peut louer par la bouche de ses sacrés ministres, vous pouvez le pratiquer en chré-

tiens. Oui, vous le pouvez, et j'atteste sur cette vérité la gloire immortelle de ces héros généreux qui ont autrefois composé les légions à qui la valeur et le courage donnèrent le nom de Fulminantes. L'Église leur a dressé des trophées sur la terre, et le ciel les a couronnés d'une gloire qui ne passera jamais. C'est parmi ces saints héros que nous pouvons croire qu'est placée l'ame de celui que nous venons de perdre, puisqu'avec leur courage et leur valeur, il a eu leur foi et leur religion.

M. de Turenne a eu tout ce qu'il falloit pour faire un des plus grands capitaines qui furent jamais. Sa grande naissance, qui, par la suite de mille héros, le faisoit remonter jusques aux anciens comtes souverains d'Auvergne et ducs d'Aquitaine, l'approchoit par ses alliances de toutes les couronnes de l'Europe. Tous ces grands noms de France, Navarre, Angleterre, Écosse, Bourgogne, Sicile, Portugal, et tant d'autres si souvent répétés dans sa généalogie, ne l'entretenoient que de victoires et de triomphes. Il étoit né avec un grand sens naturel et une pénétration judicieuse, avec un corps de ce tempérament robuste que les anciens louoient si fort dans leurs héros, et qui, jusqu'à un âge avancé, l'a rendu capable de toutes les fatigues de la guerre. Il commença dès l'âge de quatorze ans à porter les armes. Il ne pouvoit apprendre ce glorieux métier sous un plus grand maître que le fameux Maurice, prince d'Orange, son oncle. Il passa par tous les degrés de la milice. La fortune lui fournit de grandes occasions,

des combats, des siéges, des batailles, des révolutions subites, de grands événements. L'emploi le porta dans des pays différents; la victoire le suivit presque par-tout, et la gloire ne l'abandonna jamais. S'il n'a pas toujours vaincu, il a du moins toujours mérité de vaincre, puisque, dans l'une et dans l'autre fortune, il a également bien agi en brave soldat et en grand capitaine; et, sans aucune distinction de bons et de mauvais succès, il me paroît toujours le même en Hollande, en Italie, en Catalogne, en Allemagne, en France et en Flandre.

La Hollande admira dans ses premières campagnes une valeur qui lui devoit être un jour si fatale; et on feroit valoir ce qu'il fit à la levée du siége de Casal, au secours de Turin, à la route de Quiers, et au passage du Pô à Moncallier, si la gloire de cent autres miracles par lesquels il s'est élevé au-dessus de lui-même ne jetoit un éclat assez vif pour effacer ceux de ses premières années.

Le malheur de Mariandal, arrivé par la faute d'un officier étranger, pouvoit-il être plus glorieusement et plus utilement réparé que par cette présence admirable d'esprit avec laquelle M. de Turenne sauva le reste de l'armée? Dans le trouble où de tels désordres jettent d'ordinaire un général, on eût regardé comme un coup de prudence de faire approcher de nos frontières les troupes qu'il avoit sauvées dans la déroute. Mais notre héros, dont les vues étoient toujours plus étendues et plus justes que celles des autres hommes, leur donne le rendez-vous bien avant

dans le pays ennemi, favorise leur retraite, combattant plutôt en victorieux qu'en vaincu, oblige, par cette marche et par cette résolution, comme il l'avoit prévu, plusieurs princes d'Allemagne de joindre leurs troupes aux siennes ; et, commandant peu de temps après l'aile gauche de l'armée du roi à la fameuse bataille de Norlingue, la fortune y seconda si bien les efforts qu'il fit pour retenir la victoire dans notre parti, qu'elle mérita qu'on lui pardonnât l'injustice de l'avoir abandonné au commencement de cette campagne.

Mais de quoi servent les armes, si par les combats et les victoires l'on ne se fait un chemin à la paix, qui, dans l'ordre légitime des choses, doit être la fin de la guerre? M. de Turenne ravage comme un foudre tous les bords du Rhin, entre dans la Bavière le fer et le feu à la main, prend presque toutes les villes de cet état, défait les Bavarois et les Impériaux, et force l'empereur, par tant de victoires, de consentir à la paix de Munster, qui assura au roi la conquête de l'Alsace.

Hélas! malheureuse France! pour être défaite de cet ennemi, ne t'en restoit-il pas assez d'autres, sans tourner tes mains contre toi-même? Quelle fatale influence te porta à répandre tant de sang, et à perdre tant de vaillants hommes qui eussent pu te rendre maîtresse de l'Europe? Que ne peut-on effacer ces tristes années de la suite de l'histoire, et les dérober à la connoissance de nos neveux! Mais, puisqu'il est impossible de passer sur des choses que tant de sang

répandu a trop vivement marquées, montrons-les du moins avec l'artifice de ce peintre qui, pour cacher la difformité d'un visage, inventa l'art du profil. Dérobons à notre vue ce défaut de lumière, et cette nuit funeste qui, formée dans la confusion des affaires publiques par tant de divers intérêts, fit égarer ceux mêmes qui cherchoient le bon chemin. Il est certain d'ailleurs que le côté que nous pouvons montrer de ce temps malheureux est si beau, si grand, si illustre pour M. de Turenne, et qu'il fit des choses si importantes pour l'état, et si glorieuses pour lui, à Blaneau, à Gergeau, à Villeneuve-Saint-Georges, à Étampes, et en cent autres endroits, que la mémoire en durera autant que la monarchie; et il semble qu'un homme qui n'eût pas songé à regagner le temps qu'un petit égarement presque forcé lui avoit fait perdre n'eût point été capable d'aller si loin.

La suite de la guerre ne fut qu'une suite de gloire pour lui. La levée du siége d'Arras et celle du siége de Valenciennes sont deux monuments éternels de sa valeur et de sa prudence. Vainqueur dans l'un, et contraint de céder à la fortune dans l'autre, il fut également admirable dans tous les deux; car, si dans le premier il parut avec tout ce que la valeur heureuse a d'éclat et de pompe, dans le second il fit voir tout ce que la valeur malheureuse a de fermeté et de ressources. Sa retraite eut l'air d'un triomphe pour lui; et, bien loin de désespérer de la république et de la fortune de son roi, il empêcha les ennemis de profiter de leur victoire, prit La Chapelle, et fit voir

cette capacité admirable et consommée qui lui faisoit trouver le moyen de profiter des disgraces, et de se mettre en état, après les pertes, de donner souvent de la crainte, et toujours de l'admiration à ses ennemis.

Ce fut la dernière fois qu'il eut besoin de cet art des ressources, qu'il savoit mieux qu'aucun capitaine de son siècle. La fortune, d'accord avec son mérite, ne lui laissa plus que la gloire de vaincre et de profiter de ses avantages. Ce n'est plus qu'un torrent impétueux de prospérité; et j'ai de la peine à suivre le vol de la victoire qui m'entraîne, pour me faire voir la prise de Saint-Venant, Mardick, Dunkerque, Furnes, Bergue, Dixmude, Ypres et Oudenarde. La conquête de la plupart de ces villes fut le fruit de la sage et généreuse résolution que prit notre héros de différer à se rendre maître de Dunkerque, qu'il assiégeoit, pour aller battre les ennemis à la fameuse bataille des Dunes. Je ne sais si j'oserai dire qu'il fit dans cette campagne comme un abrégé de toute la gloire militaire, et qu'il convainquit toute l'Europe que son génie s'étendoit également sur toutes les parties de la guerre, et qu'il étoit toujours le même, soit qu'il fallût conduire des siéges, ou prendre promptement le meilleur parti dans les occasions pressantes, ou exécuter avec vigueur ce qui étoit judicieusement résolu, ou vaincre en bataille rangée, et profiter sans relâche de ses victoires.

Tant de grandes actions, une suite si constante de glorieux succès, une réputation si pleine et si entière,

sembloient être le plus doux et le plus digne fruit de tant de travaux ; et on eût dit que le ciel ne pouvoit plus rien pour lui, après lui avoir accordé toutes les couronnes que la gloire peut mettre sur la tête d'un sujet. Cependant ce qui eût été le terme et la fin des plus grands héros n'étoit qu'un chemin et un moyen au nôtre pour arriver à une plus grande gloire. Le Dieu des armées, par tant d'illustres emplois, par tant d'évènements divers, tant de victoires et tant de triomphes, ne faisoit que préparer un maître en l'art de la guerre au grand et invincible Louis, et il ne falloit pas moins que l'étude et l'expérience de près de cinquante années pour faire quelque jour des leçons à un tel disciple. Que ne peut pas un grand maître lorsqu'il trouve un génie du premier ordre à former? A peine M. de Turenne a-t-il donné ses premiers conseils, qu'il se voit hors d'état d'en donner d'autres; prévenu par les lumières, par la pénétration, et par l'heureuse et sage impétuosité du courage de ce grand monarque. Comme on voit la foudre, conçue presque en un moment dans le sein de la nue, briller, éclater, frapper, abattre; ces premiers feux d'une ardeur militaire sont à peine allumés dans le cœur du roi, qu'ils brillent, éclatent, frappent par-tout. Les murailles de Charleroi, Douai, Tournai, Ath, Lille, Alost, Oudenarde, tombent à ses pieds. La terreur saisit toute la Flandre, et l'étonnement passe au loin dans toute l'Europe. M. de Turenne est lui-même épouvanté de la rapidité et de la justesse de ce mouvement, lui qui, accoutumé à

faire des choses extraordinaires, ne devoit plus trouver dans la guerre de sujet d'admiration. Mais ce qui doit redoubler la nôtre, c'est que M. de Turenne a paru si grand aux yeux du roi, qu'il a mérité que ce grand prince voulût bien s'appliquer dans les commencements à l'étudier; et, par la conformité de génie dans l'art de la guerre, le roi est si bien entré dans les manières de ce parfait capitaine, que M. de Turenne ne fit rien, il y a un an, pour chasser les Allemands du royaume, que le roi n'eût projeté dans son cabinet; et les ordres de ce grand monarque étoient si conformes aux projets de notre héros, que l'on ne sait s'il est plus glorieux au roi d'être entré de si loin dans les desseins d'un général consommé en l'art de la guerre et aidé de la vue des lieux, ou à M. de Turenne d'avoir prévenu par ses actions les ordres d'un maître si éclairé.

N'attendez pas de moi, messieurs, que je vous fasse ici une description particulière des actions immortelles de cette campagne, digne de l'envie des plus fameux conquérants qui furent jamais. Pour bien peindre de telles choses, il faut avoir un génie capable de les faire; et la postérité ne sauroit jamais bien tout ce que ce grand homme fit voir de sagesse, de capacité, de pénétration, d'activité, de vigueur, à Sintzheim, à Ladembourg, à Eutzem, à Mulhausen, à Turqueim, si ce nouveau César n'avoit lui-même laissé l'histoire de sa vie. Pour moi, dont le style, peu accoutumé à de telles matières, n'en pourroit que ternir l'éclat, quand je vois cette multitude innom-

brable d'Allemands qui menaçoient la France d'une inondation pareille à celle des Cimbres et des Teutons, et que j'entends cet homme si sage, qui parloit toujours si modestement de l'avenir, promettre fièrement de leur faire repasser le Rhin, au-delà duquel l'espérance de ravager nos plus riches provinces les avoit attirés, il me semble qu'il y eut ici une inspiration d'en-haut, et que non seulement vaillant comme David, mais en quelque façon prophète comme lui, il parla de l'avenir aussi sûrement que le Dieu même qui l'inspiroit pour le prévoir, et qui le soutenoit pour l'exécuter.

« Assemblez-vous, ennemis d'Israël, dit le Dieu « des armées, et vous serez vaincus : » *Congregamini, populi, et vincemini*[1]. « Renforcez votre ligue de l'u- « nion de cent peuples confédérés, vous serez vain- « cus : » *Confortamini, et vincemini.* « Faites des ap- « prêts effroyables de guerre, vous serez vaincus : » *Accingite vos, et vincemini.* « Joignez la prudence à « la force ; tenez mille conseils de guerre, tous vos « desseins seront renversés : » *Inite consilium, et dissipabitur.* « Promettez, espérez, menacez, il n'arri- « vera rien de ce que vous projetez : » *Loquimini verbum, et non fiet.* Voilà, messieurs, comme parle celui devant qui toutes les forces de la terre ne sont que du vent et de la fumée ; et voilà ce que promet fièrement ce grand capitaine, cet autre David inspiré et animé de l'esprit de Dieu. Peuples que le Rhin sépare

[1] Isa., viii, 9.

de nous, unissez-vous; sortez de vos forêts et de vos neiges, pour venir inonder les doux climats de la France; cercles de l'Empire, unissez toutes vos forces; vous serez vaincus, et il ne vous restera que de tristes et malheureux débris de vos armées, qui iront annoncer à leur pays épuisé d'hommes et de soldats votre défaite et la grandeur de mon roi. Il le dit, il l'exécute; il fait une marche de près de cent lieues; il conduit son armée et son artillerie par des chemins que les montagnes, les précipices, les torrents et les neiges rendoient presque inaccessibles à des voyageurs libres et déchargés: la marche se fait avec un secret si prodigieux, qu'on eût dit que les troupes étoient enveloppées d'un nuage épais qui en déroboit la vue à tous les hommes. Il surprend les ennemis, il les attaque avec un nombre inégal: mais Dieu renouvelle ici les victoires prodigieuses des Machabées; et, pour peindre la chose par les paroles même de l'Écriture sainte et de l'Église, qui viennent si bien à mon sujet, à peine M. de Turenne fit-il briller dans ses étendards l'image éclatante du soleil de la France, que les yeux des ennemis en furent éblouis. Cette multitude se dissipe, ravie de mettre un grand fleuve entre leur fuite et l'ardeur de notre illustre général, qui ne leur donnoit point de relâche: *Refulsit sol in clypeos aureos, et multitudo gentium dissipata est.*

Aussi ne fut-il jamais un triomphe plus pompeux que celui dont les peuples honorèrent M. de Turenne à son retour. Les couronnes de laurier et de chêne,

les arcs de triomphe dont les Romains récompensoient la valeur de leurs généraux, approchent-ils des acclamations, des larmes de joie, des bénédictions de toutes les provinces qu'il traversa? Ce héros si ennemi du faste, mais si sensible au plaisir de faire du bien, pouvoit-il être plus agréablement convaincu de celui qu'il avoit fait à toute la France que par la foule que faisoient sur son passage les vieillards et les jeunes gens, les hommes, les femmes et les enfants, et par cet empressement qu'ils avoient de voir, de saluer, d'approcher et de toucher celui qu'ils reconnoissoient pour leur libérateur, et à qui ils publioient devoir leur honneur, leur vie, leurs biens, leur patrie et leur liberté?

Les sages et heureux commencements de cette campagne ne nous promettoient pas de moindres succès; et, sans le coup fatal qui nous a ravi ce grand capitaine, il falloit que la France songeât à quelque nouvelle manière de triomphe. Hélas! l'eût-elle cru que la pompe en dût être si triste et si lugubre? Ce n'étoit point se flatter de vaines espérances d'un avenir douteux que de se promettre de telles choses d'un héros qui, à force de remporter des victoires, nous en avoit fait perdre entièrement la surprise et presque la joie.

Nous attendions ces grands avantages avec une tranquillité bien éloignée de la présomption inquiète que causent les desirs mal fondés; car que ne pouvoit-on pas attendre d'un tel général à la tête de tant de braves soldats qui, renouvelant les sentiments

des soldats d'Alexandre, se croyoient invincibles sous sa conduite? Qu'il y ait, disoient-ils tous d'une voix, des rivières entre nous et notre patrie; qu'on nous engage dans le cœur d'un pays ennemi; qu'on nous ordonne de combattre avec un nombre inégal contre toutes les forces de l'Empire; que des marais tremblants nous fassent craindre que la terre ne manque sous nos pieds: tant que ce grand homme sera à notre tête, nous ne craignons ni les hommes ni les éléments; et, déchargés du soin de notre sûreté par l'expérience et par la capacité du chef qui nous commande, nous ne songeons qu'à l'ennemi et à la gloire.

M. de Turenne a eu même en mourant un avantage qui manqua à ce conquérant de l'Asie. Alexandre ne trouva point d'ami assez fidèle pour venger sa mort, ni de successeur assez illustre pour maintenir et pour étendre ses conquêtes. M. de Turenne a trouvé l'un et l'autre. Messieurs ses neveux, qui, excités par leur propre vertu et par l'exemple d'un oncle si illustre, l'avoient si généreusement suivi dans toutes les occasions de danger et de gloire; tous les officiers et tous les soldats, remplis d'une nouvelle vigueur, comme s'ils avoient ramassé sur le cercueil de ce prince ces restes d'esprits que les anciens croyoient errer autour des corps morts, ou persuadés qu'ils combattoient encore à la vue de cette grande ame, firent d'abord sentir aux ennemis ce que peuvent des troupes disciplinées par un tel maître et

animées du desir de venger sa mort: et, si ce grand homme étoit capable de quelque sentiment pour les choses de la terre, quelle seroit sa joie de voir que le grand prince qu'il regardoit comme le premier capitaine du monde, et pour la valeur et pour la capacité, soit venu ajouter les victoires d'Allemagne à celles de Flandre; qu'à ses approches et à son nom, que la gloire a fait résonner si souvent sur les bords du Rhin, les ennemis aient levé des siéges et fait des mouvements qui font voir que les héros ont l'art de vaincre quelquefois leurs ennemis sans les combattre?

Toutes ces choses, messieurs, nous ont à la vérité rassurés de nos craintes: mais qu'est-ce qui sera capable de soulager notre douleur? La tristesse que la mort de M. de Turenne a causée n'est pas de la nature de celles qui s'évaporent avec les premières larmes et les premiers soupirs; elle a fait une impression trop durable sur tous les cœurs. La cour, les armées, la ville, les provinces, les peuples, s'en sont fait une douleur qui ne passera jamais. Vous ne l'avez point encore oublié, messieurs; cette funeste nouvelle se répandit par toute la France comme un brouillard épais qui couvrit la lumière du ciel, et remplit tous les esprits des ténèbres de la mort. La terreur et la consternation la suivoient. Personne n'apprit la mort de M. de Turenne, qui ne crût d'abord l'armée du roi taillée en pièces, nos frontières découvertes, et les ennemis prêts à pénétrer dans le

cœur de l'état. Ensuite, oubliant l'intérêt général, on n'étoit sensible qu'à la perte de ce grand homme. Le récit de ce funeste accident tira des plaintes de toutes les bouches, et des larmes de tous les yeux. Chacun à l'envi faisoit gloire de savoir et de dire quelque particularité de sa vie et de ses vertus. L'un disoit qu'il étoit aimé de tout le monde sans intérêt; l'autre, qu'il étoit parvenu à être admiré sans envie; un troisième, qu'il étoit redouté de ses ennemis sans en être haï. Mais enfin ce que le roi sentit sur cette perte, et ce qu'il dit à la gloire de cet illustre mort, est le plus grand et le plus glorieux éloge de sa vertu. Les peuples répondirent à la douleur de leur prince. On vit dans les villes par où son corps a passé les mêmes sentiments que l'on avoit vus autrefois dans l'empire romain lorsque les cendres de Germanicus furent portées de la Syrie au tombeau des Césars. Les maisons étoient fermées; le triste et morne silence qui régnoit dans les places publiques n'étoit interrompu que par les gémissements des habitants[1]; les magistrats en deuil eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville en ville; les prêtres et les religieux à l'envi l'accompagnoient de leurs larmes et de leurs prières. Les villes pour lesquelles ce triste spectacle étoit tout nouveau faisoient paroître une douleur encore plus véhémente que ceux qui l'accompagnoient; et, comme si en voyant son cer-

[1] *Dies quo Germanici reliquiæ tumulo Augusti inferebantur, modo per silentium vastus, modo ploratibus inquies.*
(Tacit., *Annal.*, III, 4.)

cueil on l'eût perdu une seconde fois, les cris et les larmes recommençoient [1].

Ce regret n'a point été particulier à la France ; les étrangers qui l'ont admiré pendant sa vie, l'ont pleuré à sa mort; et je ne puis m'empêcher d'entrer ici dans un sentiment contraire à celui qu'eut David sur la mort de Saül et de Jonathas. Il ne vouloit pas qu'on apprît aux Philistins la perte de ces illustres défenseurs d'Israël : *Nolite annuntiare in Geth, neque in plateis Ascalonis.* Non, non, que la Renommée porte la nouvelle de cette perte aux ennemis de la France. Par-tout où la vertu sera aimée, on regrettera cet illustre mort. Dans les cours les plus opposées à nos intérêts, il se trouvera des princes généreux qui donneront des éloges à sa mémoire, des regrets à sa perte, et des prières à son ame. Ceux même qui en feront un sujet de joie, et qui le témoigneront par des fêtes publiques, éléveront, sans le vouloir, un trophée à la gloire de M. de Turenne par l'aveu public de leur crainte, et par leurs réjouissances. Mais quel sentiment d'admiration les étrangers n'auroient-ils pas eu pour ce grand homme, s'ils l'avoient vu de près comme nous, et s'ils avoient connu les qualités incomparables de son ame !

Car, comme la valeur, tout héroïque qu'elle est, ne suffit pas pour faire les héros, et qu'elle est semblable à ces étoiles qui brillent à la vérité, mais qui

[1] *Neque discerneres, proximos, alienos, virorum fœminarumve planctus, nisi quod comitatum Agrippinæ longo mœrore fessum obvii et recentes in dolore anteibant.* (Tacit., *Annal.*, III, I.)

n'auroient que de mauvaises influences, si la conjonction de quelques astres bienfaisants ne les corrigeoit : tout ce dehors si grand et si pompeux, que je viens d'étaler à vos yeux, ne suffiroit pas pour donner une gloire solide à M. de Turenne, si son cœur n'avoit été animé de toutes les vertus qui font l'honnête homme et le sage. C'est la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est proprement que dans son cœur que l'homme se trouve tout entier et tel qu'il est véritablement. Par-tout ailleurs il peut être ou partagé ou déguisé ; son esprit a de la peine à se parer des illusions de l'amour-propre qui le représentent à lui-même tout autre qu'il n'est. Les actions par où l'on juge ordinairement de nous, ne sont pas toujours des marques certaines des habitudes de notre ame : c'est quelquefois la nécessité qui nous y contraint, ou l'occasion qui nous y convie. Il y a même des moments heureux où l'ardeur d'une générosité sans réflexion nous y pousse ; et dans toutes ces rencontres, à parler sainement des choses, il ne faut pas dire que l'homme ait la gloire de faire une action qu'on lui arrache ou qui lui échappe.

Mais cet homme, si suspect dans tout le reste, se trouve tel qu'il est dans son propre cœur. C'est là qu'il faut prendre les véritables traits de son portrait et la matière solide de ses louanges. C'est dans mon

cœur que je suis véritablement tout ce que je suis, s'écrie le grand saint Augustin : *Cor meum ubi ego sum, quicumque sum*. Et dans les paroles que j'ai prises pour texte, après que David a convié Dieu de l'examiner tout entier, il s'arrête ensuite à son cœur comme à l'unique sujet sur lequel tout cet examen doit tomber : *Proba me, Deus, et scito cor meum.*

Ainsi n'appréhendez pas, messieurs, qu'en me bornant à l'éloge du cœur de M. de Turenne, je vous fasse perdre quelque chose de ce grand homme, ni qu'il se trouve hors des limites de mon sujet quelque partie de cette précieuse matière, que je ne mette pas en œuvre. Il me seroit bien plus aisé de prendre M. de Turenne par tout autre endroit que par celui de son cœur : c'est par-là principalement qu'il se dérobe à mes yeux. Ce n'est pas que ce cœur se soit jamais évaporé dans les chimères d'une fausse gloire, ou que les sentiers obscurs de la dissimulation, du péché et du mensonge me le cachent. Une route bien plus glorieuse me le fait perdre de vue : il a tenu un chemin si peu battu dans la carrière de la véritable gloire, que je n'y trouve ni trace ni adresse pour me guider. Accoutumés que nous sommes à ne voir aller les hommes que de biais et par des détours, j'ai de la peine à suivre un cœur qui, dans la poursuite de la gloire, ne s'est jamais ni arrêté ni égaré. De tous les motifs qui font agir les hommes, et qui corrompent dans la racine des fruits qui paroissent si beaux au-dehors, je n'en trouve pas même l'ombre dans ce cœur. L'avarice, l'intérêt,

l'amour-propre, la vanité, le plaisir, ces sources empoisonnées de toutes les actions des hommes, n'ont jamais infecté ce cœur.

Ce grand homme étoit si bien sorti de lui-même et de ses propres intérêts, qu'il n'y est jamais rentré par le moindre retour. Dans l'impétuosité qui le portoit vers les grandes choses, il n'a jamais fait cette réflexion intéressée que la belle idée de la gloire qui l'attiroit pût devenir sa gloire particulière; et, pour vous le représenter d'un seul trait tel qu'il a été, il faut dire de lui comme du plus sage des Romains[1], que l'amour-propre qui est tout borné en lui-même, n'eut jamais de part ni dans ses desseins ni dans ses actions.

Jugez, messieurs, si de cette élévation il a pu seulement jeter les yeux sur les richesses, et en faire le motif de ses actions, lui qui ne daignoit pas même les regarder comme des fruits honnêtes de ses travaux. Ce n'est pas qu'il affectât les manières de ces fameux capitaines dont Rome et Athènes ont tant célébré la glorieuse pauvreté. Sans avoir vécu comme eux, il a été ce qu'ils étoient; et si l'on faisoit exactement l'anatomie du cœur de ces héros, peut-être trouveroit-on que les Fabrice, les Camille et les Phocion se sont plus appliqués aux richesses par le soin laborieux de s'en priver, que M. de Tu-

[1] . . . . . *Nullosque Catonis in actus*
Subrepsit, partemque tulit sibi nata voluptas.
(LUCAN., *Pharsal.*, II, 390.)

renne par la noble indifférence d'en avoir ou de n'en avoir pas.

Si le roi d'Épire vouloit éprouver la générosité de mon cœur, disoit un de ces Romains, il devoit le sonder par l'offre de tout son royaume : *Toto ei regno tentandus fui.* Il est honnête et glorieux de refuser les libéralités des rois, lorsqu'elles doivent être le motif ou la récompense d'une trahison ; mais, après tout, ce n'est que la gloire d'un crime évité. Un roi plus grand en toute manière que le roi d'Épire, a tenté, s'il m'est permis de me servir de ce terme, l'indifférence que M. de Turenne avoit pour le bien, par tout ce que le plus grand roi du monde peut faire pour le plus grand de ses sujets. Mais notre héros, indocile à souffrir de grandes richesses, n'a jamais pu consentir à en recevoir qu'autant qu'il en falloit pour mettre la bonté et la reconnoissance de son prince à couvert, sans risquer la gloire de sa modération et de son désintéressement.

Il regardoit, à la vérité, les richesses comme des moyens nécessaires pour soutenir la grandeur de sa naissance et celle de ses illustres emplois. Mais dégagé de l'erreur des autres hommes qui cherchent sans cesse des moyens pour une fin qui ne vient jamais, il ne songeoit aux moyens que lorsque la fin qu'il s'étoit proposée le pressoit. C'étoit à la veille de ses glorieuses campagnes qu'il songeoit qu'il n'étoit pas riche : c'étoit dans la suite de l'emploi qu'il empruntoit des sommes considérables pour des nécessités imprévues. Prenez garde, messieurs, que votre

amour-propre ne vous fasse quelque surprise en cet endroit, et que vous n'alliez donner un nom peu honnête à un oubli plus glorieux que la plus sage précaution. Ce prince, assuré de l'amitié du roi et du secours de ses serviteurs, croyoit qu'il lui étoit permis d'être négligent sur un point où les autres pèchent par un excès de prévoyance; et je puis dire que M. de Turenne avoit toute la gloire du désintéressement, sans avoir la honte de l'imprudence, au lieu que les autres n'ont au-dehors la gloire de la prudence, que parcequ'ils sont poussés au-dedans par le motif d'un lâche et sordide intérêt.

Cependant la gloire de M. de Turenne ne me sembleroit pas pleine et entière sur ce sujet, si, vainqueur de l'avarice par la facilité de ses inclinations naturellement grandes et généreuses, il n'avoit jamais rien eu à combattre. La Providence a voulu qu'il ait eu une fois en sa vie des desirs, qu'il les ait vaincus glorieusement, et qu'il ait fait voir à toute la terre qu'il avoit assez de force pour acquérir une vertu difficile et laborieuse, si le bonheur de son naturel ne l'eût pas rendu sans peine l'homme le plus vertueux de son siècle.

Voici, messieurs, une des actions de sa vie, que les yeux du peuple n'ont peut-être pas remarquée, mais qui est si belle et si extraordinaire, que je ne puis me résoudre à la passer sous silence. M. de Turenne avoit passionnément desiré le gouvernement d'Alsace et de Brisach. Des vues proportionnées à la grandeur de sa naissance et à l'élévation de son ame

lui avoient mis ces desirs bien avant dans le cœur ; il étoit encore en un âge où les passions sont les plus violentes ; cette grande gloire qu'il s'est depuis acquise ne lui ôtoit point encore la vue de ce que le monde appelle des établissements solides. L'occasion d'obentir ce qu'il desiroit se présente avec des circonstances si heureuses et si honnêtes, qu'on eût dit qu'il avoit concerté avec la fortune l'exécution de son desir. Le gouverneur de Brisach avoit été mis dans cette place importante de la main du duc de Weymar. A l'arrivée de M. de Turenne, qui venoit commander l'armée du roi dans l'Alsace, il entre dans des soupçons et dans des frayeurs dont nous ignorons le sujet ; il se retire, il abandonne sa place et la province à l'homme du monde qui en desiroit le commandement avec plus de passion. Cette occasion, capable de faire naître l'envie d'un si bel établissement aux personnes qui n'y eussent jamais pensé, l'a fait perdre à notre héros qui y pensoit depuis si longtemps. Il ne dépêche point de courrier à la cour pour demander la dépouille d'un homme qui se dépouilloit lui-même, et par un désintéressement sans exemple, il rassure le gouverneur, le remet dans sa place, et le recommande à la cour. Conquérir l'Alsace, prendre Brisach, se rendre maître de ce fameux passage du Rhin, ce seroit l'effet d'une valeur héroïque [1], mais dont les soldats, les officiers

[1] *Et certe in armis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia sociorum, classes, commeatus, multum juvant : maximam vero partem quasi suo jure fortuna sibi vindicat. Et quidquid est prospere*

et la fortune qui veut avoir sa part dans tous les grands événements, partageroient la gloire avec M. de Turenne; mais vaincre ses desirs, vaincre la force de l'occasion, renoncer à Brisach et à l'Alsace, c'est une victoire que M. de Turenne remporte tout seul, et dont il ne partage la gloire avec personne.

Nos passions ne sont pas seulement violentes, elles sont adroites : repoussées par un endroit de notre ame, elles se représentent avec un nouveau visage d'un autre côté. Tel croit qu'il n'est pas honnête d'être intéressé pour soi-même, qui se persuade qu'il est permis de l'être pour ce que l'on aime; et il ne voit pas que son amour-propre le suit par-tout, et qu'il ne lui fait faire ce petit mouvement au-dehors que pour le ramener dans son intérêt par un chemin dont il ne s'aperçoit pas. M. de Turenne a eu pour son illustre maison, pour ses chers amis, et pour ses fidèles serviteurs, toute la tendresse et tout l'empressement que la nature inspire à un bon cœur. L'absence ni le temps n'étoient point capables de ralentir l'ardeur de son amitié; mais il y avoit en son cœur un amour prédominant à tous les autres; c'étoit l'amour de la justice. Elle étoit la règle inviolable de toutes ses actions ; l'amitié ni la haine ne le pouvoient jamais préoccuper : il refusoit des graces à ses amis, qu'il accordoit à ses enne-

gestum, id pene omne ducit summo at vero hujus gloriæ. C. Cæsar quam es paulo ante adeptus socium habes neminem.

(Cicer., *pro Marc.*)

mis, quand il les en croyoit plus dignes que ceux qu'il aimoit; et sourd à toutes les plaintes de la nature et de l'amitié, il traitoit ceux qui étoient capables de les faire, de petits esprits qui tournent toujours autour d'eux-mêmes, n'ayant pas assez de force pour s'en éloigner.

Aussi n'étoit-ce ni par l'intrigue d'un domestique intéressé, ni par des assiduités étudiées, ni par l'utilité d'une liaison, que l'on se faisoit une entrée dans le cœur de M. de Turenne. Le bonheur pouvoit lui montrer ceux qui devoient être ses amis; mais il n'alloit que jusque-là, le seul mérite faisoit le reste; car comme il n'avoit point une froideur et une fierté capable de rebuter, il n'avoit point aussi cet air caressant qui semble mendier le cœur de tout le monde, sans vouloir pourtant engager le sien. Personne n'a jamais pu se plaindre d'avoir été dédaigné avec mépris, ni d'avoir été amusé par de vaines espérances. Ce grand homme avoit rendu l'accès de son cœur difficile sans être rude, et il en avoit, pour ainsi dire, fortifié les premières avenues, parce-qu'après les avoir une fois forcées par le mérite, le reste ne coûtoit plus rien ni à prendre ni à conserver.

Je vous appelle à témoins de cette vérité, chers et illustres amis de cet homme incomparable. Fut-il jamais une amitié si entière, si douce et si sûre que la sienne? Sa dissimulation vous a-t-elle jamais donné la peine de faire ces difficiles observations qu'il faut employer pour pénétrer le cœur humain? L'inéga-

lité de son humeur vous a-t-elle jamais obligés de prendre des mesures pour choisir les bons moments, et pour éviter les fâcheux? Sa défiance vous a-t-elle jamais obligés à ces éclaircissements qui font perdre à réparer des choses déja faites, un temps qu'on emploieroit bien plus agréablement à faire de nouveaux progrès dans l'amitié? A-t-il jamais exigé de vous une servitude et une dépendance tyrannique? Enfin, dans ce commerce qui vous ouvroit ce cœur jusqu'au fond, y avez-vous jamais rien trouvé qui mérität quelque indulgence de votre part? Y avez-vous découvert quelque foiblesse et quelques sentiments qui marquassent la vanité et la corruption du siècle? Avez-vous eu besoin de vous faire une religion de nous cacher quelque défaut secret? Eussiez-vous desiré d'en ôter ou d'y ajouter quelque chose? Si vous étiez les maîtres de vous former un cœur à vous-mêmes, en voudriez-vous un plus grand, plus droit et plus parfait? Hélas! je le sens, messieurs, je touche à l'endroit de votre plaie le plus douloureux et le plus sensible; et s'il vous étoit libre de m'interrompre, ne vous écrieriez-vous pas ici que vous n'y avez rien vu que de grand et d'héroïque; que tous ses sentiments étoient pour vous des leçons de sagesse et de vertu, des sujets d'admiration et d'amour, et la matière éternelle de vos larmes, ou du moins d'un triste et précieux souvenir?

Eh! que ne doit-on pas croire d'un cœur en qui l'amour souverain de la vérité a été la source de mille vertus? Cet amour est le plus beau caractère

d'une grande ame. Il est dans notre esprit le remède des erreurs et des illusions où notre ignorance nous expose : dans notre cœur il est le frein de nos passions, qui, fatiguées des reproches de la vérité, se lassent enfin et s'éteignent. Il est le lien le plus assuré de la société civile; et, si je puis le dire, cet amour nous rend, en quelque façon, incapables de tromper et d'être trompés. Mais, pour avoir cet amour dans un degré héroïque, il faut aimer la vérité par-dessus toutes choses, et n'aimer dans les choses que la vérité. Car notre amour-propre, toujours attentif à nous faire quelque surprise, ne nous donne que trop souvent le change[1]. Nous aimons tous la vérité ; mais nous ne l'aimons pas tous si uniquement, que nous n'aimions encore quelque chose avec elle; et, pour accorder en nous ces deux amours, nous nous laissons aller à croire que ce que nous aimons est la vérité. Un rayon de la lumière du ciel, qui préparoit ce grand cœur à la connoissance des vérités de la foi, l'y disposoit par cet amour naturel qu'il avoit pour celles de la morale. C'étoit son inclination dominante; et son étude particulière étoit à ne montrer, à n'avoir et à n'être rien de faux. Ses actions étoient aussi sincères que ses paroles; ses paroles n'étoient que les images de ses pensées, et ses pensées étoient toutes heureusement réglées sur les idées de la vérité.

Il ne lui est jamais arrivé de chercher à paroître

[1] *Quicumque aliud amant, hoc quod amant volunt esse veritatem.* (Aug., *Conf.*, x, 13.)

par de certaines choses, dont l'éclat et la belle apparence ne sont pas toujours soutenus d'un fonds d'honneur et de vérité. Il étoit naturellement libéral, les pauvres le savent; et il lui eût été facile de satisfaire cette noble inclination, s'il eût voulu se relâcher un peu sur la manière d'acquérir pour parvenir à la gloire de donner. Il n'a jamais balancé là-dessus, persuadé que la libéralité n'étoit plus une vertu, dès que l'on consentoit à acquérir avec quelque empressement ou quelque injustice, pour donner avec pompe et avec éclat. Mais ce même homme à qui l'on n'eût pas arraché les sommes les plus petites, lorsque la moindre ombre de vanité se rencontroit à les donner, n'avoit point de peine à se dépouiller même de son nécessaire, lorsque la moindre ombre de justice ou de bienséance pouvoit ôter à ses largesses l'air du faste et de l'ostentation. C'est de cet amour pour la vérité que venoit l'aversion qu'il avoit de se justifier dans les choses que les faux bruits ou les mauvais offices pouvoient rendre suspectes. Content du témoignage de sa conscience, il ne vouloit point devoir à une apologie ce qu'il devoit à la vérité même. C'est de l'amour pour la vérité que venoit cette modération admirable dans les rencontres où il sembloit que l'intérêt de sa gloire dût exciter son ressentiment. Comme il alloit jusqu'au fond des choses, il trouvoit qu'il y a bien plus de gloire à vaincre sa passion qu'à venger une injure; et que ceux qui courent à la vengeance vont au plus aisé, et non pas au plus glorieux.

Cet amour lui faisoit préférer la gloire d'une entreprise bien concertée, quoique malheureuse, au vain éclat de celles qui n'ont rien de bon que le succès. Enfin, c'est de cet amour de la vérité que venoit cette naïveté admirable avec laquelle M. de Turenne se laissoit voir tel qu'il étoit, sans rien exagérer par orgueil, sans rien abaisser par une fausse modestie, mais plus que tout cela par une si entière application à la vérité des choses, qu'elle lui faisoit presque oublier si c'étoit de lui-même qu'il parloit. La peinture a besoin d'ombres et de jours pour donner du relief aux corps qu'elle représente, ou pour mettre les autres en éloignement; aussi ne fait-elle que des figures : la nature qui produit les choses véritablement n'a pas besoin de ces artifices. Comme il ne fut jamais une vertu plus pleine et plus naturelle que celle de ce grand homme, il n'y en eut jamais de plus épurée de tout artifice. Il ne se cachoit point; il ne se montroit point; il parloit lorsqu'il le falloit, et de ses victoires et de ses désavantages, aussi peu attentif à relever la gloire des unes, qu'à déguiser le malheur des autres. Il ne songeoit pas même à ces grandes ressources de gloire qui lui permettoient de faire des pertes sans s'appauvrir; et la même vérité qui lui faisoit raconter le détail des victoires innombrables qu'il a remportées, lui faisoit dire le particulier de quelques occasions où il n'avoit pas été heureux; aussi éloigné dans ces récits du faste de la modestie que de celui de l'orgueil.

Dans ce moment votre imagination ne vous représente-t-elle pas vivement cette simplicité admirable qui régnoit dans toutes les actions et dans toutes les manières de M. de Turenne? Ne croyez-vous pas voir ce prince se mêler dans la foule des courtisans et dans les assemblées même de la ville, avec la bonté et la familiarité d'un homme qui n'eût pas été distingué par tant d'endroits?

Pour moi, messieurs, je ne puis m'empêcher de peindre ce que je pense là-dessus, par des traits tout différents de ce que je veux représenter, et de rappeler dans votre mémoire ces siècles funestes de l'empire romain, où il n'étoit pas permis aux particuliers d'être vertueux et illustres, parceque les vices des princes ne laissoient ni vertu ni gloire impunie. Après avoir conquis des provinces et des royaumes, bien loin d'aspirer à l'honneur du triomphe, il falloit à son retour éviter la rencontre de ses amis, prendre la nuit de peur de trop arrêter les yeux du public. Une embrassade froide, sans entretien et sans discours, étoit tout l'accueil que le prince faisoit à un homme qui venoit de sauver l'empire. Du cabinet de l'empereur où il ne faisoit que passer, il étoit rejeté et confondu dans la foule des autres esclaves: *Exceptusque brevi osculo, nullo sermone, turbæ servientium inmixtus est.* M. de Turenne a eu le bonheur de vivre et de servir sous un monarque dont la vertu ne laisse rien à craindre à celle de ses sujets. Il n'y a point de grandeur ni de gloire qui puisse faire ombre à celle du soleil qui nous éclaire, et

l'importance des services n'est jamais à charge à un prince convaincu par sa propre magnanimité qu'il les mérite. Aussi les distinctions d'estime et de confiance de la part du roi, valoient à M. de Turenne la gloire d'un triomphe. Les récompenses fussent allées aussi loin que ces distinctions, si le roi eût trouvé en lui un sujet docile à recevoir des graces; mais ce qui étoit l'effet d'une sage politique dans les temps malheureux où la vertu n'avoit rien tant à craindre que son éclat, étoit en lui l'effet d'une modestie naturelle et sans art.

Il revenoit de ses campagnes triomphantes, avec la même froideur et la même tranquillité que s'il fût revenu d'une promenade, plus vide de sa propre gloire, que le public n'en étoit occupé. En vain les peuples s'empressoient pour le voir; en vain dans les assemblées ceux qui avoient l'honneur de le connoître le montroient des yeux, du geste et de la voix à ceux qui ne le connoissoient pas; en vain sa seule présence, sans train et sans suite, faisoit sur les ames cette impression presque divine qui attire tant de respect, et qui est le fruit le plus doux et le plus innocent de la vertu héroïque. Toutes ces choses si propres à faire rentrer un homme en lui-même par une vanité raffinée, ou à le faire répandre au-dehors par l'agitation d'une vanité moins réglée, n'altéroient en aucune manière la situation tranquille de son ame, et il ne tenoit pas à lui qu'on n'oubliât ses victoires et ses triomphes.

Outre les sentiments que la religion lui inspiroit

sur ce sujet, ceux qu'il avoit pour le roi et pour l'état lui ôtoient toutes les vues de sa gloire particulière; et il eût cru faire un larcin de retenir pour lui-même quelque chose de ce qu'il croyoit devoir tout entier à son prince et à sa patrie. Quel est le général d'armée qui s'avise de se faire une inquiétude de ce qui se passe dans les lieux éloignés de lui? N'arrive-t-il pas le plus souvent qu'une jalousie secrète leur fait craindre les avantages de la cause commune, lorsque leur gloire particulière ne s'y trouve pas, ou qu'il y a du danger qu'elle ne soit ou obscurcie ou balancée? Notre héros, défait de ces pernicieuses maximes, donnoit ses desirs et ses craintes aux entreprises où il ne pouvoit contribuer de ses soins et de sa personne. Il pratiquoit sur ce point ce qu'il disoit judicieusement en d'autres rencontres, qu'il falloit toujours craindre l'ennemi éloigné, et ne le craindre plus dès qu'il est présent. Ce capitaine intrépide et assuré contre l'ennemi qu'il avoit en tête, portoit ses craintes et ses desirs par-tout où le roi portoit ses armes, en Flandre, en Sicile, en Catalogne; semblable à ce sage et généreux Caton qui, sans rien craindre pour lui-même, craignoit pour toutes les parties de la république romaine : *Cunctisque timentem, securumque sui.*

Il a poussé cette délicatesse et les effets de cet amour si loin, qu'il semble que ce n'est pas ici le portrait d'un homme qui ait été tel qu'on le représente, mais la simple idée du sujet le plus zélé qui fût jamais : car hasarder simplement sa vie et sa for-

tune pour l'état, ce ne fut pas assez pour satisfaire une ame aussi héroïque et aussi remplie de l'amour de ses véritables obligations que celle de M. de Turenne; mais hasarder sa réputation pour son prince, renoncer à sa propre gloire pour l'intérêt de l'état, c'est le plus grand sacrifice qu'un grand capitaine puisse faire à son maître; et c'est, messieurs, ce qu'a fait M. de Turenne dans les deux dernières campagnes. Il y a un an que nous lui voyions faire le personnage de cet illustre Romain qui fut appelé l'épée de la république. Avec un nombre inégal et un désavantage qui le menaçoit presque d'une défaite assurée, il cherche, il pousse, il bat à toute heure les ennemis. Cette année, au contraire, il se réduit au personnage de cet autre Romain qui fut appelé le bouclier de la république. Quoique le nombre et la valeur de ses troupes semblassent lui assurer la victoire, il fuit les occasions des combats et des batailles; différent de lui-même dans la conduite, mais semblable à lui-même dans l'ardeur pour le service de son prince et pour le bien de l'état. Il y a un an qu'il étoit en-deçà du Rhin, où il falloit, à quelque prix que ce fût, faire perdre aux Allemands l'envie de venir inonder la France, et pour cela les poursuivre et les battre sans relâche; cette année il étoit au-delà du Rhin, et il lui suffisoit de maintenir l'armée du roi et d'assurer le repos de sa patrie.

Avouez, messieurs, que se servir de l'épée avec tant de risque, lorsque pour l'intérêt de sa gloire particulière il ne devoit, ce semble, que se couvrir du

bouclier; se couvrir simplement du bouclier, lorsqu'il pouvoit en apparence se servir avec tant de gloire de l'épée; enfin s'exposer au danger et à la honte d'être vaincu, lorsque le service du roi demandoit qu'il hasardât tout pour essayer de vaincre; fuir les occasions de combattre et de vaincre, lorsque pour le service du roi il suffisoit de n'être pas vaincu, est une chose si rare, si singulière, si héroïque, qu'on peut dire qu'une telle action n'a point eu de modèle, et qu'elle ne sera jamais imitée.

Croyez-vous après cela, messieurs, que celui qui jusqu'ici nous a paru un héros hors de la portée même de l'imitation, pût encore trouver de quoi s'élever au-dessus de lui-même par la grandeur et par la droiture de ses sentiments? Vous persuaderez-vous, messieurs, qu'un grand homme de guerre, qu'un général d'armée ait pu faire des souhaits pour la paix? Croirez-vous qu'un homme puisse si bien faire la guerre et songer à la finir? Je ne le croirois pas moi-même, si je ne parlois d'un héros qui nous avoit accoutumés aux miracles et aux prodiges. Oui, messieurs, ce grand capitaine desiroit ardemment la paix. Il voyoit avec douleur les maux qu'entraîne après soi la nécessité de la guerre. Il laissoit aux vertus médiocres ces lâches ménagements qui, pour faire durer la considération d'un particulier, font durer la misère des états; et, sans songer qu'il eût de quoi se rendre encore plus admirable dans la vie privée qu'à la tête des armées, il se hâtoit de se dérober par la rapidité de ses victoires la matière de

ses emplois. A l'entrevue des deux rois, il fut sans doute bien plus touché des réjouissances publiques avec lesquelles les François et les Espagnols solennisèrent la naissance de la paix et l'espérance de la félicité publique, que de l'aveu que le roi d'Espagne fit à sa gloire, lorsque, pressé par la force de la vérité, il confessa en présence des deux cours que les victoires de M. de Turenne lui avoient fait passer de mauvaises heures et de mauvaises nuits, lui dont la fière gravité auroit à peine permis qu'il avouât seulement que le soin de ce vaste empire sur lequel le soleil ne se couche jamais fût capable de troubler son repos.

Pour une telle vertu la terre n'a point de couronnes. Le laurier et l'olive joints ensemble n'en forment pas une assez belle pour une tête si illustre. Ce n'est que de votre main, grand Dieu! qu'une vertu si parfaite doit être couronnée. Souvenez-vous donc, Seigneur, de la douceur de ce nouveau David : *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus*[1]. Donnez le repos de la sainte Sion à cette grande ame qui, par ses exploits, n'a songé qu'à contribuer à la paix des peuples qui vous adorent. Vos miséricordes, grand Dieu! nous donnent presque cette assurance; et ce n'étoit que pour le préparer aux couronnes éternelles que vous aviez rempli ce cœur de religion, de piété, et de toutes les vertus qui font les chrétiens. C'est la troisième partie de mon discours.

[1] Psalm. cxxxi, 1.

TROISIÈME PARTIE.

Tous les siècles et toutes les nations ont eu des hommes extraordinaires, que la valeur, la prudence, la fortune et la sagesse ont distingués des autres. L'ancienne Grèce et l'ancienne Rome nous ont laissé des modèles de grands princes, de vaillants capitaines, de sages et illustres citoyens; mais il est difficile de trouver dans un seul homme toutes les vertus qui ont fait les héros parmi les païens, et celles qui font les saints parmi les chrétiens. C'est pourtant le caractère véritable du prince que nous pleurons. Rome profane lui eût dressé des statues sous l'empire des Césars; et Rome sainte trouve de quoi l'admirer sous les pontifes de la religion de Jésus-Christ: car, messieurs, si le nombre des vertus morales de M. de Turenne étoit plus grand que celui de ses exploits, sa religion le rend encore plus admirable que toutes les qualités naturelles de son ame.

De sorte, messieurs, qu'il me semble que je vous ai conduits dans cet éloge par des endroits semblables aux différentes parties du temple de Jérusalem. On rencontroit d'abord le parvis que la foule du peuple remplissoit de tumulte; on passoit ensuite par les lieux sacrés où les victimes étoient égorgées, et l'on entroit enfin dans le sanctuaire que Dieu seul remplissoit par la présence de sa grandeur, et qui, par une communication de sainteté, rendoit les autres lieux majestueux et vénérables. Le cœur de ce grand

homme a été le temple animé du Dieu vivant. Vous en avez vu d'abord les dehors tumultueux par ce bruit que font dans l'imagination les actions militaires, lors même que l'on ne fait que les dire. Vous êtes entrés ensuite dans cette partie de notre cœur où résident les passions différentes, et vous les avez toutes vues immolées à la gloire par la vertu de ce héros. Enfin me voici dans l'endroit de mon discours où il faut que je tire le rideau pour découvrir à vos yeux le sanctuaire de ce cœur que Dieu remplissoit par sa majesté, et où il étoit comme sur un trône que la foi, l'espérance, la charité, l'humilité et les autres vertus chrétiennes lui dressoient. De ce lieu sacré je vois sortir des lumières qui se répandent sur tout ce que je viens de dire, qui sanctifient tous les éloges que j'ai donnés à ce grand homme, et qui, réformant tout ce que vos idées peuvent avoir eu de profane jusqu'ici, au lieu de vous le faire voir comme un César et un Alexandre dans la guerre, vous le représentent comme un David ou un Théodose, et comme un philosophe chrétien élevé dans l'école de Jérusalem plutôt que comme un philosophe d'Athènes.

M. de Turenne, qui ne pouvoit, ce semble, avoir que des défauts étrangers et comme hors de lui-même, fut engagé, par sa naissance et par son éducation, dans les erreurs de Calvin, qu'il trouva établies et dominantes dans son esprit avant que sa raison fût assez forte pour s'y opposer. Mais que ne peut la main toute-puissante qui opère le salut des hommes? Les péchés et les erreurs même lui servent

pour manifester les richesses de sa miséricorde et la gloire de ses élus; car, s'il est vrai, selon saint Augustin, que beaucoup de malheureux égarés ont fait voir la beauté de leur génie et la grandeur de leur esprit dans la défense des erreurs qu'ils soutenoient: *In ipsis erroribus defendendis quam magna claruerunt ingenia*, ne peut-on pas dire que le temps que M. de Turenne a été dans l'erreur n'a servi qu'à faire l'épreuve de la sincérité de son cœur? S'il n'eût eu qu'une religion de politique, nous ne pleurerions pas à la vérité ces belles et nombreuses années qu'il a passées hors du sein de l'Église: mais peut-être faudroit-il pleurer devant Dieu celles qu'une foi feinte lui eût fait passer dans la véritable communion. Jamais homme, si je puis me servir de cette expression, n'a été de meilleure foi dans l'erreur que M. de Turenne; et, tant qu'il plut à celui qui avoit marqué le temps où ce grand homme devoit entrer dans le sein de Jérusalem de le laisser dans la malheureuse prévention de Babylone, rien ne fut capable de l'ébranler. Il fut pourtant attaqué par tout ce qu'il y a sur la terre de plus fort et de plus sensible. La conversion de M. le duc de Bouillon, son frère, le pressa non seulement par tout ce que la chair et le sang ont de pouvoir dans ces sortes de changements, mais par tout ce que l'exemple d'un prince également grand par l'esprit, par le cœur et par la force de la persuasion, pouvoit avoir d'ascendant sur l'esprit d'un frère plein d'estime et de respect pour cet illustre aîné. La fortune et la gloire le sollicitèrent par tout

ce qu'elles ont de force et d'attraits. Le roi, avant la paix des Pyrénées, eût honoré la plus grande vertu de son royaume de la première charge de sa couronne, si M. de Turenne eût cru qu'il eût été permis de s'élever aux plus grands honneurs de la terre en foulant aux pieds la religion qu'il professoit. Quelle perte que tant de constance et de fermeté n'ait pas été employée pour la bonne cause! La Providence le permit, afin que la gloire de sa conversion ne fût pas douteuse, et qu'il parût aux yeux du bon et du mauvais parti que, sans le mélange d'aucun motif humain, il n'avoit été vaincu que par ces charmes de lumière dont parle saint Paul, qui, ayant gagné son cœur depuis si long-temps par l'amour de la vérité, chassèrent enfin de son esprit toutes les ténèbres de l'erreur.

Ce combat intérieur où M. de Turenne n'avoit que Dieu pour spectateur, où il avoit mille ennemis secrets qui s'opposoient à son salut, où il s'agissoit non d'une couronne qui flétrit sur la tête du vainqueur, mais de cette couronne immortelle que Dieu a préparée à ceux qui le servent en esprit et en vérité, a été l'occasion de sa plus noble victoire et de son triomphe le plus illustre. Il employa pour se vaincre lui-même plus d'art, plus de sagesse et plus de courage qu'il n'en avoit jamais employé à vaincre les autres; et, comme le premier pas vers la victoire est de bien connoître l'ennemi qu'on doit combattre, M. de Turenne n'oublia rien durant un long temps pour reconnoître le fort et le foible de sa première religion, qui, par une grace singulière de Dieu, lui

étoit devenue suspecte. Il écouta tous les avis qu'on lui donna; il frappa à la porte de la vérité par les prières et par les larmes; il se défia d'autrui et de lui-même, et, s'abandonnant tout entier à la conduite de Dieu qu'il cherchoit avec tant de sincérité, il triompha dans son esprit de la vieille erreur, que le malheur de son éducation y avoit établie; il triompha dans son cœur de la mauvaise honte, qui, parmi les hommes, fait passer pour foiblesse un changement, lors même qu'il conduit à la vérité ou à la vertu; il mit sa gloire à brûler ce qu'il avoit jusqu'alors adoré, et à entrer avec autant d'humilité que de courage dans le sein de cette Église qui, charmée de ses vertus, soupiroit depuis si long-temps après l'acquisition d'un tel fils.

Anges du premier ordre, esprits destinés par la Providence à la garde de cette grande ame, dites-nous quelle fut la joie de l'Église du ciel à sa conversion, et avec quelles réjouissances furent reçus les premiers parfums des oraisons de ce nouveau catholique, lorsque du pied des autels de l'agneau sacrifié, vous les portâtes au pied de l'autel de l'agneau régnant dans la gloire. Les vieillards couronnés, et les chœurs des anges, n'en redoublèrent-ils pas la joie et l'harmonie du céleste cantique [1] ?

[1] Il faut l'avouer, Fléchier reste, comme orateur, fort au-dessous de Mascaron dans le récit de la conversion de Turenne. Mascaron y déploie au contraire un vrai talent, souvent aussi une belle manière d'écrire. On croit même quelquefois reconnoître dans son langage l'énergique accent et la simplicité sublime de Bossuet. (M.)

Pour vous, messieurs, vous n'avez pas oublié que l'Église de la terre regarda cette conversion avec autant de joie qu'elle eût fait celle d'un royaume tout entier. M. de Turenne, vainqueur des ennemis de l'état, ne causa jamais à la France une joie si universelle et si sensible, que M. de Turenne vaincu par la vérité et soumis au joug de la foi.

Les bénédictions et les applaudissements ne s'arrêtèrent pas à cet illustre converti; ils passèrent jusqu'à ce cher et illustre neveu, qui, par ses conférences fréquentes, avoit contribué si efficacement à la conversion de ce grand homme. Certes, messieurs, si pour mériter l'honneur du triomphe parmi les Romains, et pour monter au Capitole avec la pourpre, il falloit avoir étendu les bornes de l'empire, et défait des armées considérables; quand la grandeur de la naissance, la profondeur du savoir, l'innocence des mœurs, une sagesse consommée dans une grande jeunesse n'auroient pas assuré à ce prince la plus éminente dignité de l'Église, il suffisoit d'avoir contribué en quelque chose à la conquête de cette grande ame, pour mériter d'entrer en triomphe, et couvert de la pourpre sacrée, dans le capitole du monde chrétien.

Depuis que M. de Turenne fut devenu par sa conversion un nouvel enfant en Jésus-Christ, fut-il une piété plus sincère, une foi plus vive, une confiance en Dieu plus pleine et plus forte, une humilité plus profonde, et une religion plus entière? Mais qu'est-ce que je fais! Et avant que d'avancer dans ce sanc-

tuaire, ne faut-il pas que je prononce ici les mêmes paroles que disoit autrefois le diacre, lorsque le prêtre étoit arrivé à la plus auguste partie des sacrés mystères? *Sancta sanctis*, les choses saintes ne sont que pour les saints. Enfants du siècle, hommes nourris dans le mensonge et la vanité, jusqu'ici vous m'avez entendu, parceque j'ai dit des choses que le monde corrompu est capable d'admirer, quoiqu'il ne soit pas toujours capable de les faire. Mais m'entendrez-vous et me croirez-vous, lorsque je vous parlerai des sentiments que la religion et la piété lui inspiroient? Vous ne les avez pas entendus de sa bouche. M. de Turenne, content d'exposer aux yeux du siècle les dehors d'une vie sage et réglée, gardoit pour les conversations qu'il avoit avec les serviteurs de Jésus-Christ, des sentiments dont le monde n'étoit pas digne, et il n'avoit garde d'exposer ces perles évangéliques à des profanes qui les eussent foulées aux pieds par leurs railleries sacriléges. Aussi n'est-ce pas à vous que je donne ce cœur à examiner dans cette partie de mon discours; c'est à Dieu, c'est à ses saints, c'est à ces sacrées épouses de Jésus-Christ, qui par leur piété prennent plus d'intérêt à la religion de ce prince, que le sang ne leur en a fait prendre en tout le reste.

M. de Turenne avoit une foi si vive et si pleine, que tout lui paroissoit grand et majestueux dans l'Église. Il avoit de la vénération pour les plus petites pratiques de la religion, dont les enfants du siècle ne font que de froides railleries; il regardoit ces obser-

vances religieuses avec les mêmes sentiments qu'il faut considérer dans la nature les œuvres de Dieu, qui n'est pas tellement grand dans les ouvrages qui sont sortis de ses mains, qu'il ne soit encore admirable dans les plus petits. Si vous ne voyez pas cette grandeur, mondains, c'est qu'il y a deux sortes de vie dans le monde, l'une toute spirituelle, et l'autre toute dans les sens. Ces deux vies sont également incompréhensibles l'une à l'autre, parcequ'il y a un chaos impénétrable entre les deux; et comme les saints ne peuvent comprendre que les hommes faits pour jouir de Dieu s'occupent tout entiers du néant des créatures, les hommes charnels de leur côté no peuvent donner le prix qu'il faut à tant de saintes pratiques d'humilité et de pénitence, qui leur paroissent comme un rien dans la religion. Vous croyez, messieurs, que c'est moi qui ai fait la distinction de ces deux vies, et que je l'ai même empruntée de quelque contemplatif éclairé. Me croirez-vous, messieurs, quand je vous dirai que je n'ai fait en cela que redire fidèlement les sentiments de M. de Turenne, et les vues saintes et justes que sa foi lui donnoit sur toutes les choses de la religion? Et, en vérité, je n'ose vous blâmer de la peine que vous avez à le croire; car enfin, est-ce dans la cour, est-ce dans les armées, est-ce sous le casque et sous la cuirasse que s'apprennent de telles vérités? Non, messieurs, non, ni la chair ni le sang ne pouvoient lui avoir révélé de si grandes et de si sublimes vérités; c'étoit le Père céleste qu'il servoit avec une foi si pure

et une religion également éloignée de la dureté et de l'hypocrisie.

Que s'il avoit une vénération si sincère pour les pratiques de pénitence et d'humilité, qui paroissent si petites, jugez, messieurs, de quelle manière il étoit touché de la grandeur des mystères, dont l'élévation est si propre à humilier l'esprit et le cœur de l'homme. M. de Turenne ne trouvoit point à son gré de néant assez profond où la créature pût se réduire devant la majesté terrible du Dieu qui l'a faite et qui la soutient. Ce n'étoit pas assez pour lui d'offrir au Seigneur soir et matin le sacrifice de ses lévres, il vouloit être chrétien tout le jour, comme il le disoit lui-même, et il avoit pitié de ces personnes aveugles qui, par une petite prière qu'ils offrent à Dieu le matin, croient avoir acheté le droit de l'oublier, et même de l'offenser le reste de la journée. M. de Turenne n'estimoit dans la religion que ces jours pleins et entiers dont parle David : *Dies pleni invenientur in eis ;* et mettant, pour ainsi dire, en faction tour-à-tour toutes les puissances de son ame, il s'efforçoit de continuer par la droiture de ses intentions, par l'éloignement du péché, et par l'amour sincère du bien, le sacrifice de louanges que ses prières, ses saintes lectures, ses heures de retraite et ses pieuses réflexions commençoient et finissoient si fidèlement tous les jours.

Ne pensez pas, messieurs, que notre héros perdît à la tête des armées, et au milieu des victoires, ces sentiments de religion. Certes, s'il y a une occa-

sion au monde où l'ame pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatants où un homme par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage, par la force de son bras, et par le nombre de ses soldats, devient comme le Dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration ou de frayeur. Les dehors même de la guerre, le son des instruments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus et des vainqueurs, attaquent l'ame par tant d'endroits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne connoît ni Dieu ni elle-même. C'est alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du ciel. C'est alors que les sacriléges Antiochus n'adorent que leurs bras et leurs cœurs, et que les insolents Pharaon, enflés de leur puissance, s'écrient: « C'est moi qui « me suis fait moi-même. » Mais aussi la religion et l'humilité paroissent-elles jamais plus majestueuses que lorsque, dans ce point de gloire et de grandeur, elles retiennent le cœur de l'homme dans la soumission et la dépendance où la créature doit être à l'égard de son Dieu [1] ?

[1] Fléchier a aussi fait voir combien il est difficile d'accorder la modestie, et encore plus l'humilité chrétienne, avec la gloire militaire. Ce fonds d'idées est traité bien plus supérieurement dans

M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il y avoit un Dieu au-dessus de sa tête, que dans ces occasions éclatantes, où presque tous les autres l'oublient. C'étoit alors qu'il redoubloit ses prières; on l'a vu même s'écarter dans les bois, où la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il adoroit en cette humble posture ce Dieu, devant qui les légions des anges tremblent et s'humilient. Les Israélites, pour s'assurer la victoire, faisoient porter l'arche d'alliance dans leur camp, et M. de Turenne croyoit que le sien seroit sans force et sans défense, s'il n'étoit tous les jours fortifié par l'oblation de la divine victime, qui a triomphé de toutes les forces de l'enfer. Il y assistoit avec une dévotion et une modestie capable d'inspirer du respect à ces ames dures, à qui la vue des terribles mystères n'en inspiroit pas.

Dans le progrès même de la victoire, et dans ces moments d'amour-propre où un général voit qu'elle se déclare pour son parti, sa religion étoit en garde pour l'empêcher d'irriter tant soit peu le Dieu jaloux, par une confiance trop précipitée de vaincre. En vain tout retentissoit autour de lui des cris de victoire; en vain les officiers se flattoient et le flattoient lui-même de l'assurance d'un heureux succès : il arrêtoit tous ces emportements de joie où l'orgueil humain a tant de part, par ces paroles si dignes de sa piété : « Si « Dieu ne nous soutient, et s'il n'achève son ou-

Mascaron; mais aussi c'est l'endroit triomphant de son discours : c'est ce qu'il a écrit de plus beau; et, si j'ose le dire, vous croiriez presque entendre Bossuet. (L. H.)

« vrage, il y a encore assez de temps pour être « battus. »

Aussi comme il reconnoissoit que toutes les victoires venoient de Dieu, il s'efforçoit de les rendre dignes de Dieu. Après avoir vaincu les ennemis, il n'oublioit rien pour vaincre la victoire même. Vous savez que naturellement elle est cruelle, insolente, impie; M. de Turenne la rendoit douce, raisonnable et religieuse. Quels ordres ne donnoit-il pas, quels efforts ne faisoit-il pas pour arrêter le carnage qui, après l'ardeur du combat, n'est plus qu'un crime et une brutalité barbare, pour empêcher la profanation des temples, l'incendie des maisons, les dégâts inutiles, et les abominations qui obligent si souvent les princes chrétiens à pleurer les plus justes et les plus glorieuses victoires!

Après un tel exemple, les faux politiques oseront-ils encore mettre parmi leurs maximes impies, que la religion chrétienne n'est pas propre à faire de grands hommes de guerre? Les libertins oseront-ils tourner en ridicule ceux qui songent à apporter aux occasions dangereuses un cœur d'autant plus ferme et plus intrépide, que leur conscience est plus pure? O corruption! ô fantôme d'une fausse gloire! ô ouvrage funeste de ce vieil ennemi du genre humain, qui n'a que trop réussi à ouvrir une porte assurée à la mort éternelle des ames, dans un emploi où il y a tant de portes ouvertes à la mort du corps[1]! Quoi! messieurs, des chrétiens peuvent-ils

[1] Il n'y a que la religion qui rende les hommes braves, patients,

penser qu'un homme soutenu de la confiance qu'il a en Dieu, armé de la sûreté de sa conscience, animé de l'espérance des couronnes immortelles, convaincu qu'une des plus essentielles obligations que la religion lui impose est de combattre et de mourir, s'il le faut, pour le service de son prince et de sa patrie, soit moins généreux et moins vaillant qu'un impie présomptueux qui met toute son espérance en soi-même, et qui ne reconnoît point d'autre Dieu que son cœur et que son bras? Messieurs, le pourrez-vous croire désormais? Et si les exemples des Charlemagne, des Théodose, des David, qui ont plus remporté de victoires par leurs prières que par leurs épées, sont trop anciens et trop éloignés, ne serez-vous pas instruits par la piété et la religion du héros que vous venez de perdre? Vous lui avez vu prendre au pied des autels les armes pour aller combattre les ennemis: vous lui avez vu rapporter au pied des autels ces mêmes armes, après les avoir vaincus. Avez-vous vu que sa religion l'ait troublé en donnant les ordres, qu'elle l'ait rendu timide dans l'exécution, qu'elle l'ait empêché de poursuivre chaudement la victoire, d'en tirer tous les avantages possibles pour le service de son maître? Enfin,

intrépides par conscience; il n'y a qu'elle qui attache à la lâcheté et à l'indifférence pour son prince et pour sa patrie, non seulement la honte, mais le crime et la punition éternelle. Ces motifs subsistent après tous les autres; ils demeurent lorsque tout s'alarme et s'ébranle; ils rappellent même les autres sentiments, et s'en servent avec avantage; et, si l'on étoit fidèle à la religion, l'on seroit invincible. (Duguet, *Institution d'un prince.*)

pour avoir de la religion, en étoit-il moins prudent, moins vaillant, moins heureux? ou plutôt n'étoit-il pas heureux, sage et vaillant, parcequ'il avoit de la religion?

Et en vérité, messieurs, il semble qu'il étoit bien juste que le Dieu des armées combattît pour un prince qui combattoit pour lui avec tant de zéle et d'ardeur. Le soin d'acquérir de nouveaux sujets à son roi ne l'empêchoit pas de songer aux conquêtes de Jésus-Christ, et à la conversion des hérétiques. C'étoient les victoires pour lesquelles il croyoit qu'il lui étoit permis d'avoir de l'amour-propre, et dont il pouvoit en quelque façon se glorifier. Il souhaitoit avec tant de passion de ne voir qu'un pasteur et qu'un bercail dans l'Église, que je ne crains point de dire qu'avec plaisir il se fût fait anathème pour réunir les frères qu'il avoit eus dans l'erreur à ceux que la vérité lui avoit donnés. Il n'épargnoit rien pour satisfaire cette sainte passion ; il étudioit avec soin les meilleures manières de ramener les égarés ; il avoit des conférences fréquentes avec toutes les personnes qui, par leur savoir, leur zéle et leur charité, pouvoient avancer ce grand ouvrage. Au milieu de son camp, à la veille des plus importantes actions de la guerre, et quelques heures avant que de vaincre des armées entières, il écrivoit de longues lettres, il donnoit des avis pour enlever à l'hérésie quelque ministre ou quelque personne considérable, qui, par l'éclat de sa conversion, pût procurer celle de plusieurs autres.

Comme il savoit qu'il n'y a que trop d'hérétiques qui, pour me servir des termes de Tertullien, regardent la pauvreté comme une divinité plus redoutable que le Dieu même dont ils tiennent la vérité captive dans l'injustice, il n'épargnoit ni son bien ni son crédit pour leur subsistance, et pour leur faire trouver dans l'Église véritable tout ce qu'ils perdoient de secours, d'appui et de biens en quittant la fausse. Il n'étoit hardi à demander des graces au roi que sur ce sujet, et il fût allé jusqu'à l'importunité, si la religion de son prince n'eût prévenu son zéle. Ce zéle n'est pas éteint par sa mort; sa libéralité fait encore la guerre à l'hérésie, et il ne s'est pas contenté que l'exemple de sa conversion fût comme un phare qui avertît les hérétiques du chemin qu'il falloit tenir pour éviter les écueils; il a même préparé un port et un asile à ceux qui, se sauvant tout nus du naufrage, ont besoin de trouver sur la rive quelque main charitable qui leur aide à conserver une vie qu'ils viennent de garantir des flots. Tant de soin, tant d'application, tant de vues pour les intérêts de l'Église, ne méritent-ils pas qu'on lui donne les titres les plus pompeux dont les saints Pères aient honoré la mémoire des princes religieux? que l'on publie que, comme Constantin, il a été un évêque du dehors pendant sa vie, et qu'on lui donne, comme à ce grand empereur, le nom de très saint et très heureux après sa mort? Ce triste endroit de mon discours m'avertit ici qu'il faut que je dissipe quelques pensées sombres qui s'élèvent dans

votre ame, et que je vous adresse les mêmes paroles que saint Ambroise employa autrefois dans l'Oraison funèbre du jeune Valentinien : *Audio vos dolere quod non accepit sacramenta baptismatis.* « Je vois, « disoit-il au peuple de Milan, que vous avez une « extrême douleur de ce que l'empereur est mort « sans avoir reçu le baptême. Mais, continue-t-il, il « avoit souhaité ce sacrement, il l'avoit demandé avec « ardeur et avec une foi vive : n'est-ce pas en avoir « la grace, quoiqu'on n'en ait pas reçu l'ablution ! « *Certe qui poposcit accepit.* Si les martyrs sont lavés « dans leur sang sans le secours du baptême, pour- « quoi ne dirons-nous pas que l'illustre Valentinien « a été baptisé par sa piété et par ses desirs ? *Si suo « sanguine abluuntur martyres, et hunc sua pietas « abluit.* »

Je suis bien éloigné de croire que j'aie ni la sainteté ni la gravité du grand Ambroise, pour donner à mes sentiments un poids approchant de celui qu'avoient les pensées de ce grand saint. Mais aussi n'ai-je pas en main une matière plus favorable et des gages plus assurés du salut de M. de Turenne, que saint Ambroise n'en avoit de celui de Valentinien ? Notre héros avoit été régénéré en Jésus-Christ par le baptême ; il s'étoit uni à lui par la participation des divins mystères, en mangeant au pied des autels ce pain des forts qui soutient l'ame, et lui donne la force d'arriver à la sainte montagne de Dieu. Il avoit une foi vive, une confiance de fils en la bonté du Père céleste : il sentoit, comme il le disoit lui-

même au confident de sa piété, que l'amour de Dieu croissoit en son cœur. Ses mœurs étoient pures, ses intentions saintes; il avoit un extrême éloignement du péché; il adoroit Dieu en esprit et en vérité; il le prioit avec une charité ardente et une humilité sincère; il est mort dans le devoir actuel d'un bon citoyen; ses desirs les plus ardents étoient de contribuer par ses victoires à une paix qui lui donnât le moyen de vaquer dans la retraite à cet unique nécessaire que Jésus-Christ nous enseigne dans l'Évangile.

Le beau spectacle que c'eût été pour le monde chrétien d'entendre dire à ce grand homme, après la paix, ce que dirent les Machabées vainqueurs de tous leurs ennemis: *Ecce contriti sunt omnes adversarii nostri; ascendamus nunc mundare sancta et renovare!* « Voilà les ennemis de mon prince vaincus, l'Europe « paisible, et la France triomphante; montons sur la « sainte montagne de Sion, pour y purifier et y achever le temple que Dieu veut avoir dans nos cœurs. » Il l'eût fait, messieurs, il l'eût fait: on lui eût vu mettre toute sa gloire au pied de la croix, et descendre, par religion et par humilité, d'une élévation d'où les autres sont ordinairement précipités par quelques revers de fortune ou par la mort.

Ce grand et bel avenir dont sa mort précipitée nous a fait perdre l'exemple ne sera point perdu pour lui devant vous, grand Dieu! vous qui lisiez dans son cœur, vous qui voyiez ce desir sincère et empressé qu'il avoit de sortir de l'Égypte pour vous

aller adorer dans le désert. Votre puissance peut, quand elle veut, mettre les temps en abrégé, et donner à quelques jours le mérite de plusieurs années; et cette même puissance qui appelle les choses qui ne sont pas avec la même facilité que celles qui sont, ne donnera-t-elle pas la récompense de ce glorieux avenir à un héros qui s'en étoit presque attiré tout le mérite par l'ardeur et par la sincérité de ses desirs?

Mais, quand ce cœur ne seroit pas un fruit entièrement mûr pour le ciel, le Carmel, cette terre de graces et de bénédictions où il a été transplanté, ne lui avanceroit-il pas ce degré de chaleur et ce goût de sainteté qui le rendra propre pour l'éternité bienheureuse, tandis qu'il ne tombera pas une goutte de rosée sur les malheureuses montagnes où ce grand homme a été enlevé à la terre? *Montes Gelboe, nec ros nec pluvia cadat super vos.* L'oblation du sacrifice, l'élévation des mains de cet illustre prélat, dont la tendresse redoublera la religion, le zèle et la piété, les prières de ces saintes filles du Carmel, attireront sur ce cœur des rosées d'en haut assez abondantes pour lui donner sa dernière perfection.

Certes, l'on peut bien dire de M. de Turenne que la gloire qui l'a suivi durant toute sa vie l'a accompagné jusqu'après sa mort. Le roi, pour donner une marque immortelle de l'estime et de l'amitié dont il honoroit ce grand capitaine, donne une place illustre à ses glorieuses cendres parmi ces maîtres de la terre qui conservent encore dans la magnificence de leurs tombeaux une image de celle de leurs trônes. Ce sera

là, messieurs, que les étrangers curieux et la postérité savante iront apprendre dans les ornements de l'architecture les actions éclatantes de ce prince, dont la réputation a rempli toute la terre, et remplira la suite des siècles. Ce sera là que, par des emblèmes ingénieux, on apprendra quelles ont été les vertus civiles et morales par lesquelles il a surpassé la sagesse des plus célèbres philosophes. Mais, si dans ce superbe monument M. de Turenne trouve la gloire d'Athènes et de Rome, dans celui que la piété de son illustre maison lui élève dans ce saint lieu, nous pouvons dire que la gloire du Carmel lui est donnée: *Decor Carmeli datus est illi.* C'est ici que toutes les vertus chrétiennes feront le sujet de son épitaphe et la magnificence de son tombeau : c'est ici que l'on apprendra que la grandeur de la naissance, la vie de la cour, la profession des armes, la gloire des victoires et des triomphes, et les applaudissements du monde, n'ont pas été incompatibles dans le cœur de M. de Turenne avec l'humilité de la croix; et qu'une foi vive, une espérance ferme, une charité ardente, un zèle animé pour la conversion des hérétiques, une haine constante du péché, un amour véritable pour le bien, une intention pure, et enfin une religion pleine et sincère, ont procuré devant Dieu, à ce parfait héros, une gloire plus solide, plus éclatante et plus durable que celle dont il a été couvert devant les hommes.

FIN.

ORAISON FUNÈBRE

DE

LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ,
ET PREMIER PRINCE DU SANG;

PAR BOURDALOUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR BOURDALOUE.

Louis Bourdaloue, né à Bourges le 20 août 1632, entra en 1648 dans la compagnie de Jésus, à la gloire de laquelle il a tant coopéré. Ses supérieurs, habiles à discerner le mérite, ne tardèrent pas à reconnoître dans leur nouvel adepte les plus hautes dispositions à l'éloquence de la chaire : cependant le talent de l'orateur resta long-temps enfoui en province ; les jésuites prenoient soin de ne confier leurs postes éminents qu'après de longues épreuves, et Bourdaloue avoit trente-six ans quand il vint dans la capitale. La chaire évangélique n'étoit pas encore entièrement dégagée du style amphigourique et du goût détestable qui ont précédé nos grands orateurs chrétiens ; « enfin, dit Voltaire, on entendit dans la chaire la « raison éloquente. » Les sermons de Bourdaloue, inspirés par le sentiment d'une conviction intime, et secondés d'une dialectique insinuante, obtinrent un succès extraordinaire. Bourdaloue avoit triomphé à la ville ; il lui restoit à faire retentir la cour

de ses mâles accents. Louis XIV voulut l'entendre: le monarque fut ému, les courtisans pâlirent, et le nouveau prédicateur eut la gloire d'étonner Bossuet. Louis XIV avoit tellement goûté Bourdaloue, que ce dernier fut appelé dix fois à Versailles pour y prêcher soit l'Avent, soit le Carême. Louis XIV lui dit un jour: « J'aime mieux « vos redites, mon père, que les choses nouvelles « des autres. » A l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, Bourdaloue fut envoyé dans les provinces méridionales pour y propager les vérités de la religion catholique. L'éloquence et surtout la conduite pure du vertueux missionnaire eurent tout l'effet qu'elles pouvoient avoir, et ramenèrent bien des cœurs aliénés.

Animé d'un zèle sans cesse renaissant, Bourdaloue, après avoir donné trente-quatre années de sa vie à la prédication, n'abandonna la chaire que pour se livrer à des fonctions plus humbles, mais non moins dignes d'un bon pasteur. Le reste de ses jours se consuma dans des œuvres d'une ardente charité, soit parmi les prisonniers, qu'il consoloit; soit au lit des malades, qu'il soulageoit de ses secours spirituels. Peu d'hommes ont fourni une carrière aussi laborieuse. Bourdaloue mourut le 13 mai 1704, admiré de son siècle, et respecté même des ennemis de son ordre. Un de ses contemporains a dit de lui « que sa conduite

« étoit la meilleure réponse qu'on pût faire aux « *Lettres provinciales.* »

Le jésuite Bretonneau, sermonnaire peu lu maintenant, recueillit les *Œuvres de Bourdaloue*, et en publia deux éditions : l'une en 14 vol. in-8°, Paris, 1707 (sortie de l'Imprimerie royale ; c'est la meilleure et la plus recherchée) ; l'autre en 15 vol. in-12. Elles comprennent : 1° *Deux Avents prêchés devant le roi ;* 2° *Carême ;* 3° *Mystères ;* 4° *Fêtes des Saints, Vêtures, Professions, Oraisons funèbres ;* 5° *Dominicales ;* 6° *Exhortations et instructions chrétiennes ;* 7° *Retraite spirituelle ;* à quoi l'on peut joindre les *Pensées*, qui forment deux et trois volumes. M. l'abbé Sicard a publié des *Sermons inédits de Bourdaloue*, Paris, 1812, in-12 et in-8°. Une édition plus nouvelle des ouvrages du père Bourdaloue est celle de Versailles, 1813, 16 vol. in-8°. Il y a une vie de ce célèbre prédicateur écrite par madame de Pringy, in-4°, Paris, 1705. Les sermons de Bourdaloue, parmi lesquels il faut distinguer comme chefs-d'œuvre la *Passion* et la *Résurrection*, ont été traduits en plusieurs langues. Il a moins réussi dans l'oraison funèbre.

« Le génie, dit M. Dussault à ce sujet, est, si l'on peut s'exprimer ainsi, captif dans la sphère particulière où l'a circonscrit la nature : plus il est vigoureux et prononcé, moins il peut en sortir ;

dès qu'il s'en écarte, le défaut de succès l'avertit d'y rentrer; hors de ce cercle, il n'est plus pour lui de gloire. Malheur à ceux qui, sans se compromettre en rien, peuvent essayer de tout! Le ciel ne les a point marqués du sceau de la supériorité. Le génie décidé que Bourdaloue avoit déployé dans le sermon devoit faire craindre qu'il ne réussît pas dans l'oraison funèbre: aussi cet orateur, si fécond et si varié, semble-t-il avoir plutôt évité que recherché cette carrière. Parmi plus de cent cinquante pièces que renferme le recueil de ses discours, on ne rencontre que deux oraisons funèbres; l'éloge de Henri de Bourbon, prince de Condé[1], et celui du grand Condé, son fils: encore sait-on à peine qu'ils existent; ils n'ont jeté aucun éclat durable. Cependant le célèbre Bayle, après avoir lu le premier, fit parler très haut son admiration; et Bossuet, après avoir entendu le second, s'écria: « Cet homme sera éternellement « notre maître en tout! » Mais la postérité n'a point partagé ces transports de Bayle, qui avoit moins de goût et de littérature que d'érudition et de dialectique; elle n'a pas répondu à cette exclamation si imposante de Bossuet, démentie par son propre ouvrage; elle paroît bien plutôt avoir

[1] Henri de Bourbon, père du grand Condé, mourut en 1646; son oraison funèbre ne fut prononcée par Bourdaloue qu'à la fin de 1683.

souscrit à l'avis de Fénelon, qui prononça sur cette dernière oraison funèbre de Bourdaloue cette grave et remarquable sentence : « C'est « l'ouvrage d'un grand homme qui n'est pas ora- « teur. » Quoi ! Bourdaloue n'étoit pas orateur ! Non, sans doute, il ne l'étoit plus quand il franchissoit les bornes prescrites à l'étendue et à l'empire de son talent. Il paroissoit bien sentir lui-même le danger de ne pas les respecter lorsqu'il disoit, en commençant l'oraison funèbre de Henri de Bourbon : « Ce sera à vous, chrétiens, « dans *ce genre de discours qui m'est nouveau*, de « me *supporter*, et à moi d'y trouver de quoi vous « instruire et de quoi édifier vos ames. » L'éloquence chrétienne pouvoit-elle donc renfermer quelque genre *nouveau* pour l'orateur qui, depuis vingt ans, remplissoit toutes les chaires des merveilles de son génie, et toute la France du bruit de son nom ; pour celui qui avoit fait taire tous les autres orateurs, ou qui du moins les avoit effacés ; que l'on comparoit à Corneille pour la singulière fertilité de ses conceptions et la variété inépuisable de ses plans ; dont la pensée abondoit en ressources, et dont l'esprit, toujours le même et toujours nouveau, ne se copioit, ne se répétoit jamais ; que l'on appeloit enfin *le roi des prédicateurs*, ainsi que *le prédicateur des rois* ? Quel étoit donc ce genre extraordinaire où la longue expérience

d'un orateur si puissant et si exercé sembloit se livrer avec crainte aux épreuves d'un noviciat périlleux? C'étoit celui pour lequel il n'étoit pas né, et dans lequel en conséquence il seroit resté novice toute sa vie: on eût toujours reconnu *le grand homme*, on n'eût plus retrouvé *l'orateur*. On le chercheroit vainement, par exemple, dans l'oraison funèbre du grand Condé, sujet qui plaça Bourdaloue à côté de Bossuet, dans une concurrence trop inégale: mais Bourdaloue ne disparoît pas tout entier, ne s'anéantit pas totalement dans cette lutte; on peut y remarquer encore quelque souvenir de sa force, quelques traces de son haut mérite; le *grand homme* est encore là.

« M. Villemain, dans cet excellent *Essai sur l'Oraison funèbre*, que nous ne citerons jamais assez, s'exprime ainsi, avec ce goût exquis et cette précision ingénieuse, caractères de tous ses ouvrages de littérature: « Bossuet, dit-il, marche « comme les dieux d'Homère, qui en trois pas « sont au bout du monde; Bourdaloue se traîne « avec effort dans une carrière étroite, qu'il peut « à peine fournir. Si l'on cherche, par l'examen « attentif des deux ouvrages, à se rendre compte « de cette prodigieuse inégalité, on la trouve « encore plus étonnante, et le génie de Bossuet « paroît plus inconcevable: car, il ne faut pas s'y « tromper, le discours de Bourdaloue renferme

« des beautés nombreuses et d'un ordre supérieur; « la pensée est forte et grave; le style, sans l'orner « beaucoup, la soutient par une expression éner- « gique et simple: il y a peu d'images; mais sou- « vent cette brièveté, pleine de vigueur, est le « premier mérite de l'écrivain, après le talent de « peindre [1]. » Quoiqu'il semble peut-être assez difficile d'accorder cette *carrière étroite* où Bourdaloue *se traîne avec effort, et qu'il peut à peine fournir,* avec *ces beautés nombreuses et d'un ordre supérieur* que l'on avoue, cependant il est très vrai que son plan paroît trop didactique et mesquin. Ce sont des lignes propres à diriger le raisonnement plutôt qu'un champ ouvert à l'inspiration; mais nous n'oserions pas dire qu'il ne les suit qu'avec peine, qu'il les parcourt languissamment et avec effort. Ici, comme dans ses sermons, il analyse finement, il discute avec force; il prouve,

[1] Bourdaloue prouve méthodiquement la grandeur de son héros, tandis que l'ame enflammée de Bossuet la fait sentir: l'un se traîne, et l'autre s'élance. Toutes les expressions de l'un sont des tableaux; l'autre, sans coloris, donne trop peu d'éclat à ses idées: son génie austère, et dépourvu de sensibilité comme d'imagination, étoit trop accoutumé à la marche didactique et forte du raisonnement, pour en changer; et il ne pouvoit répandre sur une oraison funèbre cette demi-teinte de poésie qui, ménagée avec goût, et soutenue par d'autres beautés, donne plus de saillie à l'éloquence.

(THOMAS, *Essai sur les Éloges.*)

à la vérité, il veut instruire, il veut convaincre, quand il faudroit plaire, étonner, émouvoir, attendrir : on voit qu'il est hors de son élément, et c'est ce qui rend moins surprenante cette prodigieuse inégalité dont M. Villemain cherche à se rendre compte par un examen attentif. L'éloquence manque ici, parceque l'orateur n'y est plus ; ce n'est pas seulement au-dessous de Bossuet que descend Bourdaloue en essayant d'un genre pour lequel il n'étoit pas fait, c'est au-dessous de Fléchier, au-dessous de Mascaron. « Ah! l'éloquence, » s'écrie avec l'expression d'une sorte de regret aimable le judicieux et spirituel littérateur dont nous venons d'emprunter l'autorité et de transcrire les paroles ; « l'éloquence est quelque chose de plus que la science de penser et « d'écrire ; le génie même n'a pas toujours droit « sur elle : c'est un don à part, un privilége unique. « Si quelquefois elle se montre et se déclare là « où vous l'attendiez le moins, souvent aussi elle « manque dans l'ouvrage où elle seroit le plus « nécessaire, dans l'homme que ses talents et ses « études en rendoient le plus digne. » Ajoutons que toujours elle abandonne le talent qui se méconnoît ; tant il est vrai que le génie est borné par sa perfection même. »

ORAISON FUNÈBRE

DE

LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ,

ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Dixit quoque rex ad servos suos: Non ignoratis quoniam princeps et maximus cecidit hodie in Israel?... Plangensque ac lugens ait: Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est.

Le roi lui-même, touché de douleur et versant des larmes, dit à ses serviteurs: Ignorez-vous que le prince est mort, et que dans sa personne nous venons de perdre le plus grand homme d'Israël?... Il est mort, mais non pas comme les lâches ont coutume de mourir.

(Au second livre des *Rois*, chap. XXXIII.)

MONSEIGNEUR[1],

C'est ainsi que parla David dans le moment qu'il apprit la funeste mort d'un prince de la maison royale de Judée, qui avoit commandé avec honneur les armées du peuple de Dieu; et c'est, par l'application

[1] M. le Prince.

la plus heureuse que je pouvois faire des paroles de l'Écriture, l'éloge presque en mêmes termes dont notre auguste monarque a honoré le premier prince de son sang dans l'extrême et vive douleur que lui causa la nouvelle de sa mort. Après un témoignage aussi illustre et aussi authentique que celui-là, comment pourrions-nous ignorer la grandeur de la perte que nous avons faite dans la personne de ce prince? Comment pourrions-nous ne la pas comprendre après que le plus grand des rois l'a ressentie, et qu'il a bien voulu s'en expliquer par des marques si singulières de sa tendresse et de son estime, pendant que toute l'Europe le publie, et que les nations les plus ennemies du nom françois confessent hautement que celui que la mort vient de nous ravir est le prince et le très grand prince qu'elles ont admiré autant qu'elles l'ont redouté? Comment ne le saurions-nous pas? et comment l'ignorerions-nous à la vue de cette pompe funèbre, qui, en nous avertissant que ce prince n'est plus, nous rappelle le souvenir de tout ce qu'il a été, et qui, d'une voix muette, mais bien plus touchante que les plus éloquents discours, semble encore aujourd'hui nous dire: *Non ignoratis quoniam princeps et maximus cecidit in Israel?*

Je ne viens donc pas ici, chrétiens, dans la seule pensée de vous l'apprendre; je ne viens pas à la face des autels étaler en vain la gloire de ce héros, ni interrompre l'attention que vous devez aux saints mystères par un stérile, quoique magnifique récit de ses éclatantes actions. Persuadé plus que jamais que la

chaire de l'Évangile n'est point faite pour des éloges profanes, je viens m'acquitter d'un devoir plus conforme à mon ministère. Chargé du soin de vous instruire et d'exciter votre piété par la vue même des grandeurs humaines et du terme fatal où elles aboutissent, je viens satisfaire à ce que vous attendez de moi. Au lieu des prodigieux exploits de guerre, au lieu des victoires et des triomphes, au lieu des éminentes qualités du prince de Condé, je viens, touché de choses encore plus grandes et plus dignes de vos réflexions, vous raconter les miséricordes que Dieu lui a faites, les desseins que la Providence a eus sur lui, les soins qu'elle a pris de lui, les graces dont elle l'a comblé, les maux dont elle l'a préservé, les précipices et les abymes d'où elle l'a tiré, les voies de prédestination et de salut par où il lui a plu de le conduire, et l'heureuse fin dont, malgré les puissances de l'enfer, elle a terminé sa glorieuse course. Voilà ce que je me suis proposé, et les bornes dans lesquelles je me renferme.

Je ne laisserai pas, et j'aurai même besoin pour cela de vous dire ce que le monde a admiré dans ce prince; mais je le dirai en orateur chrétien, pour vous faire encore davantage admirer en lui les conseils de Dieu. Animé de cet esprit, et parlant dans la chaire de vérité, je ne craindrai point de vous parler de ses malheurs; je vous ferai remarquer les écueils de sa vie: je vous avouerai même, si vous voulez, ses égarements; mais jusque dans ses malheurs vous découvrirez avec moi des trésors de graces; jusque

dans ses égarements vous reconnoîtrez les dons du ciel, et les vertus dont son ame étoit ornée. Des écueils même de sa vie vous apprendrez à quoi la Providence le destinoit, c'est-à-dire à être pour lui-même un vase de miséricorde, et pour les autres un exemple propre à confondre l'impiété. Or tout cela vous instruira et vous édifiera. Il s'agit d'un héros de la terre; car c'est l'idée que tout l'univers a eue du prince de Condé. Mais je veux aujourd'hui m'élever au-dessus de cette idée, en vous proposant le prince de Condé comme un héros prédestiné pour le ciel; et dans cette seule parole consiste le précis et l'abrégé du discours que j'ai à vous faire. Je sais que d'oser louer ce grand homme, c'est pour moi une espèce de témérité; et que son éloge est un sujet infini que je ne remplirai pas: mais je sais bien aussi que vous êtes assez équitables pour ne pas exiger de moi que je le remplisse; et ma consolation est que vous me plaignez plutôt de la nécessité où je me suis trouvé de l'entreprendre. Je sais le désavantage que j'aurai de parler de ce grand homme à des auditeurs déja prévenus sur le sujet de sa personne d'un sentiment d'admiration et de vénération qui surpassera toujours infiniment ce que j'en dirai. Mais, dans l'impuissance d'en rien dire qui vous satisfasse, j'en appellerai à ce sentiment général dont vous êtes déja prévenus; et, profitant de votre disposition, j'irai chercher dans vos cœurs et dans vos esprits ce que je ne trouverai pas dans mes expressions et dans mes pensées.

Il s'agit, dis-je, d'un héros prédestiné de Dieu; et voici comme je l'ai conçu: écoutez-en la preuve; peut-être en serez-vous d'abord persuadés. Un héros à qui Dieu, par la plus singulière de toutes les graces, avoit donné en le formant un cœur solide pour soutenir le poids de sa propre gloire; un cœur droit pour servir de ressource à ses malheurs, et, puisqu'une fois j'ai osé le dire, à ses propres égarements; et enfin un cœur chrétien pour couronner dans sa personne une vie glorieuse par une sainte et précieuse mort. Trois caractères dont je me suis senti touché, et auxquels j'ai cru devoir d'autant plus m'attacher que c'est le prince lui-même qui m'a donné lieu d'en faire le partage, et qui m'en a tracé comme le plan dans cette dernière lettre qu'il écrivit au roi son souverain, en même temps qu'il se préparoit au jugement de son Dieu qu'il alloit subir. Vous l'avez vue, chrétiens, et vous n'avez pas oublié les trois temps et les trois états où lui-même s'y représente: son entrée dans le monde, marquée par l'accomplissement de ses devoirs et par les services qu'il a rendus à la France; le milieu de sa vie, où il reconnoît avoir tenu une conduite qu'il a lui-même condamnée; et sa fin, consacrée au Seigneur par les saintes dispositions dans lesquelles il paroît qu'il alloit mourir: car prenez garde, s'il vous plaît; ses services et la gloire qu'il avoit acquise demandoient un cœur aussi solide que le sien pour ne s'en pas enfler ni élever. Ses malheurs, et ce qu'il a lui-même envisagé comme les écueils de sa vie, demandoient un cœur

aussi droit pour être le premier à les condamner, et pour avoir tout le zéle qu'il a eu de les réparer; et sa mort, pour être aussi sainte et aussi digne de Dieu qu'elle l'a été, demandoit un cœur plein de foi et véritablement chrétien.

C'est donc sur les qualités de son cœur que je fonde aujourd'hui son éloge. Ce cœur dont nous conservons ici le précieux dépôt, et qui sera éternellement l'objet de notre reconnoissance; ce cœur que la nature avoit fait si grand, et qui, sanctifié par la grace de Jésus-Christ, s'est trouvé à la fin un cœur parfait; ce cœur de héros, qui, après s'être rassasié de la gloire du monde, s'est par une humble pénitence soumis à l'empire de Dieu, je veux l'exposer à vos yeux; je veux vous en faire connoître la solidité, la droiture et la piété. Donnez-moi, Seigneur, vous à qui seul appartient de sonder les cœurs, les graces et les lumières dont j'ai besoin pour traiter ce sujet chrétiennement. Le voici, mes chers auditeurs, renfermé dans ces trois pensées. Un cœur dont la solidité a été à l'épreuve de toute la gloire et de toute la grandeur du monde, c'est ce qui fera le sujet de votre admiration. Un cœur dont la droiture s'est fait voir jusque dans les états de la vie les plus malheureux, et qui paroissoient les plus opposés, c'est ce qui doit être le sujet de votre instruction. Un cœur dont la religion et la piété ont éclaté dans le temps de la vie le plus important et dans le jour du salut, qui est principalement celui de la mort, c'est ce que vous pourrez vous appliquer pour en faire le sujet de

votre imitation ; et ce sont les trois parties du devoir funèbre que je vais rendre à la mémoire de très haut, très puissant, et très excellent prince Louis de Bourbon, prince de Condé, et premier prince du sang.

PREMIÈRE PARTIE.

De quelque manière que nous jugions des choses, et quelque idée que nous nous formions du mérite des hommes, ne nous flattons pas, chrétiens, il est rare de trouver dans le monde un vrai mérite ; encore plus rare d'y trouver un mérite parfait ; et souverainement rare, ou plutôt rare jusqu'au prodige, d'y trouver un mérite universel, c'est-à-dire tous les genres de mérite rassemblés et réunis dans un même sujet. Mais c'est pour cela même que ce mérite, quand il se trouve, est quelque chose de si difficile à soutenir ; c'est pour cela que la gloire d'un tel mérite est une tentation si délicate et si dangereuse, et que de s'en préserver, c'est une espèce de miracle dont il n'y a qu'un héros choisi de Dieu et formé de la main de Dieu, qui soit capable. Or voilà quel fut le caractère de celui dont nous pleurons la mort ; et c'est, mes chers auditeurs, le premier trait des miséricordes que Dieu, par son aimable providence, a exercées sur lui. Je m'explique.

On voit tous les jours dans le monde des hommes avec peu de mérite, aidés du hasard et de la fortune,

ne laisser pas de s'acquérir de la gloire et faire de grandes actions, sans en être eux-mêmes plus grands. On voit dans le monde des hommes d'un mérite distingué, mais d'un mérite borné. On y voit des braves, mais dont les autres qualités ne répondent pas à la valeur; de grands capitaines, mais hors de là de petits génies. On y voit des esprits élevés, mais en même temps des ames basses; de bonnes têtes, mais de méchants cœurs. On y voit des sujets, dont le mérite, quoique vrai, n'a pas le bonheur de plaire, et qui, avec tous les talents dont le ciel les a pourvus, n'ont pas celui de se faire aimer[1]. On y voit des hommes qui brillent dans le mouvement et dans l'action, mais que le repos obscurcit et anéantit; que les emplois font valoir, mais qui dans la retraite ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été.

Où voit-on l'assemblage de toutes ces choses? c'est-à-dire où voit-on tout ensemble et dans le même homme une gloire éclatante fondée sur un mérite infini; de grandes actions faites par des principes encore plus grands; un courage invincible pour la guerre, et une intelligence supérieure et dominante pour le conseil; un esprit vaste, pénétrant, sublime, n'ignorant rien, et né pour décider de tout; une ame encore plus belle et encore plus noble; les vertus

[1] *Enituit aliquis in bello, sed obsolevit in pace: alium toga, sed non et arma honestarunt. At principi nostro quanta concordia, quantusque concentus omnium laudum, omnisque gloriæ contigit.*
(Plin., *Paneg.*, c. iv.)

militaires avec les civiles, l'élévation du génie avec la bonté, la vivacité des lumières avec les charmes de la douceur? Où voit-on un homme également aimable et redoutable, également aimé et admiré, un homme l'honneur de sa nation, la terreur des ennemis de son roi, l'ornement de la cour, l'admiration des savants, l'amour et les délices des honnêtes gens; un homme aussi grand dans la retraite qu'à la tête des armées; aussi comblé de gloire, réduit à lui-même et se possédant lui-même, que remportant des victoires et donnant des combats? Où voit-on, dis-je, tout cela, et dans un éminent degré?

Vous l'avez vu, chrétiens, et je ne sais si vous le verrez jamais. Des siècles ne suffisent pas pour en produire un exemple, et notre siècle est le siècle heureux où cet exemple a paru. Mais l'idée que j'en donne est trop singulière pour pouvoir convenir ni être appliquée à nul autre qu'au prince incomparable que j'ai prétendu vous marquer; et je ne crains pas que, remplis de cette idée, vous ayez pu vous y méprendre, ni en imaginer un autre que lui. Or concluez de là encore une fois quel fonds de solidité il a donc fallu que Dieu lui donnât pour le fortifier contre une telle gloire, c'est-à-dire, non pas contre la vaine et la fausse gloire, dont il n'y a que les petits esprits qui soient susceptibles, mais contre la gloire selon le monde la plus véritable, et par conséquent la plus propre à inspirer aux héros même le poison subtil de l'orgueil et d'une idolâtrie secrète de leurs personnes.

Non, chrétiens, jamais homme sur la terre n'a été ni dû être plus exposé à cette corruption de l'amour-propre, et à cette enflure de cœur qui naît de la connoissance de son propre mérite, que le prince dont je fais l'éloge. Pourquoi ? parceque jamais homme n'a eu dans sa condition un mérite si complet, si généralement reconnu, si hautement, si justement, si sincèrement applaudi. Quel bruit ne firent pas dans le monde ses premiers exploits, et par quels prodiges de valeur sa réputation naissante ne commença-t-elle pas à éclater !

Comme il étoit né pour la guerre, il ne lui fallut point d'apprentissage pour le former. La supériorité de son génie lui tint lieu d'art et d'expérience, et il commença par où les conquérants les plus fameux auroient tenu à gloire de finir. Dans un âge où à peine confie-t-on aux autres la conduite d'eux-mêmes, il se vit toute la fortune de la France entre les mains. Nous étions menacés des derniers malheurs : la foiblesse d'une minorité, une régence tumultueuse, un conseil en butte à l'intrigue et à la cabale, des semences de division, des grands mécontents, l'agitation de la cour, l'épuisement des peuples, faisoient concevoir à l'Espagne des espérances prochaines de notre ruine.

La valeur du duc d'Enghien apporta le remède à tous ces maux. Une bataille, de laquelle dépendoit ou le salut ou la perte de l'état, fut l'épreuve et le coup d'essai de ce jeune héros. On crut qu'emporté par l'ardeur de son courage il alloit tout risquer; et

déja sûr de lui, en capitaine consommé, il répondit et se chargea de l'événement. En vain lui remontra-t-on qu'il alloit combattre une armée plus nombreuse que la sienne, composée des meilleures troupes de l'Europe, commandée par des chefs d'élite, fière et enflée de ses succès, avantageusement postée; plein d'une confiance qui parut dans ce moment-là lui être comme inspirée d'en haut, quoique avec des forces inégales, il s'avança, il triompha; et, faisant tout céder à sa valeur, il déconcerta et il humilia les puissances ennemies.

Par-là il leur fit sentir que la France pouvoit être tout à-la-fois affligée et victorieuse, dans la désolation, et en état de leur donner la loi. C'est ce que la journée de Rocroi leur dut apprendre, et ce qu'elles n'oublieront jamais. Mais en même temps par-là il sauva le royaume, il le calma; et, si j'ose ainsi m'exprimer, il le ranima. Il devint le soutien de la monarchie; et par cette importante action, affermissant l'autorité du nouveau monarque, dont il étoit le bras, il nous fut dès-lors comme un présage de ce règne heureux, glorieux, miraculeux, sous lequel nous vivons.

En effet, depuis ce mémorable jour, la fortune, inconstante pour les autres, sembla pour lui s'être fixée et avoir fait avec lui un pacte éternel pour être inséparable de ses armes. Vaincre et combattre ne fut plus désormais pour lui qu'une même chose. Ce ne fut plus qu'un torrent de prospérités, de conquêtes, de batailles gagnées, de prises de villes. Il

n'y eut point de campagne suivante qui, par la singularité des entreprises que forma le duc d'Enghien, et qu'il exécuta, n'égalât ou ne surpassât tout ce que nous lisons dans l'histoire de plus surprenant.

Les journées de Fribourg et de Nordlingue, si célèbres par l'opiniâtre résistance des ennemis et par les insurmontables difficultés qu'il y eut à les attaquer; ces journées, que l'on peut fort bien comparer à celles d'Arbelles et de Pharsale, portèrent l'alarme et l'effroi jusque dans le cœur de l'Empire, et forcèrent enfin l'Allemagne à vouloir la paix aux conditions qu'il nous plut de la lui donner. Sans parler de cent autres actions que je supprime, et dont vous êtes bien mieux instruits que moi, la journée de Lens, encore plus[1] triomphante, acheva de mettre ce prince dans la juste et incontestable possession où il se vit alors d'être le héros de son siècle. Une suite si étonnante de succès prodigieux et inouïs fit taire devant lui toute la terre[2], pour me servir du terme de l'Écriture, ou plutôt, par un contraire effet, quoique par la même raison, fit parler de lui toute la terre, c'est-à-dire la fit retentir de son nom, et la fit taire de tout le reste. Or vous savez combien avec de tels succès il est difficile de ne pas s'éblouir et de ne pas sortir des bornes de la modération humaine. Vous savez le danger qu'il y a de s'oublier alors soi-même, jusqu'à devenir l'adorateur de soi-

[1] Voltaire a dit de même : « Les belles et triomphantes années du règne de Louis XIV. »

[2] *Siluit terra in conspectu ejus.* (I. Mach., I, 3.)

même, et jusqu'à dire comme l'impie : *Manus nostra excelsa*, et *non Dominus fecit hæc omnia* [1]. Vous verrez pourtant combien, par la miséricorde du Seigneur, notre prince en fut éloigné.

Mais ce n'est pas tout, et je ne crains point d'amplifier ni d'exagérer quand j'ajoute que ses succès n'ont été que la moindre partie de sa gloire, et que le principe de ses actions étoit encore plus propre à le flatter que ses actions même, parcequ'on ne peut nier que lui-même, et ce qui étoit en lui, ne fût encore infiniment plus grand que ce qui partoit de lui ; car j'appelle le principe de tant d'héroïques actions ce génie transcendant et du premier ordre que Dieu lui avoit donné pour toutes les parties de l'art militaire, et qui, dans les siècles où l'admiration se tournant en idolâtrie produisoit des divinités, l'auroit fait passer pour le dieu de la guerre, tant il avoit d'avantage au-dessus de tous ceux qui s'y distinguoient.

J'appelle le principe de ces grands exploits cette ardeur martiale qui, sans témérité ni emportement, lui faisoit tout oser et tout entreprendre ; ce feu qui dans l'exécution lui rendoit tout possible et tout facile ; cette fermeté d'ame que jamais nul obstacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais nulle résistance ne lassa ni ne rebuta ; cette vigilance que rien ne surprenoit ; cette prévoyance à laquelle rien n'échappoit ; cette étendue de pénétration avec laquelle, dans les plus hasardeuses occa-

[1] Deuter., xxxii, 27.

sions, il envisageoit d'abord tout ce qui pouvoit ou troubler ou favoriser l'événement des choses, semblable à un aigle dont la vue perçante fait en un moment la découverte de tout un vaste pays; cette promptitude à prendre son parti, qu'on n'accusa jamais en lui de précipitation, et qui, sans avoir les inconvénients de la lenteur des autres, en avoit toute la maturité; cette science qu'il pratiquoit si bien, et qui le rendoit si habile à profiter des conjonctures, à prévenir les desseins des ennemis presque avant qu'ils fussent conçus, et à ne pas perdre en vaines délibérations ces moments heureux qui décident du sort des armes; cette activité que rien ne pouvoit égaler, et qui dans un jour de bataille le partageant, pour ainsi dire, et le multipliant, faisoit qu'il se trouvoit par-tout, qu'il suppléoit à tout, qu'il rallioit tout, qu'il maintenoit tout, soldat et général tout à-la-fois, et par sa présence inspirant à tout un corps d'armée, et jusqu'aux plus vils membres qui le composoient, son courage et sa valeur; ce sang-froid qu'il savoit si bien conserver dans la chaleur du combat; cette tranquillité dont il n'étoit jamais plus sûr que quand on en venoit aux mains et dans l'horreur de la mêlée; cette modération et cette douceur pour les siens qui redoubloit à mesure que sa fierté contre l'ennemi étoit émue; cet inflexible oubli de sa personne qui n'écouta jamais la remontrance, et auquel, constamment déterminé, il se fit toujours un devoir de prodiguer sa vie, et un jeu de braver la mort; car tout cela est le vif portrait que chacun de vous se fait, au

moment que je parle, du prince que nous avons perdu ; et voilà ce qui fait les héros.

Ceux qu'a vantés l'ancienne Rome, et ceux qui avant lui s'étoient distingués sur le théâtre de la France, possédoient plus ou moins de ces qualités : l'un excelloit dans la conduite des siéges, l'autre dans l'art des campements ; celui-ci étoit bon pour l'attaque, et celui-là pour la défense. L'universalité, jointe à l'éminence des vertus guerrières, étoit le caractère de distinction de l'invincible Condé. Ainsi le publioit le grand Turenne, cet homme digne de l'immortalité, mais le plus légitime juge du mérite de notre prince, et le plus zélé aussi bien que le plus sincère de ses admirateurs ; ainsi, dis-je, le publioit-il ; et la justice qu'il a toujours rendue à ce héros, en lui donnant le rang que je lui donne, est un témoignage dont on l'a ouï cent fois s'honorer lui-même. De là vient que le prince de Condé valoit seul à la France des armées entières ; que devant lui les forces ennemies les plus redoutables s'affoiblissoient visiblement par la terreur de son nom ; que sous lui nos plus foibles troupes devenoient intrépides et invincibles ; que par lui nos frontières étoient à couvert, et nos provinces en sûreté ; que sous lui se formoient et s'élevoient ces soldats aguerris, ces officiers expérimentés, ces braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalés dans nos dernières guerres, et qui n'ont acquis tant d'honneur au nom françois que parcequ'ils avoient eu ce prince pour maître et pour chef.

Quel trésor dans un état d'y posséder un tel homme! Et quel vide un tel homme par sa mort ne laisse-t-il pas dans un état! Or de penser qu'on est cet homme, et l'être en effet, le savoir, le sentir, se l'entendre dire à toute heure, et jouir, mais aussi singulièrement que celui-ci, de cette haute réputation dont il semble que Dieu même a voulu paroître jaloux, ayant si souvent affecté de s'appeler dans l'Écriture le Dieu des armées; c'est-à-dire être entre les hommes comme le dieu des autres hommes, quelle tentation et quel piége pour le salut, sur-tout dans les maximes d'une religion qui ne couronne que les humbles, et qui réprouve les vertus même séparées de l'humilité! Vous allez voir si notre prince succomba à cette tentation.

Mais auparavant joignez à la gloire des armes celle de l'esprit, dont l'abus n'est pas moins à craindre, et qui donna dans sa personne tant de lustre à la qualité même de héros; car il n'étoit pas, si j'ose me servir de ce terme, de ces héros incultes qui de la bravoure et de la science de la guerre se font un titre et un droit d'ignorance pour tout le reste. Avec le magnanime et l'héroïque il sut accorder tout le brillant et tout le sublime des talents de l'esprit.

Quelle capacité plus vaste, quel discernement plus exquis, quel goût plus fin, quelle compréhension plus vive, quelle manière de penser et de s'énoncer plus juste et plus noble? Qu'ignoroit-il? et, dans l'immensité des choses dont il avoit acquis la connoissance, que ne savoit-il pas exactement! Depuis

le cèdre jusqu'à l'hysope, aussi bien que le sage Salomon, c'est-à-dire depuis la plus relevée théologie jusqu'aux moindres secrets de la mécanique, de quoi n'étoit-il pas instruit! Que n'avoit-il pas lu et dévoré! Profane et sacré, antique et moderne, de quoi ne parloit-il pas et ne jugeoit-il pas en maître!

S'il falloit assister à un conseil, avec quelle force de politique, avec quelle abondance d'expédients, avec quel don de décision n'y opinoit-il pas! S'il s'entretenoit avec des savants, que n'ajoutoit-il pas à leurs lumières par ses réflexions! et, dans ce qu'ils croyoient savoir, de combien de faux préjugés, doué lui-même d'une science plus épurée, ne les faisoit-il pas revenir! Quel poids, s'ils le consultoient comme auteurs, son approbation ne donnoit-elle pas à leurs ouvrages! et quelle censure plus infaillible que la sienne leur répondoit par avance du jugement du public? Tout cela se trouvant en lui accompagné de ces vertus qui font l'ornement de la société civile, et qui par une alliance rare joignoient le parfait honnête homme à l'habile homme, au grand homme, au prince, au héros, que lui manquoit-il pour être, selon le monde, un homme achevé?

Jamais homme, encore une fois, n'eut donc tant de droit d'être rempli de lui-même, si jamais on peut avoir droit d'en être rempli; et jamais homme, pour se défendre de la vanité, n'eut donc tant à craindre du côté de la vérité. Mais c'est ici où commence le miracle de la Providence: car, en même temps, parcequ'il avoit un cœur solide (or voici à quoi je

réduis la solidité de ce cœur, en le comparant et en l'opposant à lui-même), jamais homme avec tant de gloire n'a été si supérieur à sa propre gloire; jamais homme avec tant de mérite n'a été moins enflé de son mérite; jamais homme avec tant d'éclatants succès n'a été si éloigné de l'ostentation, ni si ennemi de la flatterie; jamais homme avec tant de grandeur n'a allié tant d'humanité, tant d'affabilité, tant de bonté; jamais homme avec tant de capacité et tant de lumières n'a eu moins de présomption; jamais homme avec tant de sujets d'être content de lui-même n'a été moins occupé de lui-même, moins gâté ni moins infecté de l'amour de lui-même. Miracles, dis-je, de la Providence, mais d'autant plus miracles qu'ils paroissoient en lui comme naturels. A ces traits, mes chers auditeurs, vous reconnoissez encore ici le prince de Condé.

Un héros supérieur à sa propre gloire, c'est-à-dire qui a tout fait pour l'acquérir, hors de la desirer et de la chercher, ce qu'il ne fit jamais. Quelle gloire avoit-il en vue? celle du roi et de l'état. Pour celle-là, il n'y avoit rien qu'il ne se crût permis; et la mesure de ses desirs, quand il s'agissoit de la gloire du roi, étoit de la desirer sans bornes, et de rapporter tout à elle, ou, pour mieux dire, de sacrifier tout pour elle. Il ne pensoit à la sienne que pour en réprimer les mouvements et pour s'en interdire la vaine joie, qu'il estimoit une bassesse: ayant souvent protesté que, quoi qu'il eût fait, il n'avoit jamais rien fait pour

paroître brave; ayant toujours eu pour maxime d'aller au solide des choses, d'aimer son devoir pour son devoir même, et de trouver dans le seul témoignage de sa conscience toute la récompense de ses services; solidité d'autant plus héroïque qu'elle est plus intérieure et plus cachée.

Un héros sans ostentation. Le vit-on jamais s'applaudir ou se prévaloir d'aucune de ces actions glorieuses qui l'avoient rendu si célèbre? S'il en parloit, c'étoit avec une retenue dont jamais ni sa complaisance pour ceux qui l'écoutoient, ni leur curiosité qu'il faisoit souffrir, ne le fit relâcher. S'il racontoit le gain d'une bataille, vous eussiez dit qu'il n'y avoit eu nulle part; ce n'étoit que pour louer ceux qui y avoient montré de la valeur, que pour leur en donner la gloire, que pour les faire connoître à la cour: jamais plus éloquent ni plus officieux que quand il leur rendoit cette justice, et jamais plus en garde ni plus réservé que quand on vouloit ou surprendre ou forcer sa modestie, pour lui faire dire ce qui le touchoit personnellement. A-t-on pu obtenir de lui qu'il écrivît les mémoires de sa vie, chose qu'il auroit faite si dignement, et dont la postérité lui auroit eu une obligation éternelle? Et avec quelque instance qu'on l'en ait pressé, son indocilité sur ce point, si je puis m'exprimer de la sorte, a-t-elle pu être vaincue? Tout ce que j'ai fait, répondoit-il, n'est bon qu'à être oublié : il faut écrire l'histoire du roi; toute autre désormais seroit superflue. Et on

sait avec quelle abondance de cœur il parloit ainsi. Sa sincérité n'étoit-elle pas en cela une aimable preuve de sa solidité ?

Un héros ennemi de la flatterie. Vous me direz qu'il lui étoit aisé de l'être, parceque étant sûr de la vraie louange, et ayant tout ce qu'il avoit pour être sincèrement loué, à peine pouvoit-il craindre d'être flatté. Parlons donc plus correctement. Un héros ennemi de la louange même la plus sincère et la plus vraie, car il étoit difficile qu'on lui en donnât d'autre; mais c'étoit assez qu'elle fût louange, pour qu'il ne pût pas la soutenir. Avec quelle impatience et quel chagrin ne la supportoit-il pas, quand il ne pouvoit l'éviter! Et quand il en étoit le maître, avec quel air de dignité, quoique sans fierté, ne la rebutoit-il pas! Au lieu que le foible des grands est d'aimer à être trompés, et d'écouter avec plaisir l'adulation et le mensonge, dont on nourrit sans cesse leur amour-propre; le caractère tout opposé de notre prince étoit de ne pouvoir souffrir les vérités même qui lui étoient avantageuses, et qui, honorant son mérite, fatiguoient et gênoient sa modestie: hors de là, passionné pour la vérité, c'est-à-dire aimant la vérité qui l'instruisoit, qui le détrompoit, qui le condamnoit, mais craignant et fuyant la vérité qui le louoit et qui l'exaltoit. Dis-je rien que vous n'ayez vu? et ce caractère de solidité, si rare parmi les princes, ne vous a-t-il pas fait cent fois admirer celui que vous regrettez aujourd'hui ?

Un héros aussi humain qu'il étoit grand. Je sais

qu'il pouvoit être l'un sans préjudice de l'autre; et je conviens qu'il étoit de l'intérêt de sa grandeur même qu'il eût ce fonds d'humanité qui le rendoit si affable et si accessible, parcequ'il ne paroissoit jamais plus grand que quand il se communiquoit et qu'il se laissoit voir de près. De combien peu de grands du monde en pourroit-on dire autant! mais aussi dans combien peu de grands du monde voit-on cette application qu'il avoit à gagner par des bontés prévenantes ceux qui avoient l'honneur de l'approcher! Vit-on jamais prince d'un commerce plus aisé, plus libre, plus commode? Se sentoit-on, quand on conversoit avec lui, embarrassé ou gêné du respect qu'on avoit pour sa personne, quoiqu'on en fût pénétré? Quel soin n'avoit-il pas de le tempérer par tout ce qu'il y a d'obligeant; se familiarisant avec les uns, s'abaissant avec les autres, s'ouvrant et se confiant à ceux-ci, entrant dans les affaires de ceux-là, s'accommodant et se proportionnant à tous! Pouvoit-on sortir d'avec lui sans être charmé de son honnêteté, et sans ressentir une joie secrète des marques qu'on venoit d'en recevoir? Et faut-il s'étonner si avec de semblables manières, après avoir gagné tant de batailles, il avoit gagné tant de cœurs? Mais en falloit-il un moins solide que le sien, pour préférer, comme il faisoit, cette conquête des cœurs à toutes celles qu'il avoit faites par sa valeur?

Un héros que l'amour de lui-même n'avoit point gâté. De là vient cet attachement admirable et cet inépuisable zèle qu'il avoit pour tous ses devoirs.

Comme il étoit peu occupé de soi, il pensoit éternellement à ce qu'il croyoit devoir aux autres. Fut-il jamais un meilleur père? fut-il un plus aimable maître? fut-il un plus parfait ami? Quelle ample matière d'éloges ces trois qualités ne me fourniroient-elles pas, si je pouvois m'y arrêter!

Un plus parfait ami. Servez-m'en ici de témoins, vous qui en avez fait l'épreuve : en avez-vous connu un plus fidèle, un plus sûr, un plus exact observateur des droits sacrés de l'amitié? Vous qui êtes assez heureux pour avoir été honorés de celle de ce grand homme, rappelez-en le souvenir, et dites-moi : Vous a-t-il jamais manqué? a-t-il eu de l'indifférence pour vos intérêts? s'est-il montré insensible à vos malheurs? lui est-il échappé un secret que vous lui eussiez confié? avez-vous découvert en lui ces foibles auxquels l'amitié des grands est si sujette, ou plutôt qui font que les grands connoissent si peu l'amitié? Ses défiances et ses froideurs vous ont-elles causé de l'inquiétude? avez-vous eu à essuyer ses inégalités? a-t-il exigé de vous des dépendances serviles? Quand il a pu vous obliger, vous a-t-il fait valoir ses graces? Il aimoit, et il vouloit être aimé: a-t-il rien omis pour y réussir; et jamais prince y est-il mieux parvenu, c'est-à-dire jamais prince a-t-il eu tant d'amis choisis, tant d'amis désintéressés, tant d'amis attachés à lui pour lui-même, tant d'amis de toutes professions et de tous états; à la cour et hors de la cour, dans la robe et dans l'épée? Mais l'aimoit-on comme on aime ordinairement les princes,

par intérêt, par politique, par nécessité, et n'avoit-il pas l'avantage d'être aimé comme les particuliers, par inclination, par choix, par estime ; en un mot parcequ'il étoit aimable? L'auroit-il été, quoique grand prince, s'il n'avoit été solide?

Un meilleur père, et plus digne d'en porter le nom. Mais il ne m'appartient pas de toucher à cette qualité. Il n'y a que vous, princes et princesses qui m'écoutez, à qui elle ait été pleinement connue. Nous savons les soins infinis qu'il s'est donnés pour vous élever, et pour faire de vous des princes parfaits; mais il n'y a que vous-mêmes qui puissiez dire la tendresse qu'il a eue pour vos personnes. Je vous le demanderois ici, si je n'appréhendois de rouvrir vos plaies ; et ce n'est qu'en tremblant que je vous y fais penser : mais dût-il vous en coûter de la douleur, au moins par-là comprendra-t-on combien vous lui avez été chers, et jusqu'où il a porté l'amour paternel. Permettez-moi donc de le dire, et, aux dépens de ce qu'en souffrira votre cœur, écoutez l'éloge d'un père, que la pieuse quoique profane antiquité n'auroit pas moins révéré sous ce nom de père que sous celui de héros; d'un père dont vous avez été la joie comme il a été votre gloire. Il a rempli le devoir et le nom de père, jusqu'à n'épargner pas sa propre vie, et jusqu'à se faire un plaisir de la sacrifier pour ses enfants ; et puisqu'il faut le dire enfin, la mesure de l'amour qu'il a eu pour eux est qu'en effet il en a été la victime.

Or tout cela compris ensemble est ce que j'ai ap-

pelé un cœur solide, opposé à ce cœur vain que Dieu réprouve, particulièrement dans les grands de la terre; et j'ai dit, mes chers auditeurs, que par-là Dieu avoit donné à notre prince un préservatif admirable, non seulement contre la gloire du monde, mais contre tous les désordres qui la suivent, et qui sont si funestes pour le salut: car qu'est-ce qui perd les grands du monde? vous le savez, cette plénitude d'eux-mêmes, cette enflure de leur grandeur, cet abus de leur dignité, cet oubli de leurs devoirs, cette habitude d'indépendance, ce mépris et ce rebut des autres, cette haine de la vérité, cet amour de la flatterie, cette dureté, cette fierté, cette jalousie et cette ostentation d'autorité, cette crainte du mérite d'autrui, cette présomption du leur propre, cet entêtement de ce qui leur est dû, que sais-je? voilà ce que la gloire du monde leur attire; et dans l'usage qu'ils en font, voilà ce qui les perd et ce qui les damne. Or, graces au Seigneur, rien de tout cela ne s'est trouvé dans notre prince, parcequ'il avoit un cœur solide, à l'épreuve de la vanité, et de toute l'iniquité qui en est inséparable. Dieu lui donnant ce cœur solide préparoit donc dès-lors en lui le fonds sur lequel devoit agir sa grace. Il éloignoit donc déja de lui tous les obstacles que sa grace auroit eus à surmonter, si elle avoit trouvé en lui un autre cœur. Cette solidité de cœur entroit donc déja dans le dessein et dans l'ordre de sa prédestination éternelle: pourquoi? parceque, dans les vues de Dieu, elle devoit être en lui le contre-poids de toute la gloire

qu'il avoit à soutenir. Mais voici quelque chose de plus : car j'ai ajouté que Dieu, par une seconde faveur, lui avoit donné un cœur droit pour servir de ressource à ses malheurs ; et c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a point d'astre qui ne souffre quelque éclipse, et le plus brillant de tous, qui est le soleil, est celui qui en souffre de plus grandes et de plus sensibles. Mais deux choses en ceci sont bien remarquables : l'une, que le soleil, quoique éclipsé, ne perd rien du fond de ses lumières, et que, malgré sa défaillance, il ne laisse pas de conserver la rectitude de son mouvement ; l'autre, qu'au moment qu'il s'éclipse, c'est alors que tout l'univers est plus attentif à l'observer et à le contempler, et qu'on en étudie plus curieusement les variations et le système : symbole admirable des états où Dieu a permis que se soit trouvé notre prince, et où je me suis engagé à vous le représenter. C'est un astre qui a eu ses éclipses. En vain entreprendrois-je de vous les cacher, puisqu'elles ont été aussi éclatantes que sa lumière même ; et peut-être serois-je prévaricateur, si je n'en profitois pas pour en faire aujourd'hui le sujet de votre instruction. J'appelle ses éclipses, le malheur qu'eut ce grand homme de se voir enveloppé dans un parti que forma l'esprit de discorde, et qui fut pour nous la source funeste de tant de calamités ; et considé-

rant ce grand homme dans sa profession de chrétien, j'entends par l'éclipse qu'il a soufferte, ce temps où, livré à lui-même, il nous a paru comme dans une espèce d'oubli de Dieu; ce refroidissement où nous l'avons vu dans la pratique des devoirs de la religion; deux choses que je ne puis pas disconvenir avoir été les deux endroits malheureux de sa vie, l'une par rapport à son roi, et l'autre par rapport à son Dieu. Mais c'est ici, adorable et aimable Providence, où vous me paroissez toute entière, et où je découvre le secret de votre conduite : car vous aviez donné à ce héros un cœur droit, qui dans les maux les plus extrêmes lui a été d'une immanquable ressource; un cœur droit qu'il a conservé dans ces deux malheureux états, et qui, ayant toujours été entre vos mains, ne s'est jamais absolument ni perverti ni démenti; un cœur droit dont vous vous êtes avantageusement servi pour ramener ce héros à tout ce qu'il vous a plu, n'ayant permis qu'il s'écartât du droit chemin que pour l'y faire rentrer, et plus utilement pour nous, et plus glorieusement pour lui-même. Voilà, providence de mon Dieu, l'effet de vos miséricordes, que je dois faire observer à ceux qui m'écoutent, et qui vont être pour eux autant de leçons de leurs plus importants devoirs.

Oui, pour le malheur de la France, le prince que nous pleurons se vit mêlé dans un parti que la discorde avoit formé, et qui le détacha de nous. D'autres, plus éclairés que moi, ont appréhendé de toucher ce point de son histoire; et moi, pour

l'intérêt de mon ministère, je me suis senti inspiré[1] de m'y arrêter; car j'ose dire que jamais point d'histoire ne fut plus propre à vous faire voir ce que peut la droiture d'un cœur dans l'extrémité des disgraces humaines, ni plus propre à imprimer dans vos esprits la grande maxime, non seulement de la véritable politique, mais de la pure religion, qui consiste dans l'inviolable attachement que l'on doit avoir pour les puissances établies de Dieu, et pour ceux en qui réside l'autorité légitime, ou qui en sont les dépositaires; et je ne crains pas que le zèle que vous avez pour la gloire du héros dont nous parlons vous fasse supporter avec peine cette morale, puisque c'est de la droiture même de son cœur et de la pureté de ses sentiments que j'en vais tirer les preuves les plus convaincantes.

Il est donc vrai, chrétiens, ce prince, jusqu'alors l'appui de l'état, par la conjoncture fatale des dissensions civiles, en devint tout d'un coup la terreur. Il est vrai qu'entraîné par le torrent il se trouva malgré lui hors de la route que sa sagesse et sa raison lui faisoient tenir, et qu'il avoit résolu de suivre. Mais il est vrai aussi (première circonstance bien essentielle) que jamais son cœur ne se sentit si cruellement déchiré; et nous n'avons qu'à rappeler le souvenir des choses passées pour lui rendre aujourd'hui cette justice, qu'au moins les maux que nous souffrîmes,

[1] Ce tour a vieilli; il est fréquent dans Fléchier. Ceux à qui Dieu *inspire* de le servir. — « *Inspiré* de laisser à la postérité le portrait d'une femme héroïque. »

causés par la guerre qui s'alluma dans le royaume, ne dûrent point lui être imputés, puisqu'ils ne furent que les suites de la violence qu'on avoit faite à son cœur: et en effet on sait combien il s'efforça de détourner l'orage de cette guerre, et de quelle manière, sur le point qu'elle alloit éclater, il s'y opposa. Malgré les chagrins dont il étoit accablé, et dont il pouvoit se promettre par elle du soulagement, on sait combien il y résista. Vaincu par d'autres intérêts que les siens, auxquels il ne put être insensible, et qui l'y engagèrent enfin, on sait le désespoir qu'il en témoigna; car il étoit naturellement ennemi des conseils violents, et, aux dépens de ses intérêts propres, il en avoit de l'horreur. Son cœur, dont les intentions étoient droites, n'eut donc par lui-même aucune part à nos misères; et, si les mouvements de ce cœur eussent été suivis, vous le savez, jamais l'esprit de division n'auroit prévalu, jamais notre repos n'eût été troublé, et jamais la France n'eût eu la douleur de voir le prince de Condé séparé d'elle. Ce fut la main du Seigneur qui s'appesantit sur nous; ce fut le fruit de nos iniquités; ce fut la justice de Dieu qui, pour nous punir, nous ôta ce prince, sur lequel, et avec raison, nous comptions bien plus que sur la multitude de nos légions et de nos forteresses.

Je ne dis point ceci pour vous justifier sa conduite. A Dieu ne plaise que j'excuse ce que lui-même a détesté, ni que je prétende faire ici une apologie dont il seroit encore le premier à me faire un crime! Qu'il ait été foible une fois, et qu'une fois il ait succombé

à une tentation humaine (seconde circonstance), au moins est-il vrai qu'il a eu le mérite des cœurs droits et des grandes ames en se condamnant lui-même; et à Dieu ne plaise que je diminue rien par mon discours d'un mérite aussi rare que celui-là! car je soutiens que, pour un héros comme lui, cette condamnation de soi-même, sur-tout avec les suites qu'elle a eues, et dont nous l'avons vue accompagnée, a été, dans l'ordre politique aussi bien que dans la religion, cette espèce de péniteuce qu'une bouche éloqueute de notre siécle assuroit fort bien n'être pas moins glorieuse que l'innocence. Tel a été le sentiment de celui qui devoit en être le juge, c'est-à-dire du plus grand des rois; et nous savons combieu ce désaveu sincère d'une conduite malheureuse a eu de pouvoir sur lui pour regagner sa confiance et son amitié.

Mais ne croyez pas qu'il n'en ait coûté à notre prince qu'un stérile et vain repentir (troisième circonstance encore plus notable). Pour donner à ce repentir plus d'efficace et plus de poids, l'un des soins de notre prince fut de le rendre utile et salutaire à tous ceux qui étoient alors compagnons de son triste sort. Éloigné de la cour et du royaume, il en faisoit des leçons au jeune prince son fils; et, par des confidences paternelles de l'état douloureux où il se voyoit, il rectifioit en lui, ou, si vous l'aimez mieux, il prévenoit les conséquences de son propre exemple. En père aussi tendre que sage, il lui représentoit les horreurs de ces sortes d'engagements; il lui mettoit devant les yeux et il lui faisoit sentir la

déplorable destinée d'un prince réduit à chercher un asile et à dépendre de la protection d'une puissance étrangère qui se défie toujours de lui, et dont lui-même ne peut jamais s'assurer. En un mot, il lui apprenoit à profiter de ses malheurs; et son unique consolation dans le comble de ses disgraces étoit de penser qu'il élevoit dans la personne de ce fils un autre lui-même, mais qui, instruit et formé par lui, seroit plus heureux que lui, mieux conseillé que lui, le dirai-je? plus irrépréhensible que lui dans la chose du monde où il avoit plus recherché et plus passionnément souhaité de l'être. Fut-il jamais une droiture de cœur comparable à celle-là? Ce n'est pas assez.

Pénétré de ces sentiments, et parcequ'il avoit le cœur droit, ce prince, quoique abandonné à sa mauvaise fortune, refusa constamment tous les avantages qui auroient pu la relever, mais qui, en la relevant, lui auroient été un obstacle à son rétablissement dans les bonnes graces et dans l'obéissance du roi (quatrième circonstance dont vous avez dû faire avant moi la remarque). A quelle épreuve sur ce point l'Espagne ne le mit-elle pas? et à quelles conditions ne fut-elle pas toute prête de traiter avec lui, s'il avoit voulu pour jamais s'attacher à elle? Mais avec quelle fermeté et quelle hauteur ne rejeta-t-il pas les propositions, quoique spécieuses, par où on le tenta? On lui offrit en pleine souveraineté des villes et des provinces considérables; et il ne répondit à ces offres que par une généreuse indignation d'avoir été cru capable de les écouter. Le retour à l'obéis-

sance de son roi lui parut quelque chose de meilleur et de plus avantageux pour lui que d'être lui-même souverain, et il préféra le droit qu'il s'étoit réservé de travailler à ce retour et de pouvoir l'espérer, à tous les titres dont son ambition auroit pu hors de là être flattée. Elle étoit irritée par la misère; mais son devoir le soutint. Il ne put ni souffrir ni consentir d'acheter à ce prix une couronne; et il aima mieux s'exposer à être toujours malheureux que de renoncer pour jamais à être fidèle. Voilà ce que j'appelle un cœur droit.

Eut-il un moment de joie, tandis que, séparé de nous, il se vit dans l'affreuse nécessité d'être malgré lui-même notre ennemi? Non, messieurs, séparé de nous, il gémissoit dans le secret de son cœur des succès même de ses armes: sa valeur, employée contre sa patrie, lui étoit odieuse à lui-même; forcé à en faire un tel usage, il auroit voulu ou en avoir moins, ou être hors de toute occasion de la produire. Que ne fit-il pas pour mettre fin à un état si violent (cinquième circonstance dont je suis sûr que vous fûtes alors touchés)? Omit-il rien de tout ce qui dépendoit de lui pour disposer les choses à la paix? Dans les négociations des Pyrénées, où il fut question de régler ce qui regardoits a personne, voulut-il être considéré au préjudice de la cause commune? Hésita-t-il à sacrifier tout plutôt que d'apporter à ce grand œuvre le moindre retardement? Les intérêts de ses amis exceptés, ne pria-t-il pas qu'on oubliât les siens, et qu'on l'oubliât lui-même, si de là dépen-

doit la conclusion d'un traité qui devoit pacifier l'Europe? et, pourvu qu'on lui ménageât le seul bien après lequel il soupiroit, savoir les bonnes graces du roi, ne protesta-t-il pas qu'il seroit content? La paix entre les deux couronnes ne fut-elle pas le comble de ses vœux, parcequ'elle l'assura que ce bien lui étoit accordé? et n'avouoit-il pas que le jour de sa vie le plus triomphant étoit celui où, rétabli à la cour et favorablement reçu du roi, il étoit rentré dans la possession de ce bien?

Mais avec quel zèle ne travailla-t-il pas ensuite à se l'assurer et à s'en rendre digne plus que jamais (sixième et dernière circonstance)? et quel soin n'eut-il pas après son retour de réparer ses malheurs par le redoublement de ses services? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi, et je me trouve encore accablé de mon sujet; car ce seroit le lieu de vous faire voir notre prince suivant le roi dans ses glorieuses campagnes qui ont été les miracles de notre siècle, et prenant part à ses conquêtes, dont un jour la postérité aura droit de douter, ou peut-être même qu'elle ne croira pas, parcequ'elles sont bien plus vraies que vraisemblables. De quel œil les regarda-t-il? Si la droiture de son cœur n'en avoit encore sur ce point réglé les mouvements, peut-être auroit-il eu peine à n'en pas concevoir une envie secrète, lui qui jusque-là n'avoit rien trouvé dans la guerre qui pût être pour lui un sujet d'envie: mais il fut alors convaincu qu'il y avoit quelque chose de nouveau sous le soleil; et, parcequ'il avoit un cœur

droit, il vit avec joie un plus fort que lui, selon le terme de l'Écriture, sur le théâtre du monde, obscurcissant tous les héros, et lui causant à lui-même de l'étonnement. Je vous représenterois, dis-je, le prince de Condé suivant les pas de Louis-le-Grand, qui étoient des pas de géant, et se surpassant par la nouvelle ardeur que lui inspiroit l'exemple de ce monarque. Vous le verriez, ainsi que parle Daniel, rajeuni comme l'aigle, et, dans un corps usé de travaux, rallumant tout le feu de ses premières années, combattre, et, comme un autre Hercule, défaire à Senef l'hydre conjurée contre nous, c'est-à-dire les trois formidables armées de l'empereur, de l'Espagne et de la Hollande; en poursuivre les restes et les dissiper par la levée du siége d'Oudenarde; repasser en Allemagne, et par sa présence sauver l'Alsace exposée en proie à l'ennemi et désolée par la mort de M. de Turenne; empêcher les funestes suites de la perte de ce général; avec les débris d'une armée et avec une poignée de gens arrêter toutes les forces de l'Empire, les faire honteusement échouer devant Haguenau et devant Saverne, les fatiguer, les consumer, les pousser au-delà du Rhin, par-tout secondé de son illustre fils, qui partageoit avec lui la gloire de ses actions, et à la valeur aussi bien qu'à l'amour duquel il eut à Senef la satisfaction et la joie de se voir lui-même redevable de la vie; par-tout s'immolant et se sacrifiant, mais par-tout triomphant et remplissant la mesure de cette glorieuse réparation qu'il faisoit à la France. Changeant de scène,

vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre et dans une vie plus tranquille, achevant en ceci de se satisfaire par une conduite envers le roi qui n'eut peut-être jamais d'exemple, mais qui en pourra éternellement servir à tous ceux qui m'écoutent.

En effet il n'y avoit point de particulier dans le royaume à qui le prince de Condé ne fût un modèle de l'attachement, du dévouement, de la soumission et de l'obéissance qui sont dus au roi; il n'y avoit point de courtisan qui n'apprît de lui à honorer, à révérer, à aimer le roi; il n'y avoit point d'esprit chagrin ni mécontent qu'il ne redressât en lui inspirant la vénération et la tendresse qu'il avoit pour le roi. Ce mérite du roi, si connu, avoit des charmes pour lui qu'il faisoit sentir aux autres; et on ne concevoit jamais une idée plus haute des grandes qualités du roi que quand le prince de Condé s'en expliquoit, et qu'on l'en entendoit parler. Avec quelle application n'étudioit-il pas les volontés de ce monarque, pour y conformer les siennes? Avec quelle ardeur n'alloit-il pas au-devant de tout ce qui pouvoit lui plaire? Avec quelle joie ne voyoit-il pas sa famille unie à la personne de ce grand roi par le lien d'un heureux mariage? Avec quels saisissements de douleur et de crainte n'appréhendoit-il pas et ne ressentoit-il pas les moindres maux dont la santé précieuse de ce grand roi étoit attaquée? Avec quelle vivacité ne s'intéressoit-il pas pour sa conservation? Après avoir cent fois tremblé des affreux périls où il avoit vu ce roi conquérant poussé par son héroïque valeur, avec

quelle résolution ne l'empêcha-t-il pas de s'exposer aux dangers où la maladie de la jeune princesse, c'est-à-dire où l'excès de sa bonté et de son amour de père alloit l'engager? Avec quel courage, dis-je, et quelle vigueur notre prince, quoique lui-même languissant et déja mourant, ne l'en retira-t-il pas? Mais ne put-on pas dire alors, et n'eut-il pas droit de penser, qu'il rendoit par-là un service à l'état, seul capable d'effacer le souvenir des choses passées; que par-là il s'acquittoit envers la France de tout ce qu'il pouvoit lui avoir dû, et que lui conserver son roi étoit ne lui devoir plus rien? Voilà, mes chers auditeurs, de quoi nous sommes redevables à la droiture de son cœur. Mais voyons de quelle ressource la droiture de son cœur lui a été par rapport à son Dieu; et c'est ici où votre piété va trouver de quoi se satisfaire.

Il est vrai, ce prince, ou livré à lui-même, ou, si vous voulez, emporté par l'esprit du monde, nous a paru quelque temps comme dans une espèce d'oubli de Dieu. Mais quoiqu'il ait paru oublier Dieu, ô profondeur et abyme de miséricorde! il ne l'a jamais méconnu; et, malgré son relâchement dans la pratique des devoirs de la religion, il n'a jamais, dans le secret de son cœur, abandonné la religion, il n'a jamais perdu la foi, il n'a jamais douté de nos mystères. Ainsi l'a-t-il lui-même déclaré; et nous savons que son témoignage est vrai, puisque jamais prince ne fut moins capable que lui, sur-tout dans un sujet pareil, de dissimuler ni de feindre. Quand il ne l'au-

roit pas assuré, certains traits de sa vie, quoique alors moins chrétienne et plus dissipée, nous en auroient suffisamment répondu. Ce soin qu'il avoit après une victoire remportée, sur le champ même de bataille, les genoux en terre, d'en rendre à Dieu les premières actions de graces, c'est ce qu'il fit à Rocroi : ces ordres si absolus et si sévères qu'il faisoit garder, pour empêcher dans la licence de la guerre la profanation des lieux saints : cette exactitude à ne confier les bénéfices auxquels il devoit pourvoir, sur-tout quand ils étoient chargés de la conduite des ames, qu'à des sujets choisis et sans reproche ; chose qu'il observa toujours : ce zéle si louable qu'il témoignoit pour la conversion du moindre de ses domestiques engagé dans l'hérésie ; c'est ce que nous avons vu : ces conseils salutaires qu'il a si souvent donnés à ses amis mourants, et à ceux qui dans les attaques étoient blessés auprès de lui, les exhortant le premier à mettre leur salut en assurance, et s'employant à leur en procurer les prompts secours : ces marques de christianisme si édifiantes, qu'il donna lui-même à Gand dans le danger d'une maladie ; et ce qui nous a enfin paru à sa mort, où, comme parle le Saint-Esprit, se fait la manifestation des sentiments de l'homme et de ses œuvres : *in fine hominis denudatio operum illius*[1] : tout cela, dis-je, montre bien qu'au milieu même des égarements du monde la religion s'étoit conservée dans son cœur.

[1] Eccl., xi, 29.

Or, elle ne s'y étoit conservée que parcequ'il avoit un cœur droit ; et par-là je prétends, mes chers auditeurs, rendre ici à la religion un des plus invincibles témoignages qui puissent lui être rendus ; par-là, je prétends confondre le libertinage et tous les monstres d'impiété qui pourroient régner parmi vous : et je veux par-là vous faire adorer la Providence, qui sait si bien des plus grands maux tirer sa gloire et notre bien. Écoutez-moi, et qu'au moins ce que je vais dire ne soit pas un jour le sujet de votre condamnation.

Témoignage invincible et irréprochable en faveur de la religion : pourquoi ? parce que jamais homme, à peine en excepterois-je saint Augustin, n'a tant examiné la religion, ni avec un esprit si éclairé, que notre prince ; et ce que je vous prie en même temps de remarquer, jamais homme ne l'a étudiée avec moins de précaution que lui, ni avec plus de danger de la perdre, c'est-à-dire avec un esprit plus curieux et plus éloigné de cette soumission aveugle que la religion demande. Or, que s'ensuit-il de là ? Le voici, non pas comme je l'imagine, mais comme le prince lui-même l'a éprouvé par un don de grace dont il a depuis tant de fois rendu gloire à Dieu. Il s'ensuit de là qu'il n'a donc conservé la religion pure que parceque, malgré sa curiosité, il l'a connue vraie ; c'est-à-dire que parceque sa curiosité, son savoir, sa pénétration, n'ont pu y découvrir de foible ; que parcequ'à l'exemple de saint Augustin, plus il étudioit cette religion, plus elle lui paroissoit fon-

dée sur les principes éternels de la vérité et de la sainteté; que parceque toutes ses recherches n'aboutissoient qu'à l'en convaincre; que parcequ'au milieu même des égarements du monde il avoit, aussi bien que saint Augustin, une raison saine, et que son cœur, qui étoit droit, a toujours été, sur le point de la religion, d'intelligence et d'accord avec sa raison; car voilà ce que l'iniquité du monde n'a jamais pu corrompre dans ce grand homme, et voilà ce qui l'a sauvé. S'il avoit eu moins de lumières, semblable à ces demi-savants qui ne sont impies que parcequ'ils sont ignorants, il auroit, comme dit l'Apôtre[1], témérairement condamné tout ce qu'il auroit ignoré. S'il avoit eu moins de droiture, il n'auroit cru que ce qu'il auroit voulu; et, à l'exemple de l'insensé qui voudroit qu'il n'y eût point de Dieu, il auroit dit dans son cœur: « Il n'y a point de Dieu[2]. » Mais parceque la droiture de son cœur répondoit parfaitement à l'abondance de ses lumières et à l'intégrité de sa raison, malgré l'impiété du monde, il a toujours dit et dans sa raison et dans son cœur : « Il y a un Dieu ; » et par un enchainement de conséquences, contre l'évidence desquelles il a cent fois confessé que le libertinage le plus fier n'avoit rien à opposer que de foible et de pitoyable, son cœur, de concert avec sa raison, lui a toujours fait conclure : « Il y a un « Dieu. Il y a une religion qui est le vrai culte de « Dieu. De toutes les religions du monde, la chré-

[1] Jud. *Epist.* v, 10. — [2] Psalm. xiii, 1.

« tienne est uniquement et incontestablement l'ou-
« vrage de Dieu. De toutes les sociétés chrétiennes,
« il n'y a que dans la catholique où se trouve l'u-
« nité, où subsiste l'ordre, et par conséquent où ré-
« side l'esprit de Dieu. » C'est ainsi, mes chers auditeurs, que raisonnoit ce grand prince, et c'est à quoi, s'en ouvrant lui-même à ses plus confidents amis, il protestoit qu'il s'en étoit toujours tenu.

Or, voilà ce que je prétends avoir été l'heureuse ressource ou le remède souverain de ses froideurs et de ses relâchements dans la pratique des devoirs chrétiens : car, d'un cœur ainsi disposé, que ne doit-on pas attendre ? d'un cœur en qui la religion n'est pas éteinte, que n'a-t-on pas lieu d'espérer ? avec ce principe de religion, de quoi ne revient-on pas? Tandis que la foi est encore vivante, faut-il s'étonner si, malgré la dissipation des voies du siècle, malgré la dureté de la pierre, malgré les épines qui l'étouffent, cette divine semence, surmontant tout cela par sa vertu, produit enfin des fruits de grace, de salut et de sainteté ? Et n'est-ce pas le miracle de la miséricorde, que nous avons vu dans la personne de notre incomparable prince? Le dirai-je, chrétiens? Dieu m'avoit donné comme un pressentiment de ce miracle ; et dans le lieu même où je vous parle aujourd'hui, dans une cérémonie toute semblable à celle pour laquelle vous êtes ici assemblés, le prince lui-même m'écoutant, j'en avois non seulement formé le vœu, mais comme anticipé l'effet, par une prière qui parut alors tenir

quelque chose de la prédiction. Soit inspiration ou transport de zèle, élevé au-dessus de moi, je m'étois promis, Seigneur, ou plutôt je m'étois assuré de vous, que vous ne laisseriez pas ce grand homme avec un cœur aussi droit que celui que je lui connoissois, dans la voie de la perdition et de la corruption du monde. Lui-même, dont la présence m'animoit, en fut ému. Et qui sait, ô mon Dieu! si, vous servant dès-lors de mon foible organe, vous ne commençâtes pas dans ce moment-là à l'éclairer et à le toucher de vos divines lumières? Quoi qu'il en soit, mes vœux et mes souhaits n'ont point été vains. Il vous a plu, Seigneur, de les exaucer; et j'ai eu la consolation de voir ma parole accomplie. Ce prince, qui m'avoit écouté, a depuis écouté votre voix secrète; et, parcequ'il avoit un cœur droit, il a suivi l'attrait de votre grace. Mais je m'aperçois que j'entre dans le sanctuaire de ce cœur, et que sa droiture m'a insensiblement conduit à sa piété, dernière qualité, qui, dans sa personne, a couronné, comme j'ai dit, une vie glorieuse par une sainte et précieuse mort. Encore un moment de votre attention, et je vais finir.

TROISIÈME PARTIE.

C'est à la mort, dit saint Chrysostôme, que le secret de la prédestination des hommes commence à se développer; et c'est, si j'ose parler ainsi, dans ce dénouement de la vie où nous voyons tous les jours le discernement que Dieu fait déja du bon grain et de

la paille, c'est-à-dire des lâches chrétiens et de ceux en qui la foi est victorieuse du monde, par la différence des caractères et des dispositions de ceux qui meurent : car les chrétiens lâches, dit ce saint docteur, par un effet de réprobation visible, qui est la suite déplorable de leur lâcheté, quoique chargés de crimes devant Dieu, obstinés à jouir de la vie, remettent l'importante affaire de leur conversion au temps de la mort ; font paroître des foiblesses honteuses, et, supposé les principes de la religion, affreuses et scandaleuses dans la nécessité la plus pressante de se disposer à la mort ; ont pour Dieu des cœurs froids et des cœurs durs, dans la vue même prochaine de la mort. Telle est la destinée fatale des mondains que Dieu rejette. Au contraire ceux qu'il choisit pour être, comme dit saint Paul, des vases de miséricorde, s'ils sont dans le désordre du péché, préviennent la mort par une véritable pénitence ; purifiés par la pénitence, regardent la mort avec tranquillité, et en soutiennent le combat avec fermeté ; mourants, achèvent de se sanctifier par la mort, ou plutôt sanctifient la mort même, et se la rendent précieuse devant Dieu par la ferveur de leur piété. Ainsi meurent les élus de Dieu ; et c'est ainsi, mes chers auditeurs, qu'est mort le grand prince à qui nous rendons aujourd'hui les devoirs funèbres.

Il est mort en sage chrétien, parcequ'il a voulu que sa mort fût précédée de sa conversion et de son retour à Dieu ; il est mort en héros chrétien, parce-

qu'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de son ame; il est mort en parfait chrétien, parcequ'il a consacré les derniers moments de sa vie par tout ce que la religion peut inspirer de plus saint et de plus tendre à un cœur fervent. N'ai-je donc pas eu raison de lui appliquer cet éloge de l'Écriture: *Nequaquam ut mori solent ignavi mortuus est*[1]? Il est mort, mais non pas comme les lâches mondains ni comme les lâches impies ont coutume de mourir. Or voilà, hommes du siècle, ce que vous devez imiter. Ni la valeur de ce prince, ni ses qualités héroïques, ne sont presque pas des exemples pour vous, tant elles ont été élevées au-dessus de vous; mais sa conversion et sa mort sont des modèles que Dieu vous avoit réservés, et dont je défie les cœurs les plus impénitents et les plus endurcis pécheurs de n'avoir pas été touchés.

Il voulut en sage chrétien, par un retour à Dieu aussi sincère qu'exemplaire, prévenir la mort. Ce fut votre ouvrage, Seigneur, et la gloire en est due encore aujourd'hui à votre grace toute-puissante. Il auroit pu, suivant le malheureux usage des esclaves du monde, attendre jusqu'à la dernière heure, et, par d'opiniâtres délais dans l'impuissance de se résoudre, pousser jusqu'au bout le désordre d'une espérance présomptueuse; mais il avoit trop de lumières pour prendre un si mauvais parti. Persuadé qu'une conversion à la mort n'étoit d'ordinaire qu'une

[1] II. Reg., III, 33.

conversion forcée, et qu'une conversion forcée ne pouvoit jamais être une conversion chrétienne, il en médita une qui au moins de ce côté-là ne pût pas à lui-même lui être suspecte; et il voulut, par des épreuves solides de soi-même, se donner le loisir de se convaincre que c'étoit lui qui quittoit son péché, et non pas son péché qui le quittoit. Touché du souvenir des dangers qu'il avoit couruns, et dans lesquels, prodigue de son ame aussi bien que de sa vie, il avoit mille fois risqué son salut éternel, il conçut l'importance et l'obligation de l'assurer une fois. Son ame, sauvée de tant de périls, lui parut précieuse. Il ne voulut pas qu'en vain la Providence eût fait tant de miracles pour le conserver. Il crut lui devoir cet hommage, non seulement de ne la plus tenter, mais de racheter, par ce qui lui restoit de jours et d'années, l'oubli de Dieu et de soi-même dans lequel il avoit vécu. Le moment de salut arriva pour lui: il le connut; et dans un temps où le monde ne s'y attendoit plus, mais où le Dieu des miséricordes avoit préparé son cœur, ce prince, qui n'avoit si longtemps balancé que pour s'affermir davantage, après avoir pris toutes les mesures pour s'attirer le don du ciel, se déclara enfin par un changement qui réjouit les anges et qui édifia les hommes, qui consola les gens de bien et qui confondit les impies. Quel coup de foudre pour ceux-ci lorsqu'ils virent éclater les véritables sentiments de ce héros, duquel ils s'étoient jusque-là, quoique injustement, prévalus pour autoriser leur conduite! Ce coup, mes chers auditeurs,

les atterra et les consterna. De tout autre exemple le libertinage en auroit appelé, ou plutôt, contre tout autre exemple, il se seroit ou élevé ou inscrit en faux; car voilà l'iniquité de l'esprit libertin du siècle. Qu'un mondain, même de bonne foi, réforme sa vie, on raisonne sur sa conversion, on en cherche les motifs, on veut que l'intérêt soit le ressort qui ait donné le mouvement à la grace; et, quand tous les dehors sont hors de prise, on va fouiller jusque dans les intentions les plus secrètes pour y trouver le levain caché de l'hypocrisie et de la dissimulation.

La conversion de notre prince fut à couvert de tout cela. Sa bonne foi et la sincérité de son procédé étoient si établies dans le monde, que l'impiété la plus maligne se tut, et respecta dans sa personne l'œuvre de Dieu. En effet jamais retour à Dieu ne fut plus humble, plus uniforme, plus constant ni mieux soutenu, plus accompagné de toutes les conditions que le monde même respecte, et qui font dans les actions des hommes ce caractère d'irrépréhensibilité dont parle saint Paul. Quelles mesures de prudence, je dis de prudence chrétienne, son humilité n'y observa-t-elle pas? Également ennemi de l'affectation et de l'ostentation, il évita soigneusement tout ce qui pouvoit ressentir l'une ou l'autre dans l'accomplissement d'une résolution si sainte; et l'une de ses applications fut de n'y mêler aucune singularité par où il semblât avoir voulu s'en faire honneur: s'étant proposé pour modèle le sage et l'humble saint Augustin, qui en usa de la sorte, de peur, disoit-il lui-

même dans le livre de ses Confessions, qu'on ne l'accusât ou qu'on ne le soupçonnât d'avoir voulu paroître grand jusque dans sa pénitence: *Ne conversa in factum meum intuentium ora dicerent, quod quasi appetiissem magnus videri*[1]. Avec quelle égalité d'ame et quelle constance notre prince ne poursuivit-il pas ce que la grace du Seigneur lui avoit si divinement inspiré! Incapable d'un vain projet, il se prescrivit dès-lors à soi-même une forme de vie chrétienne qu'il pratiqua sans relâche, et de laquelle il ne se démentit jamais: assistant chaque jour, mais avec un respect digne de Dieu, au mystère adorable et redoutable; priant, comme le centenier Corneille, avec assiduité; nourrissant son ame de la lecture des Écritures saintes, dont Dieu lui avoit donné le goût; la purifiant par la patience, qui, selon l'Apôtre, devint l'épreuve de sa foi aussi bien que la matière de sa pénitence; bénissant Dieu dans ses douleurs, et lui en faisant par sa soumission un sacrifice continuel: tout cela à la vue de sa maison, qu'il édifioit et qu'il régloit par son exemple; n'ayant pas eu moins de zéle pour donner selon l'Évangile les marques nécessaires de sa conversion, et pour en faire voir les fruits, que de modestie pour en éviter l'éclat, et jusqu'au temps que le Seigneur acheva d'y mettre le sceau de la grace finale, ayant soutenu avec une inviolable persévérance ce qu'il avoit si saintement et si mûrement entrepris.

[1] *Conf.*, IX, 2.

Ainsi préparé du côté de Dieu, faut-il s'étonner s'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de son ame, et s'il est mort en héros chrétien? Car on peut bien dire de lui ce qu'a dit l'Écriture d'un saint roi dont elle a canonisé la piété, *Spiritu magno vidit ultima*[1], qu'il a envisagé sa fin avec cet esprit de héros qui fut encore ici son caractère, et qui jamais ne fut plus grand que quand il se trouva dans sa personne sanctifié par la religion: *Spiritu magno.* Les impies et les enfants du siècle, malgré la prétendue force d'esprit qu'ils affectent pendant la vie, laissent voir aux approches de la mort toute leur foiblesse. Ils sont désolés à la mort, parcequ'ils n'ont pas assez de force pour se résoudre à quitter la vie. Ils veulent à la mort être trompés, parcequ'ils n'ont pas le courage de s'entendre dire qu'il faut mourir. Leur en porter la parole est pour eux une mort anticipée, que la fausse prudence du siècle croit toujours devoir épargner. Un malheureux respect humain fondé sur leur conduite passée, et encore plus sur leur disposition présente, ferme sur cela la bouche aux plus zélés de leurs amis. On écarte les ministres de l'Église, dont au moins la vue les avertiroit d'y penser; et la crainte d'effrayer un pécheur mourant, mais particulièrement un grand du monde, fait qu'on le livre tel qu'il est, et qu'on l'abandonne à la rigueur des jugements de Dieu: terrible, mais juste châtiment de sa lâcheté.

[1] Eccl., XLVIII, 27.

C'est ce que nous voyons tous les jours ; mais c'est ce qu'on n'a pas vu dans le héros dont je vous propose l'exemple. Que fait-il? Frappé de la maladie qui doit décider de son sort, pour en bien soutenir l'attaque, il en veut savoir le péril ; il commande, mais en prince et en maître, qu'on ne lui déguise rien de l'état où il est ; il oblige ceux qu'il a honorés de sa confiance à lui rendre cet important quoique douloureux office ; il leur en lève lui-même toutes les difficultés ; il reçoit la nouvelle de sa mort comme il a cent fois reçu les ordres de son souverain, c'est-à-dire comme un ordre du ciel auquel il est prêt à obéir ; et le premier sentiment dont il est touché, c'est d'adorer en esprit et en vérité l'auteur de son être, en lui disant avec une soumission également chrétienne et héroïque : *Dominus est ; quod bonum est in oculis suis faciat* [1]. « Il est le maître de ma vie ; « qu'il fasse de moi ce qui est agréable à ses yeux. » Posséda-t-il jamais son ame avec plus de fermeté? et dans un jour de bataille eut-il jamais plus de présence et plus d'application d'esprit que ce jour-là? Quoique mourant, aucun de ses devoirs ne lui échappe. Il écrit au roi une lettre aussi tendre que respectueuse. Il profite de ce moment pour obtenir une grace qu'il a si ardemment souhaitée, et qui va finir la disgrace d'un prince qu'il ne peut oublier, d'un prince qu'il a reconnu si digne de ses soins, d'un prince qu'un mérite éprouvé et dont il répond,

[1] I. Reg., III, 18.

lui a rendu encore plus cher que la proximité du sang. Il pourvoit aux affaires de sa maison avec autant de liberté que de sagesse. Il pense à ses amis ; et malgré eux, par les bienfaits dont il les comble, il leur donne les dernières marques de sa précieuse amitié. Vous diriez qu'en effet la mort n'est pour lui qu'un départ et un voyage auquel il se dispose, au lieu que l'impie la regarde comme une entière ruine et comme une totale destruction : *Et quod a nobis est iter, exterminium*[1]. Mais laissons là ces devoirs du monde, et attachons-nous à ce qu'il fait comme chrétien.

Le désordre ou plutôt le scandale des mondains qui meurent, est qu'on n'ose même leur parler de ce que l'Église a pour eux de plus salutaire et de plus saint. Cette idée de sacrements de l'Église, qui dans les vues de la foi devroit les remplir de consolation et de force, du moment qu'on la leur propose, les jette dans des abattements d'esprit qu'on ne sait si l'on doit imputer à une simple lâcheté, ou à une énorme dureté ; et Dieu veuille qu'il n'y entre point d'infidélité ! Quels détours ne faut-il pas prendre, et, à la honte de la religion, quels ménagements ne faut-il pas apporter pour les déterminer à se munir de ses divins secours, et à se pourvoir de ces remèdes souverains qui sont les sources du salut? Ni ménagements ni détours ne sont nécessaires pour y déterminer notre prince. Il les desire lui-

[1] Sap., III, 3.

même avec ardeur; il les demande avec empressement : il n'attend pas que son esprit affoibli ne soit plus en état d'en profiter; il veut, pour en ressentir toute la vertu, être dans un parfait usage de sa raison, et posséder son ame tout entière pour s'en appliquer tout le fruit. Instruit de cette grande vérité, que les choses saintes ne sont que pour les saints, il s'y prépare, non seulement par une confession fervente, mais par une exacte et rigoureuse discussion de toutes les obligations que sa religion lui prescrit, et auxquelles il achève de satisfaire. Œuvres de piété, de charité, de justice, il n'omet rien de tout ce que la délicatesse d'une conscience aussi éclairée que la sienne peut lui suggérer; et ce que l'on a admiré, ou même vanté dans les consciences les plus timorées, est ce qu'il accomplit avec toute l'humilité du serviteur inutile, mais pourtant fidèle. Si quelque chose, malgré ses soins, se trouve avoir manqué à ce qu'il ordonne et à quoi il fut obligé, il y supplée par la plus sûre et la plus efficace de toutes les voies. Il sait l'amitié qu'a son fils pour lui; il connoît son cœur, et il ne croit pas pouvoir donner à Dieu une caution plus infaillible de ce qu'il lui resteroit à acquitter, que l'amitié de ce fils sur laquelle il se repose. Se trompoit-il, et, fondé sur cette amitié, n'avoit-il pas droit de s'assurer de tout? Mais achevons.

Après avoir reçu son Dieu, plein de zèle et animé de cette ferveur qui est comme l'effet sensible du sacrement dans ceux qui le reçoivent bien dispo-

sés, il répand son ame en présence des siens. Prince et princesse qui m'écoutez, oserois-je vous remettre devant les yeux ce triste spectacle que votre douleur eut tant de peine à soutenir? Mais suspendez pour un moment votre douleur, et dites-moi, avez-vous jamais ouï parler avec plus de dignité, avec plus de grace, avec plus d'énergie et plus de force, de vos plus essentiels devoirs, que vous en parla ce héros mourant? Non, je ne craindrai pas de vous rappeler ses dernières paroles. Je sais que vous ne pouvez les oublier, et que vous en fûtes trop vivement pénétrés pour en perdre jamais le souvenir. Quand vous n'auriez pas eu jusqu'alors les sentiments de religion que Dieu vous a donnés, ce prince, l'organe de Dieu, vous les auroit inspirés dans le moment qu'il se sépara de vous; et le dernier effort qu'il fit, lorsque, bénissant sa famille dans vos personnes, il vous dit « que la véritable grandeur con-« sistoit à servir le maître des maîtres, et à mettre « en lui sa confiance, et que vous ne seriez jamais « ni grands hommes ni grands princes, qu'autant « que vous seriez chrétiens, et attachés solidement « à Dieu : » Ces paroles, dis-je, que vous recueillîtes avec autant de respect que de piété, auroient bien fait sur vous plus d'impression, que les prédications les plus touchantes n'en feront jamais pour vous le persuader. C'est avec ces paroles qu'il vous quitta, ou, pour mieux dire, qu'il s'arracha de vous.

Pour mourir en parfait chrétien, il voulut mourir

par avance à ce qu'il avoit le plus tendrement aimé. C'est à vous seul, mon Dieu, qu'il voulut consacrer les derniers moments de sa vie. Pour se détacher de la chair et du sang, il vous en fit, Seigneur, un sacrifice digne de vous, qui l'acceptâtes, et de lui, qui vous le présenta ; et pour exécuter lui-même l'arrêt de cette douloureuse séparation à laquelle vous le prépariez, il vous immola toute la tendresse de son cœur en faisant retirer le prince son fils et la princesse sa belle-fille, dont la présence étoit encore pour lui quelque chose de si doux, et dont pour tout autre que pour vous il n'auroit pas voulu, ô mon Dieu ! perdre un seul moment; et c'est alors qu'uniquement occupé de vous, et déja mort à tout le le reste, il entra en esprit dans votre sanctuaire, pour n'avoir plus d'autres pensées que celle de votre justice et de votre miséricorde : *Introibo in potentias Domini, memorabor justitiæ tuæ solius*[1]. C'est alors, mes chers auditeurs, que, renonçant à tout le faste de la gloire mondaine, et se souvenant seulement qu'il étoit pécheur, il donna ces marques publiques d'un cœur contrit et humilié, que Dieu ne méprisa jamais dans le plus vil coupable, mais que je ne sais s'il n'admire point, aussi bien que la foi du centenier, dans un héros pénitent. C'est alors qu'empruntant la voix et employant le ministère de celui qui l'assistoit, il déclara le désespoir où il étoit d'avoir par ses discours et par ses exemples mal édifié son

[1] Psalm. lxx. 16.

prochain, et en particulier ses domestiques et ses amis. C'est alors qu'ajoutant au mérite de la patience le desir de la souffrance et le zèle de la pénitence, réduit à une langueur extrême, il s'affligea de ne pas souffrir assez, et souhaita, pour l'expiation de ses fautes, d'endurer les douleurs les plus aiguës. C'est alors que, rempli de foi, il répondit à toutes les prières de l'Église, se les faisant répéter, parcequ'il y trouvoit, disoit-il, les motifs les plus solides de son espérance, et achevant d'une voix mourante, mais qui étoit encore le souffle de cette vie divine de la grace dont Dieu l'animoit, les psaumes qu'on lui commençoit. C'est alors que, embrassant la croix de son Dieu, et s'unissant à elle par de saints baisers, il pria celui qui alloit être son juge, de n'oublier pas qu'il étoit son sauveur, lui disant ces paroles affectueuses qui justifièrent le publicain : *Deus, propitius esto mihi peccatori*[1]. C'est alors que, se livrant aux ferveurs de la charité la plus consommée, il ne fut plus touché que du seul regret d'avoir trop tard aimé son Dieu, et de la seule crainte de ne pouvoir pas l'aimer jusqu'à la fin. « Je « crains, » dit-il, « que mon esprit ne s'affoiblisse, « et que par-là je ne sois privé de la consolation que « j'aurois eue de mourir occupé de lui et m'unissant « à lui. »

Mais il ne m'appartenoit pas, chrétiens, de vous faire goûter ni sentir l'onction d'une mort si pré-

[1] Luc., XVIII, 13.

cieuse: ce don étoit réservé à une bouche plus sacrée et plus éloquente que la mienne. L'illustre et savant prélat qui vous a parlé avant moi, a déja épuisé cette matière; et après ce que vous avez ouï, c'est à moi de me taire ici, en me réduisant à cette seule parole de mon texte: *Nequaquam ut mori solent ignavi mortuus est.* Il est mort, mais non pas comme les mondains, à la mort desquels il ne paroît qu'impénitence, que dureté, qu'insensibilité pour Dieu, et que lâcheté. Voilà, monseigneur, ce qui devoit mettre le comble à l'éloge de notre incomparable prince, et ce qui devoit couronner sa glorieuse vie. Sans cela tout ce qu'il a fait, et tout ce que j'ai dit de lui, seroit devant Dieu non seulement vanité des vanités, mais sujet de réprobation. C'est par-là que devoit finir son éloge, et c'est par-là qu'il a mérité d'être ce héros de la terre, choisi de Dieu et prédestiné pour le ciel. Dieu, monseigneur, vous a donné dans sa personne l'idée de la véritable gloire. Mais en vain et pour lui et pour vous seroit-il aujourd'hui l'idée de la véritable gloire selon le monde, si vous ne trouviez en lui l'idée de la véritable piété. Vous avez hérité de ses grandeurs, de ses lumières, des rares talents de son esprit, et, malgré le silence que votre modestie m'impose, de ses qualités héroïques: mais tout cela séparé de sa piété, à quoi vous conduiroit-il? comme au contraire tout cela sanctifié par sa piété, à quoi ne vous élèvera-t-il pas? Il y a peu d'années que lui-même entendoit ici l'éloge du prince son père; et vous enten-

dez aujourd'hui le sien. Ainsi se termine la gloire des hommes; mais celle que vous aurez d'imiter sa foi et sa religion ne se terminera jamais. Les miséricordes et les graces singulières dont Dieu l'a prévenu, voilà ce qui fait le sujet de votre confiance : voilà ce qui fait la consolation de la princesse votre digne épouse, dont ce grand homme a tant honoré la vertu, et dont je puis dire que la vertu est l'un des plus puissants motifs qui ont servi à la sanctification de ce grand homme ; car jusqu'à quel point n'en a-t-il pas été touché? et qu'y avoit-il de plus propre à lui faire goûter Dieu et à lui faire aimer la religion, que la conduite édifiante, que la vie irrépréhensible, que la dévotion exemplaire de cette princesse selon son cœur, dont la douceur le charmoit en même temps que son attachement à tous ses devoirs le persuadoit? Une vie héroïque chrétiennement et saintement terminée, voilà ce que le jeune prince votre fils aura sans cesse devant les yeux, ce qu'il se souviendra d'avoir vu, et ce qui lui inspire déja ces nobles et ces généreux sentiments que nous admirons en lui. Formé et cultivé par ce héros, en pouvoit-il avoir d'autres? Voilà le modèle que tous les princes de votre maison auront éternellement à se proposer pour être eux-mêmes des princes parfaits et des princes prédestinés.

Mais, après leur avoir représenté un modèle si propre à les toucher et si capable de les convaincre, c'est à nous, monseigneur, de rendre aujourd'hui à ce héros les devoirs de la plus juste et de la plus

solennelle reconnoissance, dont nous ne nous acquitterons jamais. Je parle ici au nom de toute une compagnie qu'il a honorée de sa protection, de sa bienveillance, oserai-je le dire? de sa confiance, de son estime et de son amitié. Vous le savez, mes pères, et je suis sûr qu'au moment que je dis ceci vos cœurs, aussi vivement émus que le mien, répondent par un témoignage unanime à tout ce que je pense et à tout ce que je sens. Vous savez ce que nous devons à ce grand prince, et ce que nous avons perdu en le perdant. Il étoit notre appui, notre conseil, notre consolation. Nous avions recours à lui comme à notre père; nos intérêts le touchoient, nos disgraces l'affligeoient; il prenoit part aux succès de nos ministères; sa bonté pour nous nous servoit dans le monde de défense, et nous valoit mieux que toutes les apologies. Quelle marque ne nous a-t-il pas donnée de cette bonté? Après nous avoir confié pendant sa vie ce qu'il avoit au monde de plus cher, il a voulu mourir entre nos mains; et, mourant, il nous a laissé une partie de lui-même, qui est son cœur. Ce cœur plus grand que l'univers, ce cœur que toute la France auroit aujourd'hui droit de nous envier, ce cœur si solide, si droit, si digne de Dieu, il a voulu que nous le possédassions, et que nous en fussions les dépositaires. Nous le serons, grand prince, et jamais dernière volonté n'aura été ni plus respectueusement ni plus fidèlement exécutée. Autant de cœurs que nous avons, ce sont comme autant de mausolées vivants où nous placerons le vôtre. Ce bronze et ce marbre

ne sont destinés que pour en conserver les cendres; mais il vivra éternellement en nous. Tandis que cette compagnie subsistera, il y sera en vénération. Jusqu'aux extrémités de la terre on prendra part à l'engagement où nous sommes d'honorer ce cœur. Dans l'ancien monde et dans le nouveau il y aura des cœurs pénétrés des obligations immortelles que nous avons au prince de Condé. Aidez-nous, ministre de Jésus-Christ, à remplir dans toute son étendue un si saint devoir. Pontife du Dieu vivant, prélat[1] que ce héros a distingué entre ses plus chers et ses plus confidents amis, aidez-nous à lui rendre devant Dieu le tribut solide de notre véritable gratitude; et, par le sacrifice de l'Agneau sans tache que vous allez immoler, achevez de purifier ce cœur que toute la gloire du monde n'a pu remplir, parcequ'il étoit né pour cette gloire éternelle et incorruptible que Dieu prépare à ses élus.

[1] Monseigneur l'évêque d'Autun.

FIN.

SEN

TABLE.

Avertissement de l'éditeur. Page v
Notice sur Fléchier. 1
Notice sur Julie-Lucine d'Angennes de Rambouillet, duchesse de Montausier. 19
Oraison funèbre de cette duchesse. 21
Notice sur Marie de Wignerod, duchesse d'Aiguillon, pair de France. 65
Oraison funèbre de cette duchesse. 69
Notice sur Henri de La Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne. 103
Remarques de Thomas sur l'oraison funèbre de Turenne. 111
Lettre de madame de Sévigné sur la mort de Turenne. 113
Oraison funèbre de ce prince. 117
Notice sur Guillaume de Lamoignon, marquis de Baville, premier président du parlement de Paris. 167
Oraison funèbre de ce magistrat. 173
Remarques de M. de Vauxcelles sur l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche. 207
Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France et de Navarre. 211
Remarques de M. de Vauxcelles sur l'oraison funèbre de Michel Le Tellier. 247
Oraison funèbre de Michel Le Tellier, chevalier, chancelier de France. 251

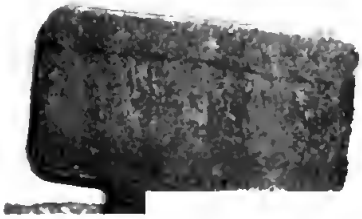
Digitized by Google

Notice sur Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, dauphine de France. Page 281
Oraison funèbre de cette princesse. 285
Notice sur Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, pair de France. 317
Oraison funèbre de ce seigneur. 325
Notice sur Mascaron. 365
Oraison funèbre de Turenne, par Mascaron. 373
Notice sur Bourdaloue. 433
Oraison funèbre de Henri de Bourbon, prince de Condé, par Bourdaloue. 441

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google